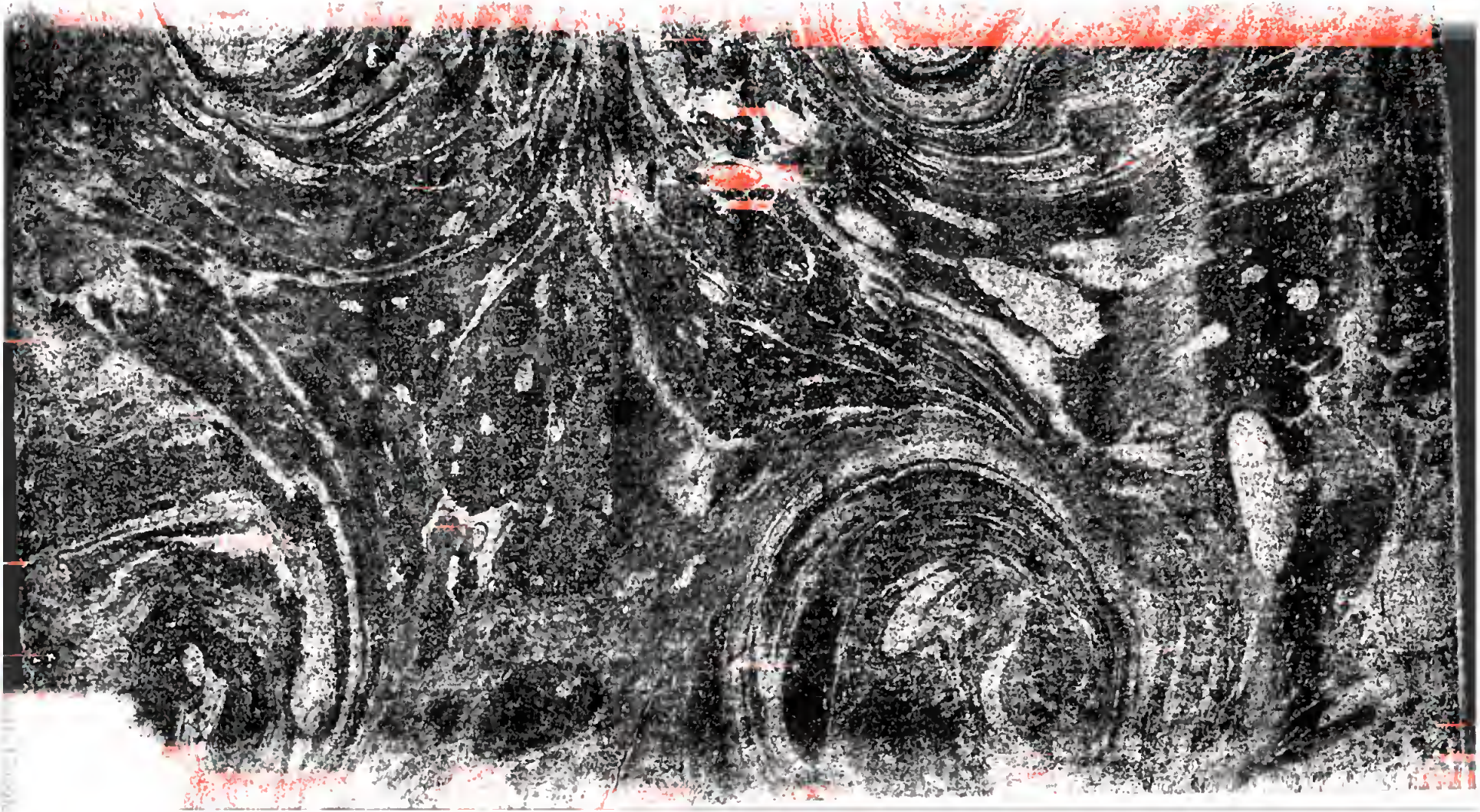
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
209
NAPOLI



532 III

II Suppl. Mur. A: 209
627/h13

POESIES ALLEMANDES.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

TABLE

des Pieces contenues dans le troiſieme Volume.

L'ÉPREUVE d'Abraham, Poème en trois Chants; par M. WIELAND. 1

Siehe Wielands poetiſche Schriften dritten Band.

Cicidès & Pachès, Poème en trois chants; par M. de KLEIST. 82

Siehe Kleiſts Werke.

Le Mouchoir, Poème héroï-comique, en cinq Chants; par M. ZACHARIE. 104

Siehe Zachariæ poetiſche Schriften zweiten Band.

Les quatres Ages de la Femme, Poème en quatre Chants; par le même. 186

Siehe Zachariæ poetiſche Schriften fünften Band.

Le Printems, Poème; par M. de KLEIST. 212

Siehe Kleiſts Werke.

L'Irrigation, ou l'Art d'arroſer les terres, Poème; par M. Tſcharner. 241

Les Solitudes, Poème en deux Chants, par M. le Baron de Cronegk. 258

Siehe Cronegks Werke zweiten Band.

Eſſai ſur l'Art d'être heureux, Poème en quatre Épitres; par M. UTZ. 295

Verſuch über die Kunſt ſtets frœhlich zu ſeyn, von I. P. UTZ. Leipzig. 1760.

Le Véſuve, Poème; par Martin OPITZ de Boberfeld. 366

Martin Opitzen von Boberfeld Deutsche Gedichte, in vier Bænde abgetheilet, und herausgegeben von D. W. Triller. Franxfurt am Mayn. 1746.

FIN de la Table du troiſieme Volume.

CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES.

L'ÉPREUVE D'ABRAHAM,

POÈME EN TROIS CHANTS;

PAR M. WIELAND.

Ce Poème a paru en 1753, lors du séjour de M. *Wieland* à Zurich. Il étoit d'abord en quatre chants, mais ayant essuyé de vives critiques, tant sur des tours singuliers, que sur des fictions monstrueuses, l'Auteur a pris le parti d'y faire des

corrections, & d'en retrancher tout le quatrieme chant, qui, loin d'ajouter à l'action, ne faiſoit que l'affoiblir. M. *Bodmer*, outre ſon Epopée de *Noé*, en douze chants, de toutes ſes productions poétiques celle où il y a le plus d'art & le plus de génie, a compoſé pluſieurs autres Poèmes dont les ſujets ſont tirés de l'Ecriture-ſainte. Je ne ſais ſi c'eſt la force du ſujet, mais à mon ſens, le Poème de *l'Epreuve d'Abraham* de M. *Wieland* eſt infiniment plus intéreſſant que ceux de *Joſeph & de Zulica*, de *Dina & Sichem*, & du *Retour de Jacob de la terre de Haran*, de M. *Bodmer*. Toutes ces Epopées ſacrées ont été éclipſées par la *Mort d'Abel* de M. *Geſſner*, Poème qui leur eſt auſſi ſupérieur, que la nature l'eſt à l'art. Quant à *l'Epreuve d'Abraham*, elle peut être conſidérée comme une Epopée paſtorale, qui nous offre le ſpectacle des premiers tems du monde, & la ſimplicité des mœurs des Patriarches. L'Auteur regarde ce Poème comme de tous ſes Ouvrages poétiques le plus propre à produire une utilité morale, c'eſt-à-dire une parfaite réſignation à la volonté de l'Etre ſuprême; & il a eu la ſatisfaction, la plus douce pour un Auteur, d'apprendre qu'en effet il l'a produite.

La traduction que j'offre ici au Public

a été faite ſur la nouvelle édition que l'Auteur a donnée en 1763; je ne ſais pourquoi les Anglois, qui viennent de rendre ce même Ouvrage en leur Langue, ont préféré l'édition en quatre chants, rejettée par l'Auteur. Le ſtile de l'Ecriture ſainte qui regne dans ce Poème, ſtile en général plus familier aux Allemands qu'aux François, m'a offert des difficultés, que je crains bien de n'avoir pas toutes ſurmontées.

L'ÉPREUVE D'ABRAHAM,

CHANT PREMIER.

FILLE du Ciel, élevée jadis sur les collines d'Eden, toi qui, dans la jeunesse du monde, dans le véritable âge d'or, habitois les délicieux ombrages des jardins de l'innocence, Muse céleste, mere de la vertu, apprens-moi à chanter l'Epreuve d'Abraham, le triomphe de sa foi & de son obéissance, enseigne-moi à célébrer cet homme divin qui oublia qu'il étoit pere, dès que le Seigneur lui eut parlé, & qui conduisit le favori de son cœur, son fils unique, sur la montagne de Moria, pour le lui offrir en sacrifice : enseigne-moi à chanter par des accords divins une vertu toute divine!

Déjà paroissoit sur les sommets des montagnes Orientales, le jour desiré, qui devoit ramener l'enfant de la promesse, le charmant Isaac, de la terre de Haran, où il avoit passé une année dans la maison de Nachor,

auprès de Melcha ſa parente ; cet heureux jour ſe répandit avec plus d'éclat, ſur les prairies & les vallons que traverſoit le jeune-homme empreſſé. Déjà Abraham étoit ſorti de ſa tente, &, ſes regards ſatisfaits attachés ſur les collines Orientales, il croyoit diſcerner à travers l'éclat de la pourpre, la figure des chameaux au col alongé, ou bien les pieds des voyageurs : ſon cœur paternel chériſſoit l'erreur qui trompoit ſes yeux. Invité par les charmes du matin, & par de ſaints tranſports, qu'allumoit ſecretement dans ſon ame la préſence de la Divinité, il monte ſur un côteau revêtu de cedres, au ſommet duquel s'élevoit un autel favoriſé par le Très-haut. Là, de ſes mains ſacrées, il brûloit au Seigneur le Mirthe & l'Acacia ; ſa priere pure montoit avec les douces vapeurs du ſacrifice, & s'élevoit au-deſſus de tous les cieux juſqu'au trône du Créateur, qui la préféroit au parfum des holocauſtes. Eternelle Bonté, (ainſi s'exprimoit ſon cœur & ſes yeux, quoique ſes lévres ſe tuſſent) ô toi, qui as fait choix d'Abraham pour manifeſter ta puiſſance infinie dans ſa race, pere des bénédictions repandues maintenant ſur le plus précieux de tes préſens, ſur Iſaac, l'héritier de ta promeſſe, permets que ton ſerviteur proſterné ſur la pouſſiere, te loue dans l'effuſion de ſon cœur. Fais, ô toi qui

daignes nous montrer ſur la terre ta face bénigne, que nous accompliſſions ta volonté, telle que l'accompliſſent les Cieux où ta parole divine regne ſur les pures Intelligences! Fais qu'Iſaac vive devant toi, & daigne accorder à mon amour paternel que je revoie mon fils couronné de toutes les vertus, & digne que le ſalut du monde ſorte de ſa race! Que cet heureux jour, qui deſcend du Ciel béni par ton regard, le ramene dans mes bras. Telle étoit la priere d'Abraham la face panchée vers la terre.

Pendant qu'il étoit encore proſterné, tout-à-coup il ſe repandit à l'entour du côteau une vive clarté, qui, croiſſant ſans ceſſe, s'étendit enfin comme un nuage radieux autour du Ciel azuré. Abraham, les yeux élevés, éprouva la préſence de la Divinité; un Ange, inſtruit par un ſigne du Très-haut, deſcendit inviſiblement & fortifia les yeux du vieillard. Abraham jetta un ſeul regard (l'Ame humaine n'en pourroit ſupporter davantage) dans la magnificence de Dieu, &, à travers les rangs immenſes des Anges en adoration, il apperçut Jehovah au milieu, aſſis ſur un trône éclatant, ſoutenu par des Chérubins: ſpectacle divin que des paroles humaines ne font qu'obſcurcir! A cet aſpect céleſte, le corps terreſtre ſuccomba. Tremblant, (toutefois ce tremble-

ment, ſe répandant dans ſes viſceres, lui cauſa un ſentiment délicieux) il ſe proſterna pour adorer. Jamais la Divinité ne s'étoit manifeſtée à lui avec tant de ſolemnité. Mille nouveaux preſſentimens naiſſoient dans ſon cœur. Cependant, fortifié par la lumiere Divine, il ſe releva & il entendit dans le vaſte ſilence du Ciel ébranlé, reſonner la voix éclatante de Jehovah.

Il entendit: Abraham, Abraham! & il répondit: Me voici! Prens, ajouta Jéhovah, prens ton fils unique, Iſaac ton bien-aimé, va en la terre de Moria, &, ſur une des montagnes qu'un ſigne te fera connoître, tu me l'offriras en holocauſte. Ainſi parla la voix redoutable de Jéhovah.

Abraham tomba de nouveau en défaillance. La ſplendeur Divine le fortifia, & l'empêcha de ſuccomber entiérement à la ſévérité de cet arrêt: cependant un friſſonnement ſe fit ſentir juſqu'à la moelle. Mais quoique ſon cœur fut déchiré de la plus vive douleur, il n'y eut pourtant pas une ſeule de ſes penſées qui ſe révoltât contre le décret éternel. Proſterné le viſage en terre, les yeux remplis de larmes, il s'épancha devant Dieu: ſon ame étoit toute réſolution & toute obéiſſance. Dieu qui voit les choſes futures, qui pénétre les penſées les plus ſecretes, apperçut dans le cœur d'A-

braham la plus profonde réſignation. Il vit auſſi l'acte & le triomphe de ſa foi Divine, il le bénit en lui-même, & remonta dans les Cieux.

Cependant le vieillard s'étant levé, deſcendit de la ſainte colline. Au couchant de ſes habitations étendues au-loin, s'éleve un bois de chênes élancés, bois qui entoure comme la lune dans ſon croiſſant, les paiſibles cabanes. Jamais l'ardent midi n'avoit pénétré ſes allées; & pendant que le ſoleil régne ſeul dans le firmament embrâſé, les ombres de ce bois reſpirent la plus douce fraîcheur. Nul endroit n'eſt plus propre que cette retraite à rappeller à l'homme de graves penſées, lorſqu'il s'entretient intimement avec ſon ame. Abraham, retiré dans ce lieu & abſorbé par le ſentiment de ſa douleur, ſe promenoit triſtement ſous les arbres touffus. Tel fut à peine le ſentiment de douleur & d'affliction d'Adam, lorſqu'il ſe vit chaſſé du Paradis, avec la fatale Beauté par l'épée flamboyante du Chérubin, lorſqu'il jetta encore des regards douloureux ſur les campagnes fortunées, ſur les vallons émaillés de fleurs, ſur les forêts chargées de fruits dorés, ſur le berceau nuptial, témoin de ſes doux embraſſemens, objets délicieux qu'il ne voyoit déjà plus qu'indiſtinctement dans le lointain, & qu'il ne ceſſa de contem-

pler encore long-tems dans un morne silence, & lorsque détournant ensuite ses yeux éplorés, il les promena sur les champs destinés désormais pour sa demeure sous un aspect triste & agreste, image déplorable du changement de sa vie : tel Abraham, accablé par ses tristes pensées, erroit sous l'ombrage du bois. Son ame travaillée ne fut pas long-tems à se dégager du poids de ses sombres pensées; ses sentimens, se remettant peu-à-peu de leur confusion, s'exhalerent en ces paroles :

Quand l'Etre suprême a manifesté ses ordres, quand celui à qui l'univers sert de marche-pied daigne parler aux Anges & aux hommes, un profond silence, & une prompte obéissance conviennent aux Anges & aux hommes. Il sait lui seul ce que sa Divinité doit vouloir & commander; & nul Chérubin ne le sait. Si du même souffle dont il a produit les Etres, il replongeoit dans le cahos les Cieux & ses habitans, qui pourroit entrer en jugement avec lui? S'il plaisoit au Créateur d'anéantir toutes les substances célestes & de ne plus entendre leurs Cantiques, les Anges alors la moitié anéantis, éprouvant les derniers sentimens de la mort, seroient contraints de le louer. Et moi, qui ai bien plus d'affinité avec la mort que les Anges, je n'accompli-

rois pas ſes ordres ſans murmurer! Mais pardonne, Seigneur, ſi les ſoupirs d'un pere ſe mêlent à ma réſignation! Ah! n'entre point en courroux, ô mon Créateur, ô mon pere, ſi la puiſſante nature ſe ſouleve contre ta volonté! Laiſſe, ah laiſſe-moi pleurer la mort du plus aimable des fils! encore verſerai je moins de larmes ſur ſon corps glacé par le trépas, que dans les tranſports de ma joie je n'en ai répandu ſur ſon viſage riant à l'heure de ſa naiſſance. Tu le ſais, ô toi, ſcrutateur des eſprits, tu le ſais, avec quel ſentiment intime je te rendis grâces de ce préſent de ta bonté; tu fus témoin de la ſainte joie que m'inſpira la beauté naiſſante de ſon ame, que dès-lors je réſolus de former à la vertu. Qu'il étoit aimable dès ſes plus jeunes années! qu'il augmentoit, en grandiſſant, les eſpérances que tu m'avois montrées en lui! qu'elles étoient divines, ces eſpérances, qui déſormais s'évanouiſſent à mes yeux! Mais je me tais, j'obéis, & je révére en toute humilité tes ordres auguſtes! Fortifie-moi, ô mon pere, raffermis ma réſolution, afin que dans mon cœur il ne s'éleve pas le moindre mouvement de révolte contre tes décrets divins. Que ta volonté, Seigneur, ſoit faite!

Ainſi s'exprima-t-il, en retenant des larmes prêtes à s'échapper de ſes yeux. Cependant du

haut d'une nuée argentée, Elhanan, l'Ange tutelaire d'Iſaac contemploit la réſignation religieuſe empreinte ſur la face tranquille d'Abraham, dont aucun trait n'étoit ſimulé, quoiqu'une douleur modeſte eut ravi à ſes lévres leur doux ſourire. Attendri juſqu'aux larmes, il ſe tourne vers Eliſa ſon brillant compagnon, & lui dit:

O toi, céleſte ami, depuis que tu viſites les hommes, (& déjà tu les viſitois dans Eden;) as-tu jamais vu une vertu auſſi victorieuſe, un cœur auſſi éminent, auſſi ſoumis à la Divinité, as-tu jamais vu une telle réſignation?... O que je te révére, pere des croyans, ornement de la race humaine, favori de la Divinité!... Vois! Eliſa, quelle ſérénité la vertu répand ſur ſon viſage! Certes, je n'ai vu qu'un ſeul mortel qui l'ait égalé par l'élévation de ſon ame: c'eſt Hénoch, l'ami de la Divinité; tu l'as connu, tu augmentois la ſolemnité triomphante, lorſqu'aux céleſtes acclamations, il fit ſon entrée dans les Cieux par les portes de la vie. La tendre & pieuſe Méhala ne lui avoit enfanté qu'un fils, image charmante de ſa mere. Dans la phyſionomie du jeune enfant, dans ſa beauté naiſſante, une ame céleſte brilloit & promettoit les jours les plus heureux. Hénoch appercevoit les délices de l'âge le plus reculé dans cet aimable fils;

en qui il ſe voyoit renaître; & ce tendre pere n'étoit occupé qu'à former ſon jeune cœur aux grandes eſpérances de l'éternité. Mais un cruel deſtin lui ravit de bonne heure cet innocent plaiſir, & diſſipa tout-à-coup les agréables ſonges de tout ſon eſpoir. Un jour que l'enfant ſe promenoit dans les boſquets de roſiers de la vallée, non loin de la cabane, il ſe forma ſoudain dans les plaines du firmament un horrible orage, & incontinent les nuées furent toutes embrâſées. Tandis que la mere inquiette accouroit chercher l'enfant, il fut atteint par un rayon de la foudre; le feu céleſte conſuma en lui les parties terreſtres. Mais déjà planoit au milieu des flâmes un Ange pour raſſurer ſon ame ſaiſie de crainte, & pour la porter ſur ſes aîles éthérées, dans la ſphere heureuſe de la lumiere. Réduite dans un état d'anéantiſſement ſemblable à une ſtatue de marbre, la déſolée Méhala ſe tenoit auprès des triſtes reſtes de ſon fils. Cependant Hénoch accourt auſſi, & ne voit que de la cendre à la place de celui dans lequel il venoit de voir l'empreinte de ſon image, l'héritier de ſa piété; il conſidere ſucceſſivement la cendre de ſon fils unique & la déſolation de la mere; & à cette vue la force de ſon ame n'eſt point abattue. Plein d'une foi divine, il s'arrache à ſa dou-

leur, & levant ſes regards ſereins vers le Ciel, il s'écrie : le Seigneur a élevé ſa voix dans le Ciel, il a parlé dans le ſein de l'orage : au milieu d'un tourbillon de feu, il a étendu ſa main ſur la terre, il a enlevé notre enfant dans le ſéjour de la félicité. Eh quoi, nous le regretterions pour notre unique ſatisfaction ? Entré dans la terre de l'éternité huit cents ans avant que le terme ordinaire lui eût permis d'eſpérer la mort, il a gagné, & nous ſeuls avons perdu. Rendons grâces à Dieu qui lui accorde ce bienfait avant nous.

A ces mots Hénoch ſe proſterna la face contre terre & loua le Seigneur. Telle eſt la grandeur de la vertu humaine ? Quelle joie pour nous, ami céleſte, d'aimer cette vertu dans l'homme !.. Mais hélas, que mes entrailles ſont émues, à la vue des douleurs muettes, que renferme le cœur navré d'Abraham, & qui ſe repandent par intervalles ſur ſon pâle viſage ! Toutefois Abraham eſt un héros ! ſon cœur eſt entouré de forces, &, ſemblable à un Séraphin armé par le Très-haut, il attend avec courage tous les décrets de la Providence : il eſt tel qu'un roc ſourcilleux qui ſupporte tous les aſſauts de la foudre enflâmée. Mais la pitié fait friſſonner mon cœur ; je ne ſaurois retenir mes larmes, lorſque je me repréſente la ten-

dreſſe, la déſolation de Sara, & les angoiſſes dont ſon cœur maternel ſera ſaiſi en apprenant cette fatale nouvelle. O puiſſe-t-elle à jamais l'ignorer ! Comment ſupporteras-tu cet arrêt foudroyant, ô la plus tendre des meres? ton cœur ne ſera-t-il pas briſé de douleur, tes yeux égarés, tournés vers le Ciel, ne reclameront-ils point le don des larmes qui leur ſera refuſé ?... Mais, diſparoiſſez ſcenes affreuſes, je ſens trop les terreurs que vous inſpirez ! Ah ! comme elles ſaiſiront Sara de douleur, Sara dont l'affection pour ſon fils, ſurpaſſe celle des meres les plus tendres !... Non, la premiere femme, au moment qu'elle enfanta, ne preſſoit pas contre ſon ſein avec une ardeur plus vive le premier-né de ſon chaſte amour, que Sara dans les tranſports de ſa joie n'embraſſoit le ſaint enfant, ſur le viſage de qui elle apperçevoit l'image de ſa jeuneſſe, annoblie par l'air de gravité d'Abraham. Aujourd'hui il eſt l'unique objet de ſes vœux ; elle s'en occupe dès le matin, & le ſoir vient la ſurprendre dans les douces penſées dont elle ſe nourrit ſans ceſſe. Et ſouvent au milieu des ſonges agréables, elle l'embraſſe ou elle s'occupe de ſon bonheur futur. Elle le voit en poſſeſſion d'une aimable compagne, entouré d'enfants qui lui reſſemblent. Souvent même elle voit (& toute en-

dormie qu'elle eſt, ſon ſein en treſſaille de joie), elle voit le divin Médiateur, deſcendant d'Iſaac, revêtu de ſa chair; elle le voit, l'adore, & pleine d'ardeur le nomme ſon Sauveur & ſon fils, en arroſant ſes pieds de ſes larmes. Hélas, ô, Séraphin, ce même Iſaac mourra, Sara le verra expirant, ou elle verra ſon pere, revenir teint du ſang de ſon enfant! Le Créateur ne ſauroit s'offenſer de nous voir ſi ſenſibles à des maux, qui font friſſonner le reſte des Intelligences céleſtes, à d'ameres douleurs dont la ſageſſe de ſes décrets accable le plus généreux des mortels.

Elhanan ayant ceſſé de parler, ſon compagnon lui répondit ainſi: Mon cœur, ô Séraphin, eſt touché de la plus tendre pitié, quoiqu'Iſaac & Sara, me ſoient entierement étrangers, tandis que toi, exécutant les ordres du Très-haut, tu couvres de l'ombre de tes aîles l'innocence de leur vie, que tu planes ſans ceſſe à leurs côtés, & que tu remarques toutes leurs actions & tous leurs ſentimens, dignes des habitans du Ciel. Mais, ô mon céleſte ami, une penſée divine, un rayon d'eſpérance, me montre la fin de cette ſcene tragique ſe terminer en une ſcene d'allégreſſe. Les decrets de Jéhovah ſont à la vérité obſcurs à nos yeux; lui ſeul ſait ce qui convient à la Divinité,

les Séraphins l'ignorent ; à peine permet-il au plus intime de ſes Chérubins, de porter un regard rapide dans le lieu très-ſaint, pour lire, ſur les tablettes du deſtin, les myſteres de l'avenir.... Toutefois dans ces profondeurs des éternels décrets, je vois encore de l'eſpoir ; car tu le ſais, la bonté de notre Monarque eſt ſans bornes. Dès le commencement, la béatitude des eſprits étoit ſon occupation chérie. Amour eſt ſon nom. C'eſt ainſi qu'il s'eſt manifeſté à nous, lorſque ſortant de ſes mains créatrices, nous commencâmes à l'entourer ; c'eſt ainſi qu'il veut ſe manifeſter aux hommes terreſtres, à tous les mondes éthérés, à tous les cieux. Oui, ami divin, tel le connoîtront Abraham & la tendre Sara. Bientôt, bientôt les deſſeins ſecrets de ſa Providence vont ſe dévoiler. Les peines que l'Eternel envoie ſe convertiſſent à la fin en plaiſirs....Mais, je vois dans le ſoleil le front impérieux d'Uriel me faire ſigne, je vole vers le ſoleil. Pour toi, à qui le jour de la terre va prêter encore ſon ombre, ſois témoin de ce grand événement, afin que tu puiſſes me le raconter dans le Ciel pendant quelque délicieuſe ſoirée.

Il dit, en embraſſant le Séraphin, & s'élance d'un vol rapide vers le ſoleil ; tandis qu'Elhanan, entouré d'une nuée éclatante,

volé au-devant d'Isaac, & flotte comme un Zéphir autour du jeune-homme qui hâte son retour.

Plongé dans de profondes réflexions, Abraham se promenoit encore à l'ombre du bois, en esprit plus proche de Dieu, que des hommes. Mais son serviteur chéri, le vertueux Eliéser, à qui il avoit confié l'intendance de sa maison, venoit d'apprendre, par un Messager, qu'Isaac n'étoit plus éloigné d'Arba que par quelques heures de chemin. Transporté de joie, Eliéser se hâta de porter cette nouvelle à son Maître. Il le trouva, se promenant sous la voûte des arbres, & il lui dit avec empressement ces paroles:

Il est enfin arrivé, le jour brillant, ô le plus heureux des peres, le jour dont nos vœux hâtoient depuis long-tems le retour: Isaac vient reclamer tes bénédictions & les embrassemens de Sara. Un Messager nous a annoncé son arrivée qui sera dans peu d'heures. Déjà les accens d'allégresse animent l'intérieur des tentes & les ombrages des palmiers d'alentour; déjà des chœurs de jeunes-garçons, compagnons d'Isaac, couronnent leurs têtes de guirlandes de fleurs; & les plus belles des jeunes-filles accordent leurs harpes d'or, pour voler au-devant du fils de la promesse, & pour ramener Isaac au son des voix & des instrumens. Mais que vois-je,

ô Pere des croyans ? une morne triſteſſe couvre la ſérénité de ton front, tu m'écoutes en pouſſant de profonds ſoupirs !... Dans tes pavillons la joie brille ſur tous les viſages, elle ne brille pas ſur ta face ! Ne te courrouces pas ſi j'oſe t'en demander le ſujet : quelle douleur peut-être aſſez puiſſante pour ſubjuguer le plaiſir que le retour du jeune-homme répand dans ta maiſon ?

Eliéſer tremblant reçut cette réponſe d'Abraham : Connois-tu ſi peu le ſort des humains, ô Eliéſer, pour être ſurpris de lire l'affliction ſur mon front, au moment que tu m'apportes la plus agréable des nouvelles ? Ah ! ſache que la joie n'habite pas toujours les lieux où elle eſt invitée par les danſes & par les concerts. Dieu, qui, ſuivant ſa volonté très-ſage, diſpenſe aux hommes d'une meſure inégale les portions de leur vie, mêle toujours quelques gouttes d'un plaiſir reſtaurateur aux miſeres des plus malheureux; & il trouble ſans ceſſe le bonheur de ſes enfans chéris par des jours ſombres & par des nuits orageuſes. Ah ! ſi tu ſavois ce qui répand malgré moi la triſteſſe ſur mon viſage, tu m'exciterois toi-même à l'affliction !...

Je tremble, ô Abraham, d'en apprendre la cauſe de ta bouche. Mais enfin quelle peut elle donc être ? .. Que cette profonde triſteſſe que je lis dans tes yeux élevés m'épouvante ?...

Qu'eſt-ce qui peut obſcurcir ton bonheur ?.... Ta maiſon, ſur laquelle Dieu a répandu ſes bénédictions, n'eſt-elle pas toujours floriſſante ? ... Sara reſpire, ton fils, ainſi nous l'a dit le Meſſager, croît & s'éleve comme un amandier, arroſé par les plus douces influences du Ciel. La candeur & l'innocence brillent ſi manifeſtement ſur les traits intereſſants du jeune-homme, qu'il gagne les cœurs de tous ceux qui le voient.... je ne ſaurois comprendre quel chagrin te ronge..... Permets à ton ſerviteur de t'adreſſer la parole : ton ame auroit-elle été ſaiſie de frayeur par une apparition nocturne, par un regard jetté dans l'avenir, par un Ange comme étoit celui qui t'avoit montré Sodôme embrâſée ? Que le Dominateur des cieux détourne le malheur de ta tête, pour le faire choir ſur les ennemis de la Divinité !

D'un air de bonté le ſaint Vieillard lui répondit ainſi : Ta fidélité & ta candeur répandues ſur toutes tes actions t'ont acquis depuis long-tems une place dans mon cœur, qui ſe plaît à s'épancher dans le tien.... auſſi maintenant je vais te le montrer à découvert. Hélas ! me refuſerois-je le foible adouciſſement de voir couler tes larmes de compaſſion ? Apprens-donc mon deſtin !.. Lorſqu'au lever du ſoleil j'offrois à Dieu un ſacrifice ſur la ſainte colline, le Seigneur

m'eſt apparu. Jamais il ne s'étoit manifeſté à des yeux terreſtres avec tant d'éclat & de gloire. Je l'ai vu exalté ſur ſon trône ſoutenu par des Chérubins. Il a paſſé dans les rangs infinis des Anges qui reſplendiſſoient comme des ſoleils, & qui ſe couvroient le front de leurs aîles azurées. Sans doute un Eſprit céleſte fortifioit mes yeux, afin que je puſſe ſupporter la clarté de cet aſpect divin. Et il m'a appellé par mon nom, lui-même m'a appellé! & il m'a ordonné de prendre Iſaac, mon bien-aimé, de le conduire dans le pays de Moria, & là, ſur une de ſes montagnes de le lui immoler en ſacrifice. Demain, ô mon ami, aux premiers rayons de l'Aurore je me leverai, & j'accomplirai les ordres de Dieu ſur mon fils....

Eliéſer, que chaque parole avoit ſaiſi de crainte & de terreur, après avoir entendu l'ordre rigoureux de Dieu, & l'obéiſſance religieuſe du Patriarche, ne put commander plus long tems à l'expreſſion de ſa douleur. Un torrent de larmes inonda ſes joues. Il aimoit le pere, mais il aimoit encore plus le fils; car dès l'âge le plus tendre Iſaac avoit été confié à ſes ſoins. Les grâces ingénues de l'enfant, docile de bonne heure aux leçons de la vertu, ſes deſirs actifs de puiſer ſur les levres du Vieillard les maximes des ſages qu'il avoit ſoin d'envelopper

dans des paraboles inſtructives, dans des fictions poétiques, enfin toutes les qualités aimables dont aucune ne lui échappoit dans Iſaac, lui avoient tellement gagné le cœur, qu'il ne ſentoit pas plus de tendreſſe pour ſon propre fils. C'eſt pour cela que dans ce moment ſon cœur fut déchiré : ſa douleur ſincere éclatoit avec une force touchante ſur ſon viſage ouvert. Abraham la vit cette douleur, & il conſerva le calme inaltérable de ſon ame.

Qu'entens-je ! telles furent les plaintes ; entrecoupées de ſoupirs d'Eliéſer : que me dis-tu !... Pere malheureux !.... Fils malheureux !.... il mourra donc !.... & de la main de ſon Pere, de l'homme qui l'a engendré ! & c'eſt le Seigneur qui l'ordonne, lui qui, pour l'annoncer, a envoyé ſes Anges ſur la terre ! lui qui, par leur miniſtere a conſacré Sara la mere heureuſe du fils de la promeſſe ! lui, qui nous a montré en toi, ô ſaint Enfant, la grande promeſſe, le Dieu-Meſſie, le ſalut de la terre reſanctifiée. Ce Dieu ordonne de t'immoler ! Mon Bien-aimé mourra ! ſes yeux vifs & animés, ne ſe tourneront plus ſur moi avec une tendreſſe filiale ! Hélas ! pendant la fraîcheur des ſoirées, je ne m'entretiendrai plus avec lui de la vertu des Patriarches, & de leurs divines eſpérances. C'étoit donc vainement, que

Sara, animée d'une ſainte ardeur, te preſſoit contre ſon cœur maternel, &, rendant grâces au Seigneur, te mouilloit de ſes larmes de joie! Hélas! c'étoit donc vainement auſſi, qu'Eliéſer, pour graver dans ton cœur flexible les divines leçons de la vertu, te chantoit aux accords de la harpe les Hymnes ſacrées de nos peres! Il eſt perdu cet eſpoir, qu'il ſeroit un jour l'appui de ma défaillante vieilleſſe, que le ſpectacle de ſa vie, ſemblable à celle des Anges, charmeroit encore mes yeux prêts à s'éteindre! Tu te diſſipes, doux eſpoir, comme un nuage du matin, comme la plainte inutile d'un pere, privé de ſon enfant, & qui s'arrache les cheveux ſur ta tombe. Ah que ton ſort remue puiſſamment mon cœur, pere n'agueres heureux, maintenant privé de toute joie, dépouillé de toute eſpérance, ſemblable au cedre que Dieu a touché de ſa foudre.... Ah pardonne, ô Dominateur des Cieux, pardonne la plainte criminelle, ſi elle peut l'être, de pleurer le deſtin d'Iſaac!... Que mes os ſont tremblans! Il mourra, l'héritier de la premiere promeſſe!.... La parole de l'Eternel mourra donc avec lui? Eh quoi! ſe repentiroit-il d'être appellé notre Sauveur? Faudra-t-il que la terre, que, dans les premiers tranſports de ma joie, je voyois déjà ſanctifiée par les traces de

l'homme-Dieu, de notre Reconciliateur, que je voyois déjà couvert de ſon ſang, & remplie des dépoſitaires de la vérité & des enfans de la foi.... faudra-t-il que la terre abandonnée, couverte d'éternelles ténébres, ſoit à jamais une priſon de rebelles & de coupables ? Hélas que deviendrons-nous, que deviendront nos derniers neveux ? le Printems renouvellé de la terre ſera-t-il une vaine chimere, Printems que dans un ſonge prophétique un Ange m'a montré ! Non, les paroles du Seigneur ſont plus ſolides que des montagnes d'airain, plus ſtables que des mondes ! Déjà il les a prononcées ! Mais pourquoi t'ordonne-t-il de ſacrifier l'héritier ſur lequel elles ſont appuyées ? Pourquoi veut il que tu immoles le Pere du grand Meſſie ? Ici mon eſprit ſe confond & s'abîme dans une nuit ſept fois redoublée ! O Abraham, ſi tu n'avois pas des preuves auſſi viſibles que le Seigneur t'eſt apparu, je ne pourrois croire cet ordre rigoureux !

Ainſi dit Eliéſer : il vouloit continuer ſes plaintes, mais la vertu divine d'Abraham l'interrompit !

Eliéſer, j'ai écouté avec amitié tes tendres plaintes. Eh, pourrois-je voir, ſans être touché, ta face inondée de pleurs pour Iſaac ? cependant entendre les plaintes, que le chagrin exhale contre le Ciel pour lui faire

revoquer ſes décrets, entendre le doute & la défiance s'échapper de tes levres, ô mon ami, voilà ce qui afflige mon ame, & ce qui l'afflige plus que ſes propres ſouffrances. Mais Dieu voit la droiture de ton cœur, il te pardonnera. Ne t'affecte pas trop, ô mon ami, des tribulations de mon ame! Quoi qu'elle ſouffre, le Seigneur ſait la cauſe & la meſure de ſes ſouffrances. L'affliction envoyée par le Seigneur devroit être plus agréable à l'homme, que toute la joie dont il eſt lui-même l'artiſan. Ma volonté ſe plaît à obéir à celui à qui les cieux obéiſſent! Je ſouffre d'un eſprit docile & je me tais!.... Mais ſi la perte que tu fais t'afflige à un tel point (& ſans doute tu pers en Iſaac la joie & l'appui de ta vieilleſſe), que ton cœur ſe conſole en conſidérant mes propres ſouffrances! Hélas qui perd plus que moi? qui vois diſparoître des ſcenes plus belles, plus délicieuſes & ſe convertir tout-à-coup en des ténébres & des ombres de mort? Ce n'étoit point de ces eſpérances, qui trompent les yeux de la vanité, ce n'étoit point de ces vœux de pouſſiere que diſſipe le ſouffle de l'Eternel. Non, Jéhovah lui-même me les avoit montrées; ſouvent je m'en ſuis entretenu avec les Séraphins; & c'étoient les vœux les plus ardens des nos ſaints Patriarches. Celui dont la clémence me les avoit données

données me les a ôtées... Il eſt vrai que mon cœur paternel eſt briſé de ce coup terrible ; mais il obéit, il ne murmure pas, & il ſent avec docilité l'autorité ſuprême de Dieu !... Et n'a-t-il pas droit d'agir avec ſes créatures comme il lui plaît ? Qui peut lui demander, que fais-tu ? Quelle ſeroit la folie, la témérité d'une foible créature, d'un vermiſſeau, d'une fleur prête à ſe flétrir, d'oſer concevoir un deſſein plus ſage que celui de Dieu ? De ce que nous poſſédons, avons nous quelque choſe en propre ? Mais ce que nous poſſédons le moins en propre, c'eſt le ſang qu'anime la bénédiction de l'Eternel. Encore moins Iſaac étoit-il à moi : il me venoit du Seigneur ? Celui qui par des vues ſecretes me l'avoit envoyé, celui-là me le reprend. Mais comment me le reprend-il ? moi-même il faut que je le ſacrifie à Dieu ! La main d'un pere appartient-elle moins au Créateur que celle d'un étranger ? Oui, quand elle trembleroit, quand elle ſe roidiroit, cette main obéiroit à celui qui l'a formée !.... Tendre nom de pere, ſi doux à l'oreille, ſi doux au cœur, lorſque d'aimables enfans ſuſpendus à notre cou, te balbutient, ce n'eſt que par des chaînes humaines que tu nous attaches à des hommes, à des créatures de limon ; quand Dieu a parlé, il faut que tes ſollicitations ſe tai-

ſent ! Il faut alors que la main accoutumée à careſſer les joues délicates de l'enfant, s'apprête à immoler ce même enfant. Voilà, comme la crainte du Seigneur, voilà comme la ſageſſe me parle, & j'entens avec docilité ſa voix ! C'eſt ainſi qu'elle a ſouvent parlé à mes peres ; ils ſouffroient auſſi, & maintenant ils portent des diadêmes. Quant à toi, ne te mets point en peine, comment Dieu accomplira ſa promeſſe. Des voies ſans nombres, inconnues même aux Anges, s'offrent à l'Eternel pour accomplir ſes deſſeins. Calme les agitations de ton cœur, & convertis ton chagrin en une religieuſe confiance. Laiſſe-moi à préſent, & garde au fond de ton cœur le triſte ſecret que je t'ai confié, qu'on ne le liſe pas ſur ton viſage ; n'empêche pas que les jeunes-garçons & les jeunes-filles, ne ramenent Iſaac aux milieu de la joie des danſes, & ne faſſent retentir les airs de leurs chants d'allégreſſe.

Ainſi dit le Pere des croyans. Eliéſer s'en retourna dans un profond ſilence ; mais ſon ame étoit rongée d'un ſombre chagrin, quoiqu'il ſentît en lui-même la ſageſſe du Patriarche. Qui-eſt-ce qui ne te ſent pas, ô céleſte vertu, allumée par la Divinité, étincelle de cette lumiere ſacrée, dont reſplendiſſent les Séraphins ! qui eſt-ce qui ne t'aimera pas, quand tu apparois dans ta

beauté céleſte ? Nous t'aimons lors même que tu nous châtie ! Le chagrin amer, la plainte criminelle ennemie ſecrette de la ſouveraine Providence, ſe taiſent à ton aſpect, & fuient le jour dont tu environnes les ames de tes bien-aimés. Raffermi par toi, Abraham ſupportoit avec un courage invincible la plus grande des ſouffrances. Tel étoit le courage éminent de l'Archange Michel, lorſqu'armé d'une force divine, & teint du ſang des Rebelles, il parut ſur le champ de bataille dans les plaines céleſtes, au milieu des cohortes ſacriléges, & que ſemblable à un roc de marbre, il affrontoit avec intrépidité les coups foudroyans des ennemis de ſon Dieu.

Abraham, protégé par les ombres du bois ſacré, reſta encore à ſe promener. Mille penſées aſſaillirent ſon cœur, mais la vertu demeura victorieuſe, cette vertu que Dieu, du haut des Cieux, où elle eſt révérée par le Séraphin, envoie à un petit nombre de mortels, cette vertu, reine d'elle-même, & eſclave volontaire de la Divinité ! Parmi les penſées qui s'offrirent alors à ſon ame troublée, il y en eut qui lui préſenterent Sara, la tendre mere du jeune-homme. Lui découvrira-t-il les ordres de Dieu avant de les accomplir ? Devoit-il d'abord ce qui

lui ſembloit le mieux. Son cœur frémiſſoit, il eſt vrai, de l'excès de douleur où il la voyoit abîmée, mais ſentiroit-elle moins le coup funeſte, & ſe déſoleroit-elle moins, en apprenant cet ordre après ſon exécution? Peut-être ſeroit-ce encore une conſolation pour ſon cœur maternel, d'épancher dans les bras de ce fils chéri les douleurs les plus ameres!.... Mais non, ſe diſoit-il, quelle eſt mon erreur? Son tendre cœur ne pourroit ſupporter les triſtes adieux! La plus tendre des meres! elle expireroit dans les bras du jeune-homme, elle n'en pourroit ſupporter les triſtes adieux! A la vue de ſes yeux aimables, de ſon innocence ingénue elle mourroit de douleur. Comment pourrois-je l'arracher des bras d'une mere éplorée? Hélas! comment le pourrois je?.... Et l'enfant ne ſuccombe-roit-il pas lui-même ſous le faix de ſes maux. Il eſt vrai que ſon ame éminente, remplie d'un ardent courage, brûle de pratiquer la vertu divine; mais comment pourroit-il voir la déſolation de la plus chérie, de la meilleure des meres, & ne pas expirer de douleur? A peine le pourrois-je moi-même. Je ſupporterai donc ſeul le poids de mon affliction, je ne troublerai point les tranſports de ce jour d'allégreſſe. Que Sara,

pour le peu d'heures qui lui reſte encore, éprouve dans toute ſon étendue le raviſſement d'être mere! Mais quand il ne ſera plus tems de lui cacher rien, fortifie-la alors, ô Créateur miſéricordieux, afin qu'elle n'expire pas de douleur.

Il dit, & reprit le chemin de ſon habitation. Le repos étoit empreint ſur ſon viſage, mais dans ſon cœur, il portoit des ſouffrances indicibles.

L'ÉPREUVE
D'ABRAHAM.

CHANT SECOND.

CEPENDANT le Midi dans tout ſon éclat deſcendoit ſur la terre, ramenant avec lui l'heure ſi ardemment deſirée par Sara. Iſaac, accompagné par les eſclaves de la maiſon de Nachor, s'avançoit vers la maiſon paternelle. Ses compagnons, deux chœurs brillans, le reçurent par des danſes joyeuſes & par des chants mélodieux, ſur la crête d'une colline d'où il promena avec plaiſir ſes regards ſur les vallées fortunées de Mambré. Là, il deſcendit de ſon chameau, & il ſe précipita dans les bras d'Aſael, ſon ami le plus chéri, puis il embraſſa Abel, Dedan & Carmi, de jeunes garçons aimables, nés dans la maiſon d'Abraham. Mais ſon cœur lui ordonne de ſe hâter; l'aſpect de ſes compagnons prête encore des aîles aux deſirs qu'il a de baiſer les joues de Sara & de ſerrer les genoux d'Abraham.

Tous deux l'attendoient, mais avec des ſentimens bien différens, ſous un haut cyprès qui formoit un vaſte ceintre au-deſſus de leur cabane. O comme le cœur du jeune-homme palpite, il vole dans les bras de Sara! Elle le reçoit avec toute la tendreſſe maternelle, elle l'accable de baiſers, elle le preſſe contre ſon cœur qui treſſaille de joie. C'eſt ainſi qu'une tendre épouſe embraſſe le bien-aimé de ſon cœur, qui, par les ordres du deſtin, avoit été arrêté loin d'elle pendant ſept longues années; la Providence le ramene digne de ſa tendreſſe, & le plus beau de ſes jours, la récompenſe de ſon eſpoir, paroît avec lui; elle vole à ſa rencontre, elle entrelace ſes bras autour de ſon cou, & dans le tranſports de ſa joie, elle ne peut parler: tel fut le ſentiment de tendreſſe qu'éprouva la mere d'Iſaac, pendant qu'elle le tenoit embraſſé, qu'elle le mouilloit de ſes larmes de joie, mais encore elle ne pouvoit parler, ſon cœur ſenſible étoit trop plein & avoit beſoin de s'épancher. Abraham fut témoin de cette ſcene touchante. Son ame forte fut contrainte de céder à la nature plus forte; les yeux élevés vers le Ciel, des larmes abondantes coulerent le long de ſes joues.... Alors le jeune-homme, ſe dégageant doucement des bras de ſa mere, ſe jette aux pieds du vieillard, & embraſſant

ſes genoux, il s'écrie : donne-moi ta bénédiction, ô mon pere!... Loué ſoit trois fois le Dieu d'Abraham! Ah! je revois ta face ſe pancher ſur moi avec toute la tendreſſe paternelle. Ainſi dit-il: Abraham, à qui jamais le nom de pere ne parut plus doux & plus terrible, fut ſaiſi d'une terreur mêlée de joie & de douleur. Cependant fortifié par l'Eſprit du Seigneur, il dit ces paroles de bénédiction :

Sois béni, ô mon fils, ſois béni, enfant des promeſſes divines! que le Seigneur, qui ta choiſi, te béniſſe tel qu'un tendre pere! qu'il te donne ce qui eſt bon à ſes yeux.

Sara vit rouler dans les yeux du vieillard des larmes, non des larmes de joie, & elle apperçut ſur ſon viſage les traits d'une anxiété ſecrete; mais elle étoit trop ravie pour craindre quelque choſe de ſiniſtre. Cependant cette image s'étoit gravée dans ſon cœur. Iſaac étant retourné auprès de ſa mere, elle l'embraſſa avec la même ardeur que s'il ne faiſoit que d'arriver. Les torrens de joie dont ſon cœur avoit été inondé, venant à ſe répandre de veines en veines, ſe firent un paſſage ſur ſes lévres, & s'exhalerent en diſcours pleins de tendreſſe : ainſi s'épanche l'innocence, ainſi s'exprime l'aimable nature. Le Séraphin Elhanan, l'ami céleſte d'Iſaac, planoit au-deſſus de cette ſainte

famille, & promenoit ſes tendres regards, tantôt ſur Abraham, tantôt ſur Sara, dont la beauté renouvellée brilloit comme le pourpre du ſoir dans le jour le plus ſerein de l'Hiver.

Cependant le plaiſir régnoit dans les cabanes répandues au loin; les accens des harpes & des voix reſonnoient ſous les palmiers & dans les berceaux, & retentiſſoient autour du pavillon élevé du divin Patriarche. Au fond de ce pavillon étoit une roche d'albâtre où l'on avoit taillé une grotte; au milieu de la grotte étoit pratiqué un bain d'une eau vive & rafraîchiſſante. Deux eſclaves y conduiſirent Iſaac, & après avoir lavé ſes pieds, ils répandirent ſur ſes membres le nard & le beaume, & les frotterent de linges fins. Dès qu'il fut ſorti du bain, on le revêtit d'une robe de Byſſus, & une ceinture d'or entoura ſa taille dégagée: ainſi paré, il entra dans le pavillon ſous les traits de l'aimable jeuneſſe. Tel le riant Printems, traverſant les plaines embaumées de l'air, deſcend dans les vallons de roſes; les heures d'or danſent autour de lui; l'abondance voltige à ſes côtés, l'abondance qui de ſa corne féconde, verſe comme une roſée, la fertilité, l'agrément & le plaiſir ſur les campagnes joyeuſes. Abraham appercut dans ſon fils la beauté de la

divine Sara : ainſi l'incarnat de la jeuneſſe étoit répandu ſur ſes joues de lis, ainſi ſes yeux doux raviſſoient le ſpectateur, ainſi elle portoit ſon front. Et Sara vit dans les traits délicats du jeune-homme l'air de grandeur, qui caractériſoit autrefois la jeuneſſe d'Abraham : cet eſprit céleſte éclatoit dans ſes yeux : ce courage réſolu relevoit ſes traits pleins d'expreſſion ! C'eſt ainſi qu'ils ſe voyoient & qu'ils s'aimoient doublement en Iſaac. Mais tandis qu'Abraham ſe plaît à contempler ſon fils, ſon cœur navré lui battoit avec plus de force : à peine pouvoit-il empêcher ſes pleurs de couler.

Maintenant l'heure les appelloit à prendre un repas frugal. De jeunes-filles ornées de ceintures élégantes, couronnèrent la table de mets ſimples, & la fournirent d'une eau auſſi pure que le criſtal. La nature n'exige pas beaucoup, & les plaiſirs vrais n'ont pas beſoin d'être excités par le vin pétillant. Sitôt qu'ils eurent pris le repas, Sara, les yeux tendrement fixés ſur Iſaac, lui parla ainſi : A préſent, ô mon fils, que le premier deſir de te revoir eſt ſatisfait, un nouveau deſir s'éleve dans mon cœur, le deſir de ſavoir des nouvelles de mes tendres parens. Parle-moi de Melcha, de la fidelle compagne de ma plus tendre jeuneſſe, parles-moi des fils qu'elle a donnés à Nachor, &, de

la fille de Bathuel ! mais raconte-moi surtout comment tu as passé ton tems loin de mes yeux dans la terre de Haran.... Isaac s'inclina à la demande de sa mere. Aussi-tôt le Luth argentin se tut, les jeunes-filles interrompirent leurs Hymnes dont elles avoient égayés la table. Timna, l'esclave chérie de Sara, un miroir de grâces, avoit chanté les plaisirs des amis qui se revoient après une longue absence, & les délices des cœurs qui se retrouvent après s'être aimés longtems sans le savoir; elle avoit aussi chanté les charmantes filles de Sipha, & les fils solitaires de Noé (1); comment un Ange avoit enfin ouvert une route à Japhet & l'avoit conduit dans le jardin d'Eden, où, saisi d'une agréable surprise, il avoit vu ces beautés touchantes, dont il avoit aimé la plus jeune, qui seule s'étoit arrêtée pour l'entendre, tandis que ses sœurs avoient pris la fuite; comment le divin Sipha, conduit par les fils de Noé, étoit venu trouver son frere avec les enfans du Paradis; comment ils s'étoient embrassés avec des transports de tendresse, & comment ils avoient coulé d'heureux jours. Telles furent les avantures que tu avois chantées, mélodieuse Timna! mais tu gardas le silence, lorsqu'Isaac s'inclina à la de-

(1) Ce passage est une imitation de la *Noachide* de M. *Bodmer*.

mande de Sara, & tes yeux avides étoient attachés ſur ceux du jeune-homme, tu oublias ton Luth, ſitôt que ſa bouche s'ouvrit. Toute l'aſſemblée ſe tut. A la gauche d'Abraham étoit aſſis Eliéſer, à la droite de Sara la douce Gétura ſa confidente. A côté d'Iſaac ſe voyoit le jeune Aſael, qui lui reſſembloit le plus par la beauté de ſon ame.

Telle, pendant une charmante ſoirée, la compagne du Printems, la tendre Philomele, réveille, par ſa touchante mélodie, les ſombres forêts: de toutes parts le feuillage des arbres ſe taît, les zéphirs du ſoir retiennent leur haleine, & les chantres du bois, raſſemblés ſur les branches voiſines, tendent leur cou & prêtent une oreille attentive: telle fut auſſi la douceur des diſcours du jeune-homme; telle fut auſſi l'attention que le cercle avide prêta à ſes paroles, lorſqu'il commença ainſi:

La maiſon fortunée de Nachor, dans laquelle m'avoit mené Bathuel, fut bientôt pour moi un ſecond Mambré. La tendreſſe de Melcha, qui faiſoit tous ſes efforts pour me tenir lieu de Sara, ramena bientôt la joie ſur mon front. Souvent, dans le doux preſtige de ſes baiſers, je me figurois pleurer dans les bras de ma mere. Et dans les ſonges de la nuit, un Ange deſcendit du Ciel vers moi pour me conſoler; il m'aſſura, que

ſous la protection du Très-haut je reverrois la maiſon paternelle. Ainſi mon cœur goûta de nouveau les délices de la paix, la ſérénité du Ciel, & le charme de l'amitié, ſans aucun mélange de chagrin. Accompagnées par des joies modeſtes, les heures, telles que d'aimables ſœurs, venoient me trouver au milieu de mes amis. Tantôt, avec mes camarades, je parcourois les collines autour de Haran, pour cueillir des fleurs, & pour obſerver comment la nature les avoit diſpoſées. Tantôt, aſſis aux pieds de Nachor, j'écoutois les hiſtoires des mœurs & de la ſageſſe des Patriarches, comment ils avoient vécu dans les voies du Seigneur, comment ils avoient converſé avec Dieu & les Anges. De la bouche riante de Nachor coule la ſageſſe ſévere. Le tems, qu'on eſt à l'écouter, ne paroît qu'un inſtant. J'ai vu auſſi des ouvrages de l'eſprit, & de l'art imitateur, naître dans l'enceinte de Haran. Car le génie de l'invention, envoyé par le Créateur, eſt deſcendu ſur quelques hommes du pays. Du marbre le plus dur, ils forment des Héros & des Patriarches, dont les attitudes pleines de vivacité, ſemblent reſpirer. C'eſt ainſi que j'ai vu la ſuite de nos ſaints ayeux: leur vue imprimoit le reſpect dans l'ame du ſpectateur. Des métaux qu'on met en fuſion, on fait encore des ſtatues qu'on poſe ſur des piedeſtaux; le chant, l'aimable chant,

de tous les arts humains le plus beau, fleurit auſſi dans la terre de Haran. Les Bergeres animent les bocages par des Hymnes mélodieuſes. Mais la fille de Bathuel, la belle Rébecca, l'emporte ſur toutes ſes compagnes. Les accens de ſa voix ſont auſſi doux que les concerts des chantres céleſtes. Quand elle venoit avec ſes troupeaux viſiter les graſſes campagnes, elle ramenoit avec elle un printems de charmes; quand ſes beaux yeux ſe tournoient vers moi, une joie céleſte s'emparoit de mon cœur qui ſembloit ſe diſſoudre. Hélas, pourquoi l'Eternel ne m'a-t-il pas donné une ſœur! ah, que je l'aimerois! & ſi c'étoit Rébecca, que je l'aimerois avec tendreſſe! Nous ſommes parens, il eſt vrai, & nous nous aimions comme frere & ſœur, & Melcha nous aimoit comme ſes enfans. Souvent, aſſis tous trois à l'ombre d'un feuillage, Rébecca chantoit, aux accords d'une lyre d'or, la beauté de l'innocence; je l'écoutois les yeux fixés ſur ſon beau viſage. Je verſois des larmes de tendreſſe, j'embraſſois ma ſœur, & Melcha nous baiſoit tous deux. Alors je ſentois mon cœur s'élever; de nouvelles penſées, belles comme Rébecca, me tranſportoient ſur leurs aîles juſqu'au trône du Ciel. O qu'alors la divine vertu me paroiſſoit aimable, & facile à pratiquer Toujours je l'ai aimée, la vertu, mais il me ſembloit que je l'aimois davan-

tage, depuis que Rébecca m'en offroit une image viſible. Dis-moi, ô ma mere, tu as aimé des freres & des ſœurs, n'étoit-ce pas le panchant de la nature qui remuoit nos cœurs, quand nous nous voyions ? Quelquefois, lorſqu'errant dans un bocage, je prêtois l'oreille aux accens du Roſſignol, j'éprouvois dans mon cœur une douce ſollicitation de porter mes pas dans des lieux connus. J'y allois & je trouvois Rébecca faiſant paître ſes brebis. Oh, comme à ſes côtés les heures couloient avec douceur ! tels les ſons argentins de ſa voix couloient de ſes lévres de roſe. Jamais elle ne ſe laſſoit d'entendre de ma bouche les hiſtoires que m'avoient enſeignées Eliéſer & mon divin pere; jamais je ne me laſſois d'entendre les chants ſacrés que lui avoit appris le ſublime Abiaſaph. Iſca, ſœur de Melcha, épouſe de Kenas, habitant de Haran, n'a mis au monde qu'Abiaſaph. A ſa naiſſance, la Muſe, fille du Ciel, preſſa le jeune enfant contre ſon ſein, & le nomma chantre de la contrée. Abiaſaph n'a vu fleurir encore que dix-huit Printems, toutefois il chante déjà des airs qui ſont les délices des ſages. Roi de la jeuneſſe du pays, chaque Bergere s'empreſſe de mériter ſes louanges : il ne loue que la vertu, il ne donne le nom de grâce qu'à l'innocence. Dans la terre de Ha-

ran, Abiaſaph étoit mon plus tendre ami. Quoique plus âgé que moi de quelques Etés, quoique doué de plus de ſageſſe que moi, nous ne laiſſions pas que d'être liés par une même volonté, par un même panchant pour la vertu, par un même goût pour la beauté. Pendant les fraîches ſoirées tu entendras ſes chants, ô la meilleure des meres : il me les a enſeignés, Timna les apprendra de moi. Quel charme je goûtois dans l'amitié de Rebecca & d'Abiaſaph ! Comment pourrois-je en être privé, ſi je n'avois pas un pere auſſi tendre, une mere auſſi affectueuſe pour me tenir lieu de Rébecca & d'Abiaſaph ! Voilà comment je coulois mes jours dans les fertiles campagnes de Haran.

Tel fut le récit d'Iſaac : il ajouta encore pluſieurs choſes, juſqu'à ce qu'il renouvella les tendres adieux qu'il avoit fait à Nachor & à Abiaſaph, à Melcha & à Rébecca. A ce ſouvenir ſe réveillerent les ſentimens qu'il avoit éprouvés en ſe ſéparant d'eux : la parole expira ſur ſes lévres, ſon viſage ſe couvrit de larmes, & Sara les recueillit par ſes baiſers. Animés par l'amour maternel, les regards de Sara étoient fixés ſur ceux de ſon fils. Bientôt elle exalta le Souverain des Cieux, qui, fidele aux promeſſes faites à Abraham, protégeoit Iſaac, & dévoiloit

déjà devant lui les ſcenes des félicités futures. Toujours les regards de cette noble aſſemblée étoient attachés ſur les lévres du jeune-homme; toujours on lui prêtoit une oreille attentive, Abraham étoit encore enſeveli dans une profonde rêverie, lorſqu'il entra un ſerviteur qui annonça au Patriarche que des Etrangers, avec une ſuite de quatre chameaux venoient d'arriver dans l'enceinte de la maiſon; il lui dit qu'il y avoit un homme d'un port majeſtueux, dans la fleur de ſon âge; qu'à ſes côtés un vieillard vénérable tenoit ſur ſes genoux un aimable enfant, & que des eſclaves déchargeoient les bêtes de ſomme des tréſors de l'Arabie, conſiſtans en ſtorax, en gomme, & en parfums des côteaux embaumés de Gilehad. Abraham, accompagné d'Eliéſer, ſortit pour tendre une main amicale aux Etrangers, & pour les inviter d'entrer dans ſa cabane. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque dans les traits de l'Etranger, il reconnut Iſmael, le fils d'Agar l'Egyptienne! Iſmael, ſe proſternant aux pieds de ſon pere, ſerra ſes genoux & implora ſa bénédiction. Abraham l'embraſſa & lui dit: Sois béni, ô mon fils, ſur la face de qui je me reconnois! je vois avec joie les traits de la vertu empreints ſur ton viſage, je reſpire avec plaiſir l'odeur de ton vêtement, odeur auſſi douce que les

vapeurs des campagnes du Seigneur. Viens, mon cher fils, apprens-nous les merveilles que le Seigneur a opérées pour Iſmael, pour la race d'Abraham. Mais, parle, quel eſt cet aimable enfant que tient ce vieillard? Il porte les traits de ta reſſemblance. Iſmael prit le jeune enfant, & lui apprit à fléchir les genoux avec un tendre reſpect. Iſmael s'écria alors : O mon pere, béniſſez auſſi cet enfant, béniſſez Nébayoth, mon premier-né, que Dieu ma donné dans la terre de Phatan. Obligé d'aller dans la contrée de Gilehad, j'ai pris avec moi le jeune enfant, afin que tu lui donnes ta bénédiction. Permets, ô mon pere, qu'il reſte avec toi, juſqu'à mon retour. Abraham prit l'enfant dans ſes bras, le baiſa, & élevant ſes regards vers le Ciel, il forma pour lui des vœux affectueux. Il ordonna enſuite à ſon fils de le ſuivre dans ſa cabane. Eliéſer fit porter dans les chambres les préſens d'Iſmaël.

Abraham préſenta à Sara & à ſon fils chéri Iſmael & l'aimable enfant. Dès qu'Iſaac eut apperçu ſon frere, ſon cœur treſſaillit de joie, & ſans attendre que Sara l'eût ſalué, il ſe précipita avec ardeur dans ſes bras. Comme après une longue abſence deux freres, nés d'une même mere, deux jumeaux, qui ont été ſuſpendu auxmêmes mammelles, s'embraſſent avec des larmes de joie,

ainſi ils s'embraſſerent ! L'aſpect de leur ſincere amitié toucha le cœur de Sara : remplie d'une tendreſſe maternelle, elle embraſſa le frere d'Iſaac, & s'arrêta avec volupté ſur ſon viſage. Mais avec plus de tendreſſe encore, elle alla couvrir de ſes baiſers le jeune Nébayoth, qui, d'un air riant & naïf comme s'il voyoit ſa mere, entrelaçoit ſes bras délicats autour du cou de Sara. Puis ils ſe repoſerent ſur des tapis de pourpre. Iſmael, à la demande de ſon pere, lui apprit comment le Seigneur l'avoit pris ſous ſa protection ; comment, dans le déſert de Berſaba, lorſqu'il croyoit mourir, il l'avoit conſervé par le miniſtere d'un Ange ; comment, Chaſſeur au commencement, il avoit habité la ſolitude de Pharan & ſes vallées couvertes de palmiers ; comment il s'étoit retiré enſuite en Egypte où il avoit épouſé Baſmath, parente d'Agar, qui l'avoit ſuivi dans la terre de Pharan avec de grandes richeſſes, en chameaux, en geniſſes, & en brebis ; comment il avoit fait alliance avec les habitans des montagnes qui l'avoient choiſi pour leur chef, afin de les défendre contre les brigands de Sin & de Sapher ; comment dans les plaines floriſſantes de Rimma, il avoit conſtruit un Autel au Dieu Shaddai, & comment à l'ombre des figuiers, il avoit tendu ſes riches pavillons.

C'eſt ainſi qu'il raconta les voies du Seigneur, & l'accompliſſement de la promeſſe qu'avoit faite à ſa mere dans le déſert un Meſſager céleſte. Au milieu de leurs entretiens affectueux, le ſoir vint les ſurprendre. Cependant une gravité plus qu'ordinaire s'étoit répandue comme un nuage ſur le front du vieillard. Forcé de ſuſpendre la joie qui régnoit dans ſa maiſon, il parla ainſi : O Sara, & vous, mes chers enfans, c'eſt aujourd'hui que le Seigneur m'a rendu deux fils. Iſaac, l'enfant de ſa promeſſe, mon bien-aimé : je l'ai reçu en ce jour de la terre de Haran, augmenté en vertu & en beauté. Le même jour, ô Iſmael, favori de la Providence, te ramene dans mes bras ; tu es encore plus cher à mon cœur, que lorſqu'un ſonge m'eut averti que le Dieu Shaddai t'avoit deſtiné un autre lieu pour ta demeure. Mais quoique mon ame ſe complaiſe dans la douce ſatisfaction de vivre avec vous, elle ſuit néanmoins une plus haute invitation. Ce matin, le Seigneur m'eſt apparu, il m'a ordonné d'aller avec Iſaac dans la terre de Moria, & ſur une des montagnes qu'il a marquée lui-même, de lui offrir en holocauſte une victime qui lui ſoit agréable. Demain, à l'aube du jour, il faut qu'Iſaac me ſuive. Il eſt juſte que l'homme s'empreſſe d'accomplir la vo-

lonté du Seigneur; car l'auguſte Séraphin, qui le contemple ſans ceſſe, & qui, portant les meſſages de l'Eternel, traverſe les Cieux comme un trait de lumiere, exécute ſoudain le moindre de ſes ſignes. O Sara que tes yeux ſe délectent ſur ton fils auſſi long-tems qu'il ſera poſſible; qu'enſuite Nébayoth t'abrege le tems de l'abſence.

Il dit. Sara d'un viſage ſerein reprit ainſi: fais comme Jéhovah te l'a ordonné; ſes ordres font taire les vœux les plus tendres de mon cœur, Non, mes yeux ne répandront point de larmes! Ces yeux qui ont revu Iſaac, qui ont vu les traces ſignalées de la bonté divine, ne verſeront plus que des larmes de joie. Va, mon fils, tu es précieux aux yeux de l'Eternel, quelque part que tu ailles, tu es ſous les aîles de ſa Providence. Que ne puis-je te ſuivre: mais tous les ſentimens de ton cœur, tous les élans de ton ame religieuſe, je les éprouverai comme toi. Du haut de ſon trône Jéhovah m'entendra. Va, mon fils, & reviens comblé de nouvelles bénédictions. Ainſi dit-elle en l'embraſſant. Le jeune-homme garda long-tems le ſilence dans les bras de ſa mere, puis il reprit: Que Dieu m'honore par le choix qu'il a daigné faire de moi, de lui préſenter avec mon pere l'holocauſte qu'il

a commandé lui-même! Si ma préſomption n'étoit pas trop hardie, je croirois qu'un événement extraordinaire nous y attend. Peut-être le Ciel s'inclinant, le Très-haut daignera me permettre de voir le bord de ſon vêtement, d'entendre ſa bouche, ou celle de quelqu'un de ſes Séraphins, révéler l'avenir, & même de porter des regards de béatitude dans cet âge d'or, l'eſpoir des Patriarches. Mais quelque ſoit le myſtere renfermé dans cet ordre, me voici, ô mon pere; dès que l'étoile du matin paroîtra à l'horiſon, je ſerai prêt! ô fut-elle déjà venue, l'heure deſirée.

Abraham, aux diſcours d'Iſaac, pouſſa un profond ſoupir les yeux élevés au Ciel: les ſouffrances qu'il avoit éprouvées avant le retour de ſon fils n'étoient que des ombres de ſouffrances en comparaiſon de celles qui aſſailloient ſon ame, lorſqu'il l'entendit parler ainſi dans l'innocence de ſon cœur. Toutefois ſa volonté fut inébranlable ſous le poids de ſes maux. Il dirigea en ſilence ſes penſées vers Dieu & ſe dit en lui-même: Mon fils eſt à toi, ô mon Créateur! cet eſprit religieux, ce cœur plein d'innocence ſont des dons de ta grâce. Tu peux à ton gré laiſſer ton Elu ici-bas pour ſervir d'exemple à une ſainte poſtérité, ou tel que tu as jadis enlevé

Enoch de ſur la terre, l'appeller auprès de toi dans les chœurs des Intelligences céleſtes pour le ſouſtraire aux yeux des profanes..... Appelle donc Iſaac ! Mais, donne-moi de la force, ô mon pere, afin que mon ame ne ſuccombe pas ſous le faix de ſes maux : pardonne, ſi je t'offenſe par la douleur qui déchire ce cœur, je la ferai taire devant toi cette douleur !

Jéhovah remarqua les penſées d'Abraham, & lui en déſigna la récompenſe. Il dit alors à l'auguſte Eloa, au Séraphin Elhanan & à d'autres eſprits qui veilloient à l'entrée du lieu Très-ſaint ;

Séraphins qui affectionnez la terre par-deſſus tous les autres mondes, deſirez-vous de voir la vertu humaine dans ſa plus haute dignité, jettez vos regards ſur Canaan, contemplez Abraham : vous le connoiſſez : ſouvent la ſainteté de ſes mœurs, ſa vertu qui imite vos vertus, vous a ravis. Mes yeux divins n'ont vu qu'un ſeul être ſorti de la race d'Adam, qui ait rempli auſſi fidellement la deſtinée pour laquelle j'ai créé l'homme ; ils n'ont vu qu'Enoch, ton favori, Eloa. Mais l'épreuve à laquelle j'ai mis la vertu d'Abraham, fera honneur à l'Humanité, & à celui qui a créé les humains !... Je lui ai commandé de m'offrir

en holocauſte ſur Moria, Iſaac, le fils de ma promeſſe. Il l'aime comme ſa vie; il mérite d'être aimé. Au moment que je l'ai créé, je lui ai ſouri avec une faveur ſignalée, & vous vîtes ſon ame quand Elhanan la conduiſit ſur la terre. La jeuneſſe du Ciel t'eſtima heureux, ô Elhanan, lorſque je t'ordonnai d'être ſon Ange tutelaire! Telle eſt la victime qu'il doit m'immoler! Et il m'obéit avec docilité. Pas une plainte ne ſouille ſes lévres; il ſouffre, & il me loue au milieu de ſes ſouffrances. Mais déjà je lui ai deſtiné une couronne pour ſa récompenſe. De la race d'Abraham ſortira le ſalut du Genre-humain, de lui ſortira mon Meſſie; pluſieurs enfans de la vertu, pluſieurs juſtes ſans tache, le nommeront leur pere & hériteront de mes bénédictions. Et toi, Elhanan, je te renvoie ſur la terre; ſois témoin de ſa piété; ne laiſſe échapper aucun mouvement de ſon cœur, aucun trait de ſon viſage qui dépeigne ſon ame; ſuis de l'œil toutes ſes penſées juſqu'à leur développement, afin que les Anges apprennent de toi, la vertu du Héros!

Cependant la nuit, de ſes aîles étoilées, telles que les vaſtes aîles d'un Chérubin, couvre en ſilence le Ciel aſſoupi. Déjà Abraham avoit pris le repas du ſoir avec

ſa

ſa famille chérie, au milieu des ſaints entretiens, comme il convenoit à ceux qui converſoient ſi ſouvent avec les Anges, comme il convenoit aux prédeſtinés de toutes les races. Un Hymne ſolemnel termina leurs vertueux diſcours. Accompagné du luth harmonieux de Timna, Iſaac chanta cette vertu céleſte, qui tient conſtamment ſes yeux fixés ſur l'Etre ſuprême, pour ne vivre que ſuivant ſes préceptes; cette vertu qui, d'une conſtance égale, reçoit des mains de ſon Créateur, tantôt les biens, tantôt les maux; cette vertu qui, remplie de reconnoiſſance, promene aujourd'hui ſes regards ravis ſur des ſcenes de félicité, & qui demain, jettant ſa vue ſur ces riantes perſpectives, voit toutes ſes belles eſpérances flétries. Elle ſait que celui qui regne dans l'Empyrée, choiſit toujours le meilleur pour tous ſes êtres, & convertit en bien le mal qu'il envoie. Voilà ce que chanta Iſaac. La force de la vérité, la ſublimité de l'eſſor, & l'aſcendant de l'harmonie divine, ravirent l'aſſemblée. Abraham tomba dans une agréable rêverie: ſon ame penſante monta de vérité en vérité, de méditation en méditation juſqu'à ce que l'éclat de la ſageſſe eût diſſipé en elle les ſecrets accuſateurs de la Providence. Le chant étoit fini, mais ſon harmonie reſonnoit encore dans le cœur d'Abra-

ham ; il étoit enſeveli dans ſes penſées, comme dans un doux ſommeil. C'eſt ainſi qu'un Ange, portant les décrets de l'Eternel à des Cieux étrangers, tombe dans une douce extaſe, lorſque les accens des harpes céleſtes, touchées par des Subſtances immortelles, viennent frapper ſon oreille.

Tandis que, retirés dans leurs chambres, ils goûtoient tous la douceur du ſommeil, & qu'Abraham & Sara ſe trouvoient dans l'intérieur du pavillon, la tendre mere d'Iſaac voulut ſonder la cauſe du chagrin qu'elle avoit remarqué à différentes repriſes ſur le viſage de ſon époux & lui en demanda le ſujet. Abraham lui répondit : O Sara, je ne puis blâmer ta ſurpriſe. C'eſt un étrange aſpect de n'appercevoir que l'expreſſion de la douleur, où l'on ne cherche que celle de la joie. Toutefois il peut arriver que le plaiſir le plus pur ſoit obſcurci par des nuages paſſagers. Car hélas, que l'intervalle des peines & des plaiſirs eſt court ! La joie a ſes ſoupirs, la triſteſſe a ſes charmes. Sache néanmoins la penſée qui a mêlé dans mes larmes de joie des larmes de triſteſſe ; tandis que tu tenois Iſaac ſerré dans tes bras & que je me livrois moi-même au plus tendre ſentiment, une noire penſée ſe préſenta à mon eſprit & le ſaiſit d'horreur. Eh quoi, ſi un revers ſoudain

t'arrachoit cet enfant chéri ? Souvent le Seigneur a conduit les ſiens à travers ces ſentiers épineux ! Ainſi me diſois-je en frémiſſant ; mais ce ſentiment ne fut pas de longue durée.

Il dit, & il diſoit vrai. Cependant la mere d'Iſaac ne put découvrir le ſens ſecret de ces paroles. Pleine d'attendriſſement elle reprit :

Que me dis-tu, cher époux ? comment cette affreuſe penſée a-t-elle pu trouver accès dans ton ame ?.... Ah ! j'en frémis d'horreur.... O Iſaac, ô mon fils unique, comment pourrois-je être privée de toi ?.... Mais loin de moi, funeſte penſée.... Et toi, ô le plus tendre des peres ! ne permets pas qu'elle ſouille d'avantage ton cœur. Vois ! les ſcenes les plus belles s'offrent à nos regards dans un avenir plein de félicités. Ces ſcenes faiſoient mes délices juſqu'à ce que cette affreuſe penſée, ſemblable à l'orage lorſqu'il trouble la ſérénité de l'air, les ait obſcurcies. Mais formons de meilleures eſpérances, remettons-nous aux ſoins de la divine Providence qui nous l'a donné, qui nous l'a conſervé, & qui l'a comblé de promeſſes, dont le ſouvenir eſt ſans ceſſe préſent à mon ame. O comme mon cœur treſſaillit de joie, quand je me rappelle ces douces eſpérances, dont le récit d'Iſaac

m'a déjà fait entrevoir des veſtiges.... Enfant aimable, déjà je te vois heureux dans les bras d'une épouſe chérie, d'une compagne digne de ta tendreſſe; c'eſt pour toi que le Seigneur lui-même l'a parée de l'éclat de l'Aurore, c'eſt pour toi qu'il l'a formée ſur tous les penchans de ton cœur ingenu; elle t'aime, tu l'aimes. Déjà je me vois entourée d'une troupe brillante de garçons & de filles qui te ſaluent du nom de pere, & dont le traits multiplient ton image; déjà je les vois folâtrer à mes côtés, parmi les fleurs du Printems! Douce perſpective! heureux fils! heureuſe mere, qui ta enfanté!..... Au milieu de ce charmant eſpoir, les années, qui éloignent l'accompliſſement de ces promeſſes s'envoleront comme des mois rapides. Et ſi mes yeux ſe fermoient avant ce tems, s'ils ne voyoient jamais celle que mon fils aimera un jour, ni les enfans qui chercheront à prononcer mon nom; je veux alors, chér époux, accompagnée par les Anges, voltiger inviſiblement ſur vos têtes, & partager votre félicité.

Ainſi dit la plus tendre des meres; & le pere reprit:

Il eſt juſte d'attendre du bien de la Source de tout bien! L'eſpérance, ô Sara, à laquelle ſe livre ton cœur maternel, eſt la plus

belle que Dieu permet aux mortels de former. Veille toutefois sur ton cœur, afin qu'il ne s'affectionne pas trop à ses inclinations, afin qu'il soumette toujours secretement ses pensées à celles de la Divinité ; car souvent nos pensées, ne sont pas celles de Dieu. Goûte donc d'avance les félicités de l'avenir ; mais goûte-les toujours de maniere que dans l'instant tu puisses t'en détacher.

Ainsi s'entretenoient Sara & Abraham ; jusqu'à ce que le doux sommeil vint les couvrir de ses aîles.

L'ÉPREUVE D'ABRAHAM.

CHANT TROISIEME.

AU milieu des ombres de la nuit, Elhanan, le céleſte protecteur d'Iſaac, avoit entendu les diſcours de Sara & d'Abraham. Sitôt qu'il les vit livrés aux douceurs du ſommeil, il ſe dit en lui-même : Quel tranquille repos, tendre mere, tu goûtes encore dans tes ſonges ! Le charmant eſpoir dans lequel tu t'es endormie répand encore la ſérénité ſur ton riant viſage. Mais cette douce ſérénité ſera bientôt convertie en une ſombre terreur, ce cœur ravi ſera bientôt glacé d'effroi. Hélas ! je te vois comme précipitée du haut des cieux, te livrer aux plaintes & à la déſolation ! Alors, dès le matin tu t'écrieras : Ah ! quand viendra donc le ſoir ! Tu craindras la lumiere du jour qui te charmoit auparavant, tu deſireras les ombres de la nuit; mais ton immortel chagrin cherchera vainement le repos dans les ombres de la nuit...

Ah ! quelles penſées ma bouche oſe-t-elle proférer ! ces penſées ne ſont point celles de la Divinité, ne ſont pas celles des Anges qui adorent dans des ſentimens de joie & d'humilité les decrets du Très-Haut. Entendre des Subſtances immortelles éclater en plaintes, bleſſe autant nos oreilles, que ſi l'harmonie des ſpheres déchiroit les cieux par d'horribles diſſonnances. Mon cœur reſſent tes ſouffrances, ô mere tendre ! car ton cœur eſt ſenſible, & ton ame, quoique pure comme l'innocence, eſt trop foible pour ſupporter les maux qui ſont prêts à fondre ſur toi. Quand je te regarde, mon cœur friſſonne, mon œil verſe des larmes ! Mais au milieu de ma compaſſion, une joie plus ſainte naît dans mon cœur, des ſcenes plus belles ſe préſentent à mes yeux ! ſcenes qui juſtifient les voies de la Providence. O cher Iſaac, ton Ange tutelaire te ſerrera dans ſes bras avant qu'il ait oſé l'eſpérer : tu as mérité de bonne heure d'être reçu dans les céleſtes demeures !... Cieux, ouvrez vos portes ! berceaux ſous leſquels il entonnera bientôt les louanges de l'Etre ſuprême, brillez avec plus d'éclat ! Nuages éthérés, répandez un Printems plus délicieux ſur ces campagnes émaillées de fleurs immortelles, où je le conduirai dans le cercle des Séraphins, pour le faire jouir de leurs premiers embraſ-

ſemens. Pouvois-je eſpérer, lorſque tu me ſuivois à ton inſçu pour habiter un corps de limon, de te donner ſitôt le doux nom de frere.... Toutefois ta vie terreſtre, dont j'étois le témoin & le protecteur, me promettoit des plaiſirs inconnus, même dans les cieux. Le ſpectacle de la vertu humaine eſt raviſſant pour les Intelligences céleſtes, & ſouvent cette vertu a pour témoins des Anges. Qu'il eſt doux de voir briller ſur les joues de l'innocence, dans les yeux de l'amour, les larmes des premiers tranſports, lorſque la tendreſſe intérieure eſt obligée d'éclater au-dehors. Qu'il eſt délicieux d'entendre le bégayement du tendre enfant, lorſqu'il s'efforce ſur le ſein de ſa mere d'articuler les ſentimens les plus doux qu'éprouvoit ſon cœur avant d'avoir pu les exprimer. Qu'il eſt raviſſant de voir les yeux éteints & obſcurcis d'un pere ſe ranimer & s'éclaircir, lorſqu'il répand ſa bénédiction ſur une ſuite de fils & de petits-fils que ſon exemple excite à la vertu. Telles étoient les joies que je voyois dans d'agréables perſpectives; pour faire place à des perſpectives plus brillantes encore, elles ſont diſparues, ainſi que diſparoît le crépuſcule du matin à l'aſpect des rayons de l'Aurore..... Tu meurs, ô Jeune-homme, bientôt la mort te fera jouir de la contemplation de la Divinité, des

chants ſublimes d'Eloa, de la vie de l'Eternité!.... Viens, ô mon ami! je ne verſerai point de larmes lorſque je verrai couler ton ſang, lorſque je verrai ta tête s'incliner, ſemblable au lis expirant. Non! ſans verſer de larmes, je te recevrai, ame divine, ſur mes aîles déployées, & dans mon vol rapide je te tranſporterai au milieu des chœurs des Subſtances immortelles.

Il dit, & s'en retournant auprès de la couche d'Iſaac, il verſa les ſonges les plus agréables ſur la tête du Jeune-homme. Cependant l'aube du jour commence à paroître. Réveillé par ſes premiers rayons, Abraham ſe leve. Déja il trouve Iſaac préparé pour le voyage. Le Jeune-homme s'étoit éveillé d'un ſonge myſtérieux. Il lui ſembloit voir encore les légions des Séraphins voltiger autour du nuage de la Divinité dans les cieux ouverts; encore il croyoit entendre frémir à ſes oreilles le bruit de leurs aîles azurées. Dans ſon raviſſement il avoit quitté ſa couche avec précipitation, il s'étoit préparé à la hâte à un voyage qui lui promettoit un ſpectacle céleſte, la réalité de ſon ſonge.... Bientôt Iſmael & le fidele Eliéſer arrivent auſſi pour lui faire leurs adieux. Ils ſentoient tous deux, il eſt vrai, dans un degré inégal le regret de la ſéparation. Iſmael vouloit encore pendant ce jour laiſſer repoſer ſes

chameaux fatigués ; puis, pour recueillir les aromates, le nard & les larmes de l'aimable myrthe, il comptoit ſe rendre ſur les montagnes embaumées de Gilehad ; à ſon retour il ſe propoſoit de paſſer quelques jours dans la ſociété du divin Patriarche, & de là ſe rendre à Pharan dans les bras de la tendre Baſmath. Cependant Sara, aidée de Lilith & de Gétura, avoit préparé des proviſions pour ſept jours. Tout étoit prêt pour le départ ; déja deux eſclaves attendoient ſur le chemin, auprès de la bête de ſomme. L'Aurore commençoit à colorer d'une teinte vermeille les cimes des montagnes. Comblé de vœux, Abraham s'arrachant des bras de la tendre Sara, embraſſa plein d'affection le fils d'Agar. Iſaac pendant ce tems étoit ſuſpendu au cou d'Eliéſer ; le vénérable Vieillard ne pouvoit le quitter ; mais n'étant plus maître de ſa douleur, il détourna ſon viſage, & répandit un torrent de larmes. Enſuite le Jeune-homme ſe précipita dans les bras d'Iſmael, & il ne le vit point pleurer. Mais voici, ô Jeune-homme, la divine Sara qui s'avance & reclame tes plus tendres baiſers. Elle l'embraſſe en le béniſſant, & ne verſe point de larmes ; elle croit que ſon fils étant appellé par la voix de Dieu, ce ſeroit un crime de pleurer. Après de longs embraſſemens, Sara laiſſe ſon fils, & lui dit ces pa-

roles de bénédiction : Va, ô mon fils, va où le Dieu Shaddai t'appelle ! Ah ! que ce feu qui brille dans tes yeux me ravit de joie ! Que j'aime à te voir ce saint desir d'entendre la voix du Dieu qui t'a créé ; d'apprendre de sa bouche toute-puissante les paroles de consolation pour les enfans d'Adam ! va donc, & reviens comblé de la grâce du Très-Haut.

Elle dit, & Isaac partit soudain. C'est ainsi que le faon de chevreuil descend le panchant d'une montagne de myrthe. Déja les ombrages de Mambré s'échappoient aux regards des voyageurs, & les yeux les plus perçans de ceux qui étoient restés, les cherchoient vainement dans l'azur des côteaux lointains. Au-dessus du Patriarche & de son fils voltigeoit Elhanan, le céleste témoin de cette histoire. Sa pénétration lisoit dans les yeux d'Abraham.

O toi, qui m'enflâmes pour chanter ce pieux sujet, Muse sacrée, qui vois à découvert les pensées des hommes & des Anges, prête une oreille favorable à ma demande ! Dis-moi ce que lisoit Elhanan dans les yeux d'Abraham, de quelles pensées s'occupoit son ame, lorsque plein de gravité, il ne remarquoit point la beauté du jour dans son plus brillant éclat, ni la variété des scenes champêtres, ni même d'Isaac, qui dans

des tranſports de joie revéroit le Créateur de toutes choſes ! Pendant le chemin le Patriarche s'entretenoit ainſi avec ſes penſées.

Je vais donc te trouver, ô terre de l'apparition, ô Moria, pour t'abreuver du ſang innocent de mon fils unique ! C'eſt cette main qui doit le répandre. Tes cédres, les collines d'alentour verront tomber un fils chéri, immolé par les mains d'un pere, verront tomber mon Iſaac ! Ainſi l'a ordonné le Dieu Shaddai. Il a choiſi mon fils pour ſon holocauſte ; là, ſon ſang plus pur que celui des Agneaux, lui ſera agréable..... O mon fils, ô mourant eſpoir ! encore tu chantes des cantiques d'allégreſſe, ignorant ton deſtin ! encore ton viſage eſt riant comme cette vallée ! encore les ſources de la vie coulent en toi, ſemblables aux fontaines qui jailliſſent dans le jardin du Seigneur, ſemblables aux ruiſſeaux qui arroſent des prés fleuris ! Mais bientôt tout cela ſera détruit.... Déjà s'offre à mes regards le théâtre de la terreur ; déjà je te vois, ô mon fils, je vois ton cœur palpitant pour la derniere fois ! je vois tes veines ſe décolorer ; tes yeux mourants s'élevent avec peine ſur moi, & ſe ferment au ſommeil de la mort ! Tout à l'entour la nature garde un morne ſilence ; tu fléchis ſous moi, ô Moria ! tu regardes en tremblant, ô Sion, cette ſcene d'hor-

reur ! Hélas ! vous vîtes jadis, ô montagnes ſaintes, vous vîtes des ſcenes de joie ? Tes cédres, ô Sion, ont ſouvent reçu ſous leurs ombrages le divin Noé ; tes cimes néuleuſes ont ſouvent retenti des hymnes de la ſublime Débora ; ta vallée fleurie de Saron a ſouvent invité la jeuneſſe dans ſes boſquets de roſe. Mais déſormais tu entendras en frémiſſant les accens plaintifs de la mort. Bientôt le ſang d'un fils unique, répandu par les mains d'un pere, ruiſſellera le long de tes collines. Ah ! comme à cette image mon cœur ſe glace !... Pourquoi te glaces-tu, ô mon cœur ! ma volonté s'eſt dévouée au Seigneur. Ceſſez de friſſonner, ô mes viſceres, Dieu a commandé !.... Il eſt vrai, d'affreuſes ténebres ſont répandues ſur ma deſtinée, je ſuis environné d'une nuit plus épaiſſe que celle où j'ai vu, ſous les figures myſtérieuſes, les hiſtoires recuées de ma race, où les terreurs du Seigneur ont deſcendues ſur moi, où le tonnerre m'a parlé par ſa bouche. Seigneur, tu es incompréhenſible dans tes jugemens, tu es auguſte & incompréhenſible ! Impénétrable aux regards des Mortels, une ſainte obſcurité couvre ton décret... Mais quoi ? quelle lueur ſoudaine éclate dans mon cœur, & diſſipe les ombres de mon ame ! Eſt-ce une illuſion ! ou viens tu du Seigneur, penſée

qui te manifeſtes en moi ? Pourquoi mon fils, né d'Agar, ſeroit-il revenu le même jour où Dieu me demande Iſaac. Par quels labyrinthes la droite du Seigneur l'a-t-elle conduit à cette fin ſecrete? C'eſt ſans doute en Nébayoth que doit s'accomplir la promeſſe de Dieu. Ce n'eſt peut-être que pour éprouver ma foi que Dieu a fait deſcendre du Ciel l'innocence d'Iſaac ! Sera-ce dans la race d'Iſmael que naîtra le ſalut des Nations ? Ah ! je te ſalue, ô prédeſtiné du Seigneur, je te ſalue, quand Iſaac ne ſera plus, tu me tiendras lieu d'Iſaac. Mais quelle eſt ma témérité?... Pardonne, ah! pardonne, Seigneur, ſi j'oſe ſonder tes profonds myſteres.... Nul Mortel ne doit profaner la ſainteté de tes arrêts par l'audace de ſes recherches! Ici le Chérubin voile ſa face de ſes aîles. Quelques ſoient tes divins decrets, la promeſſe que tu m'as faite, eſt une parole éternelle. La ſphere des cieux eſt moins ſolide que la parole du Seigneur. Plutôt des cendres de mon fils, fécondées par ton ſouffle, renaîtroit un Iſaac, que de voir manquer une ſeule parole à l'accompliſſement de ton auguſte promeſſe !

Après s'être entretenu de la ſorte avec ſes penſées, le Patriarche, tourna de nouveau ſes yeux ſur le Jeune-homme, qui d'un air riant regarde auſſi ſon pere. Cependant Iſaac

reprit ainſi la parole : O mon pere, cette campagne qui s'étend devant nous, me repréſente une contrée, où la divine Rébecca m'a enſeigné un hymne du Printems, un hymne qu'elle me chantoit aux accords de ſa lyre ; ſi tu voulois, ô mon pere, je te le chanterois à préſent. L'aſpect de cette contrée a donné tant de gaieté à mon cœur, le ramage des oiſeaux lui a inſpiré tant d'harmonie, que tout ce que Rébecca & mon Abiaſaph m'aient jamais chanté, ſe réveille ſoudain dans mon ame.

D'un air gracieux, Abraham lui fit ſigne de commencer. Alors le Jeune-homme ſe mit à chanter, & les vallées d'alentour entendirent le chantre naïf, & ſe turent.

« O Joie, charme des Dieux & des hommes, compagne de l'innocence, aux accens de ma voix, deſcens de cette colline ; accours de ce profond vallon où tu goûtes les careſſes du Printems ; viens de ces jardins de lis & de ces bocages embaumés ! Quelle eſt cette Beauté céleſte, qui s'avance de ces bocages embaumés, raviſſante comme la lune, ſublime comme le cédre ? Eſt-ce un Ange ! eſt-ce un enfant du Ciel, nouvellement ſorti des mains du Créateur ? Ah ! ſes yeux lancent l'amour dans les cœurs ! Oui, c'eſt un Ange ! Ou eſt-ce toi qu'on nomme la Joie ? Heureux

» les yeux qui te voient toujours, & qui
» jouiſſent ſans ceſſe de tes regards! Oui,
» oui, c'eſt elle-même! Elle eſt venue à ma
» priere, & voyez! des fleurs céleſtes naiſſent
» ſous ſes pas! ..... Couronnées de roſes
» les heures raviſſantes voltigent au-deſſus
» de ſa tête. La voilà, la Joie qui déploie
» ſes charmantes aîles, & qui me tranſporte
» au-de-là des nuages. Ici, je vois la nature
» fleurir ſous moi. Approché de ton trône
» ſur ſes aîles, je chante, ô Créateur, je
» chante tes louanges: la nature mêle ſes
» hymnes à mes chants, il s'éleve du ſein
» du bocage des accens mélodieux, il s'é-
» vapore du fond des vallées des vapeurs
» de fleurs, comme les vapeurs des holo-
» cauſtes. Enfans de la création, joignez vos
» chants aux miens, célébrez l'amour à
» qui nous devons notre exiſtance! Cieux,
» peuplés de Séraphins racontez ſes louan-
» ges! Et toi, fontaine de criſtal qui fuis a
» travers les prés émaillés, que tes flots mur-
» murans, diſent ſans ceſſe aux fleurs: Que
» tout ce qui reſpire loue le Seigneur & ſe
» réjouiſſe en lui »!

Le chant d'Iſaac fut ſuivi d'entretiens graves. C'eſt ainſi que le chemin diſparoiſſoit devant eux. Déjà deux jours & deux nuits s'étoient écoulés. La troiſieme Aurore s'avançoit des portes de l'Orient: le divin

Abraham levant alors ſes yeux, vit une montagne s'étendre dans le lointain griſâtre. C'étoit Moria. Le Vieillard connoiſſoit cette contrée. Ils traverſoient en ſilence la allée de Saron humide de la roſée du matin; le Patriarche, dont l'ame étoit plus proche de la Divinité que de ſon corps, toit plongé dans de profondes réflexions, andis que ſon jeune compagnon marchoit aiement à ſes côtés. Pendant la nuit, un Citoyen de l'Empyrée lui étoit apparu en onge & lui avoit dit: « Pour te marquer la » colline, où Dieu te demande ton holo» cauſte, tu verras dans les airs, en traver» ſant la vallée de Saron, une Colombe » d'un plumage lumineux. Suis ton guide » aîlé, juſqu'à ce qu'il ſe poſe ſur une des » collines, où tu immoleras Iſaac ». Abraham pperçut alors la Colombe lumineuſe; nais avant lui Iſaac l'avoit apperçue, & dans on raviſſement, il avoit préſumé d'abord u'elle étoit de ces Colombes céleſtes que ièm avoit apperçues ſur la montagne de ion, ainſi que le lui avoient appris les Canıques de ſes peres. Ils ſuivirent leur guide uſqu'au pied de Moria: là le Patriarche rdonna à ſes eſclaves de l'attendre. Puis, ıyant préparé le bois du ſacrifice, il le chargea ſur les épaules de ſon fils, & il porta lui-même le couteau & le feu ſacré. C'eſt

ainſi qu'il marchoit ſeul avec Iſaac, tandis que la Colombe voltigeoit devant eux. Rempli d'une émotion douce, le cœur du Jeune-homme brûloit d'une ſainte ardeur; déjà il ſembloit éprouver la préſence de la Divinité, & un vif éclat brilloit ſur ſon beau viſage.

Après un long ſilence, Iſaac dit à Abraham : Voilà, ô mon pere, que nous approchons de la montagne que Dieu s'eſt choiſie pour le ſacrifice. Déjà je vois la colombe ſe repoſer ſur la colline; mais où eſt la victime?

Il dit ces mots dans l'innocence de ſon cœur. Son pere, jettant ſur lui un œil inquiet & tendre, répondit ainſi : Le Dieu Shaddai, ô mon fils, y a pourvu!... Puis levant ſes yeux éplorés vers le Ciel, il ſe tut. De même le Jeune-homme garda le ſilence. Bientôt ils eurent monté la ſainte colline, qui, dans les tems poſtérieurs, fut nommée Golgotha. C'eſt-là, ô divin Meſſie, qu'au haut d'une croix tu as terminé ta ſalutaire carriere. Arrivés au ſommet de Moria, ils ſe proſternerent avec reſpect la face contre terre. Abraham ayant enſuite dreſſé un autel de gazon, & diſpoſé deſſus le bois, parla ainſi à ſon fils frappé d'étonnement:

Apprens déſormais, ô mon fils, quelle victime Dieu s'eſt choiſie : ne tremble pas

cher enfant.... Jéhovah a parlé, apprens avec reſpect ſes ordres. Il m'a ordonné de t'immoler, toi, mon Bien-aimé, toi, le fils unique de Sara.... & j'obéis à ſes ordres ſuprêmes. Mon cœur il eſt vrai, en eſt briſé!... mais c'eſt Dieu qui t'a donné à mes vœux, tu lui appartiens, il te reclame!... Rejouis-toi, cher enfant! Hélas! tu pleures!.. ah ne pleure pas! réjouis-toi de ce que le ſouverain Arbitre préfere ton ſang à celui des agneaux de la vallée, pour établir le ſigne du divin Médiateur. Vois, ô mon fils, les portes du Ciel s'ouvrent déjà, les Séraphins te préparent un diadême!.. Bientôt tu verras Dieu dans toute ſa magnificence, &, ce que tu as toujours ſi ardemment deſiré, tu verras Dieu face à face! Que l'eſpoir céleſte, qui doit effacer tout eſpoir terreſtre, tariſſe ces larmes! rens ta vie paſſagere au Créateur qui t'a réſervé une vie éternelle.

A ces mots, le Jeune-homme, tranſporté d'une tendreſſe filiale, l'embraſſe & mouille de quelques larmes les joues pâles & tremblantes de ſon pere. Du haut d'un cedre élevé, Elhanan contempla ce touchant ſpectacle. A cet aſpect ſon cœur treſſaillit, & l'éclat de l'immortelle jeuneſſe, ſe flétrit ſur ſon front. Il entendit, lorſqu'Iſaac, ſe dégageant des bras d'Abraham, par la ainſi à

ſon pere : Les larmes que tu m'as vu répandre, ô mon pere, ne ſont point des larmes de réſiſtance ni de crainte : l'œil, qui ſcrute les cœurs me voit déſormais, & il eſt témoins de mon obéiſſance. J'eſpérois à la vérité, (que l'eſpoir aime à ſe former ſon deſtin !) vivre plus long-tems ſur la terre; j'eſpérois couronner de joie ta vieilleſſe griſonnante, & fermer bien tard les paupieres à la meilleure, à la plus tendre des meres. Les plus douces eſpérances s'offroient à moi dans les plus agréables perſpectives !... Mais ne dois-je pas les changer pour des eſpérances ſupérieures, dont Dieu m'accorde ſitôt l'accompliſſement ? Toutefois l'image de ma tendre mere; voilà ce qui m'arrache des larmes, voilà ce qui me déchire le cœur ! Hélas ! comment ſupportera-t-elle cette nouvelle? fortifie-là, ô Dieu-Meſſie, afin qu'elle ne ſuccombe point ſous le poids des maux prêts à accabler ſon cœur maternel ! Ah ! il la conſolera..... & toi auſſi, ô mon Pere, il te conſolera !... Diſparois maintenant, mon affliction ! tariſſez mes larmes, qu'aucun ſoupir n'agite plus le cœur dévoué au Seigneur ! Me voici, ô mon pere, la victime tend la gorge pour être immolée ! Exécute les ordres que Dieu t'a donnés ! Penſée ſublime, voir la Divinité, &, proſterné devant ſon trône, la contempler ſans ceſſe,

enſée délicieuſe, que tu me ravis! Quelle ſérénité ſe répand dans mon ame! Rien ne pourroit plus la troubler, ni les pleurs de l'amitié, ni les charmes de Rébecca, ni même ta déſolation, ô la plus tendre & la plus aimée des meres!.... Et vous, mes amis, ne pleurez pas ſur moi, & ſi l'amitié vous arrache quelques larmes, levez, avec un doux ſourire, vos yeux éplorés vers le Ciel, où je goûterai des joies d'une éternelle durée.

Le Séraphin l'ayant entendu parler ainſi, ſe ſentit tranſporté de la joie la plus vive: il s'avance dans tout l'éclat de ſa gloire, & déjà il ſe prépare à recevoir l'ame de ſon ami. Abraham embraſſe encore une fois ſon fils, & il ne laiſſe tomber qu'une ſeule larme ſur ſes joues de roſes. Mais ils avoient tous deux le cœur agité des ſentimens les plus vifs, des ſentimens que peu de Mortels ont éprouvés, & que ceux qui les ont éprouvés, ne ſauroient exprimer. D'un eſprit calme, Iſaac étoit étendu ſur l'Autel, & quoique le battement de ſon cœur redoublât ſans ceſſe, ſon ame ne ſe livroit qu'à l'eſpérance d'une pure félicité. Abraham, les yeux levés vers le Ciel, prononça enſuite cette priere:

Seigneur! me voici prêt; mon cœur s'eſt ceint d'une force d'airain, il ne gémit plus, il n'eſt plus briſé! Vois, toute mon ame eſt diſpoſée à t'obéir: je te rends ton plus beau

préſent ; je le mets à tes pieds, je vois paſſer le charme de ma vie, la force de ma défaillante vieilleſſe, moi-même je t'en fais un ſacrifice !... Belles images, que je vous voie encore une fois, avant que vous diſparoiſſiez pour jamais !... Bientôt une morne douleur, une langueur de l'ame, prendra la place de cette douce joie qui ſe réveilloit avec le matin dans mon cœur, & qui au ſoir ſe terminoit en ſonges agréables. Bientôt Mambré, où éclatoit autrefois, ô mon fils, la voix de tes chants, bientôt le chêne ombragé, ſous lequel le Dieu-Meſſie promit lui-même de te donner à mes vœux, loin de retonner des Hymnes d'allégreſſe, accompagnés de la lyre harmonieuſe de Timna, ne retentiront plus que de lugubres gémiſſemens. C'eſt alors que le poids de ma diſgrâce viendra m'accabler. Hélas ! mon oreille étoit accoutumée d'entendre le doux nom de pere de la bouche d'Iſaac !... je ne l'entendrai plus ce doux nom ! C'eſt toi, grand Dieu, qui m'as donné Iſaac, tu vois encore combien ton préſent me ravit !... Tu as pour l'homme des entrailles paternelles, & c'eſt dans une heure de ta clémence que tu as inſcrit ſa vie dans les tablettes du deſtin ; les Anges à ſon aſpect ont pouſſé des cris d'allégreſſe ; l'homme jouit de tous les biens de la création, mais

: moment de ſon bonheur le plus pur, eſt, ɔrſqu'un digne fils, héritier de ſes vertus, : ſalue du doux nom de pere. Toutefois, Créateur, rarement tu as formé des ames ıſſi belles, auſſi douces, auſſi ſenſibles, ue l'ame d'Iſaac.... Tel eſt le fils que ma ıain va immoler! Mais je ne me plains oint: de quel front, Seigneur, pourrois je ɔrmer des plaintes contre toi? Mes lévres, Dieu, n'éclateront qu'en tranſports de connoiſſance! Oui, ſans ceſſe je te ren- :ai grâces, pour tous les jours que tu 'as laiſſé mon fils, pour tous les tranſports : joie qu'il m'a donnés, lorſque, dans ma ɔuce eſpérance, je voyois en lui le Sauveur ı monde qui devoit un jour ſortir de ſa ce, & lorſque les Anges mêmes exal- ient mon bonheur & me ſaluoient du ɔm de pere du Meſſie.... Reçois mes ac- ɔns de grâces, ô Créateur, pour tous tes enfairs; reçois auſſi favorablement le ſa- ifice de mes mains obéiſſantes.

Il dit: puis portant ſes regards ſur Iſaac, étendit la main & prit le couteau pour ımoler ſon fils.

Cependant l'Eternel laiſſant tomber ſes ɜards ſur la terre, & voyant Abraham pré- ré pour le ſacrifice, dit aux Intelligences leſtes qui veilloient autour du Sanctuaire; ɔraham a ſoutenu l'épreuve par où je l'ai

fait paſſer ! Pour me ſervir, il n'a pas épargné ſon propre fils. Le voilà qu'il étend déjà la main pour ſaiſir le fer meurtrier.... Qui d'entre vous enverrai-je pour ſuſpendre ſon bras & lui porter mes bénédictions ?

A ces paroles du Très-haut, le Séraphin Eloa s'avança au pied du trône, & s'étant proſterné, il s'écria : O Jéhovah, daigne me choiſir pour ce meſſage ! Ah, mon cœur nage dans la joie de voir que tu rends à Abraham ſon fils, & que tu recompenſes par des grâces ſi ſignalées ſa religieuſe obéiſſance. Avec quel raviſſement il va recevoir cet agréable meſſage ?

Il dit. Le Souverain du Ciel conſentit par un mouvement de tête. Auſſi-tôt le brillant Séraphin, s'élançant d'un vol mille fois plus rapide que le mouvement des ſpheres ſupérieures autour des Cieux, d'un vol plus prompt que les penſées des Chérubins, deſcendit ſur la terre. Déjà il planoit au-deſſus de Moria, lorſqu'Abraham tenoit le couteau ſoulevé pour immoler ſon fils, courbé ſur l'Autel. Meſſager de la Divinité, tu brilles, ô Eloa, dans une majeſté éclatante, au-deſſus de la tête d'Abraham, autour de toi reſplendiſſent les nuées, ſemblable à l'Aurore céleſte ! Alors d'une voix puiſſante, le Séraphin s'écrie du ſein d'un nuage :

Abraham ;

Abraham, Abraham!... ſoudain le Patriarche leve la tête & apperçoit le Séraphin Eloa; à cette aſpect il recule d'épouvante & laiſſe échapper de ſa main le couteau du ſacrifice. La ſplendeur céleſte, la majeſté divine d'Eloa qui s'offre aux yeux d'Abraham comme le premier de tous les Etres créés & qui laiſſe tomber ſur lui des regards de bonté, verſe dans ſon cœur une joie inexprimable. Le Patriarche ſe proſterna devant le Séraphin la face contre terre. Leve-toi, lui cria Eloa, leve-toi, prédeſtiné de Dieu, jamais tu n'as reçu du Ciel un meſſage plus agréable. Dieu a mis ton obéiſſance à l'épreuve, & il l'a trouvée pure; qu'Iſaac ſoit maintenant la recompenſe de ta foi! Pour obéir à ton Dieu, tu n'as pas épargné ton fils bien-aimé.

Cependant Abraham s'étant levé, joignit ſes mains au-deſſus de ſa tête & répandit des larmes de joie. Il ne pouvoit pas parler encore, ſon cœur paternel étoit trop ſerré pour tout ce qu'il ſentoit, il ne pouvoit remercier ſon Dieu que par ſon ſilence. Mais ſon viſage éclatoit d'une joie céleſte. Tel qu'un témoin de la vérité, qui, pour la gloire de Jeſus-Chriſt, verſe goutte à goutte ſon ſang généreux, juſqu'à ce qu'au milieu des tourmens les plus cruels ſes yeux humides de larmes ſe ferment au ſommeil

de la mort ; lorſqu'enſuite ſon ame fatiguée par les ſouffrances, ſe voit tout-à-coup en liberté, ſe voit tout-à-coup environnée de l'éclat du Ciel, & accueillie par les Anges qui la ſaluent de toutes parts par des chants de triomphe, elle s'abandonne à l'ivreſſe de ſa béatitude, &, panchée ſur le ſein d'un des Anges qui avoit été ſon Protecteur ſur la terre, elle ne peut trouver d'expreſſion, mais ſon ſilence dit plus que des paroles ne pourroient dire ; telle fut l'émotion du plus tendre des peres, lorſque, contre tout eſpoir, ſon fils lui fut rendu des portes du trépas. Il embraſſe alors ſon fils, qui, abſorbé dans la douce contemplation des Anges, ne voyoit plus ſon pere. Sitôt qu'Eloa eut fait entendre ſa voix, les liens étoient tombés de ſes mains. Tranſporté d'une joie nouvelle, il s'étoit proſterné, & il ne ceſſoit de fixer l'auguſte Eloa qui laiſſa tomber ſur lui un regard plein d'affection. A côté d'Eloa il apperçoit l'éclatant Elhanan, & à ſon air gracieux, il le reconnoit pour ſon Ange tutelaire. C'eſt ainſi que le jeune-homme, l'ame ravie de joie, nageoit dans une mer de délices, lorſque ſon pere l'embraſſa avec une ardeur plus vive qu'il ne l'a jamais embraſſé. Appuyé ſur le cœur de ſon pere, il revient de ſon raviſſement ; il revoit Abraham, & par ſes baiſers il eſſuye les larmes

qui brillent ſur les joues du Patriarche; puis il s'écrie: O mon pere, de quelle félicité me vois-je déchu! Ah, ſi ce n'étoit pour vivre dans tes bras, dans les bras de la tendre Sara, comment pourrois-je ſupporter ſans larmes ce changement? Je planois déjà ſur les aîles de l'eſpérance, dans les campagnes de la vie éternelle, dans la contemplation de la Divinité. Regarde! cet Ange qui vient de nous annoncer la volonté du ſuprême Dominateur, n'eſt qu'un ſeul de ces myriades de ſubſtances ſpirituelles dans la ſociété deſquels je levois le voile de la ſombre Eternité. Lorſque, courbé ſur l'Autel, jai apperçu les premiers rayons, qui manifeſtoient l'arrivée du Séraphin, j'eſpérois, ô mon pere, que les Citoyens céleſtes venoient pour m'amener avec eux. Toutefois ce preſſentiment de mon cœur m'a trompé; Dieu en a autrement ordonné.... Mon ame, qui n'eſt pas encore mûre pour le Ciel, eſt retenue dans cette priſon mortelle; il faut encore, en pratiquant la vertu, que je me rende plus digne de la vie avenir, & que je réjouiſſe la vieilleſſe des parens les plus tendres. Je te ſalue donc, ô mon pere que je retrouve! je te ſalue auſſi, ô terre, je quitte le Ciel pour habiter ta ſurface, ainſi l'ordonnent les décrets de la divine Providence.

Telles furent les paroles du jeune-homme. Cependant le Patriarche ſe tournant vers l'Ange, lui adreſſa ces mots : Divin Meſſager, le plus éminent des ſerviteurs de Jéhovah ! Non, les accords des harpes céleſtes ne ſauroient frapper plus agréablement l'oreille d'un mourant, que le doux meſſage, que tu m'as apporté de la part du Seigneur, n'a ravi mon ame. Ah ! tes paroles répandent une nouvelle vie dans mes os. Jamais je n'ai ſenti ſi fortement l'activité de mon ame ; jamais mon cœur n'a été dans une telle effuſion de joie !... O Dieu ſouverain, comment te remercierai-je de ta bonté ? Hélas ! que puis-je faire, ſinon de raconter ſans ceſſe aux Mortels tes merveilles. Ecoute favorablement cette voix intime du cœur, que tu entens mieux que ſi elle partoit des lévres ! Toujours la race d'Adam, toujours mes peres t'ont trouvé grand & miſéricordieux ! Tu foules l'orgueil dans la pouſſiere, tu couronnes l'humilité d'un éternel diadême. Tu fais éclater d'allégreſſe l'affligé, tu ôte les liens au Captif. Tu fais que Sara dans ſa vieilleſſe s'entend nommer mere, & qu'Abraham embraſſe un fils au bord du trépas. Me voici pour la ſeconde fois pere ! ce doux nom me charme trois fois plus que lorſqu'Iſaac l'a articulé pour la premiere Sois ! ſois béni, ô jour ſolem-

nel, ſois béni entre tous les jours! Ton aurore n'annonçoit pas que tu ſerois pour moi ſi fortuné; mais tu ſeras déſormais le jour le plus heureux de ma vie. Sois béni, ô jour, qu'à ton retour périodique, les ſoupirs & les allarmes ne profanent jamais ta ſolemnité! Qu'à ton matin, la plus heureuſe des meres enfante deux fils aimables, un jour deux amis de l'humanité! Qu'à ton midi, un généreux Héros revienne chargé du butin de ſes ennemis, qu'il remette au jeune-homme ſon épouſe, qu'il rende aux peres leurs fils. Enfin, puiſſe-tu ramener, ô jour ſacré, une paix éternelle ſur la terre floriſſante! Et toi, ô Moria! toi, ſur qui Dieu s'eſt manifeſté à moi dans ſa miſéricorde, ſois béni, & ſois à jamais un témoin de la bonté du Seigneur! Que la bénédiction de Dieu deſcende en fertile roſée de tes ſommets ſur Saron. Que dans l'avenir le plus reculé, tes hauts cedres prêtent leur ombrage aux Séraphins, & que la préſence de la Divinité plane encore quelquefois ſur tes hauteurs, ainſi que le ſouffle de l'Eternel planoit ſur la terre au moment de ſa naiſſance.

A ces paroles, Abraham tournant la tête, apperçut derriere lui un belier qui s'étoit embarraſſé avec ſes cornes dans un buiſſon. Le Patriarche, s'étant ſaiſi du belier, l'of-

frit en holocauſte au-lieu de ſon fils; puis, s'étant proſterné, il adora le Très-haut. Cependant la victime étant conſumée, Elca éleva de nouveau ſa voix, & fit entendre ces paroles de bénédiction:

Abraham, écoute la parole du Seigneur, de Jéhovah, qui de ſa droite embraſſe les Cieux & qui de ſa gauche ſoutient les mondes, mus par ſon ſouffle. Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que puiſque j'ai trouvé ta foi ſi forte, & ſi docile à mes ordres, quoique je t'aie commandé d'immoler ton fils, ton fils bien-aimé, je comblerai ta race, plus que toutes les races de gloire & de bénédiction! je la rendrai innombrable comme les étoiles du Ciel, ou comme le ſable de la mer; tes deſcendans poſſéderont les villes de leurs ennemis, on les appellera les Elus du Seigneur! Enfin, c'eſt de ta Poſtérité que ſortira le Salut de toutes les nations de la terre qui te béniront à jamais. Ainſi dit le Dieu des Deſtinées, lui dont la promeſſe eſt plus ſolide que les montagnes de Dieu, plus ferme que ſes Séraphins!... Mais pourrois-je cacher aux yeux d'Abraham, le bien que le Seigneur lui a deſtiné! je vais lui dévoiler ce qui m'eſt connu de l'avenir.... Apprens, ô ami de Jehovah, apprens les merveilles qui doivent s'opérer pour toi!... Il m'a été

permis de porter ſept regards dans le Sanctuaire de Dieu. Là ſont ſuſpendues à des colonnes de diamant, les tables d'or ſur leſquelles ſont écrits les décrets de l'Eternel.

Voici ce que j'ai lu ſur ces tables : Il ſortira de ta race bénie un Roi, qui ſurpaſſera en ſageſſe & en gloire tous les Princes de l'Orient. Ce Roi bâtira un Temple ſuperbe au Très-haut ſur Moria. C'eſt-là que la Majeſté de Dieu habitera parmi les hommes ; c'eſt-là que, ſoutenue par des Chérubins, elle habitera au milieu du parfum des ſacrifices & de l'harmonie des Hymnes, juſqu'à ce qu'on voie paroître le Meſſie, ce divin Reconciliateur, qui diſſipera les figures. Ici, ſur cette ſainte colline où Dieu t'a commandé d'immoler Iſaac, le divin Médiateur s'immolera pour la race d'Adam, & couvrira la terre de ſon ſang. Alors la toile, qui cachoit la Divinité aux hommes, tombera tout-à-coup ; alors toute la terre ſera auſſi ſainte que cette montagne. Reconcilié avec les Mortels, Dieu ſera également préſent par-tout, & il entendra celui qui l'honorera en eſprit & en vérité. Telle eſt ta race, dans laquelle les nations ſeront un jour bénies. Par le divin Meſſie, que Jehovah a deſtiné le ſecond Créateur de la terre avant qu'il eût fondé l'univers, ce globe

recouvrera ſa premiere beauté. Alors la vérité & la paix y régneront comme dans le Ciel. Les déſerts fleuriront comme des jardins, les landes arides ſeront décorées de la parure du Liban & de la majeſté du Carmel, les rochers ſtériles feront jaillir des torrens de miel. Dans des tranſports d'allégreſſe les enfans de Dieu viſiteront alors en foule la montagne de Sion; entourés d'une joie immortelle, les douleurs & les allarmes les fuiront pour jamais. Les Cieux éclateront en tranſports, la terre avec ſes montagnes bondira de raviſſement; plus brillante que les autres planettes, elle dardera ſes rayons juſqu'au trône ſuprême: car Dieu lui-même eſt ſon Rédempteur. Voilà, ô Abraham, ce que j'ai vu dans le Livre éternel de l'avenir. Réjouiſſez-vous, Bien-aimés de la Divinité, & louez par vos tranſports celui qui deſtine à votre race les prodiges de la bonté. Je vous ſalue, ô peres du grand Meſſie, les promeſſes de Dieu repoſent ſur vous, les Anges ne ſauroient ſouhaiter davantage: ſoyez comblés de toutes ſes bénédictions.

Ainſi éclatoit la voix céleſte de l'auguſte Eloa. Proſterné la face contre terre, Abraham adoroit, ayant à ſes côtés ſon fils plongé dans un doux raviſſement. Cependant Eloa reprit ſon eſſor vers le Ciel. Sitôt

qu'il eut déployé ſes aîles dorées, il ſe répandit ſur la terre un Printems de doux parfums.

Abraham reſta encore deux heures ſur le ſommet de Moria, & il loua le Seigneur par des diſcours inſpirés par l'Eſprit divin. Le doux frémiſſement de la viſion céleſte étoit à peine diſſipé, lorſque le Patriarche deſcendit de la montagne avec ſon fils; au pied de Moria, ils trouverent les eſclaves, que les doux parfums de l'apparition d'Eloa avoient auſſi tranſportés de joie. Puis, ils retournerent tous à Mambré, & le chemin ſembloit s'évanouir ſous leurs pieds.

CICIDÈS
ET
PACHÈS.

POÈME EN TROIS CHANTS;

PAR M. DE KLEIST.

« En publiant ce Poème, dit M. de » *Kleiſt* dans une courte préface, je ne » me flatte point d'enrichir le Public d'une » Epopée. Mon deſſein n'étoit que de » compoſer un petit Roman guerrier; & » c'eſt ſur ce deſſein que le Lecteur doit » me juger ». Cet Ouvrage, compoſé au milieu du tumulte de la guerre, parut pour la premiere fois en 1758, & fut reçu en Allemagne avec beaucoup d'applaudiſſemens. Il eſt écrit en Vers iambes de dix ſyllabes non-rimés, & l'Auteur, pour éviter la monotonie, ne s'eſt point aſtreint à placer la céſure dans le même endroit. Dans ce Poème, conſacré à pein-

dre la valeur & le génie guerrier, M. de *Kleiſt* s'eſt caractériſé lui-même.

La traduction que j'en donne ici, eſt à quelques changemens près, la même que celle que j'ai donnée dans le Journal étranger (1). Voici le jugement que M. l'abbé *Arnaud* a porté de ce Poème : « M. de *Kleiſt* y a » ſans doute beaucoup trop prodigué les » comparaiſons, & n'y a pas mis autant » d'action & de variété qu'un Poème exige. » Mais ces taches & ces défauts ſe laiſſent » à peine appercevoir : ils ſont en quelque ſorte abſorbés par l'éclat des beautés » dont tout l'ouvrage étincelle. Quelle » ame que celle de M. de *Kleiſt* ! quelle » douceur ! quelle force ! quelle ſenſibilité ! » quelle élévation ! mais ſur-tout quel enthouſiaſme pour la gloire ! Non ; elle ne » parut jamais plus grande ni plus belle » aux plus ardens Republicains de la Grece » & de Rome ».

(1) Août 1761.

CICIDÈS
ET
PACHÈS.

CHANT PREMIER.

JE chante deux amis, qui, pleins d'un noble courage, ſe défendirent avec de petites forces contre une armée formidable d'Athéniens. O Muſe guerriere, ſois favorable à mon deſſein! Inſpire-moi! fais que mes Vers rendent le bruit d'airain des armes, & que la grandeur de mes chants réponde à celle de l'action!

Alexandre, dont le courage avoit fait trembler l'Orient, n'étoit plus. Athênes, dominée par un vil intérêt, oſa former le projet d'arracher la Theſſalie à l'empire Macédoniens. Bientôt elle aſſembla une armée nombreuſe, dont Léoſthene fut nommé Général. Tel qu'un torrent, enflé au retour du Printems par les pluies & par les fontes des neiges, roule impétueuſement ſes flots, s'élance hors de ſes rives, convertit les prai-

ries en de vaſtes mers, entraîne les arbres, les pierres & les habitations du Villageois ; les rochers & les forêts retentiſſent de ce ſoulevement horrible : ainſi s'avançoient les légions farouches d'Athênes ; elles inondoient & dévaſtoient la Theſſalie.

Antipater (1) ſortit de Lamia (2) pour combattre ſes fiers ennemis en pleine campagne. Cicidès, Chef d'un petit nombre de ſoldats, reſta dans une petite forteresſe près de Lamia, ayant auprès de lui Pachès, ſon compagnon d'armes, qui lui étoit égal en vertu & en valeur.

« Macédoniens ! dit Cicidès à ſes Cohortes, qui du haut des murs lançoient des » regards furieux ſur l'ennemi qui s'avançoit » à grands pas, Macédoniens, montrez » déſormais que vous fûtes dignes de rece- » voir jadis des ordres d'Alexandre. Du haut » de l'Olympe ſon eſprit belliqueux con- » temple vos actions. Sa gloire attend celui » qui affronte la mort pour la défenſe de ſa » patrie ; l'infamie eſt le partage du lâche. » Ce n'eſt pas la multitude, c'eſt le courage » qui rend les armées redoutables, c'eſt par » la valeur que vous avez conquis l'univers. » Athênes n'eſt pas l'univers. Bientôt, bien- » tôt Antipater & nous, nous ſaurons la

(1) Général d'Alexandre.
(2) Ville capitale de la Theſſalie.

» dompter! Affoibli par nos efforts, Léoſ-
» thene va ſuccomber. Qu'il achete notre
» fortereſſe par la perte de la moitié de
» ſon armée! O Macédoniens, ſongez qui
» vous fûtes & qui vous êtes. Combattez,
» & ſi vous tombez, combattez encore ».
Il dit. Un murmure ſemblable à celui de la mer quand la tempête commence à l'agiter, parcourut tous les rangs. Un Guerrier dont le bras avoit jadis enſanglanté les eaux du Gange, & dont le viſage couvert de cicatrices reſpiroit la fierté, éleva la voix & parla ainſi à Cicidès :

« Les troupes qui t'obéiſſent ont-elles
» mérité la défiance que tu leur témoignes?
» O Cicidès, cet eſprit de valeur qui nous
» animoit en Aſie, nous anime encore! Le
» jour, la nuit nos Guerriers ne ſongent
» qu'à la gloire; il n'eſt aucun de nous qui
» ne ſe ſacrifie avec tranſport pour le bien
» de ſa patrie. Ha! comme nous prêtons
» une oreille attentive; comme notre indi-
» gnation s'allume, lorſque le mot de *Héros*
» échappe de la bouche des Grecs! Ce nom,
» à ce qu'il nous ſemble, n'eſt fait que pour
» les Macédoniens. Marque-nous plus de
» confiance, ô Cicidès, & ne nous parle
» pas d'infamie & de lâcheté : ta troupe ſe
» défendra juſqu'au dernier homme; & ſi le

» Deſtin m'a choiſi pour être le dernier, » je combattrai juſqu'à ce que toutes mes » forces s'écoulent avec mon ſang».

« O mes freres, reprit Cicidès, les Dieux » ſavent ſi j'ai jamais douté de votre coura- » ge : je m'enorgueillis plutôt d'avoir à con- » duire des Guerriers tels que vous. Je ſais » que le danger ne ſert qu'à vous enflâmer » davantage, que la douleur rend votre » vengeance encore plus terrible, & que, » tous tant que nous ſommes, nous regar- » dons la mort comme un garant de l'im- » mortalité. Bientôt, bientôt ſur ſes aîles » rapides la Renommée portera d'un pôle » à l'autre juſqu'à la moindre de nos » actions ; ſi nous périſſons en combattant, » placés à côté d'Alexandre notre Dieu, » dans les régions où brillent les fils de Tin- » dare, où reſplendiſſent Perſée & Orion, » nous jetterons du haut des Cieux nos re- » gards ſur les enfans des hommes».

Quand les ondes de la mer, tourmentées par l'Aquilon, ſe confondent tantôt avec les nuées ſuſpendues, tantôt ſe précipitent dans l'abîme, puis s'amoncelent & s'élancent en mugiſſant vers le Ciel, & que Neptune élevant ſa tête du ſein des flots ſouleve d'un bras puiſ- ſant ſon trident redoutable, ſoudain la tem- pête ſe retire dans ſes grottes, & la mer, la

terre & le ciel commencent à ſourire : ainſi s'appaiſa le noble reſſentiment de la petite troupe, dès que le Général eut parlé ; ſon diſcours rendit la joie & la ſérénité aux ames des combattans.

Cependant l'ennemi s'approchoit ; hommes & chevaux ſortoient de la pouſſiere. Semblable à une campagne couronnée d'épis, une armée toute hériſſée de lances, à moitié couverte par des boucliers éclatans, & des carquois qui renfermoient la mort flottoient ſur les épaules des Guerriers, marchoit d'un pas égal, & vint former avec fracas un vaſte cercle autour de la citadelle. D'innombrables pavillons ſortirent ſoudain de la terre, ſemblables aux vagues qui roulent vers le rivage la mer ſoulevée par les vents, & formant une écume ondoyante.

L'ennemi ne pouvoit être atteint ni par les flêches, ni par les baliſtes (1) : Cicidès réſolut de joindre les Athéniens pendant la nuit, & de les faire paſſer des bras du ſommeil dans ceux de la mort. Elle deſcendit du Ciel, cette nuit ; Pachès prit avec lui deux cens Guerriers, &, s'avançant dans l'obſcurité, ſurprit à la hâte l'ennemi qu'accabloit alors un peſant ſommeil.

Tel qu'un violent orage qui aſſaillit la

(1) Machines avec leſquelles on lançoit des pierres. *Voyez Lipſii Poliorcet.* lib. 1. Dial. 3.

forêt, renverſe chêne ſur chêne, & ſe trace avec horreur une route à travers la demeure touffue des Dryades : de même la troupe de Pachès ſe frayé un paſſage à travers le camp ennemi ; elle égorge d'abord la garde endormie, puis courant de pavillon en pavillon, elle plonge l'épée & la lance dans la gorge & dans la poitrine des Athéniens, juſqu'à ce que réveillés par les cris des mourans, les ennemis furieux & épouvantés courent aux armes. Cependant Pachès vole avec ſes Guerriers dans le lieu où du haut de la forteresſe il avoit apperçu les chariots qui avoient amené des flambeaux & des maſſes de ſoufre, de bitume, de poix & de réſine ; d'une main prompte il ſaiſit un flambeau, ſa troupe en fait autant, & l'ayant allumé au feu de la garde, ils courent tous porter la flâme dans les tentes déſertes, le feu ſe communique bientôt de l'une à l'autre. Dans ce tumulte effroyable chacun tâche de renverſer ſa maiſon légere. Pachès ſatisfait ſe retire dans le fort ſans être pourſuivi ; le matin il contemple lui-même avec un plaiſir mêlé d'étonnement & d'horreur les terribles effets de ſon courage & de la violence de la flâme.

Léoſthene ne reſpiroit que vengeance. A peine le poids menaçant des baliſtes, des

catapultes (1) & des tours (2), & tout ce que la fureur a jamais inventé pour la deſtruction des hommes eut paru dans le camp, qu'il s'approcha de la fortereſſe dans des tranchées (3) & dans des couverts (4). Rien ne fut épargné de ce qui pouvoit y porter le danger & la mort. Le fer y tomboit comme la pluie ; des rochers énormes, lancés par les baliſtes, ſe croiſoient avec ſifflement & enſeveliſſoient le malheureux qui en étoit atteint. La voûte des Cieux retentiſſoit des cris des aſſaillans, comme elle retentit du mugiſſement confus des vents orageux, comme les forêts de la Libye retentiſſent, lorſque dans la pourſuite de leur proie, le lion, le léopard, le lynx & le tigre confondent leurs affreux rugiſſemens. Cicidès, calme comme un Dieu, & auſſi terrible, lançoit la mort ſous diverſes formes ſur l'ennemi. Un déluge de pierres tomba ſur l'élite de tes troupes, ô Léoſthene ! le redoutable

(1) Les Catapultes étoient des machines avec leſquelles on lançoit des dards de fer, des javelots, &c.

(2) Des tours mobiles, dont les Anciens garniſſoient le haut de ſoldats & dont il ſe ſervoient contre les tours des murs qui étoient défendus. *Voyez Polybe.*

(3) Les Anciens faiſoient des tranchées qui reſſembloient beaucoup aux nôtres. *Voyez Saint-Génie, art. milit pratique*, T. 1. p. 82.

(4) Une ſorte de cabrutes mobiles, dont les toîts plats, mais forts, mettoient les Aſſiégeans à l'abri des pierres. *Voyez Lipſii Poliorcet.* lib. 1. Dial. 9.

catapulte avec ſes javelots & ſes traits ſemblables aux rayons de l'éclair, perçoit l'armure & l'homme.

Une moiſſon de morts & de mourans étoit diſperſée dans les campagnes. Envain les paſſe-murs & les tours s'approchoient de la forteresſe; envain les béliers menaçoient de faire écrouler le mur dans ſes fondemens; envain des phalanges furieuſes formoient des tours en s'élevant ſur des boucliers (1); envain une troupe audacieuſe, élevée par des leviers au haut des airs, lançoit des traits dans des machines menaçantes (2). L'orage qui partoit du fort exterminoit l'ennemi. C'eſt ainſi que Jupiter écraſa les Géans forcenés, lorſque déclarant au Ciel une guerre impie, ils entaſſerent montagne ſur montagne; ſa foudre les en précipita; la troupe furieuſe ne fut plus qu'un tas de cadavres ſanglans & brûlés qui meſuroient la hauteur des montagnes bouleverſées!...

Cependant Cicidès ne laiſſa pas de perdre bien des Guerriers : une flêche perça le vaillant Parméon (3). O toi qui fus ſi

(1) C'eſt la *Teſtudo militaris* des Romains. Des Colonnes formées mettoient leurs boucliers, ſur leurs têtes. D'autres Colonnes montoient ſur ce toît de boucliers, & de là ſautoient ſur les murs

(2) Tels étoient les *Tollenones* des Romains.

(3) Les Macédoniens ici nommés étoient de vieux officiers d'Alexandre.

grand dans toutes les parties de l'art de la guerre, tu péris auſſi, brave Simotes ! Un quartier de rocher fracaſſa les deux jambes de l'indomptable Zélon, qui, par ſon courage & ſa préſence d'eſprit valoit lui ſeul une armée. Il vécut encore long-tems : ô vie cruelle ! mais plein de grandeur d'ame il renfermoit en lui-même ſa douleur. Son ami l'ayant trouvé, luttant contre la mort, pouſſa un profond ſoupir, joignit ſes mains au-deſſus de ſa tête, porta ſes regards vers le Ciel, puis les laiſſant tomber ſur le malheureux Zélon, il voulut le ſoulager..... « Ami tes ſecours ſont ſuperflus ! termine » ma vie déplorable. O toi pour qui ſeul je » la regrette, dit Zélon. Prens mon or » inutile dont tu mérites d'être poſſeſſeur » & non pas l'ennemi ». Mais ſon ami verſa des larmes & le quitta. « Quoi tu m'abandonnes auſſi ? s'écrie Zélon ; ô toi qui fus » le plus fidéle de mes amis ! tu veux donc » que je ſuccombe à ma douleur & à ma » foibleſſe ; que je me lamente, & qu'après avoir vécu en héros, je meure comme » un lâche ? Va cruel ! ne te vante pas de » m'avoir jamais aimé »..... L'ami revient ſur ſes pas, il ſe précipite ſur le bleſſé, il colle ſes levres ſur les ſiennes, & reſte long-tems immobile, tandis que Zélon

ſouffre des douleurs inexprimables : puis, en détournant ſes yeux, il poſe ſon arc ſur la poitrine de ſon malheureux ami : la fleche paſſe au travers du cœur de Zélon, & termine ſon ſupplice. Le généreux meurtrier jette des cris perçans, & vole aux remparts pour ſacrifier une vie qu'il ne peut plus ſupporter.

CICIDÈS
ET
PACHÈS.

CHANT SECOND.

LÉOSTHENE voyant que la forteresse ne pouvoit être emportée d'assaut, ordonna qu'elle fût embrasée. Soudain les balistes, au lieu de pierres, y lancerent des masses du terrible feu grégeois (1)..... Tel que le Vesuve lorsqu'il vomit dans les airs ses entrailles brûlantes; lorsqu'un déluge de feu forme dans la vallée une mer enflâmée, & qu'il inonde les campagnes voisines de flots dévorans dont l'aspect fait fuir les eaux des lacs, & dont le bruit rétentit avec effroi dans les montagnes & sur les rivages: tel un déluge de feu forme dans la citadelle une mer enflâmée où surnagent l'épouvante & la mort. Tantôt la flâme

(1) Le feu grégeois, ce feu inextinguible, dont le secret s'est perdu depuis bien des siecles, étoit composé de souffre, de bitume, de gomme, de poix & de résine, qui brûloit jusque dans l'eau. On le nomme grégeois, du nom des Grecs qui s'en sont servi les premiers. *Rai de Saint-Génie, art. de la guerre pratique.* T. 1. p. 97.

tonne dans l'intérieur de la fortereſſe, comme dans les entrailles des enfers ; tantôt elle s'élance par les crénaux & du haut du toît en gros tourbillons. Les édifices ne ſont déjà plus qu'un vaſte braſier, ils s'écroulent comme un rocher frappé de la foudre. La terre tremble ; l'eſpace immenſe des Cieux retentit au loin.... Vainement on auroit voulu arrêter les progrès de la flâme. Cependant l'ennemi s'avançoit toujours, animé d'une nouvelle rage, & penſoit qu'il alloit enfin triompher du courage Macédonien.... mais il n'en triompha pas. Cicidès & Pachès reſterent toujours les mêmes. Ils répandent une nuée de traits ſur les Athéniens ; ils encouragent leurs ſoldats ; ils volent où le danger eſt plus grand ; ils ſe jettent des regards ſatisfaits toutes les fois qu'ils ſe rencontrent. Leur bouche ſe taiſoit, mais leurs yeux parloient & ſembloient ſe dire : l'immortalité eſt notre partage !... Cependant l'amitié ſe peignoit auſſi dans leurs regards, & il paroiſſoit incertain ſi c'étoit la magnanimité ou la tendreſſe qui dominoit dans le cœur de ces deux amis. Ils ſe preſſoient les mains, puis ils voloient où les appelloit la gloire.... La même intrépidité animoit toute leur petite armée. Voyoit-on tomber ſon ami : auſſi-tôt couloit un torrent de larmes ; mais le deſir de

le venger ne tardoit pas à donner encore plus de reſſort au courage....

Enfin, Cicidès, épuiſé de laſſitude & échauffé par le combat & par l'embraſement; fut attaqué d'une ſoif dévorante; depuis long-tems il luttoit contre la défaillance. Toute boiſſon manquoit. Les eaux de la forteresſe étoient enſevelies ſous mille ruines...., O Pachès, dit-il d'une voix foible, je me meurs! Déjà mes yeux s'obſcurciſſent; la ſoif me donne la mort, ce n'eſt pas Léoſtene.... Son ami, plus conſterné que lui, pâlit & courut puiſer dans ſon caſque du ſang des ſoldats qui venoient d'être tués; il l'apporte à Cicidès, en lui diſant: bois! Cicidès but, & s'écria en friſſonnant: O Dieux! à quelles affreuſes extrémités reduiſez-vous les miſérables humains!.... Cependant il reprit ſes forces, & la ſérénité ſe répandit encore ſur ſon viſage. C'eſt ainſi qu'après la roſée de la nuit, les fleurs brûlées par les rayons enflâmés du ſoleil, & prêtes à parſemer le verger de la parure de leurs feuilles, élevent orgueilleuſement leurs têtes, & brillent comme l'étoile du matin qui les contemple.... Le magnanime Cicidès reprit ſes forces & vola aux remparts où tout ce qui lui reſtoit de Guerriers combattoit avec la plus grande vigueur. Il n'y arriva pas! Une fleche vola par

par deſſus le mur éboulé & atteignit le Héros.... Ah, ſouvenir affreux! faut-il que ceux qui, pour le bonheur de la terre, mériteroient de vivre éternellement, tombent victimes de la mort!... Le trait atteignit Cicidès dans le dos & lui perça la poitrine. Il tomba ſur le viſage. Privé de ſentiment il reſta long-tems dans cette poſture..... Enfin il revint à lui, il voulut ſe ſoulever, mais les forces lui manquerent.... Pachès ſurvint & trouva ſon ami qui nageoit dans ſon ſang. O qui pourroit décrire la douleur de cet ami généreux! Il ſe tint immobile auprès de lui... C'eſt ainſi que l'onde s'engourdit dans l'hiver, lorſque l'âpre Aquilon commence à mugir & que ſon ſouffle glacé la touche. O mon ami, dit Cicidès, arrache-moi cette fleche, & tourne-moi de l'autre côté! La mort n'a rien d'affreux pour moi; mais au nom de ma gloire change ma ſituation, elle pourroit faire penſer que je n'ai pas montré la poitrine à l'ennemi. Ne permets pas qu'après avoir conſacré tous les momens de ma vie à l'honneur & à la vertu, je la termine avec le ſoupçon de la honte & de l'ignominie. Pachès arrache la fleche (1); le ſang coule après le fer comme l'eau jaillit

(1) Les Anciens avoient pluſieurs ſortes de fléches; entr'autres ils en avoient qui n'étoient pas garnies de crampons, & que par conſéquent il étoit aiſé d'arracher. *V. Lipſ.*

d'une ſource. Les yeux inondés de larmes, il ſouleve ſon ami, & l'embraſſant tendrement il le retourne. Ami, je te rens grâces, dit Cicidès....Adieu pour jamais!... & il expira. Le ſupplice de mille mourans n'eſt rien en comparaiſon de la douleur que reſſentit Pachès. Il ne croit plus exiſter qu'à demi, il pouſſe des cris douloureux, &, telle qu'une lionne du deſert à qui on a enlevé ſes lionceaux, il erre de tout côté en jettant des regards farouches; les ſoldats conſternés joignent leurs cris à ceux de Pachès. Leur fureur redouble, jamais ils ne lancerent plus de traits. Bientôt toute la campagne eſt couverte de ſang & de cadavres.

CICIDÈS ET PACHÈS.

CHANT TROISIEME.

L'ENNEMI n'appercevant plus Cicidès, qu'il étoit aiſé de connoître à l'aigrette de ſon caſque, ſe douta qu'il n'étoit plus, & penſa qu'en faiſant ſommer la citadelle, il alloit y entrer en triomphe. Un Héraut fut envoyé; ſon courſier étoit fier comme lui; il paroiſſoit dédaigner la terre; à peine la touchoit-il de ſes pieds légers; il hennit au ſon de la trompette, & défioit au combat comme ſon maître.

« O vous, dit le Héraut, en s'approchant » du rempart, vous que les efforts de nos » armes ont épargné juſqu'à préſent, Léoſ- » thene vous offre la vie, ſi vous vous rendez » à lui! Votre courage n'eſt que de la témé- » rité .... Jettez les yeux autour de vous! » Voyez quelle nombreuſe armée vous tient » encore enfermés! Voyez ſes piques qui » s'élevent tout-à-l'entour comme les épis

» dans la campagne ! Votre valeur vous de-
» viendra funeſte, ſi vous combattez plus
» long-tems. Que votre fureur cede une fois
» à la raiſon, & rendez les murs de votre
» citadelle déſerte à une armée puiſſante qui
» vous admire, mais qui ne vous craint
» pas. Acceptez la grâce que Léoſthene vous
» accorde, ou vous aurez choiſi la mort ».

» Il y a long-tems que notre choix eſt
» fait, répondit Pachès, (la gravité &
» la majeſté étoient empreintes ſur ſon vi-
» ſage). La mort eſt pour nous le bien ſu-
» prême, ſi elle peut ſervir au bien de la
» patrie, & elle y ſervira. La honte ſera le
» fruit de l'orgueil & de la cupidité d'A-
» thènes ! Pourquoi ne nous fîtes vous point
» la guerre autrefois lorſqu'Alexandre ré-
» gnoit encore ſur nous ? Croyez-vous que
» notre courage ſoit enſeveli dans ſa tombe ?
» Et ſi vous le croyez, eſt-il généreux d'at-
» taquer notre foibleſſe ? ..... Mais non ;
» l'eſprit de ce Héros anime encore tous ſes
» Guerriers, & vos têtes vont l'éprouver ... ;
» La mort de Cicidès n'a point abattu nos
» ames : la joie a diſparu avec lui, mais
» tout notre courage reſte. Ce n'eſt pas
» vous, ce n'eſt point la mort que nous
» craignons, ce n'eſt que l'ignominie ».

A peine le Héraut eut-il apporté cette réponſe à Léoſthene, que tout ſe prépara

pour l'attaque autour de la fortereſſe. Lorſque les vents déchaînés ſortent de l'antre d'Eole, comme les flots rompant la digue, & qu'ils aſſailliſſent la forêt, on voit les ſommets des arbres s'incliner vers la terre; le tumulte & le fracas regnent partout & redoublent à chaque inſtant; un ſourd mugiſſement ſort de la bouche des cavernes; un bruit confus remplit la vaſte circonférence des Cieux: ainſi ſe réveille, frémit & s'agite l'armée d'Athênes; les tours, les baliſtes, les catapultes & les béliers, tout s'émeut & s'approche de la fortereſſe.

De ſon côté Pachès n'épargne rien pour faire une défenſe vigoureuſe. Les traits & les pierres abattoient l'Athénien comme la grêle abbat les foibles épis. Les tigres ſont moins terribles lorſqu'on les excite à la fureur, que ne l'étoit alors Pachès & ſes Guerriers. Mais la garniſon étoit foible, & l'aſſaut étoit général. Repouſſé d'un côté, l'ennemi ſurmontoit le mur de l'autre. La citadelle fut inondée, & devint la proie de la mort. C'eſt ainſi que l'onde de la mer engloutit après le flux le rivage & tout ce qui l'embelliſſoit: les fleurs venoient de s'y étaler, la deſtruction y regne au milieu des flots....

Tu péris, ô Pachès, ainſi que tes Guerriers qui n'avoient jamais connu la crainte!

Léoſthene le trouva étendu percé de coups; il le recconnut à ſon armure. Accompagné de ſes Guerriers rangés autour de lui & appuyés ſur leurs lances, il regarda long-tems ce Héros, quelques larmes tomberent de ſes yeux. Il apperçut encore l'héroïſme dans les traits de ſon viſage terni. Puis il voulut voir Cicidès, mais il le chercha long-tems envain. Enfin ayant remarqué un tapis étendu ſur la terre, il le ſouleva; mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il vit ſe lever un Macédonien qui étoit couché ſous le tapis à côté de Cicidès. » Que fais-tu près de ce Héros mort, lui de- » manda Léoſthene? Il étoit mon maître, » repartit-il, il étoit mon pere: je lui reſtai » fidéle tant qu'il vécut, ceſſerai-je de l'être » après ſa mort! Cruels! vous me l'avez » ravi, arrachez-moi auſſi la vie » .... A ces mots un torrent de larmes inonda ſon viſage. Léoſthene n'ôta point la vie à ce fidéle Ecuyer, mais il vanta ſa rare fidélité: il tâcha de le conſoler & le combla de préſens. Enſuite il contempla Cicidès; il croyoit voir encore ſa grande Ame dans les traits de ſon viſage; il le pleura, il fit renfermer dans une urne les cendres de ces deux amis, & leur dreſſa un ſuperbe monument, puis il ſe retira ſoudain à Athênes. Son armée ſe trouvoit tellement affoiblie, qu'il ne ſongea plus à combattre Antipater dans une bataille.

C'eſt ainſi que par le courage de ces deux amis, la ruine de la patrie fut détournée.

Généreux Guerriers ! vous qui dans l'âge le plus reculé verrez la tombe de mes Héros ! jonchez de fleurs cette tombe, & plantez tout autout des boſquets de lauriers ! La mort pour la patrie eſt digne d'une éternelle vénération .... Quelle gloire pour moi, ſi mon deſtin l'ordonne, de mourir auſſi de la mort des Héros ! Moi, qui ai entonné ces chants au milieu des alarmes de la guerre, lorſque des nations nombreuſes menaçoient de dévaſter mon pays par le fer & le feu ; lorſque Frédéric, d'une main intrépide, ſaiſit le drapeau, & porta avec lui la foudre & la mort dans les légions ennemis, ſans épargner ſes jours précieux au bonheur de ſes peuples .... Mais déjà la gloire, s'elançant d'un vol rapide, porte ſon nom dans les Cieux & s'empreſſe d'en décorer quelque nouvelle conſtellation ! Bientôt, bientôt, enfin nous verrons regner dans ſon empire le calme & l'abondance.

LE MOUCHOIR,

POÈME HÉROÏ-COMIQUE,

EN CINQ CHANTS.

PAR M. ZACARIE.

M. *Zacharie*, né à Sondershauſen en Thuringe, eſt aujourd'hui Profeſſeur de Poéſie au College Carolin de Brunſwic. Il a fait connoître de bonne heure ſes heureuſes diſpoſitions pour la Poéſie : car il étoit encore Etudiant à Leipzig, lorſqu'il fit paroître, dans les *Amuſemens de la Raiſon & de l'Eſprit*, ſon *Renommiſte*, Poème héroï-comique, en ſix chants. Ce Poème eſt le plus original de toutes les poductions dans le genre de l'Auteur ; il n'eſt pas moins brillant par l'invention même, que par les images & les comparaiſons neuves & plaiſantes dont il eſt rempli. L'objet du Poète eſt de tourner en ridicule un uſage abſurde & barbare, établi parmi les Etudians de l'univerſité de Jéna, c'eſt un eſprit de Spadaſſinerie,

c'eſt un faux point d'honneur, qui les oblige à tirer l'épée à la moindre occaſion, & qui delà leur fait enviſager l'étude de l'eſcrime, comme plus eſſentielle que celle des ſciences. Le Héros du Poème eſt un Etudiant Spadaſſin, qui ſe voyant banni de l'Univerſité de Jéna pour ſes ſottiſes, va ſe refugier à Leipzig. Là, voulant introduire les mœurs ſauvages du lieu qu'il vient de quitter, il a une affaire d'honneur avec un Etudiant élégant de cette Ville; mais comme il ne s'en tire pas à ſa gloire, il va porter ſa honte à Halle. M. *Zacharie* en couvrant de ridicule ſon Héros, a beaucoup contribué à détruire cette fauſſe bravoure qui ſouvent avoit des ſuites fâcheuſes & plongeoit les familles dans le deuil. Je craindrois néanmoins qu'une traduction de ce Poème ne réuſsît point; la délicateſſe des François ſeroit révoltée de la groſſiereté d'un *Renommiſte*, dont d'ailleurs ils n'ont nulle idée. Si l'on vouloit comparer ce Poème à quelque Poème connu, ce ne pourroit être qu'à l'Hudibras de *Samuel Butler*.

Le ſecond Poème que M. *Zacharie* a donné, eſt celui de ſes *Métamorphoſes*, inſérées dans les *Contributions de Brême pour la Raiſon & l'Eſprit*; mais comme on en

a déjà vu une traduction (1) qui met le Lecteur en état d'en juger, je ſuis diſpenſé d'en parler. Le *Mouchoir* & le *Phaéton* n'ont paru qu'en 1754; ce dernier Poème a été traduit fort heureuſement dans le *Journal Etranger* (2), & a été mis en Vers depuis peu. Quant au Mouchoir, le fond n'eſt qu'une bagatelle, ainſi que dans le *Lutrin* de *Boileau*, & dans la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope. Le jeune Héros ſe trouve à peu près dans les mêmes circonſtances que celui de l'Iliade; & M. *Zacharie* a parodié fort heureuſement quelques paſſages du Poème d'*Homere*.

La traduction du *Mouchoir* paroit ici pour la premiere fois. Ce Poème a les avantages d'offrir un tableau ſatyrique des mœurs qui régnent dans ce qu'on appelle le beau monde en Allemagne; il eſt d'ailleurs rempli de traits plaiſans & de comparaiſons originales. Mais en général la marche de ce Poème n'eſt pas ſi rapide que celle du *Phaéton;* d'ailleurs les Machines qu'il y a introduites, ne ſont pas toujours d'une néceſſité indiſpenſable, ni

(1) Les Métamorphoſes, Poème héroï-comique, traduit de l'Allemand de M. *Zacharie*. A Paris, chez Fournier, Libraire, rue du Hurepoix, à la Providence, 1764.

(2) V. Juin 1756.

d'une invention fort heureuſe. C'eſt dommage que M. *Zacharie* ait traité un ſi grand nombre de ſujets dans ce genre de Poéſie; ſi les beautés qui ſe trouvent répandues dans ſept de ſes Poèmes héroïcomiques, étoient concentrées dans un ou deux, ce ſeroient des chef-d'œuvres. *Boileau* n'a fait que le *Lutrin*, Pope n'a donné que la *Boucle de cheveux enlevée.*

LE MOUCHOIR.

CHANT PREMIER.

JE chante la Discorde, les tracasseries, les emportemens & les choses les plus inouies : je chante un Mouchoir & la colere dont fut enflâmé un jeune Seigneur, lorsque, malgré l'orgueil de sa naissance, il fut contraint par l'autorité de son Gouverneur de rendre ce Mouchoir, fruit de son courage. Je dirai comment son courroux bannit les jeux & les ris d'une brillante assemblée, & la livra au pouvoir du sombre Ennui, jusqu'à ce que sa Divinité lui rendit ce Mouchoir & qu'il vit son front couronné de nouveaux lauriers.

La Muse immortelle qui pourroit m'inspirer est loin de moi. Qui sera ma Muse ? C'est toi Doris que j'invoque ! Tu ne liras pas, tu n'entendras pas ces Vers, mais ils serviront peut-être à mettre tes beaux cheveux en papillottes. Pourvu qu'ils contribuent à la parure de ta tête, je n'en regretterai pas la destruction, quoique j'aie enfanté

mainte rime avec douleur. Peut-on toujours exiger de la nature des yeux noirs & de l'eſprit, des joues vermeilles & du jugement.

Et toi, Immortalité, de qui tant de Poëtes ſont épris! prête-moi les aîles qui portent aux ſiecles à venir. Déjà je ſuis ſur la route qui mene à la gloire, à qui un Burmann inſulte, & pour qui un Charles XII combat; pour moi, je chante en Vers héroïques une bagatelle, &, comme le Héros, je rêve gloire & immortalité. Mais quoi, je rêve! Non, c'eſt à juſte titre que j'aſpire à la couronne dont eſt ceint le front du Poëte héroïque, puiſque, par la faveur de ma Muſe, féconde en merveille, j'enfante d'un Mouchoir une ſeconde Iliade.

A couvert des horreurs de la nuit, les Spectres, les Lutins & toute la troupe des Revenans, qui ſeme l'effroi dans l'obſcurité, fuyoient les regards du jour naiſſant. Déjà le monde-peuple étoit livré aux travaux ordinaires, tandis que le grand monde étoit encore plongé dans un profond ſommeil, lorſque l'affreuſe Diſcorde, ſes noires aîles déployées, traverſe le monde de la galanterie, pour y ſoulever les cœurs. La main armée d'un flambeau, elle le ſecoue d'un air impérieux; ici elle embraſe un cœur, là un empire; d'un côté elle précipite

un Miniſtre en faveur, d'un autre une ſuivante en regne; tantôt elle diviſe des époux, tantôt des alliés.

Elle ne trouvoit plus de charmes dans les diſſenſions de la Corſe, & vainement la diette de Warſovie étoit à la veille de s'ouvrir : elle ne portoit ſes deſſeins que ſur une jeune Beauté : Bélinde étoit ſon nom.

Déjà depuis long-tems elle obſervoit d'un œil d'envie les amours fortunées du jeune Comte de Hold & de l'aimable Bélinde. Le Comte ſe voyoit aimé; quoique la Belle, retenue par bien des craintes, s'efforçât encore de cacher le bonheur du jeune Seigneur : mais quelques tendres propos, quelques doux regards, trahirent ſon cœur ſenſible. Pour le Comte, c'étoit un de ces jeunes Héros, muni de tout ce qu'il faut pour embrâſer les cœurs des Belles, & pour détruire les vertus. On le voyoit ſouvent contempler d'un air triomphant les divers trophées, conſervés avec ſoins dans une riche commode. Parmi maints rubans, ſoit donnés ſoit dérobés, il y avoit auſſi un Mouchoir. Telle la Tubéreuſe éleve ſa tête royale au-deſſus des ſimples Juliennes & enſevelit dans l'oubli toutes les fleurs voiſines : de même ce Mouchoir étoit le plus magnifique de tous les gages d'amour conſervés dans ce tréſor, & rarement il paroiſſoit au grand

jour. Dans une partie d'hombre Bélinde l'avoit laiſſé tomber L'oiſeau de Jupiter n'enfonce pas avec plus d'ardeur ſes redoutables ſerres, dans un agneau, deſtiné pour le prix des jeux du village, que l'audacieux vainqueur ne ſe jette ſur ce Mouchoir. Bélinde a beau ajouter la priere à la menace, ſoit feinte, ſoit véritable, le Comte également ſourd à l'une & à l'autre s'en empare : elle permet ce qu'elle ne peut empêcher, & un regard dérobé annonce au Comte le pardon de ſon audace. Ainſi ce couple charmant ſembloit ignorer juſqu'au nom de la Diſcorde, lorſque celle-ci forma le projet de leur faire connoître ſon pouvoir. Le plus agréable de ſes amuſemens, eſt de brouiller des amans en bonne intelligence. Elle ſe revêtit d'un négligé, elle paroît ſous la figure de Bélinde, devant le lit de la ſuivante. Liſette, bercée par les ſonges du matin qui fermoient encore ſes paupieres, goûtoit les douceurs du repos : un Amour, pendant qu'elle dormoit avoit écarté ſon fichu. On voyoit à découvert ſon beau ſein qu'agitoient des ſoupirs, ſein auſſi blanc que la neige du Printems lorſqu'elle couvre les fleurs des pêchers. La Beauté, dans ſon empire, ſe choiſit des ſujets bien différens. Une Dame, avec trente deux quartiers, peut être fort laide; & ſouvent, dans un

ſuperbe palais, la Suivante fait plus de conquêtes que la maîtreſſe qui s'en prend à ſon miroir. La Diſcorde lui parla ainſi : Je t'ai déjà raconté, Liſette, comment j'ai perdu le plus beau de mes Mouchoirs. Tu n'ignores pas que le Comte de Hold s'en eſt emparé; aujourd'hui il s'en vante en tous lieux; hâte-toi d'aller le lui demander de ma part pour confondre un peu ſes airs de ſuffiſance. Va, j'aurai ſoin de toi, & je ſongerai à te marier avantageuſement.

Elle dit, & diſparut. Liſette, ſéduite par cette viſion, ſe leve, s'ajuſte & fait ſa priere. Elle ſe dit pourtant : Je ne conçois point, en vérité, le procédé de ma maîtreſſe? elle veut que je retire le Mouchoir des mains du Comte : ignore-t-elle que c'eſt le moyen de ſe brouiller à jamais? Mais obéiſſons, ſans rien examiner.

Les gens du beau-monde commençoient à quitter le ſein du repos. Les tables-à-thé ſe couvroient de taſſes bigarrées; la Caffetiere-enfumée, verſoit la liqueur bénigne; les toupets ſe relevoient, les boucles ſe formoient : déjà depuis long-tems les oiſeaux attendoient du ſucre, & les chiens favoris des gimblettes, lorſque Liſette, quittant & toilette & priere, & méditant un peu ſa harangue, s'achemine vers le logis du Comte de Hold. Le premier objet qui ſe préſente

aux yeux de Liſette, fut Johann le plus beau des coureurs. Ses blonds cheveux exhaloient la poudre la plus fine, & de groſſes boucles accompagnoient avec grâces ſes joues pleines & vermeilles. Elancé comme un jeune arbriſſeau, il avoit ſû toucher plus d'un cœur. Il portoit d'ailleurs ſon chapeau à-plumet avec autant de fierté que nos Barons annoblis depuis trois jours. Liſette le regarde, & ſon cœur n'en eſt point ſubjugué; quoique Johann fût beau comme l'amour, Liſette ne voyoit toujours en lui qu'un Laquais. Déjà elle dédaignoit les préſens plébéiens, elle ne répondoit qu'aux galanteries de la nobleſſe. Johann lui paſſe la main deſſous le menton: Liſette recule trois pas, & ſon regard altier rabaiſſe un peu l'audace du galant. Eh quoi, mon petit Ange, dit-il, déjà levée?... M. Johann! point de familiarité!.... Animée par un noble dédain qui releve les coins de ſon nés, elle repouſſe avec fierté les cajolleries d'un Coureur.... Où eſt Monſieur de Strom? où eſt Monſieur le Comte ſon éleve? Qu'on me faſſe parler!...

Toutefois, ô Muſe! ne rapporte pas dans tes chants tous les diſcours des Servantes & des Valets. Le divin Homere chanta les Héros, les Rats & les Grenouilles, mais tous chez lui parle un langage digne des

Dieux. Parle donc auſſi d'un ton élevé, toi Soubrette, toi Laquais, afin que l'expreſſion réponde à la dignité du ſujet.

Déjà Liſette avoit pénétré dans l'antichambre où régnoit un profond ſilence. Le noble Pédant que ſouvent midi ſonné trouvoit au lit, goûtoit encore les douceurs du ſommeil. De Strom n'étoit Gouverneur que pour jouir du repos pendant les jours de ſa vieilleſſe. La colere & l'avarice étoient ſes paſſions dominantes; Gentilhomme d'ailleurs s'il en fut; Précepteur, Secrétaire, Intendant, il étoit tout dans la maiſon: tantôt il prenoit ſoin des poules, tantôt il corrigeoit ſon Éleve; il étoit bon pour la plume, mais il étoit encore meilleur pour la férule. Sous ſa diſcipline il avoit déjà formé deux jeunes Seigneurs qu'il avoit fait voyager à peu de frais. Rome avoit vu nos voyageurs: ils y avoient fait bonne chere, & compté les degrés du ſaint eſcalier. Paris avoit orné leurs têtes d'une friſure nouvelle, & décoré leurs habits germains d'un galon à la mode. De retour dans leur pays, ils étoient en état de montrer le Journal de leur voyage, rempli d'obſervations les plus drôles. De Strom prononçoit *ventrebleu!* comme un François, & quand il juroit *Got dam my*, vous l'euſſiez pris pour un Anglois; il ne daignoit preſque ja-

mais jurer en Allemand. Son grave maintien prêchoit la morale en ſilence, & ſa voix tonnante quand il grondoit, ſe faiſoit entendre au loin. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne reprimandât ſon Eleve, & qu'il ne battît ſon Valet. Du reſte il ſe trouvoit aſſez bien de ſon tempérant bilieux; il mangeoit de bon appétit, & buvoit encore mieux.

Cependant le Coureur agile parvenu au lit du Comte, ouvre le rideau & cherche avec reſpect à éveiller ſon maître qui ne fait que s'étendre davantage. Il le tire encore une fois par le bras : Faquin, s'écrie alors le Comte irrité, il ne fait pas encore jour, & tu viens déjà troubler mon ſommeil. N'ai-je point aſſez pâli ſur ces livres maudits dans le cours de la journée; faut-il que j'étudie encore la nuit? Retire-toi, ou...

Monſieur, reprit le Coureur, voilà une fille.... Une fille, dit-il, en ſe relevant avec précipitation. Le vieux de Strom s'éveille, & ſe frottant les paupieres : Que parle-t-on là de fille? ainſi dit-il d'un ton ſévere. Le Comte ſort du lit en tremblant, le Coureur ſe retire à la hâte, de Strom ſe leve à ſon tour & ſonne en grondant; les oiſeaux commencent leur ramage, Cybele & Sultane ſe mettent à aboyer; les fenêtres reſonnent, les pendules frémiſſent : on eût

dit que la fin du monde approchoit. Ce n'étoit pourtant que la porte qu'on ouvroit un peu fortement, & Liſette parut pour faire ſon compliment. Le Mentor phlegmatique, relevant ſon bonnet, regarde la jeune-fille qui, ſouriant d'un air malin, parla ainſi :

Ma Maîtreſſe ne ſauroit vous diſſimuler plus long-tems, généreux de Strom, que votre Eleve, fier de ſon plumet, lui a manqué par ſes manieres indiſcretes. Bélinde, continua-t-elle, d'un ton plus élevé, s'eſt toujours impoſée la loi de venger les injures faites à ſon ſexe, & elle ne ceſſera de les venger. Jamais elle n'a placé de mouche qui n'ait fait ſon effet, jamais elle n'a lancé de regard qui n'ait bleſſé un cœur. Cependant, d'où vient que le Comte, contre toutes les regles de l'honnêteté, a-t-il oſé l'offenſer? Une femme regarde toujours avec mépris, celui qui ne ſait pas taire les faveurs dont elle le comble. Poſſeſſeur fortuné d'un Mouchoir, qu'il a obtenu moitié par ruſe, moitié par négligence, il le montre aujourd'hui à toute la terre. A-t-on jamais vu étaler une pareille choſe en ſpectacle? Tout le Public en eſt inſtruit, toute la ville en parle : le Mouchoir crie vengeance. Je viens le reclamer ici ſolemnellement. Que celui qui obtient une pareille faveur, apprenne à être

diſcret! Sage de Strom, ordonnez au jeune Comte que le Mouchoir me ſoit rendu.

Tel le fils de Thétis, enflâmé d'une noble colere, ſe leva avec l'orgueil de la jeuneſſe devant les graves Héros de la Grece; & défendit, plein d'art & de courage, Briſéis & ſon droit : tel le Comte ſe leve, animé d'amour & de reſſentiment. Dans les premiers tranſports de ſa fureur, il arrache trois papillotes. Puis, il reprend d'un ton fier : Eh quoi, on me croit donc aſſez lâche pour penſer que je rendrai un Mouchoir que je n'ai gagné qu'à force de ruſe & de courage. Pour m'en emparer j'aurois donc perdu douze louis, tenu ſéance une partie de la nuit, &, plein de diſtraction, oublié deux fois *ſolatout*; j'aurois donc affronté les épingles qui ont déchiré ma main, & qui ont fait couler mon ſang illuſtre, pour que je rende au gré d'une Soubrette, le prix ineſtimable de ma victoire. Car, ſache, que je ne crois point que tu viennes par les ordres de Bélinde! Qui ſait quelle viſion t'a troublé la cervelle. Car eſt-il croyable qu'un malheureux Mouchoir puiſſe tenir ſi fort au cœur de la Frœule. Et quand me l'a-t-on vu étaler? Ai-je jamais, dans mes plaiſanteries, fait mention de ce Mouchoir! Enfermé ſous la clef, je le conſerve avec ſoin. C'eſt un butin qui m'appartient, que

je poſſede à juſte titre, que je ſaurai conſerver juſqu'à la mort. Va, je ne crains point tes menaces, je ne rends point le Mouchoir.

Oui!.... repartit Liſette, Monſieur le Comte ne veut pas!... Que dites-vous à cela, ſage de Strom? A ces mots, elle le regarde d'un air tendre & affectueux. Que deux beaux yeux ont ſouvent opéré de miracles! Plus d'une fois l'on a vu le cœur des Juges réſiſter à l'appât de l'or, & ſe laiſſer fléchir à la vue du beau ſein d'une Phryné. Auſſi le regard de la Suivante fait-il ſortir Strom de l'aſſiette de ſa ſageſſe: d'un air de gravité il prend du tabac, & ferme la boîte avec fracas. Ma chere enfant, dit-il, il faut préalablement réduire cette theſe embarraſſante en trois queſtions: car, pour moi je ſuis du ſentiment de Socrate; je tiens qu'il n'y a rien tel que les queſtions pour débrouiller une affaire compliquée. Avez-vous.... Oh s'écria le Comte! il ne s'agit point ici ni de queſtions ni de Socrate: cette créature à l'impertinence de venir me demander un Mouchoir..... Ah *ventre-bleu!* s'écrie de Strom en s'échauffant auſſitôt la bile, & en lançant, de ſes yeux noirs, le feu de la colere! allons, qu'on rende ſur le champ le Mouchoir. Je le veux! *Got dam my!* ſi vous me raiſonnez, je vous,... Avec

une gravité impérieuſe, il lui fait un certain ſigne que le Comte n'entend que trop. Tel eſt l'aſcendant du redoutable Neptune, lorſqu'il eſt aſſis ſur ſon char de coquillage, traîné par des chevaux marins, & qu'il fend les flots de la tempête; à l'aſpect de la force de ſon trident, & du feu de ſes yeux, les enfans d'Eole fuient dans leurs ſombres cavernes. Le Comte n'oſe pas repliquer, ni lui faire de nouvelles inſtances, n'ignorant pas que jamais ſon cœur de rocher n'a été amolli par les prieres; ſans dire mot, il fait la révérence & ſort. Il tâche d'être ferme comme un Héros, tandis que la colere fait couler ſes larmes. Que fera-t-il? Reſiſtera-t-il avec fierté, pour être privé pendant une ſemaine entiere de l'argent de ſes menus plaiſirs! Reſtera-t-il lui-même captif avec ſon Mouchoir? Car Strom étoit aſſez barbare pour lui faire garder les arrêts.

O Muſe! pénétrons juſque dans l'intérieur de ſa chambre: chantons ſes fureurs & ſes plaintes.

Le Comte qu'on avoit toujours vu plein de fermeté, dompter les Prudes, humilier les Orgueilleuſes, & faire ſans ceſſe la guerre aux Fats, quoique ſouvent il leur reſſemblât; le Comte, qui triomphoit tantôt par les ſaillies de ſon eſprit, tantôt par l'élégance de ſes habits; qui jouoit ſans jurer, même

quand il avoit manqué la vole ; qui, d'une ame tranquille, voyoit ſauter la banque, & qui ne ſourcilloit pas ſeulement lors même qu'il ſe voyoit trompé pour la quatrieme fois par le Roi : ce meme Comte, triſte & abattu, ſe jette déſormais dans un fauteuil & murmure des paroles d'un ſens obſcur & myſtérieux : mots ſans ſuite & ſans liaiſon que nul Mortel n'entend, & qu'on lit dans certains livres. Tel eſt le langage que parlent les Etres intellectuels dans le Poème de Nimrod (1). En face du Comte, brilloit dans toute ſa pompe, ſemblable à l'Aurore lorſqu'elle ſourit à la prairie émaillée, ce Mouchoir, qui ſembloit vouloir voler au-devant de lui, & qu'il ſe voyoit obligé de rendre avec ignominie.

O Muſe, peins-moi la rare magnificence de ce Mouchoir! Rien ne t'eſt caché : dequoi étoit-il compoſé! Immortaliſe d'abord le nom du grand Tiſſerant, qui, d'une main habile, avoit ourdi ſur un métier étroit, avec une ſoie fine & déliée, ce chef-d'œuvre de l'art, & qui, illuſtré par mes Vers, flotte déſormais dans le temple de la Renommée.

Dans le pays brillant des Negres & des

(1) Nimrod Poème épique en vingt quatre chants, & fait à l'imitation de *Klopſtock*, en vers hexamètres, par un certain Hunold. En Poéſie nous n'avons rien de plus extravagant que cette épopée.

Singes,

Singes, il avoit été créé par un Indien d'un génie hardi, & l'Artiſte avoit ſemé une infinité de fleurs pourprées ſur ce beau Mouchoir qui n'avoit jamais été ſouillé. Brama Kinkinhan étoit le nom du Tiſſerand, Prince de naiſſance, & non pas comme parmi nous pauvre Artiſan. Dans tout le cours de ſa vie il n'avoit fabriqué que ce Mouchoir, & il n'en fabriquera plus. Tel ſouvent un Prince aſſis devant un tour à tourner, oublie dans le cours de ſon travail mécanique, la ruine dont ſes états ſont menacés. Déjà le Bourgeois pacifique craint la revolte & la mort, mais le Prince, ſans s'interrompre, tourne, tourne & acheve ſa boîte commencée. Cependant le Comte adreſſe ces paroles au Mouchoir : Hélas, c'en eſt donc fait ! Bientôt je ne te verrai plus ! Dans les ardeurs de l'Eté, je ne me ſervirai plus de toi pour m'éventer ; & dans les aſſemblées de la ville, tu ne me rendras plus l'objet de l'envie de nos jeunes gens de qualité. Il dit ces touchantes paroles : une pierre en auroit été attendrie.

Trop foible pour ſupporter le poids de ſa vive douleur, il ſuccombe ſous le faix. Pâle & défait, un fauteuil le reçoit dans ſes bras ; un ruiſſeau de larmes coule le long de ſes joues, & ſon claveſſin repéte trois fois ſes triſtes ſoupirs.

Cependant ſuffoqué par la douleur, il s'évanouit, il ferme ſes paupieres. Mais un agréable Génie, bigaré comme l'arc de la pluie, Génie créé par *Gabalis*, & formé par *Pope*, un Sylphe, fidele gardien du Mouchoir, déploie auſſi-tôt ſes aîles dorées. A la vue du danger qui menace le Comte, il croit pouvoir quitter ſon poſte pour lui porter du ſecours. Ce Sylphe tendre & compatiſſant, eſt le protecteur des amans & des malheureux : tantôt il prend la défenſe des Théodors qu'on détrône, tantôt il ſoutient la mouche qui pare le viſage d'une Belle. Il vole au galant néceſſaire du Comte, il en tire une eſſence céleſte, dont il lui frotte les tempes. Auſſi-tôt le Comte commence à reſpirer, & à lever peu à peu ſes yeux foibles & languiſſans. C'eſt ainſi qu'à la moindre indiſpoſition, une jeune Beauté, tombe évanouie ſur ſon canapé, &, après que ſon amant a bien parlé de poiſon & de poignard, elle r'ouvre ſes beaux yeux qu'elle avoit feint de fermer.

Reprens courage, mon cher enfant, dit le Sylphe empreſſé ; rends un Mouchoir que l'envie t'arrache. Que j'étois ravi de voir ce gage précieux dans tes belles mains ! tu étois digne de le poſſéder, c'eſt pourquoi je t'avois aidé à t'en emparer. Mais, hélas ! il faut le rendre. Sois aſſuré du reſte, que

bientôt Bélinde ſe repentira de ſes caprices. Peut-être même..... mais il ne m'eſt pas permi de dévoiler les ſecrets du deſtin que les Dieux ont cachés pour la conſolation des humains. Ainſi parla le Sylphe gracieux. Le Comte crut entendre une voix qui lui ſiffloit quelque choſe à l'oreille : mais bientôt il s'imagina, ſoutenu par les prérogatives de ſa naiſſance, qu'il avoit eu ces grandes penſées de lui-même.

Sur ces entrefaites Johann paroît : il a l'air interdit & embarraſſé comme un Candidat qui paroît pour la premiere fois devant le Conſeiller du Conſiſtoire, qui voit régner chez ſon protecteur le luxe le plus recherché, & qui, par ſes courbettes, révere, comme il convient, ſon triple menton. Le front ſillonné, le Coureur s'arrête à l'entrée de la porte. A peine le Comte daigne-t-il lui jetter un regard oblique.... Monſieur de Strom..... Je ſais, bourreau, s'écrie le Comte, je ſais ce que tu me veux ; ainſi tais-toi !.... Allons, prenons courage ! O toi, cœur navré, toi qui as toujours été invincible ; montre ta fermeté, ſois grand dans la douleur.... Dieux ! vous ne pouvez donc pas me conſerver ce Mouchoir ? Une ſoubrette l'emportera ſur moi ! Je me verrai donc déſormais l'objet de la plaiſanterie des

promenades publiques ! Il n'eſt donc plus de remedes... Non, infortuné, non !... Toi, va-t-en.... Il dit & ſe tut. Toutefois de graves Auteurs atteſtent, que dans un accès de fureur, il avoit perdu l'eſprit, & s'étoit mis à jurer & à maugréer comme un Aide-de-Camp de la diſcipline de Deſſau (1).

Cependant le vieux de Strom, que jamais on n'avoit vu rire, s'approcha inſenſiblement de Liſette & ſe mit à la cajoller. Sa phiſionomie n'étoit guere propre à donner de l'amour aux filles ; Mnémoſine dit pourtant que celle-ci permit un baiſer. A quoi ne ſe reſout pas la politique ? On la voit, pour parvenir à ſes fins, baiſer les os de morts & la pantouffle de Rome. Il faut renoncer à bien des goûts pour être Ambaſſadeur ! Le Comte paroît ; Strom reprend ſoudain ſa grave conſtance, mais il ne laiſſe pas que d'être un peu déconcerté & de baiſſer les yeux. Le Comte élevant ſa voix parla ainſi : Tenez, Liſette, voici le Mouchoir ! Mais dites à votre Maîtreſſe que je l'abhorre ; qu'elle ne me verra plus jamais, comme ſon amant & comme ſa dupe, paſſer devant ſon

(1) Léopold Maximilien, Prince d'Anhalt Deſſau, naquit en 1700, fut Général-Feld Maréchal du Roi de Pruſſe, & mourut en 1751. Ce Prince, rempli de qualités guerrieres, étoit extrêmement libre dans ſes paroles, & employoit volontiers la figure de l'hyperbole dans ſes juremens.

logis & la lorgner à ſa fenêtre. Dites-lui bien que j'éviterai avec dédain ſa préſence, & que dorénavant je l'abandonne à des adorateurs vulgaires. Je ne la garantirai plus de l'eſſaim des fats qui ſuivront partout ſes pas, & qui brilleront autour d'elle par des habits de la fripperie. C'étoit moi qui la mettois au-deſſus des modes, des caquets & des uſages: c'étoit moi qui jouois toujours le plus gros jeu & qui ne manquois jamais de payer quand j'avois perdu. Dès ce ſoir, oui, dès ce ſoir, elle ſe repentira d'avoir outragé le Comte de Hold, lorſqu'elle verra la table de l'hombre, plongée dans les ténébres, & les boîtes aux marques enſevelies dans l'ancienne nuit, & que le Comte de Hold ne viendra plus les tirer de leur cahos. Je le jure dans le feu de ma colere, oui, je le jure par mon plus grand ſerment, par ce bonet bigarré (1), que ma mere, de ſes mains illuſtres, a tiſſu d'une laine que nous envoie un arbre de l'Eſpagne: l'appât du gain fait paſſer cette laine, qui porte auſſi le nom de cotton, dans les pays lointains, tandis que l'arbre ſe deſſeche & meurt, lorſqu'il ſe voit dépouillé de ſa parure, pour que le Tiſſerand fabrique des bonets pour nos têtes illuſtres: oui, je jure

(1) C'eſt ainſi qu'*Homere*, dans le premier livre de l'Iliade, fait jurer Achille par ſon ſceptre.

par ce bonet, que je hais Bélinde, que je l'abandonne pour jamais, que je fuierai ſa maiſon que va déſoler l'ennui, & qu'elle ne trouvera plus de Hold qui loue ſa figure. Il ſe tut à ces mots, & d'un geſte furieux il arrache le bonet de ſa tête, & le jette contre terre. Liſette cependant s'empare du Mouchoir, & d'un air moqueur, pince ſa bouche de roſe, fait la réverence & ſe retire.

LE MOUCHOIR.

CHANT SECOND.

O Tot, qui, d'une ame calme & tranquille, es occupée à ta toilette à choiſir des rubans, à viſiter la ſtructure de tes boucles, à combiner les mouches de ton viſage, & à méditer gravement la place que doit occuper la fleur dans ta brune chevelure: ô Bélinde, juſqu'ici tu as toujours ſu avec ton cher Comte, employer les moyens les plus efficaces pour contenir les ſots; & juſqu'ici, il ne s'eſt pas trouvé de fat doré qui, dans vos parties de jeux, ait oſé dire ſon mot de politique. Autour de vous le Comte brilloit ſans ceſſe, & effaçoit les autres, ſoit par la richeſſe de ſes habits, ſoit par les ſaillies de ſon eſprit. Le vaſte empire de l'ombre trembloit devant vous deux, & au Wisk & au Tri tout tomboit ſous vos coups. Mais maintenant, le terrible tonnerre, prêt à tomber ſur ta tête, gronde déjà au loin. Les ſots ſe muniſſent de poudre & d'eſprit; déjà les caillettes éclatent en railleries & en cen-

ſures, & déjà la nobleſſe ruinée, s'empare des cartes. O Fræule! où eſt-il, celui qui conſerve ton empire? Au bal, tu es ſans Amant, au jeu ton Héros te manque! Ah faut-il que la Diſcorde, aux aîles tannées, ait ſéduit le cœur de Liſette, pour courroucer le Comte. Auſſi pourquoi envier ce gage à ton Chevalier, toujours prêt de rompre pour toi des lances?

Mais qui peut pénétrer dans le conſeil des Eſprits ſublimes! S'il arrive ſouvent aux critiques de ne rien entendre aux Auteurs qu'ils cherchent à nous expliquer; comment concevrions-nous quelque choſe aux démarches des femmes!

Cependant Liſette, enfile les rues d'un pas léger & ſe hâte de gagner le logis; mais tout en ſe hâtant elle a ſoin d'expoſer aux yeux des curieux le plus joli petit pied. Elle rougit avec grâce, lorſqu'on la ſalue; le Magiſtrat guindé, allant s'ennuyer à l'audience, la lorgne d'un air de complaiſance; le Chanoine engraiſſé, ſe rendant au chapitre, lui ſourit du fond de ſa chaiſe-à-porteurs. Tous les cœurs volent ſur ſes pas.

Arrivée chez elle, Liſette, d'un air ſatisfait, entre dans la chambre de ſa Maîtreſſe. Tout-à-coup Mops, le petit chien, ſe met à aboyer & à heurler, le muſeau tourné vers le Ciel; Griſette, la petite chatte, com-

mence à miauler par des accens lugubres. Il arriva maints autres prodiges, ſur leſquels malheureuſement on ne refléchit que trop tard, & qui annoncoient clairement la mauvaiſe action que venoit de commettre Liſette.

Vous voilà donc, Mademoiſelle! lui dit Bélinde avec colere. Qu'on eſt malheureux d'être ſervi par des domeſtiques ſans ſoins & ſans attention! Vous irez donc courir dès le matin, avant d'avoir rempli le moindre de vos devoirs? Eh pourquoi vous ai-je, s'il vous plaît? Eſt-ce pour que je m'habille & que je faſſe moi-même mon caffé comme une petite Bourgeoiſe? Approchez, & ſans détours, rendez-moi compte de vos actions: d'où venez-vous? Elle dit, & prend ſon caffé. Liſette garde le ſilence, en ſouriant & en faiſant comme une femme qui joue tranquillement de l'éventail, tandis qu'un jeune Baron, proſterné à ſes pieds, ſoupire & perd l'eſprit. Puis tirant le Mouchoir de deſſous ſon mantelet, elle l'étale ſur la toilette de ſa Maîtreſſe, & lui parle ainſi: O Frœule, vous êtes venue dès l'aube du jour troubler mon ſommeil, & je me rappelle encore très-bien vos diſcours. Liſette, m'avez-vous dit, tu n'ignores pas que le Comte de Hold s'eſt emparé du plus beau de mes Mouchoirs;

aujourd'hui il le montre partout, il s'en vante en tous lieux ; hâte-toi d'aller le lui demander de ma part, pour confondre un peu ſes airs de ſuffiſance ; va, j'aurai ſoin de toi, & je ſongerai à te marier avantageuſement. Tels ont été vos ordres : je me ſuis hâtée de les exécuter. Voici le Mouchoir que le Comte vous envoie ; il a juré, dans l'excès de ſon emportement, de vous fuir à jamais. Ses cheveux mis en déſordre, ce Mouchoir jetté à mes pieds avec fureur, bien des juremens & des imprécations, prouvent aſſez que je vous ai obéie, & que vous êtes vengée.

Perfide ! s'écria Bélinde, oſes-tu bien mentir avec cette impudence ! oſes-tu ſoutenir que je me ſois jamais levée à l'heure que tu es ſortie ce matin ? Crois-tu donc que l'empreſſement de te voir ait pu me faire oublier l'élevation de mon rang, & la baſſeſſe du tien, me ravaler juſqu'à t'aller trouver dans ton reduit obſcur ? Non, tu mens ; j'ai goûté tranquillement les douceurs du ſommeil. Mais quand même je t'aurois envoyée chez le Comte lui demander le Mouchoir, ſi tu avois eu un peu d'eſprit, ne devois-tu pas ſavoir qu'une parole dite en colere ne ſuffit pas dans une affaire de cette importance ; avant d'exécuter mes or-

dres, ne devois-tu pas me conſulter encore?... Non, jamais mon cœur n'a prononcé un arrêt ſi rigoureux.

Comment! Madame, reprit Liſette, vous même, vous ne m'avez pas ordonné de retirer des mains du Comte ce Mouchoir? Non, s'écrie Bélinde, non, petite ſotte!... qui ſait ce que tu as entendu, qui ſait quelles viſions t'on paſſées par la tête.... Ah gracieuſe Frœule.... Tais-toi, je n'en veux pas ſavoir davantage! O Ciel que le Comte doit en être piqué!

Elle dit, & l'épingle lui tombe des mains; le ruban indocile ſe révolte ſous ſes doits: ſon eſprit créateur, qui applanit tous les obſtacles, qui réleve avec élégance les dentelles, qui place avec diſcernement les mouches, fut entierement déconcerté. Ainſi ſe déconcerte un Général, lorſqu'un plomb mortel atteint la tête de ſon Prince: il ne ſait plus le plan ſur lequel il commande, & le battement de ſon cœur lui dit que la bataille eſt perdue: les Majors enflâmés voltigent avec détreſſe d'un rang à l'autre: vainement ils jurent, ils tempêtent; l'eſpoir de l'armée eſt tombé. Il en étoit ainſi de Bélinde. Portée ſur des aîles orageuſes la Confuſion approche de la Frœule pour la ſoulever encore. La glace ſe ternit, le jour perd ſon éclat, & la toilette eſt envelop-

pée dans des nuages de poudre. Elle dit à ſes boucles: ſoyez détruites, & ſes boucles furent détruites. Liſette tremblante appelloit en elle-même ſa Maîtreſſe une furie, une meurtriere. Tout-à-coup la toilette fut rachetée de mille & mille atômes; les épingles & les mouches, les rubans & les dentelles, volent & obſcurciſſent les airs: tel pendant la ſaiſon des frimats, l'âpre Borée répand ſes flocons & couvre les campagnes déſertes d'une couche épaiſſe de neige. Ces exploits faits, elle ſort de ſon cabinet de toilette, &, l'ame remplie de triſteſſe, elle ſe jette ſur le canapé d'un appartement voiſin. Là, enveloppée dans ſon mantelet, elle pouſſe des ſoupirs: quoiqu'en colere, elle étoit encore belle, quoiqu'elle ne dît mot, elle étoit éloquente.

Cependant Liſette, cherchant à radoucir ſa Maîtreſſe, ſe gliſſe tout doucement ſous ſes pas, & lui dit d'un ton humble & ſoumis: Mais, gracieuſe Frœule, ce n'eſt pas ma faute! — Et de qui donc! Comment ce n'eſt pas ta faute! impertinente! Voilà comme tu te mêles toujours de tout, & tu n'es qu'une pécore.... Ote-toi de mes yeux; que je ne te voie plus. Telle eſt la conſternation d'un homme en faveur, lorſque ſon Prince irrité lui tourne le dos & le fuit; en traverſant l'anti-chambre il remarque qu'à

ſon aſpect le Courtiſan ne s'incline plus, & il lit ſa diſgrâce ſur tous les viſages: telle eſt auſſi la déſolation de la Soubrette, trop altiere dans la fortune, trop découragée dans le malheur, elle pleure, elle ſanglotte. Grondée & diſgraciée injuſtement; elle voit tout d'un coup le terme des grandeurs humaines.

Tyran de nos cœurs, Deſpote de la nature entiere! tout eſt ſoumis à tes loix, tout aime le Roi ſur ſon trône, le Berger dans ſa cabane: pour moi, Amour, j'oſe inſulter à ta puiſſance & dire du mal de ton empire. Tu fais qu'une tendre Beauté ſe déſole, ſe deſeſpere: tu fais qu'elle bouleverſe ſa toilette, qu'elle chaſſe ſa Suivante: tu es cauſe que les jeux & les ris prennent la fuite, que de belles levres ſe décolorent, que l'incarnat expire ſur des joues délicates. C'eſt ſous tes auſpices que la Danſeuſe ſéduit le Lord, & que le Baron ſe méſallie. C'eſt toi qui nous monde d'Amans & de Poëtes, de Hanke & de Corvin, de Stoppe & de Menante (1). Bélinde laiſſe alors un libre cours à ſa colere; elle s'exhale en plaintes, elle finit par répandre des larmes. Puis elle prend le Mouchoir, le laiſſe tomber, &, levant les yeux vers le Ciel, elle dit en ſoupirant: Ah

(1) Mauvais Poëtes du commencement de ce ſiecle, & en réputation dans leur tems.

pauvre Comte ! que ta douleur me deſeſpere ! Voilà donc la recompenſe de ton cœur fidéle. Sans autre ambition que celle de faire la conquête de ce Mouchoir, tu ne comptois pas les matadors, & tu perdois avec plaiſir. Et ce Mouchoir malheureux, dont je ne faiſois nul cas, t'eſt ravi par l'impertinence d'une Suivante ! Ah cher Comte, comme tu vas triompher, en déteſtant mon ſexe & ſon manque de foi ! comme tu vas croire que ta Bélinde t'oublie, tandis que dans ce moment elle t'aime plus que jamais ! Oh, ſi j'en croyois les mouvemens de mon cœur, que tes maux ſeroient bientôt finis ! Faut-il.... Ah, il n'en eſt plus tems ! mais qui m'en empêche ! Je t'en avois fait préſent ; il t'appartient. Liſette va te le reporter ; un billet doux va dompter ta colere. Qu'un malentendu ne ſoit point cauſe que nos ennemis aient lieu de ſe réjouir de nos diviſions.

Elle dit : la gaieté & la vivacité renaiſſent ſur ſes joues. Cependant la vigilante Diſcorde ſe précipite tout-à-coup auprès de Bélinde, &, ſemant des grains de pavot, elle voile la clarté du jour : la tête de la Belle s'appeſantit, s'incline, elle bâille, elle s'endort.

O Diſcorde, pour ta propre gloire, vole à mon ſecours ! Dans ce moment tu m'es auſſi néceſſaire que tu le fus à l'élégant

chantre de Henri : ſans toi, ſon Poème ſeroit dénué de merveilleux. Combien de fois, pour une bagatelle, il te fait franchir les mers & les montagnes, & courir comme une inſenſée ? Mais ici opere des miracles. De tous tems il a été reçu dans l'épopée de faire de quelque choſe rien, & de rien quelque choſe. D'un ſouffle nous faiſons une horrible tempête, d'un jurement un affreux orage : les Dieux & les Démons ſont à notre puiſſance.

La Diſcorde triomphe par l'artifice, lorſqu'elle ne le peut par la force. La Déeſſe ſe transforme, & paroît tout-à-coup ſous la figure de la Frœule Léonore, altiere dans ſa démarche, précieuſe dans ſes diſcours. La Frœule étoit petite de taille ; mais grande d'imagination : vieille d'après ſon extrait baptiſtaire ; mais jeune encore d'après ſes atours. Or donc ſous les traits de Léonore, la maligne Diſcorde s'approche de Bélinde, & lui parle ainſi : Tu dors, ma chere enfans, tu dors, tandis que l'Envie veille, & qu'elle voit le crime dans ton innocence, & le reproche dans ta jeuneſſe ! Elle jaſe ſur tes modes, elle ſe raille de tes coiffures, elle attroupe les ſots & les bavards : toute la ville s'entretient de cet évenement. On ſe tait en public, mais on ſe dit en ſecret que

pleine de ruſes, tu fais au Comte des avances. Le mari le dit à ſa femme, le voiſin le conte à ſa voiſine : toutefois tu ne t'embarraſſes pas de ces diſcours ! tu dors ! tu gardes le ſilence, pendant que la médiſance exerce ſa langue dangereuſe ! O ma chere amie, il vaudroit mieux te laiſſer ravir la plus belle des fleurs, que de laiſſer accréditer dans le monde ce bruit défavorable. Le Comte ne doit ce Mouchoir qu'à ton imprudence : te repentirois-tu déjà de le r'avoir en ta poſſeſſion ? Que ce fat s'en deſeſpere ! qu'il baigne ſes joues d'un torrent de larmes ! Ce n'eſt qu'à ta gloire que couleront ſes pleurs. Que ſes plaintes & ſes gémiſſemens ſoient dorénavant pour toi des accens d'allégreſſe ! Ce n'eſt que dans les ruiſſeaux de ſes larmes que tu laveras la tache de ton Mouchoir, & que tu l'empêcheras de te nuire par ſes indiſcrétions.

Elle dit, & diſparut. La Belle ſe réveille. Quel fantôme, s'écrie-t-elle, vient de s'offrir à mes regards ſous la figure de la Fræule Léonore ? Eh quoi, je rêve en plein jour, & des ſonges ſemblent me dire, ce que je n'oſe me dire moi-même ? Ah, qui craint plus que moi les caquets des femmes ! Menacée de traits de leurs langues, je ſonge encore à renvoyer ce Mouchoir ! Certainement mon

cœur cherche à me tromper : mais il ne reuſſira point Ce Mouchoir, ô Comte, eſt enfin entre mes mains, & il n'en ſortira plus.

Auſſi-tôt s'ouvrent les deux batans de ſon armoire. Là, on voyoit étalé les corbettes & les coîffures, les rubans & les dentelles, les mantilles & les fichus. Là brilloit tout un parterre de fleurs d'émail & de plumes : là étoient confondus pêle-mêle & dormoient dans une paix profonde les careſſes & les eſclavages, les reſpectueuſes & les cavalieres. Tel l'habitant vagabond de la Savoie montre la lanterne magique & la piece curieuſe ; vous y voyez le couronnement de l'Empereur, la gloire du Roi Salomon, des Prélats & des Démons, des lits de parade & des trônes : de même l'on voyoit dans cette armoire, depuis le tems des nourrices juſqu'alors, les hochets & les billets doux, les poupées & les robes confondus enſemble. Bélinde jette en ſoupirant le Mouchoir dans l'armoire, & ferme les battans avec tant de violence, que les portes & les vitres en tremblerent. La ſerrure éclate & ſemble ſe fermer à jamais. La Diſcorde s'applaudit de ſon triomphe, & ſort d'un vol bruyant de l'appartement. Le Sylphe, commis à la garde du Mouchoir ne l'abandonne point en cette extrémité, & ſe précipite avec lui dans ce ſéjour ténébreux. C'eſt

ainſi, quand l'heure fatale eſt arrivée, que les Démons précipitent le pâle Fauſte (1) dans le gouffre infernal; emporté par les Diables, il ne lui ſert de rien de crier & de ſe débattre dans les airs; les miniſtres de Satan grinçant des dents, le jettent dans l'abîme, & ſe précipitent après lui dans les flâmes en peinture; l'affreux braſier les engloutit & ſe referme ſur eux.

Bélinde prit enſuite ſes meſures pour être malade. Elle s'enveloppe la tête dans une blanche cornette; &, ne négligeant rien pour que ſon joli minois ne ſouffre point d'atteintes, elle eſt charmée de voir que la migraine lui ſied à merveille.

Déjà le brillant Midi regnoit ſur la ville; le tems du dîner approchoit; le Conſeiller, preſſé par la faim ſe hâtoit d'opiner; les Solliciteurs avoient corrompus les Juges; les Cliens revenoient plus légers de chez leur Procureur; le Voleur s'acheminoit vers la potence, le Magiſtrat voloit à table, & le rôti commencoit à ſe dorer; déjà les Paraſites, redoublant le pas, ſuivoient avec raviſſement l'harmonie des aſſiettes: lorſque Madame de Lins vint s'informer de la Fræule

(1) *Fauſte*, un des Inventeurs de l'Imprimerie, fit d'abord un ſecret de ſon art: delà le Conte populaire qu'il avoit fait un pacte avec le Diable. L'ancienne Tragédie du *Docteur Fauſte*, où parmi beaucoup de traits d'extravagances, brillent des étincelles de génie, eſt encore très-connue du peuple.

ſa fille. Madame de Lins, la meilleure femme, la meilleure maman du monde, avoit bien du foible pour ſon chien, mais elle en avoit encore plus pour ſa fille : elle s'aimoit dans ſa chere enfant. Quel fut ſon effroi, lorſqu'en entrant dans ſon appartement, elle apperçut ſa fille la tête affublée d'une cornette de nuit ! Ah ma chere fille ! lui dit-elle avec émotion, que t'eſt il arrivée ? Qu'eſt devenu le doux vermillon de tes belles joues ? La lecture d'une Tragédie auroit elle trop affecté ton eſprit ! Griſette eſt-elle tombée du haut du toît ! Ton Serin ne s'eſt-il pas baigné ! Mops a-t-il refuſé de manger ? Parle, ma chere enfant, qu'as-tu ? — Ah, gracieuſe maman, j'ai une migraine affreuſe — Comment tu as la migraine ? Ah, nous y voilà ! c'eſt la lecture ! .... Je voudrois que tous les livres fuſſent au fond de la riviere ! O Ciel ! juſtement j'attens ce ſoir des viſites, que deviendrai-je dans cet embarras ! Ah ma fille, habille-toi ; tu feras mieux que moi les honneurs de la maiſon ; j'aurai ſoin de faire inviter le Comte de Hold. Ainſi que dans le ſilence de la nuit, lorſque la clarté vacillante de l'Aurore boréale ſe répand dans les plaines du firmament, on voit fuir tout-à-coup le pâle phénomene, & une vive rougeur s'étendre ſur le Ciel ; la ſuperſtition frémit & craint la

guerre & la peſte: de même le viſage de l'aimable Frœule ſe colora tout-à-coup. Cependant, s'efforçant de cacher une partie de ſon trouble, elle dit d'un ton encore aſſez libre : Comme il vous plaira, ma gracieuſe maman! A ces mots elle lui baiſe ſa main délicate : la gracieuſe maman ſourit d'un air radouci, & diſparoît auſſi-tôt.

Liſette rentre avec un humble maintien, bien aſſurée pourtant que ſa paix ſe fera.

Ah Frœule, ſembloient dire ſes regards, êtes-vous encore fâchée? Elle reprend ſa vivacité voyant Bélinde lui ſourire & lui faire ſigne d'approcher. Ainſi l'on voit tout-d'un-coup les campagnes & les forêts rajeunies, ſourire aux premiers rayons du ſoleil, lorſque cet aſtre radieux, après un horrible orage, ſort avec une paiſible majeſté de la nuit affreuſe des nuages de tonnerre.

Qu'un rayon d'eſpérance ranime promptement le cœur des humains! On ne fait que prononcer le nom du Comte de Hold, & Liſette obtient ſon pardon. Tel ſouvent un Miniſtre-d'état tombe dans une diſgrâce qu'il ne méritoit pas; il fuit, d'une ame tranquille, l'injuſtice de la Cour, & ſe retire dans ſes terres; là il vit en Philoſophe, &, loin des cabales & des intrigues, il ne craint pas les Rois; cependant le dé-

ſordre ſurvient, les affaires du Cabinet s'embarraſſent, on ne ſait plus où l'on en eſt; le Prince voit ſa faute, & pour la réparer, il rappelle le ſeul homme qui peut remédier au mal; il lui rend ſa confiance, & il ſuit ſes conſeils: de même la Fræule reçoit Liſette en grâce, & lui rend ſa confiance. La Suivante ſent redoubler ſon attachement. Elle racommode les boucles détruites par l'amour & par la colere. La Déeſſe parée, étoit brillante comme l'aimable Flore, & ſe regardant dans ſon miroir, elle s'applaudit de ſa nouvelle exiſtance.

LE MOUCHOIR.

CHANT TROISIEME.

ET toi, Comte infortuné, que faiſois-tu pendant ce tems? Sans doute tes regards ſont levés vers le Ciel, tu eſſuies tes yeux mouillés de larmes, & tu t'épuiſes en métaphores d'amour, de douleur & de haine: ſans doute tu te déchaînes contre la légereté des femmes, tu jures ou tu ſifles. Peut-être auſſi, qu'enſeveli dans des rêveries profondes, tu t'en prens à ton étoile: mais non, notre Comte ne faiſoit rien de tout cela. Il avoit un air de réflexion & de ſageſſe; & que penſoit-il? il ne penſoit pas. C'eſt ainſi que ne penſe point un Chanoine qui entend lire des Vers, & qui ſourit d'un air d'importance en vidant ſa large coupe..... O Comte tu ne pouſſois point de ſoupirs vers le Ciel; ta douleur étoit encore trop véhémente, pour pouvoir te plaindre. Tu ſentois, mais tu ne méditois pas l'impreſſion que ce coup

funeſte avoit fait ſur toi. C'eſt ainſi qu'étourdi par l'éclat du tonnerre, un Voyageur reſte ſtupéfait, lorſque la foudre, après avoir écraſé le chêne ſacré ſous lequel il ſe repoſoit, parcourt ſes habits dont elle réduit toutes les dorures en cendre, & remonte triomphante vers l'Olympe; immobile comme une ſtatue, il ne ſait pas encore ce qu'il a perdu, ni s'il eſt vivant ou mort. Telle eſt encore la perplexité d'un petit-maître, revêtu d'habits dorés, lorſque le Tyran des airs a détruit l'édifice de ſa friſſure, ouvrage de pluſieurs heures, & qu'il emporte avec lui ſa poudre & ſon mérite; le fat éperdu, ſuit des yeux le tourbillon, & renferme ſous ſon chapeau ſa chevelure & ſon inſulte. De même le pauvre Comte étoit aſſis, trop accablé de douleur. Il s'approche du claveſſin, & auſſi-tôt il paroît ouvert; une multitude de notes croches de *Haſſe* & de *Graun* s'étalent devant lui dans des livres ſuperbes. Déjà un ſon argentin parcourt les touches animées; l'appartement eſt rempli de *cruautés* & de *tendreſſes*. O puiſſante muſique, tu triomphes par le dièſe & le bémol, tu remplis un jeune cœur de ſentimens d'opéra; le petit-maître fredonne dans le ſallon, le peuple chante dans la rue un air tendre de *Benda*. Main-

tenant le Comte, dont les maux égalent ceux d'Armide, invoque les furies par des cadences & la mort par des points d'orgue. Il ſe ſent enfin, il pleure, & dans ſon tendre cœur, naiſſent des fureurs & des peines amoureuſes. Déjà à force de pleurer il avoit mouillé un mouchoir, il en prenoit un ſecond, lorſque Johann parut & lui dit avec ſageſſe : Eh, Monſieur, faut-il toujours ſe chagriner ! allez, croyez-moi, tout cela prendra un bon tour. La nature eſt bonne dans ſa variété ; un jeune Phœnix ſort de ſes cendres. La ville d'Amſterdam n'étoit d'abord qu'un petit village, & des ennemis ſe lient par de nouveaux nœuds d'amitié ; votre paix eſt faite avec Bélinde, & déjà un Laquais paroît avec de grands complimens de ſa part & de celle de Madame de Lins; elles attendent avec impatience la ſoirée pour vous recevoir. Quoi ! s'écrie le Comte ravi, quelle nouvelle lueur d'eſpérance ! Certainement, ce n'eſt pas pour rien qu'on m'invite. Dis que je reçois avec reſpect cet honneur, & que je me ferai un plaiſir de me trouver au rendez-vous.

Auſſi-tôt ſon cœur éprouve le pouvoir de la joie, ſon œil reprend de l'éclat, d'un air fier il regarde autour de lui, & il recommence à rire. C'eſt ainſi qu'en Avril

on

on voit le ciel triſtement pleurer; mais tout-à-coup les nuages prennent la fuite & le ſoleil brille dans tout ſon éclat. Qu'on me friſe! s'écrie-t-il, & ſon toupet frémit de plaiſir; la boîte à poudre ſaute de joie; toute la toilette du Petit-maître, avec tous les amours, éclate en tranſports, ainſi que les campagnes dans le Printems après une horrible orage. Déjà pour la troiſieme fois le ſon argentin de la ſonnette ſe fait entendre, & *Ludwig!* reſonne pour la troiſieme fois dans la chambre. Mais Ludwig, où étoit-il? Loin des cris de ſon maître, il étoit aſſis dans un cabaret, occupé à humecter la ſéchereſſe de ſa gorge. Charmant, Sylphe ſémillant, le vit & ſupplia Ariel, ſon Chef, de lui laiſſer remplir l'emploi de Ludwig. La permiſſion obtenue, il deſcendit ſoudain de la ſphere des Eſprits, & ſe mit à friſer les cheveux du Comte ſous la forme d'un Valet-de-chambre. C'eſt ainſi que ſouvent un François, après avoir épuiſé toutes ſes reſſources, quitte Paris qui ne lui promet point de fortune: le Chevalier d'induſtrie laiſſe ſes dettes à ſon Tailleur, & ſe fait maître de Langue, à deux florins par mois, chez la nation Germanique.

A peine Charmant a-t-il racommodé les cheveux, & porté un coup d'œil critique

ſur la ſtructure des boucles, lorſque, d'un front ſévere, le Comte lui demande : Et les complimens étoient-ils de la Frœule ? Non Monſieur, repartit le Valet-Sylphe. Et de par tous les Diables, pourquoi le dire ! A ces mots, il ſe leve avec précipitation : le Sylphe a beau faire des inſtances, une main téméraire détruit le toupet ; la groſſe boucle devient la proie d'une boutade, & la poudre vole en tourbillon juſqu'au faîte des lambris. Dans ſon juſte courroux, Charmant maudit, & le Comte, & Bélinde, & Ludwig. Cependant Ariel deſcendu ſur le toupet, lui jette un regard impérieux. Charmant auſſi-tôt paſſe de la fureur au reſpect, & Ariel, élevant ſa voix impoſante, parla de cette maniere : O Sylphe, ceſſe de t'affliger de voir des boucles détruites, ſoit par le choc d'un Scarabée groſſier, ou par le ſouffle d'un vent impétueux, ſoit enfin qu'animée par la colere & l'orgueil, une main ſacrilege porte ſes fureurs ſur des agrémens qu'elle devroit protéger. Tels ſont ſouvent les arrêts du Deſtin toujours ſage. Rien au monde n'arrive envain : la tache qui gâte un bas, & celle qui ternit une vertu ont leur objet. La fureur où ſe porte le Comte de Hold eſt un crime, mais cette même fureur ſervira ſa vengeance. J'ai entendu ſes imprécations, lorſque la main

d'une Suivante lui a arraché le Mouchoir & qu'il s'eſt vu couvert de honte : les aſtres, les Dieux ont entendu ſes ſermens, & le tonnerre de Jupiter s'eſt fait entendre pour les confirmer. Bélinde ne le verra pas en ce jour à ſa table de jeux ; je veux que dans la plus belle aſſemblée elle ait de l'humeur, & que l'Ennui préſide ſur toute ſa maiſon ; je veux que la raiſon domine tout & qu'on en bâille à périr ; je veux qu'on ne ſache point de nouvelles du jour, que le fat ſoit réſervé & que le plus grand babillard ſoit muet : tandis que moi, placé ſur le haut d'un lambris, je rirai lorſque les ſoupirs des Frœules & les gémiſſemens des femmes frapperont mon oreille ; lorſque je verrai la table à jouer & le claveſſin plongé dans un triſte ſilence ; lorſque toute l'aſſemblée deſirera la préſence du Comte de Hold, ſans que le Comte de Hold paroiſſe. Charmant, hâte-toi de porter ton vol vers le Dieu de l'Ennui ; ne manque pas d'exécuter l'ordre que je vais te donner. Voici ce que tu diras : O Dieu, dont l'empire abſolu s'étend ſur tous les mortels, toi qui comptes parmi tes eſclaves celui qui raconte des hiſtoires rebattues, & celui qui enfante des vers mauſſades ; tu préſides aux Temples & aux viſites, lorſque les Orateurs nous étourdiſſent dans les uns, & que les ſots

nous fatiguent dans les autres. Tu fais la guerre avec ſuccès; les Auteurs ſans eſprit, & les Parleurs ſans jugement ſont tes combattans. Tu regnes en tout lieu, & dans les palais & dans les chaumieres; & c'eſt ſous ton trône que ſe pend le Breton. Puiſſant Monarque, le chef des Sylphes reclame ta protection. Depuis long-tems une Nymphe t'inſulte & brave tes armées comme des troupes ſans courage & faciles à vaincre. Juſqu'ici en butte aux traits invincibles du Comte, tu n'oſois t'approcher de Béſinde; mais déſormais, le Comte, irrité à juſte titre, ne portera plus le déſordre dans tes rangs & mettra bas les armes. A préſent qu'il te livre à diſcrétion toute la maiſon de Bélinde, confirme ta gloire, & occupe la en vainqueur; fais voir aux railleurs qu'ils n'inſultent pas impunément à ton pouvoir.

Il dit, & Charmant, à la derniere parole, s'incline avec reſpect, & s'élance comme un trait de lumiere vers la demeure de l'Ennui.

Au ſein de la Weſtphalie eſt une forêt d'antiques chênes, que ne pénetrent jamais les rayons du jour. Dans cette forêt s'éleve un palais dont la maſſe gothique preſſe orgueilleuſement la terre. C'eſt-là que depuis long-tems regne le ſombre Ennui. Son empire s'étend juſqu'aux confins les plus

éloignés du monde éclairé ; il craint la raiſon & le jugement ; il aime à prendre ſéance dans le Temple de Thémis, & dans les aſſemblées de Cérémonie. Autour du palais rodent des légions d'Auteurs qui ont enfanté d'immenſes métaphyſiques, & qui par leurs clameurs emphatiques, ont vainement démontré le meilleur des mondes, attendu qu'ils y ſont. Il ſe trouve encore des Etres qui font périr d'ennui par leurs récits fatiguans ; qui ſavent nommer les plus grandes rues de Paris & de Londres, & qui vous aſſurent, choſe difficile à croire, qu'en Angleterre on mange auſſi des poulets. Ici des amans doucereux bâillent auprès de leurs ſtupides maîtreſſes, & les Bergeres mauſſades s'endorment au ſon du flageolet des imbéciles Paſteurs ; les ſeuls coucoux y chantent leurs airs déſagréables, & les ruiſſeaux ne murmurent qu'avec une éternelle monotonie. Toute la forêt eſt remplie des plus étranges créatures. Les Petits-maîtres portent ici ſous leurs bras en guiſe de chapeau leurs têtes écervelées, & marchent d'un air fier ſans s'appercevoir de leur manque de tête, qui d'ailleurs ne leur ſervoient point pour penſer. Pluſieurs eſprits, que l'homme a enfantés, qu'il hait pourtant, & qu'on nomme fantaiſies, voltigent autour du palais ; troupe immenſe, caractériſée

par des formes bizarres. On en voit, le front compoſé de rides mélancoliques, craindre de mourir de faim, quoiqu'aſſis ſur des monceaux d'or. Enfin dans cette vaſte forêt on voit paroître ſous la forme d'un eſprit, tout ce que l'Ennui a jamais produit ſur la terre; la crainte de la diſgrâce des Courtiſans, le tourment de l'amour des Belles, & en général tout ce qui affecte l'eſprit & tout ce qui déchire le cœur. Les Vapeurs chagrines ſont en ſentinelle à la porte du palais. Cependant l'entrée n'eſt point difficile : celui qui veut être introduit, n'a qu'à bâiller trois fois, auſſitôt on le laiſſe entrer. Le ſombre palais eſt partagé en mille appartement divers, éclairés ſans ceſſe par la lueur incertaine de noirs flambeaux. A voir tant d'amuſemens divers, on croiroit ne pouvoir jamais s'ennuyer. Mais on y ſent bientôt les influences du Dieu qui préſide à tous les jeux. L'Elégant ſiffle, mais quelque choſe qu'il faſſe, on apperçoit le chagrin dans les ſillons de ſon viſage. Les femmes ont beau s'aſſembler, & médire de leurs amies; elles finiſſent par s'ennuyer mortellement. Les Belles dans un cercle s'occupent à parler de modes & d'ajuſtemens; elles ne réuſſiſſent pas mieux, elles s'ennuient à leur tour. Le Poète lit des Vers, on l'écoute à regret;

& on bâille à ſon nés. Cependant le Sylphe perçant l'épaiſſe foule, pénetre juſque dans la ſalle ſomptueuſe qu'habitoit le Dieu. Un eſprit empeſé, le Cérémonial, qui trouble tous les plaiſirs, qui ne parle que par des révérences, qui ſourit à tout ce qu'on dit, & qui porte le ſceptre de l'orgueil dans les aſſemblées, le conduit, ſelon l'étiquete, juſqu'au pied du trône. Il y eut tout à-coup une telle affluence dans le palais, que la ſalle d'audience devint trop étroite pour la foule des curieux. A l'arrivée du Sylphe, le Dieu craignit de voir paroître le noble *Amuſement*, ſon ancien ennemi. Charmant, après avoir fait la révérence, recula un pas, & d'un air reſpectueux, il parla ainſi:

« O Dieu, dont l'empire abſolu s'étend » ſur tous les Mortels, toi qui comptes » parmi tes eſclaves, & celui qui raconte » des hiſtoires rebattues, & celui qui en- » fante des vers mauſſades : tu préſides aux » temples & aux viſites, lorſque les Ora- » teurs nous étourdiſſent dans les uns & » que les ſots nous fatiguent dans les autres. » Tu fais la guerre avec ſuccès; tes com- » battans ſont les Auteurs ſans eſprit & les » Parleurs ſans jugement. Tu régnes en tout » lieu, & dans les palais & dans les chau- » mieres : c'eſt ſous ton trône que ſe pend » le Breton. Puiſſant Monarque, le chef

» des Sylphes reclame ta protection. Depuis » long-tems une Nymphe t'insulte & brave » tes armées comme des troupes sans cou- » rage & faciles à vaincre. Jusqu'ici en butte » aux traits invincibles du Comte, tu n'o- » sois t'approcher de Bélinde; mais désor- » mais, le Comte irrité à juste titre, met- » tant bas les ames, ne portera plus le » désordre dans tes rangs. A présent qu'il » te livre à discrétion toute la maison de » Bélinde, occupe-la en vainqueur pour » confirmer ta gloire. Fais voir aux railleurs » qu'ils n'insultent pas impunément à ton » pouvoir ».

Il dit, & déjà l'Ennui s'endort à moitié; mais se remettant un peu, il reprit d'une voix doucereuse : Ambassadeur d'Ariel chef des Sylphes, vous fûtes jadis mes Sujets & les fideles soutiens de mon empire, lorsque vous étiez encore des femmes : j'apprens avec chagrin que la maison de Bélinde oppose à nos efforts une résistance si obsti- née. Je n'ignore pas que le Comte de Hold s'est signalé contre moi par d'éclatans ex- ploits, mes troupes n'en ont essuyé que trop de défaites. Mais puisqu'enfin il cesse de combattre, j'espere bientôt faire éclater ma vengeance. Je veux frapper de tous mes fléaux la maison de Bélinde. Je veux que la femme la plus babillarde reste muette,

& que le Petit-maître le plus ſémillant ſoit raiſonnable : je veux qu'on bâille par humeur, qu'on ſe taiſe par défiance en ſes paroles, & que tout ſacrifie au Dieu de l'Ennui. Prens ce noir cornet, hermétiquement ſcellé; il enferme dans ſa cavité une vertu qui tue la vivacité, & qui ſuſpend le babil. Au premier ſignal de ton Prince verſe ſur la maiſon de Bélinde ce cornet de malédiction : auſſi-tôt un eſſaim de caprices remplira les appartemens, & tout ſentira le pouvoir de l'Ennui. Il dit, & remit le cornet entre les mains du Sylphe, qui, ſorti du palais, prit ſon eſſor & diſparut dans les airs.

L'heure des viſites étoit arrivée. Déjà, d'un pas précipité, les Porteurs-de-chaiſe, volent avec leurs ſuperbes fardeaux aux aſſemblées de la ville. Voyez la finance, étalée faſtueuſement dans un riche équipage, couvrir de pouſſiere l'honnêteté qui marche à pied. Turcaret paſſe, la Comteſſe lui ſourit du haut de ſon balcon; le peuple, chapeau bas, le ſalue ſur ſa route. Chargé de vers, le Poète *congratulant* l'attend ſur ſon paſſage pour ſe recommander à ſa généreuſe protection.

Cependant la maiſon ſuperbe de Bélinde ouvre ſes portes. Une troupe nombreuſe de domeſtiques élégamment parés, s'étale à

l'entrée & témoigne toujours ſon reſpect pour les robes d'une riche étoffe & pour les habillemens couverts d'or. O Muſe, peins-moi les habits divers, & dis-moi les noms des Dames & des Seigneurs qui vinrent en viſite chez Bélinde; répand ſur moi le feu, dont fut animé le divin Homere, lorſqu'il fit le long dénombrement des vaiſſeaux délabrés de la Grece.

Un caroſſe, roulant avec fracas ſuſpend ſa courſe. D'abord la vieille Chanceliere, décorée d'une fraiſe noire, en deſcend; elle eſt ſuivie de la Frœule ſa fille, qui portoit une robe de moire blanche & une palatine de gaze claire. Deux chaiſes à porteurs s'arrêtent. De l'une ſort Clarine; ſes yeux bleus intéreſſent, ſon air de vivacité préſage des défaites; la tête la mieux arrangée prônoit encore les talens de la femme-de-chambre; ſa robe étoit couleur de roſe, mais le mantelet étoit d'un tafetas blanc. De l'autre ſortit M. de *Baum*, friſé aux épingles; ſon habit étoit d'un bleu céleſte, ayant encore ſon luſtre, & d'ailleurs ſans tache; il n'en étoit pas de même de la veſte, dont la broderie & les franges commençoient à ſe paſſer: du reſte, riche & ſot, il étoit d'une agréable figure. M. le Baron de *Knal*, haut & puiſſant Seigneur de *Queis* & de *Thoren* parut en-

ſuite, marchant d'un air fier & parlant d'un ton haut : ſon autre lui-même, ſon cheval chéri, un alezan d'Angleterre, gardé par ſon Palfrenier, henniſſoit à la porte. Madame la Baronne de *Quandt*, ornée de belles treſſes blondes vint de ſa terre dans un caroſſe à ſix chevaux : ſa taille déliée étoit entourée d'un habit d'amazone : ſon élégant chapeau à plumet excita l'envie de toutes les Dames. Une Frœule de *Hallersdorf*, une Comteſſe de *Wadersleben*, un jeune Commiſſaire des guerres, ſavant dans l'art de vivre, & un Capitaine de Cavalerie, M. de *Troumpf*, bruſque dans ſes manieres, honorerent de leur préſence la maiſon de Bélinde. Au fond de la ſalle on appercevoit auſſi quelques gens raiſonnables, mais comme ce n'étoient que de ſimples Bourgeois, ils ſe tenoient dans une juſte diſtance des entretiens de la nobleſſe. Un Poëte déguenillé, plein de rimes ridicules, plein de gravité, ſe tenoit à la porte, faiſant force révérences, & ſouriant à tout ce qu'on diſoit. Des complimens en vers ſortoient de ſa poche : car c'étoit-là le tribut qu'il payoit à cette illuſtre maiſon.

Au milieu des cris & des révérences, le cercle bigaré, entoure la table-à-caffé. D'une Caffetiere brillante on verſe la liqueur bénigne, avec laquelle le regard ſe plonge dans

la taſſe. Cependant ſous une forme inviſible, Charmant dirige ſon vol dans la ſalle, portant comme un carquois ſon fatal cornet. A peine eſt-il arrivé, qu'il l'ouvre & qu'il en fait ſortir une épaiſſe vapeur, & mille maux ſe répandent ſoudain dans l'air infecté. L'indolence, la migraine, l'humeur, la diſtraction, la contrainte, le caprice, la défiance, mille extravagances en Proſe & en Vers, & tout ce qui nous rend eſclave de l'Ennui, nage dans cette ſalle, ſemblable à des atômes. Tout-à-coup tant de voix diverſes baiſſerent le ton: le ſeul de Baum, voltigeant de Belle en Belle, en conte tantôt à Bélinde, tantôt à Clorine. La vieille Chanceliere qui s'étoit long-tems contrainte, ouvrit la bouche pour exhaler de douces calomnies: d'un air riant, elle ſe pancha vers ſa voiſine, & avec ſon ſourire périt une réputation. Mais bientôt le ſilence & la contrainte terminent la médiſance. Cependant les Frœules promenent leurs regards ſur leurs belles mains. Le Capitaine, il eſt vrai, fait le fanfaron de ſon mieux, mais perſonne ne l'écoute, tout le monde eſt diſtrait. Ha.... dit le Baron en bâillant, & il ne ſait que dire. Sur toutes les lévres on voit voltiger l'envie de faire une demande, mais la demande expire. On eſt aſſis en mal-aiſe, & on voit régner dans

la vaſte ſalle le ſilence le plus profond. Trois fois de Baum compoſe ſa mine pour lâcher un jeu de mots; trois fois d'un air précieux la charmante Clorinde joue de l'éventail; trois fois déjà le jeune Commiſſaire des guerres a commencé à fredonner un air, & trois fois le Capitaine s'eſt donné à tous les Diables. Vaines reſſources! la colere du jeune Comte a frappé cette triſte maiſon. Le Capitaine, abſorbé dans une profonde mélancolie, oublie le jeu, ſa derniere reſſource. Oh que ſon génie ne s'eſt-il immortaliſé par l'idée ſublime de produire ſur la table de l'hombre les cartes bigarées, qui étoient inutilement enfermées dans des boîtes de diverſes couleurs. Tout d'un coup on entendit une voix douce proférer ces mots: Où eſt donc le Comte de Hold? Morbleu! le Comte de Hold où eſt-il! repéta la voix rude du Capitaine; & auſſi-tôt toute l'aſſemblée deſira le Comte de Hold La Renommée, embouchant ſa trompette, répand de toutes parts ſes éloges; le nom du Comte de Hold retentit d'une extrémité de la ſalle à l'autre. Cependant Bélinde élevant la voix, dit d'un ton fier: Le Comte ne viendra pas! — Il ne viendra pas? Et auſſi-tôt on vit régner le mécontement ſur tous les viſages. La gaieté diſparut dans la triſte aſſemblée. Les Dames

fatiguées, excédées, ſe trouvoient trop reſſerrées dans leurs corſets, trop à l'étroit dans la ſalle. Dans l'excès de la contrainte on ſoupire tout haut, & on ſe dit à ſoi-même : Comme on s'ennuie ici! La Baronne de *Quandt* fut la premiere à lever le ſiege; toute l'aſſemblée auſſi-tôt, rompant les liens de la contrainte, ſuivit ſon exemple. La Baronne embraſſe Madame de Lins, & prend congé avec renfort de complimens; puis elle s'élance dans ſon phaéton, & fouette Cocher! Car c'eſt ainſi qu'il étoit écrit dans le Livre du Deſtin! Les Dames qui avoient coutume de paſſer la ſoirée, prirent toutes congé; & même le Commiſſaire des guerres, avanturant ſa belle parure, s'en alla ſans chaiſe-à-porteur. Qu'aiſément il pouvoit être ſurpris par une pluie fine, & c'en étoit fait du luſtre de ſon habit de gala. Il expoſoit ainſi ſon eſprit & ſon galon; il riſquoit inutilement les apointemens d'une année. Jamais on n'avoit abandonné ſi ſubitement une maiſon de qualité, dans laquelle on voyoit d'ordinaire les parties du jeu ſe prolonger juſqu'à minuit. O quel triomphe pour toi, Comte irrité! C'eſt de la ſorte que l'aſſemblée prit une diſſolution funeſte. La Diſcorde, témoin de cette ſcene, pouſſa un cri de joie & battit des mains. Voir la maiſon de Bélinde

plongée dans le déſeſpoir fut pour elle le plus beau de ſes triomphes.

Cependant l'éclat ſuperbe des bougies s'éclipſa; les triſtes appartemens furent enſevelis dans le ſilence de la nuit. Tel eſt auſſi le ſilence & l'horreur, qui regne ſoudain ſur un tripot Allemand, ſitôt que la toile baiſſe. Le Seigneur *Reibehand* (1), obligé de rendre ſon bel habit, termine ſa vie impériale. Le voilà, le Héros, qui ſe montroit ſi fier, & qui, l'eſtomac vide, rendoſſe ſon vieux juſte-au-corps. Semblable au royaume de la mort, tout eſt enſeveli dans un morne ſilence. Le théâtre n'offre plus qu'un triſte échafaud : d'un côté l'on voit la toile qui étoit ondoyante comme les flots de la mer, de l'autre le piſtolet, qui éclatoit comme la foudre de Jupiter.

(1) *Reibchand* eſt Directeur d'une troupe de Comédiens, avec laquelle il parcourt les villes d'Allemagne, & joue des pieces où le tragique eſt d'ordinaire mêlé avec le bouffon.

LE MOUCHOIR.

CHANT QUATRIEME.

BÉLINDE s'étoit rendue dans sa chambre ; de sa vie elle ne s'étoit retirée de si bonne heure. En ce jour on vit la triste nature bouleversée : Bélinde étoit belle, & elle se trouvoit seule ; & cela des huit heures du soir ! C'étoit vers ce tems que d'ordinaire son cher Comte, la tête décorée d'une élégante frisure, voloit à l'assemblée dans un équipage leste & brillant ; avec lui arrivoient les jeux & les ris. Le folâtre Babil voltigeoit autour de sa tête, & lui prêtoit son secours victorieux, lorsqu'il parloit de faveurs qu'il n'avoit point obtenues, & d'Ariettes qu'il ne savoit point chanter. Ce tems, cet heureux tems n'étoit plus ! Le chagrin de la Belle s'étoit accru à un tel point, que peu s'en fallut qu'elle n'eût recours à un livre de dévotion, étalé sur une commode. Cependant par bonheur, elle apperçut sur la même commode deux sonates de *Graun*, chefs-d'œuvres de l'art musical,

Elle les prend, & à peine eſt-elle aſſiſe à ſon claveſſin, que la baſſe bruyante retentit comme l'orage; ſemblable aux flots de la mer qui combattent le tonnerre, la tempête ſe fait entendre ſous les touches ſoulevées. Le ſilence régne dans l'appartement, & la nuit dans l'ame; les bêtes même dans ce moment ſentent l'aſcendant de la ſublime muſique; ſon perroquet s'effraie, ſon Mops ſe renfrogne, comme un ſombre pédant. Tel jadis Orphée toucha par les accords de ſa lyre, les durs rochers, les inſenſibles échos, & les chênes pour le ſaluer inclinerent leurs cimes; il dompta le courage du lion, & à ſes pieds ſe tenoit couché le tigre des forêts. C'eſt ainſi qu'un *Fleiſcher* nous émeut lorſque, ſentant la ſupériorité de ſon art, d'une main rapide il ſauve les diſſonances, lorſqu'il nous inonde d'une mer de ſons, & qu'il calme peu à peu l'orage qu'il a excité dans nos ames.

Tandis que le pauvre Comte reſte triſtement aſſis dans ſa chambre, le vieux de Strom s'affuble d'une large redingotte, s'arme d'un bâton noueux, &, ſans craindre les orages qui pourroient fondre ſur ſa perruque, il va trouver ſecrétement ſon cher Pythias, aſſis déjà dans la vapeur du noble Canaſtre. Comme ſon cœur lui battoit,

dans l'agréable eſpérance d'allumer bientôt ſa pipe & de goûter de même la douceur du repos ? Accoutumé à une bierre fidelle, tourmenté par une ſoif importune, il accelere ſa marche. Son vœu eſt accompli, ſa ſoif eſt appaiſée, & déjà ſa pipe eſt remplie.

La Reine bazanée de la nature aſſoupie ; la Nuit, conſolatrice des créanciers, confidente des amans, traverſant les campagnes des airs avec ſa cour ſilencieuſe, arrêta ſon cortege, pour promener ſes regards ſur le morne univers. Elle apperçut le jeune Comte, étendu dans ſon fauteuil ; un doux vermillon, qui étoit broyé ſur ſes joues, une brune chevelure qui flottoit négligemment en groſſes boucles ſur ſes épaules, prévient auſſi-tôt pour lui le cœur de la Déeſſe. C'eſt ainſi que ſouvent on n'a pas beſoin de talens : il ſuffit d'une jolie figure. Elle s'approcha du Jeune-homme, & elle apperçut dans ſon cœur un triſte mélange de peines amoureuſes. Le Génie tutelaire du Comte, s'avance le cœur attendri vers la Déeſſe, & lui dit d'un ton reſpectueux !

Souveraine reſpectable, dont la main bienfaiſante refuſe ſouvent de répandre le ſommeil, le plus précieux de tes dons, ſur le Monarque ſoucieux ; toi, dont les faveurs

rendent ſouvent plus digne d'envie le Mortel qui dort dans une chaumiere que celui qui veille dans un palais! vois ce jeune Seigneur..... le plus aimable de tous les Seigneurs! Floriſſant comme un Printems, à qui ne plairoit-il pas? Mais hélas! quelles ſont mes craintes! ſes ennuis ſont ſi grands, ſon deſtin eſt ſi cruel, qu'il ne goûte preſque pas un inſtant de repos. Il aime une tendre Beauté, Bélinde eſt ſon nom; un Mouchoir que dans une partie d'hombre il a dérobé à la Belle, devient pour lui une ſource de tourment; cependant ſi tu voulois, ô Déeſſe, il pourroit être encore heureux. Je vais m'approcher de ſon ame: Tu dors, cher Comte! lui dirai-je en ſonge; le vieux de Strom eſt ſorti, & par la force de mes enchantemens, tes gens ſont enſevelis dans un ſommeil profond; profite du tems; ſois hardi, vole chez Bélinde, tu la trouveras dans ſa chambre, plongée dans un doux ſommeil. Elle eſt ſeule, elle eſt jeune; la victoire, ô Comte, eſt à toi! Si ton baiſer l'éveille, ſera-t-elle encore en colere? Toutefois, aimable Nuit, que ta protection accompagne mon héros; répans ſur la maiſon de Bélinde la douceur du repos, & ferme ſur-tout les yeux de ſa mere.

A ces mots le gracieux Génie baiſa avec

reſpect la robe ténébreuſe de la Nuit; mais la Déeſſe lui tendit d'un air de bonté, ſa belle main d'ébene, & lui dit avec douceur : Va, accélére le bonheur du jeune Comte! Elle dit : puis elle alla joindre ſon noir cortege. Sa Cour étoit compoſée de tout ce que la ſuperſtition, de tout ce que le préjugé a jamais enfanté de difforme & de ridicule. Le folâtre Lutin, le peſant Cochemare, & cent monſtres divers armés de griffes & de queues, ſuivoient le char de la nuit & craignoient la Raiſon & le Jour. Sitôt que la Déeſſe eut répandu ſes pavots dans ces lieux, elle pourſuivit ſa route dans ſon char traîné par ſes Courſiers pareſſeux.

Cependant le Génie, ſous la figure de ſon ami de Tourm, apparut au Comte endormi, & lui parla en ces termes : Tu dors, cher Comte, réveille-toi, beau Dormeur, vole chez Bélinde; tu la trouveras couchée ſur ſon canapé, goûtant les douceurs du ſommeil; elle eſt jeune, elle eſt ſeule, que ton baiſer la réveille; la Beauté la plus ſévere, pardonne volontiers une heureuſe audace. Ton vieux Strom eſt ſorti, tes gens ſont endormis; leve-toi; jamais jour peut-être ne ſe ſera terminé pour toi d'une maniere plus heureuſe. Déja je vois briller dans tes mains triomphantes le Mou-

choir que tu as conquis pour la ſeconde fois. Je veux que le vieux de Strom enrage au fond du cœur, lorſque demain il te reverra baiſer cette précieuſe conquête.

Il dit & ſe retire. Le Comte fatigué ſe réveille, & refléchit en bâillant ſur ſon rêve. Puis il regarde à ſa montre, & voyant qu'il n'eſt guères plus de huit heures, il prend auſſi-tôt la réſolution de ſuivre les avis du Songe. Il revêtit ſon corps dégagé d'un ſurtout léger. Le côté décoré d'un brillant couteau-de-chaſſe, il arme ſa main d'un bâton d'épine; ſes cheveux, relevés avec négligence, ſont enfermés ſous un chapeau dont les bords ſont ornés d'un plumage d'autruche. Le Comte dans un équipage bien différent de celui dans lequel il a coutume de paroître, ne laiſſe pas encore d'avoir de la grâce. Souvent un air négligé a été fatal aux Belles. Conduit par ſon aveugle paſſion, il vole, ſur les aîles de l'Amour, chez l'aimable Bélinde.

Que l'homme eſt ſouvent inconſidéré dans ſes démarches, & combien de fois ne réuſſit-il pas dans ſon audace! Depuis le fier *Macédonien*, juſqu'au farouche *Suédois*, nul Conquérant prôné par la Renommée n'a laiſſé pénétrer dans ſon cœur la voix de l'humanité. Et nul héros, couronné par l'Amour, n'a prêté l'oreille aux leçons de

la raiſon. Depuis le raviſſeur Paris, juſqu'à nos écervelés, la réflexion n'a jamais été d'uſage parmi les Amans. A quoi s'expoſe le Comte! Il ſort en étourdi; il porte un pied profane dans une maiſon reſpectable; & cela, le ſoir, en négligé & ſans être prié. Jamais Petit-maître n'y avoit mis le pied dans cet épuipage. Il s'étoit déjà introduit dans la maiſon qu'il s'éleva encore des doutes dans ſon ame, &, ſemblable à Hercule, il reſta pendant quelque tems indécis dans ſon choix. Deux eſcaliers conduiſoient dans la chambre de ſa Déeſſe; l'un ſpacieux, éclairé par la vive lueur d'une lanterne; l'autre pratiqué dans un angle étroit, étoit ſans ceſſe enſeveli dans une nuit myſtérieuſe. Il fit choix du dernier. Accompagnons, ô Muſe, ce jeune Héros, afin qu'il ne ſe bleſſe point le nez dans l'obſcurité.

Déjà notre Héros, marchant à petit bruit, avoit fourni la moitié de ſa carriere, ſans avoir été remarqué par perſonne, lorſque tout-à-coup, il voit venir quelque choſe à ſa rencontre, & tout-à-coup il ſent expirer ſon courage. Saiſi de frayeur, il leve ſes regards, &, diſons-le à ſa gloire, il voit l'objet le plus horrible du Royaume de Pluton, deux yeux ſemblables à deux fournaiſes ardentes. Rempli d'effroi, il s'arrête

& porte la main ſur la garde de ſon couteau-de-chaſſe; cependant le monſtre terrible venoit ſur lui. Peut-être à demi-mort ſeroit-il retourné ſur ſes pas, s'il n'eût pas à propos reconnu le fantôme. C'étoit un des noirs ennemis des Rats, & comme lui, il étoit Avanturier & Amant; Matou intrépide, il traverſoit l'épaiſſe horreur de la nuit pour s'introduire auprès des belles Chattes de ſon voiſinage. L'audacieux Comte, parvenu juſqu'à la chambre de ſa Belle, ouvre la porte avec précaution, & s'avance ſans bruit juſqu'auprès du canapé. Quel Mortel auroit pu réſiſter aux piquans attraits dont brilloit, ſemblable à une jeune roſe, le viſage mignon de Bélinde! Qui peut voir la bouche la plus belle, ſans deſirer d'y imprimer le plus tendre baiſer, lorſque l'amour nous offre l'objet de notre tendreſſe, livré au charme du ſommeil? Le Comte ravi, s'applaudit de ſon bonheur. Déjà ſa bouche s'approchoit pour baiſer la plus belle bouche du monde, lorſqu'il donna ſi rudement contre une table, couverte d'un beau cabaret de Saxe, qu'il la culbuta & qu'il briſa en morceaux toute la porcelaine. Un horrible fracas retentit dans l'appartement. Bélinde réveillée en ſurſaut, jette un cri aigu. A moitié endormie elle voit ce qui a cauſé le bruit, & ſes yeux s'arrêtent plus

ſur les débris de ſa porcelaine que ſur le Comte pâle & interdit. Auſſi-tôt elle le voit à ſes pieds. Mais dans ce moment ſa vue n'a rien qui la charme.... Comte, qui vous amene en ce lieu? Vous voyez que je ſuis ſeule, & vous oſez mettre le pied dans ma chambre. Quelle audace! Où eſt donc Liſette! Ciel, ſi l'on avoit entendu ce bruit! Sortez toute-à-l'heure! Elle dit en rougiſſant & en pâliſſant. Le pauvre Comte plus mort que vif, eſſayoit d'un air embaraſſé de baiſer la belle main de Bélinde; mais elle la retira avec force. Parlez! Comte, je veux ſavoir ce qui vous amene ici.... Ah Fræule! vous me demandez plus que je ne peux vous dire. Je ſuis venu par un effet de ma funeſte étoile. Liſette eſt venue chez moi ce matin me demander le Mouchoir qui m'étoit ſi cher. Dans l'excès de mon chagrin, j'ai eu la témérité de venir pour ſavoir de votre belle bouche, ô Fræule, ſi c'eſt par votre ordre que le Mouchoir m'a été enlevé! Vous ne vouliez donc que cela? Oui, c'étoit par mon ordre! ainſi dit-elle d'un ton ironique, & le quitta bruſquement. Le pauvre Comte étoit reſté interdit, confus; mais ſon orgueil bleſſé vint à ſon ſecours pour le tirer d'affaire. Furieux, il s'en retourne chez lui en murmurant entre ſes dents mainte parole inintelligible. De

retour

retour dans ſa chambre, il prit de lui-même pour la premiere fois en ſa vie, un gros livre, & quoiqu'il n'en lût rien, il ne laiſſa pas de le poſer ouvert ſur la table.

D'une voix enrouée, le Garde-de-nuit commençoit à entonner ſa chanſon du ſoir.... Cependant le Capitaine de Baum étoit reſté juſqu'à cette heure au quartier, où il s'étoit amuſé à lire *Tom Jones* & à fumer ſa pipe; lorſque tout-à-coup il prend le parti d'aller voir le Comte de Hold. Sans argent & ſans vin, c'étoit à n'y pas tenir. Voyant le Comte ſeul avec un livre ſur ſa table, il le ſalue par un ſerment. Simple Enſeigne, il ne juroit que par un Diable; Capitaine, il juroit toujours par cinq cens. Comment cinq cens Diables, s'écrie-t-il! je crois que tu étudies! Quel énorme bouquin as-tu là! je n'oſe ma foi pas le toucher! Il faut convenir que ton vieux de Strom eſt un archi-pédant. Le ſavoir convient-il à un homme de ta qualité? Allons, jette-moi ce fatras dans un coin, & buvons une bouteille de Bourgogne. De quoi ſervent auprès des femmes ces doctes fadaiſes. Ah, mon ami, je ne ſais quel Démon m'a conduit aujourd'hui chez Bélinde, mais je te jure que je m'y ſuis ennuyé à périr. Je ne ſais quel Diable lui trotoit dans l'eſprit. Et toi, ſon douloureux, toi qui ne bouges preſque

point d'auprès d'elle, d'où vient qu'aujourd'hui on ne t'y a pas vu? Ton vieux Stromte fera encore tourner la tête; eſt-ce à ton Précepteur à ſe mêler de tes affaires? Le Tartuffe! auſſi pourquoi l'écouter! je te jure d'honneur que tous ce qu'il convient de ſçavoir, une jolie fille te l'apprendra mieux que lui.

Après avoir argumenté de la ſorte, il vit entrer le beau Coureur, portant dans ſa main une bouteille de Bourgogne, dont l'éclat vermeil éblouit ſes yeux. L'aſpect de la clarté naiſſante de l'Aurore a pour lui moins de charmes. Le jus brillant de la grappe ſe précipite dans le verre, ſur lequel ſe forme une étoile auſſi blanche que la neige; elle darde des rayons aigus juſqu'au bord du vaſe, où, ſemblable à l'Aurore boréale, elle diſparoit peu à peu. Le Capitaine avoit déjà vidé mainte raſade, remporté mainte victoire, ſaccagé mainte Province, lorſqu'il vit que ſon cher ami le Comte (cher ami, puiſqu'il avoit du vin ſi exquis) étoit plongé dans une profonde mélancolie. Les yeux fixement attachés ſur ceux de Hold, il lui parle en ces termes: Qu'as-tu donc, petit fou? Qu'eſt ce qui te cauſe du chagrin? eſt-ce Bélinde ta maîtreſſe? Comte, tu rougis? Allons, à ta ſanté point de chagrin! — Comment Bélinde,

ma maîtreſſe? — Oui, ſans doute! va, ne cherche point à le nier, ce viſage de vierge te trahit. Dans ce moment il eût été difficile au Comte offenſé de réſiſter au penchant de ſe plaindre. Et puis, trouve-t-on des amans auſſi diſcrets que des Miniſtres, des Amans à qui le vin tout puiſſant ne faſſe pas épancher leur tendre cœur? Ah mon cher Capitaine, reprit le Comte, mon malheur eſt à ſon comble! Apprens que ce matin la Frœule m'a fait demander un Mouchoir que je lui avois dérobé & qu'elle m'avoit permis de garder. Eh bien, repartit le Capitaine, fais-toi le rendre. Il dit, & ſans ſe mettre en peine du Comte, il ſe verſe à boire. Cependant, à ſon grand regret, la bouteille ſe trouva vide. Le Garde-de-nuit venoit de chanter onze heures, Strom entroit au logis, ramenant avec lui la terreur; à peine avoit-il mis le pied ſur l'eſcalier, que le Comte effrayé entendit reſonner ſa voix. Ah, c'eſt Strom! s'écrie le Comte; va-t-en, mon ami, avant qu'il te voie.... Le Capitaine, qui le craint, prend ſon chapeau & s'enfuit.

LE MOUCHOIR.

CHANT CINQUIEME.

DÉJA pour la ſeconde fois l'aſtre du jour ſortoit du ſein des flots azurés, pour éclairer avec une égale bienfaiſance les palais & les chaumieres. Déjà il répandoit ſur ſa carriere glorieuſe, la joie & la clarté. Les Suivantes finiſſoient inſenſiblement leur toilette, & les Pages ſe revêtoient de leurs riches livrées. Dans les campagnes l'alouette chantoit au haut des airs, & dans la ville le Tailleur au fond de ſa boutique; déjà le Grenadier en faction, relevoit ſes mouſtaches, & tous les Etres éprouvoient la préſence du matin.

Madame de Lins ſe leve; ſa maiſon lui paroît triſte & déſerte. Depuis long-tems le Comte de Hold avoit ſu gagner ſon tendre cœur. Elle étoit accoutumée à lui; ſans le Comte & ſans ſon chien, elle avoit de l'humeur, il lui manquoit quelque choſe. Et déjà trois jours s'étoient écoulés depuis qu'elle ne l'avoit vu. Elle roula cette penſée

dans ſon eſprit, & elle en eut la fievre. Ce n'étoit proprement qu'un petit friſſon, cauſé par la fraîcheur de l'air; mais voilà ce qui chez une femme de qualité s'appelle la fievre. Elle avoit du tems de reſte pour ſe livrer à ſes idées mélancoliques, & dès l'aube du jour, de méditer ſes chagrins.

Heureux, trois fois heureux, celui qui profitant du matin, eſt aſſis de bonne-heure à ſon bureau avec un bon livre & fume ſa douce pipe! Heureux qui prend du caffé le matin, & du thé le ſoir! heureux qui voit ſa maîtreſſe avant qu'elle ſe ſoit enduite de céruſe & de carmin! C'eſt le matin que le Procureur expédie plus vîte ſes roles, que le Médecin aime le mieux faire exécuter ſes ordonnances, que le Poète trouve facilement ſes rimes. Mais malheur à toute Dame, qui, renonçant à ſa qualité, s'expoſe à l'air du matin, ainſi qu'une ſimple Bourgeoiſe! Ses Laquais ſont couchés, ſes Femmes dorment encore; perſonne ne s'attend à la voir paroître ſitôt ſur notre hémiſphere. Délicate comme elle étoit, Madame de Lins ſeroit morte de foibleſſe, ſi Charlotte, ſa Chambriere, ne s'étoit point acquis une gloire immortelle, en lui apportant du caffé ſans qu'elle l'eût demandé; auſſi la Renommée trompète encore la louange de cette perle des Suivantes. Pâle

& défaite, la *gracieuſe Dame* s'étoit jettée ſur un canapé : d'un air morne elle prit ſon caffé, mais à peine en eut-elle pris cinq ou ſix taſſes, qu'il commença à opérer dans ſon ſang phlegmatique, & qu'elle s'écria : Charlotte, ton caffé eſt bon ! Bélinde ſans doute dort encore ! ne ſaurois-tu me dire, pourquoi depuis trois jours, le Comte de Hold n'a pas mis le pied chez moi ? Hélas ! *votre grâce*, reprit artificieuſement Charlotte, la raiſon n'en eſt que trop connue ? On dit que M. le Comte ſe chagrine & ſe déſeſpere. Ce Mouchoir de la Frœule dont il s'étoit emparé dans une partie d'hombre ; eh bien, Liſette n'a-t-elle pas été le reclamer de la part de Bélinde ! Qu'entens-je, reprit Madame de Lins ! Quoi, je verrois ma propre fille rompre mes aſſemblées ! Car, dis-moi, que veux-tu que je faſſe de toutes les aſſemblées, ſi je ne vois point le Comte de Hold aſſis à la table de l'hombre. Hier ma maiſon ſembloit maudite ; je ne ſavois quelle contenance faire, & dès huit heures, je me ſuis vue ſeule & abandonnée. Ah ſi le Comte de Hold nous avoit amuſé par les ſaillies de ſon eſprit, certainement le monde ne ſe ſeroit point diſperſé ſitôt. Cependant je veux venger l'affront de ma maiſon ; appelle ma fille, je veux lui parler.

D'un air doux, Bélinde entra dans l'ap-

partement ; mais quelle fut ſa ſurpriſe d'entendre ſa mere lui parler en ces termes : Où eſt le Comte de Hold ? je l'aime, je le goûte, vous le ſavez ; & d'où vient qu'il affecte de fuir ma maiſon ? Vous rougiſſez, Frœule ? C'eſt donc vous qui en êtes la cauſe ? — Moi, *gracieuſe Maman !* je ne me mêle point des affaires du Comte ? Eſt-ce ma faute s'il ne vient point ? — Oui, Frœule, c'eſt votre faute. Le Comte, fuit ma maiſon par un mouvement de vengeance. Je ſais tout. Que les filles ſont ſottes ! Vous vous piquez de beaux ſentimens ; mais ſachez qu'il ſied toujours fort mal de reprendre ce qu'on a une fois donné. Laiſſez aux Bourgeoiſes faire les prudes ; il ne convient point à une Frœule de jouer ainſi la précieuſe. Il ſera donc dit, que parce que le Comte vous aura manqué dans une bagatelle, je verrai ma maiſon déſerte & la table de quadrille ſolitaire & délaiſſée ! Appellez ſur le champ votre Suivante, & renvoyez-lui le Mouchoir. Je ne veux pas qu'une pareille miſere cauſe la rupture entre deux familles !

A ces mots elle ſe tut. La Belle il eſt vrai, feignit d'être très-ſenſible à ce nouvel affront ; mais à peine fut-elle ſeule, qu'elle bénit ce jour, & qu'elle courut à l'armoire qui renfermoit ce merveilleux Mouchoir. Les deux battans s'écartent avec

fracas. Ainſi s'écarterent d'eux-même les gonds des portes infernales, lorſque le ſenſible Orphée, pour ravoir ſa tendre Euridice, fit entendre ſes magiques accords aux enfers étonnés, & dompta par la puiſſance de ſes chants le chien au triple goſier. Le Sylphe, gardien du Mouchoir fut conſterné, lorſqu'il vit que la main du Deſtin alloit le rendre plus libre. Aimé dans cet armoire d'un amour tendre & fidele, la liberté l'afflige plus que la captivité. Ainſi s'afflige plein de tendreſſe un Eſclave, épris dans ſes fers des charmes d'une jeune Zulima, lorſqu'un généreux Dey lui rendant la liberté, ſonge à le renvoyer dans ſa patrie par le premier vaiſſeau. Au commencement, lorſque le deſtin l'enferma dans cette armoire, il reſta long-tems plongé dans le chagrin, dans le déſeſpoir; il déploroit ſon ſort & l'office odieux, qui, comme un Gnome, le condamnoit à un dur eſclavage. Mais dans la même armoire étoit logée une jolie Poupée qui avoit fait les délices de l'enfance de Bélinde; parée d'oripeau & de rubans, elle fit bientôt, par la douceur de ſes regards, la conquête du Sylphe. Le Sylphe, Petit-maître quand il habitoit un Corps humain, peint à la Belle, par des geſtes vifs & preſſans, ſon martyre amoureux. La Poupée fait la

révérence ; ſon cœur de bois reſte inſenſible ; mais enfin le Génie triomphe par ſa jeuneſſe & par ſa figure. Enfermée dans ce réduit, elle ne pouvoit guères prétendre qu'au Roi d'un vieux jeu de l'hombre. Un Houſſard de bois, monté ſur un cheval eſtropié, logeoit dans ſon voiſinage, mais elle n'avoit pour lui que du mépris. Le pauvre Sylphe, contraint de quitter ſa maîtreſſe, ſe livroit à la douleur & à l'affliction. Le cœur gros de ſoupirs, les joues inondées de larmes, les appas de ſa Didon s'offroient dans tout leur éclat. Les yeux tendrement fixés ſur ſon Amant, elle tordoit ſes belles mains. Ingrat, s'écria-t-elle, voilà donc le terme d'un amour qui, ſelon tes ſermens devroit être éternel, d'un amour que tu dédaignes déſormais ? Va, parjure, tu veux ma mort, puiſque tu veux me quitter. Hélas ! que n'ai-je ſu conſerver l'inſenſibilité de mon cœur. O Sylphe, pourquoi veux-tu ſuivre le Mouchoir & l'honneur ? Qui ſait, ſi dans quelqu'autre réduit tu ne trouveras pas de plus belles Poupées que moi. Mais ſonge, ô Sylphe, ſonge que tu n'en trouveras jamais de plus fidelle que celle que tu fuis. Elle dit ; le Sylphe, ne ſachant que dire, & ſe voyant contraint par ſon devoir de ſuivre le Mouchoir, s'en alla en ſanglotant, comme s'il en étoit très-fâché, mais

ſitôt qu'il l'eut perdue de vue, il n'y penſa plus. Ainſi dans le tumulte de la guerre, l'Officier amoureux ſuit le tambour qui bat la marche, & oublie bientôt la Belle qui le pleure avec tendreſſe, & qui le ſuit de l'œil juſque dans ces champs où il trouve la gloire & la mort.

Liſette paroît. Sans ſoin & ſans chagrin, les roſes de la jeuneſſe brilloient ſur ſon viſage, mais elles ſe flétriſſent, dès qu'elle voit le Mouchoir, & qu'elle entend la Frœule lui parler en ces termes: Liſette, le Comte triomphe! Aſtre fatal, que tu verſes de maux ſur moi & ſur cette fille! Ce Mouchoir retourne à ſon Raviſſeur! Ah! de quoi me ſert-il donc d'être belle? Qu'entens-je, reprit Liſette indignée! mes yeux verront un tel affront? Nous rendrions au Comte le Mouchoir? Moi, j'en ſerois la porteuſe! Ah! Frœule; quelle humiliation! Subjuguée par ce vainqueur, je décorerai donc le char de triomphe de l'orgueilleux? O Sexe préſomptueux! Tu réuſſiras donc toujours, ſoit par le plumet, ſoit par la dorure? O puiſſé-je dès aujourd'hui devenir Amazone, mon bras extermineroit de ſur la terre toute la race des hommes!...

Telle fut l'expreſſion de ſa fureur. Alors on entendit le claveſſin reſonner dans l'appartement; l'armoire ouverte trembla; Mops

d'un air courroucé ſe mit à aboyer, & tous les grelots de ſon collier commencerent à ſonner. Ainſi dans les horreurs de la nuit, lorſque la crainte & l'imagination ſe réveillent dans un château, les cloches ſonnent d'elles-mêmes; déjà paroît le ſpectre affublé d'un drap blanc, & prédit par ſon apparition que quelqu'un mourra dans l'année: & c'eſt ainſi que ſouvent la nature tremblante ſe ſoulève aux imprécations d'un joueur, dans une hiſtoire tragique, chantée pour le peuple. La face du ſoleil ſe couvre de noir; le Diable paroît lui-même avec des pieds fourchus, & enfonçant ſes longues griffes dans les cheveux du joueur, il ſe porte à travers les airs dans les braſiers des enfers; le peuple émerveillé écoute la bouche béante, & achete pour ſes deux liards, un éternel préjugé.

Furieuſe, Liſette part pour ſon ambaſſade, en verſant des larmes de rage; cependant à l'aſpect de la maiſon, où l'envoie ſa maîtreſſe avec tant d'humiliation, elle impoſe ſilence à ſon reſſentiment. Elle traverſe fiérement une file de domeſtiques, & pénétre juſque dans la chambre à coucher. Là le Comte étoit nonchalamment aſſis dans un fauteuil, & mangeoit ſon ſixieme biſcuit en prenant ſon caffé; à la vue de la Chambriere, il réprima les premiers mouvemens

de ſa colere, & voyant qu'elle lui faiſoit la révérence, il porta généreuſement la main à ſon bonet. C'eſt ainſi que le Pere Gardien d'un Couvent conſomme une poularde à ſon déjeûné. C'eſt ainſi que le vainqueur des Samnites, le grand Curius, mangeoit des navets que ſes propres mains avoient préparés. Tout près du Comte étoit aſſis le vieux de Strom qui, d'un air tranquille, contemploit la fumée qui ſortoit du tube de ſa pipe. Liſette cependant commença ſa harangue de cette ſorte: Ma maîtreſſe, qui veut mettre un terme à ſon reſſentiment, m'envoie pour finir vos chagrins; car je lui ai fait une vive peinture de votre douleur, de votre généroſité. Eh bien, a dit la Fræule, puiſqu'il a rendu le Mouchoir avec tant de modeſtie, avec tant de politeſſe, il mérite bien que je le lui rende. Va, Liſette, le lui porter de ma part.

Tandis que d'un air gracieux elle préſentoit le Mouchoir, le cœur du Comte, étoit amolli par la puiſſance du Sylphe; déjà le Comte avançoit la main pour le prendre, lorſque tout-à-coup la Diſcorde arriva de Pologne, où elle venoit de faire un tour à la Diette aſſemblée. Elle porte un ſouffle empeſté ſur le Mouchoir; auſſitôt ſes belles couleurs ſe terniſſent. Liſette, s'écrie le Comte, ta Maîtreſſe eſt-elle folle!

Quel Diable de Mouchoir m'envoie-t-elle là ! Quel outrage ! oh ! je ſaurai m'en venger ! Il s'écrie ainſi dans ſon emportement, & la colere l'empêche d'en dire davantage. Etonnée, ſtupéfaite Liſette ſe déſeſpere, & ne parle que de prodiges & d'enchantemens. Oui, dit-elle, je l'ai enveloppé proprement dans ce papier, je l'ai porté avec précaution dans ma main. Cependant le Sylphe qui veilloit fidellement à la garde de ſon Mouchoir, ayant remarqué que le luſtre de ſes couleurs s'étoit terni tout-à-coup, jette des regards furieux ſur la Diſcorde, & lui dit d'un ton courroucé : Monſtre déteſté dans le Ciel & ſur la terre, tu mérites d'éprouver les effets de ma vengeance, toi, dont le ſouffle empeſté m'a gâté mon Mouchoir, en flétriſſant l'éclat de ſes couleurs ? Domine à ton gré les femmes acariâtres & méchantes, excites à ſe couper la gorge les Etudians tapageurs de Jéna, & pouſſe des cris de joie lorſque tu as ſemé la zizanie parmi les Magiſtrats, mais garde-toi de te mêler davantage du monde galant. A ces mots il ranime ſon courage, &, armé d'un poignard, il fond comme un éclair ſur la Diſcorde, & lui perce le flanc de ſon fer. Le ſang éthéré de l'horrible Déeſſe coula, mais il étoit ſi ſubtil qu'on le voyoit à

peine. Elle tombe ſous les coups du Sylphe: Ainſi tombe dans le Harz ſous les coups du Bucheron un pin de cent ans; ainſi dans le Roman, un audacieux Alexandre, un vaillant Pharamond, fait tomber ſous ſes coups les Géants & les Monſtres. Auſſi-tôt la puiſſance du Sylphe triomphe, & le Mouchoir paroît dans ſon premier luſtre. Frappé de ſurpriſe, le Comte de Hold s'écrie: Grâces à mon deſtin, les Dieux veulent que je revoque mon ſerment. Bélinde me verra briller de nouveau par ſa gloire; le pouvoir de l'Ennui ſera à jamais détruit; les aſſemblées de jeux reprendront leur éclat; le ſordide Avare perdra avec plaiſir ſon argent; les viſites de nos Illuſtres afflueront dans ſa maiſon; un bal maſqué éterniſera l'époque de notre racommodement; & je veux que ſur la table de l'hombre, l'or ſe confonde, comme la pouſſiere avec nos marques: alors, Liſette tu nous béniras, quand les tréſors de la fortune pleuvront dans ton tablier. Ainſi dit le Comte ravi, & la Suivante étoit tranſportée de joie.

Que le ſort des Mortels eſt ſujet au changement! Ici on rend un Mouchoir, là une Province. Nous voyons ceſſer les guerres funeſtes qui déſoloient les cœurs & les pays, & nous voyons enfin, les Princes & les Amans faire la paix.

Cependant cet important triomphe eſt annoncé à toute la maiſon ; Laquais, Coureur, Cocher tout accourt pour contempler ce trophée. Mais bientôt le Comte, oubliant le Mouchoir, relégué dans un lieu ſolitaire, ſe diſpoſe à de nouvelles conquêtes. Tandis qu'il eſt occupé à ſa parure, tout l'Aréopage des Sylphes, s'aſſemble au ſujet du Mouchoir. Ariel s'en eſt ſaiſi ; il s'élance vers le faîte d'une glace. Là, promenant ſes regards ſur le cercle bigaré, il parle ainſi : Fidéles appuis de mon Empire, ſage Charmant, & toi ſurtout, dont le noble courage a triomphé de la Diſcorde ! (ta gloire, jeune Héros volera juſqu'aux aſtres) ! jettez vos regards ſatisfaits ſur ce brillant trophée. Que ce Mouchoir ceſſe d'être au pouvoir des Mortels ; un armoire n'eſt pas digne de receler un tel dépôt. Que ſemblable à d'autres trophées, la poſtérité la plus reculée le voie dans le temple de la Renommée ! La Boucle, que Hampton a vu tomber ſur le tranchant de l'acier, brille maintenant dans le firmament. Ce Mouchoir que nous avons conquis avec tant de courage, ce Mouchoir qui ceint nos fronts d'un éternel laurier, ce Mouchoir, ô Charmant, je le remets en tes mains ; ſois fier de cette haute diſtinction, vole, hâte toi de le ſuſpendre dans le temple de la Renommée.

Il dit, & Charmant, porté ſur des aîles bigarées, prend ſon eſſor vers le temple de la Renommée.

Qui ne connoît pas déjà la ſtructure merveilleuſe de ce temple ? Les productions les plus ſingulieres de l'eſprit humain voltigent ſur ſon Autel, tandis que la Déité venale, révérée comme un Charlatan, au ſon de ſa trompête éclatante annonce à l'Univers étonné la richeſſe, la pédanterie, l'autorité & les ayeux, gardant preſque toujours le ſilence ſur le vrai mérite & ſur la vertu modeſte. Les murs du temple ſont revêtus de nombreux trophées, remportés dans les combats de la critique, & achetés au prix du ſang de mille victimes. Là, ſont étalés les emblêmes faſtueux des villes priſes d'aſſaut, & à côté de ces emblêmes on voit voltiger les frontiſpices fanfarons d'une multitude d'impertinens livres.

A travers mille arcs de triomphe, Charmant pénétre à l'Autel éclatant de la Renommée ; alors, au milieu des révérences & des complimens, il conſacre ſolemnellement le brillant trophée. Tandis que le Mouchoir flotte au haut d'un obéliſque, le Sylphe s'éleve & part comme une fléche. Sur le fronton on liſoit cette inſcription faite en lettres d'or : « Les Sylphes & le

» Comte de Hold l'ont consacré à la Re-» nommée ».

Telle est la gloire, ô jeune Comte, dont l'amour & la colere t'ont couronné. Ton nom brille maintenant auprès des drapeaux & des étendards. La Boucle de Bélinde devint la parure du firmament, & & aujourd'hui ton Mouchoir devient l'étendard de l'Amour.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME,

POÈME EN QUATRE CHANTS;

PAR M. ZACHARIE.

M. *Zacharie*, outre ſes Poèmes héroï-comiques, s'eſt encore diſtingué dans des genres ſérieux; il s'eſt montré Rival de *Tompſon* dans ſon Poème des *Quatre Parties du Jour*, dont il a paru une traduction dans le Journal étranger (1). L'Auteur ayant donné depuis une nouvelle édition de toutes ſes Œuvres, a preſqu'entierement refondu cet Ouvrage. Il a fait la même choſe à l'égard des *Quatre Ages de la Femme*, dont je donne ici une traduction. Ce petit Poème a paru en 1757, & a été reçu favorablement du public pour les images naïves & pour les beautés ſimples dont il eſt rempli. Il ne doit ſa

(1) V. les différentes parties de ce Journal de l'année 1757.

naiſſance qu'à un de ces mouvemens que ſouvent le haſard fait naître dans l'ame des Poètes. M. *Werthmüller*, citoyen de Zurich, a fait avant lui les *Quatre Ages de l'Homme*, Poème dans lequel l'Auteur eſquiſſe les devoirs d'un Républiquain; & M. le Docteur *Oltroſchi*, Bibliotécaire de la Bibliotéque Ambroſienne de Milan, le traduiſit avec beaucoup de ſuccès en vers Latins. Cette traduction étant tombée entre les mains de M. *Zacharie*, il conçut auſſi-tôt le deſſein de tracer le tableau de l'autre moitié, & de la plus belle moitié du genre humain.

LA JEUNE ENFANT.

CHANT PREMIER.

O MUSE, inſpiré par toi, Wertmüller a chanté ſur ſa lyre les divers Ages de la vie humaine. Oltrotſchi répéta ſes accords en leur prêtant les grâces du langage Romain. Ces Poètes ont-ils donc oublié la moitié, la plus belle moitié du genre humain? Toi, ô ma Muſe, chante les filles de la Germanie. Elles aiment ces chants qui par les charmes de l'inſtruction occupent leurs heures de loiſir, & qui élevent leur cœur ſenſible à la vertu.

Approche-toi, aimable Enfant!.... Ah, comme par les grâces répandues ſur ſon viſage elle reſſemble à ſa mere! Déjà ſes yeux noirs & ouverts reſpirent la victoire: déjà ſes levres riantes ont pris la teinte de la pourpre, & ſes joues de lis ſe couvrent de roſes. Mais encore les boucles flotantes de ſes blonds cheveux attendent la couleur de la nuit, pour rehauſſer bientôt l'éclat

de ſon cou d'albâtre. Sa chevelure voltige au gré du vent, lorſque d'un pied agile, elle court après ſa mere, s'attache à ſa robe, & la force, par ſes careſſes enfantines, à ſuſpendre ſes pas.... Elle poſe enſuite ſa poupée ſur une table & ſe met à la ſervir. Elle lui tient de longs diſcours, attendant ſa réponſe, & ſe plaignant avec larmes de ſon opiniâtre ſilence; elle lui donne les inſtructions qu'elle a reçues de ſa mere. Son pere entouré de livres, remarque ſa fille, ſe leve, l'avertit, en la careſſant, que la poupée ne parle pas, & conſole la petite affligée. Cependant ſon petit frere, monté ſur un cheval de bois, accourt avec fracas à travers la ſalle. Elle jette ſur lui un regard mêlé de crainte & de tendreſſe, elle lui fait des remontrances; mais c'eſt envain! il ſe montre garçon dans tous les jeux de l'enfance! Il ne trouve de charmes que dans les chevaux & dans les équipages; l'épée & le chapeau bordé ſont l'objet de ſes deſirs. Inacceſſible à la crainte, il éclate d'allégreſſe, quand le bruit guerrier du tambour frappe ſon oreille. Mais la douceur du ſexe regne dans toutes les démarches de la jeune Enfant. Elle prend ſon frere en particulier, elle le ſupplie avec larmes de ne point ſuivre le drapeau flottant. Le courage du petit frere eſt amolli par ſes pleurs; auſſi-tôt il poſe ſon tambour

& ſon ſabre d'Houſſard, & ſe met à jouer à des jeux plus tranquilles; il ſe fait Cocher, il ſe fait Cuiſinier, & ſe conforme avec complaiſance à tous les goûts de ſa ſœur. Quelquefois elle accompagne ſa mere dans les détails de ménage, & elle l'imite dans tout ce qu'elle lui voit faire. D'autre fois d'une main incertaine elle prend l'aiguille, & dans ſes eſſais elle croit appercevoir des plantes & des arbuſtes. Souvent ſon pere, par un mouvement de tendreſſe, la prend ſur ſes genoux, & au milieu de ſes careſſes, il lui inſpire de bonne heure des idées d'un Créateur bienfaiſant de l'Univers. Le matin dès que le ſoleil s'éleve en triomphe du ſein des flots; & le ſoir ſi-tôt que la lune argentée eſt ſuſpendue au-deſſus de la forêt, déjà la piété leve avec ferveur ſes mains enfantines vers le Ciel. Le jour ſe voile-t-il des ténebres de la nuit, & le tonnerre gronde-t-il au-deſſus de ſa tête, ſon pere, au milieu de l'orage, a ſoin de préſerver ſon cœur de la crainte ſervile; il l'accoutume d'aimer ſon Créateur avec la même tendreſſe, de le craindre avec la même élevation, ſoit qu'il nous raffraîchiſſe par l'haleine des Zéphirs, ſoit qu'il marche au milieu des tempêtes. Tous les ſentimens qui ſe dévelopent dans ſon ame, il les forme à la douceur, à la nobleſſe, à l'humanité. Ainſi ſon cœur de-

vient plus ſenſible. Les moindres traces de cruauté en ſont effacées. Souvent les larmes roulent dans ſes yeux, lorſque le poulet, lorſque le pigeon expire ſous le couteau ſanglant du Cuiſinier. Elle apprend de bonne heure à compâtir aux maux d'autrui, elle portera la vertu chrétienne à ſa perfection, & ſi, contre ſon gré, elle ſe fait des ennemis, elle aimera juſqu'à ſes ennemis. Comme ſon viſage ſe colore pour peu qu'elle ſoupçonne d'avoir offenſé ſes parens. De quelle horreur elle eſt ſaiſie, avec quelle détreſſe elle ſe précipite à leurs genoux, lorſqu'en effet elle leur a manqué! Long-tems des larmes brûlantes s'échappent de ſes yeux, elle ne peut ſe conſoler de ſa faute.

La ſéduction peut-elle jamais trouver accès dans une ame, qui s'eſt familiariſée avec la vertu, qui lui demeure conſtamment fidelle, & qui abhorre juſqu'au nom du vice. Non, ſes regards éloquens ne ſont point artificieux, ſes lévres riantes & vermeilles ne ſont point trompeuſes. La beauté intérieure de ſon ame, & les qualités de ſon ſexe, croiſſent avec les grâces de la jeuneſſe. Sur des aîles dorées, ſon Ange tutelaire voltige autour d'elle; il veille ſur l'innocence de ſon ame immortelle, & fait éclore ſur ſes joues les roſes de la beauté. Comme l'ombre légere, ſon

ſommeil s'envole avec l'Aurore. Par des careſſes elle éveille ſon pere, & leve avec lui ſes mains vers le Ciel. Ce n'eſt point envain que reſonnent ſes naïfs ſoupirs; des Anges les portent au delà des nues.... Puis dans de petites hiſtoires, dans d'agréables Apologues, elle apprend des leçons de vertu. Remplie de curioſité elle s'informe de tout; elle dévore les paroles de ſon indulgent Inſtituteur, elle apprend les préceptes de bienfaiſance, les devoirs du Chrétien. Dans des Hiſtoires ſaintes elle admire la main toute-puiſſante de la Providence, & elle exalte avec tranſport toute action généreuſe. Souvent auſſi elle eſſaie de former des pas cadencés, & d'exercer la grâce & la ſoupleſſe de ſes membres. Elle captive le cœur de ſes parens. Son pere, quoiqu'enſeveli dans les travaux & dans les livres, eſt fâché de ne point entendre le bruit de ſes jeux, & ſouhaite de la voir autour de lui. Accompagnée de ſa mere, qui l'accable de careſſes, elle retourne auprès de ſon pere; & ſon pere l'embraſſe avec tendreſſe. Tranſporté de joie, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; il voit dans ſa fille un abrégé des charmes de ſa mere, & ſes regards prophétiques percent la nuit de l'avenir. Confirmé par un flatteur eſpoir, il lui prédit qu'elle fera le bonheur d'un époux, comme

il

il trouve le ſien dans la poſſeſſion de ſa mere.

Sitôt qu'avec le coucher du ſoleil le premier ſilence de la nuit deſcend ſur la terre humide de roſée, elle panche ſa tête au milieu des ſoupirs d'une piété naïve pour goûter les douceurs du ſommeil. Les ſpectres effrayans, les fantômes ſiniſtres, les pâles ombres ne voltigent pas autour de ſa paiſible couche. Des Génies bienfaiſans lui amenent d'aimables ſonges. Juſque dans ſon ſommeil elle ſourit pleine d'innocence, & le Ciel eſt peint ſur les traits de ſon viſage. Ainſi s'endort ſur une nuée de roſes un Ange, qui, par les ordres du Très-haut, traverſe les vaſtes limites de la création.

Ne vous en écartez pas, Protecteurs de l'innocence, fideles Compagnons des vertus humaines! céleſtes légions, ne vous éloignez pas d'elle! Ah, portez-la ſur vos aîles, afin que nul accident n'abrege ſes floriſſantes années! Sans ceſſe elle augmente en âge, en beauté & en vertu. Heureuſe la mere, qui t'a enfantée, ô aimable enfant! Heureux le pere, qui te conduira un jour dans les bras d'un vertueux jeune-homme, & qui verra naître de toi un peuple nombreux de petits fils!

LA JEUNE-FILLE.

Chant second.

Telle le matin la plus belle des roſes couvertes des perles de la roſée, ouvre avec pudeur ſon ſein virginal aux rayons du ſoleil; ſous la garde des épines elle brille comme le plus bel ornement du jardin; les careſſes du Zéphir la font treſſaillir, ſe replier ſur elle-même, & ſe colorer d'un plus vif éclat; exhalant les parfums les plus doux, elle eſt la Reine des fleurs, la favorite de Flore, l'image de l'innocence: telles ſe développent les grâces naiſſantes de la Jeune-fille qui commence à éprouver les ſentimens de la nature. Le folâtre Zéphir joue avec les boucles flottantes de ſa brune chevelure; les Amours regardent du haut de l'arc raviſſant, qui ombrage ſon œil victorieux de la couleur de la nuit, & lancent des traits de flâmes, qui ne manquent point d'atteindre les cœurs. Les Grâces ſourient ſur ſes joues arrondies. La candeur & la décence ouvrent ſes lévres, trempées dans

la couleur du pourpre, & font voir deux rangs de dents auſſi blanches que des perles. Son haleine ſuave eſt auſſi pure que l'air; & ſon ſein éblouiſſant, ſoulevé par des ſoupirs, eſt plus blanc que le lis. Confuſe la Belle s'en apperçoit, rougit, & pour couvrir ſes appas ſéduiſans, elle a ſoin d'étaler davantage les fleurs qui parent ſa gorge. Avec une noble décence elle marche comme une Déeſſe. Le Jeune-homme la ſuit des yeux, & déjà ſa liberté eſt en danger. Elle eſt la Reine de ſes Compagnes, la plus belle de ſes ſœurs; cependant aucune penſée d'orgueil, aucun deſir de volupté, ne trouble la ſérénité de ſon ame. L'Innocence, comme un Ange tutelaire, accompagne tous ſes pas; la chaſteté ſans reproche lui ceint le front d'une couronne de fleurs. Son air gracieux diſſipe les ombres de la nuit, & déſarmeroit un Barbare. Tranſportés de joie, ſes fortunés parens, obſervent ſes demarches ſolitaires, qu'elle couronne ſecrétement par des actions de vertu que le monde ignore, mais qui ne ſont pas inconnues au Ciel qui veille ſur elle. Sa priere, telle que la vapeur d'un ſacrifice, s'éleve le matin au-delà des nuées. Auſſitôt le plus beau des Séraphins, ſon Ange tutelaire, deſcend de l'Empyrée, & plane autour d'elle; ſon regard impérieux écarte loin d'elle toute

ſéduction, tout deſir de vanité, tout goût d'une vaine parure, toute médiſance, & tous ces vices ſi ſouvent cachés ſous les attraits d'une éblouiſſante beauté. Jamais elle ne laiſſe échapper ſes heures ſans les mettre à profit; car elle s'occupe des ſoins du menage, & ſans craindre la fumée ſi redoutée des Belles, elle oſe pénétrer dans la cuiſine. Quelquefois elle va dans le jardin, & de l'onde argentée, elle rafraîchit la roſe, ſon image, la renoncule panachée, ou elle donne des noms aux œillets. Souvent auſſi, s'établiſſant à ſon métier, elle crée ſur le vide d'un cannevas des campagnes éclairées, des arbres touffus, & des fleurs colorées; ou elle ourdit la ſoie brillante pour la parure ſimple de ſes cheveux châtains, & ſe fait elle-même tous ſes atours, atours naturels & charmans, que ſes jalouſes Compagnes ſont contraintes d'admirer, ſans pouvoir les égaler.

Le ſoir, lorſque le ſilence & le repos s'abaiſſent ſur la terre, & que la lune gracieuſe eſt ſuſpendue au-deſſus des vallées ſolitaires, elle marie ſa voix enchantereſſe aux accords du luth ou du claveſſin. Alors les tilleuls inagités qui ombragent ſa paiſible demeure, écoutent la divine harmonie; plein d'émulation le Roſſignol y mêle ſes accens; le ruiſſeau murmurant coule plus lentement;

les Zéphirs balancés ſur des roſes ſont aux écoutes; les Nayades ravies élevent leurs têtes hors des flots, accourent ſur le rivage, & forment des pas cadenſés, au ſon des concerts de la Belle; tandis que l'aſtre de la nuit, contemplant leurs danſes, brille avec plus de clarté dans les plaines du firmament.

Souvent encore elle prend un livre inſtructif, elle écoute les chants d'un Poète immortel, ces chants ſublimes & harmonieux des Bardes Inſtituteurs de la vertu. Elle ne prête point l'oreille aux airs voluptueux de Lesbos, ou aux molles chanſons de Théos. Mais elle écoute avec tranſport les concerts des Muſes de Sion, elle aime ces chants, faits à ta gloire, ô divine vertu! elle abhorre ceux qui ne reſpirent que la volupté, où qui n'ont été enfantés que dans l'ivreſſe du vin. Des Romans frivoles n'infectent point ſon cœur de la peſte de la riante volupté. L'aimable Paméla, l'héroïque Clariſſe, la digne Byron ſont ſeules admiſes dans ſa ſociété. Les Muſes, il eſt vrai, l'ont fait puiſer elle-même dans la fontaine Caſtalienne; ſouvent des vers ingénieux coulent de ſa plume créatrice; mais elle ne cede pas trop légérement aux ſollicitations de ſes aveugles flatteurs de ſe montrer aux yeux du Public ſur les hauteurs du

Pinde, & de ceindre ſon front de la couronne de laurier.

Ainſi coulent ſes jours, remplis d'innocentes joies & de paiſibles plaiſirs. Les bruyantes fêtes de l'extravagance, ne ſont point pour elle. Elle aime la danſe, mais non ces Maſcarades nocturnes, où d'inſolens Satyres, excités par la malice, le vin & la volupté, tâchent de ſéduire la vertu. Abandonnant la chaſſe ſanglante à un ſexe plus intrépide, elle ne précipite point d'un plomb mortel la Biche qui fuit dans la forêt, elle n'arrête point de ſon tonnerre la timide Alouette, qui s'éleve en chantant dans les airs. Elle ne preſſe point les flancs d'un fougueux Courſier, & jamais elle n'a couvert d'un chapeau ſon front ſerein & gracieux. Pourquoi la douceur de la femme, s'offriroit-elle aux yeux ſous l'armure brillante de la terreur. Eh, ſes attraits ne ſont-ils pas aſſez puiſſans? Qu'a-t-elle beſoin d'armes? Son modeſte vêtement releve plus ſa beauté que le plumet & l'habit d'Amazone.

Parée de toutes les vertus, elle s'attire les regards d'un noble Jeune-homme, unique eſpoir d'une famille honnête. Il éprouve le doux charme des yeux de la Jeune-fille. Ses regards paſſionnés ſont l'expreſſion de

l'amour le plus fidele. La Belle remarque les flâmes ſecretes qui brûllent dans ſon cœur; à cette vue un éclat plus vif ſe répand ſur les roſes de ſes joues, & tandis que le Jeune-homme baiſe avec tranſport ſa main, un doux & tendre embarras rehauſſe chacun de ſes attraits. D'un air timide elle détourne la tête & rougit. Cependant ſon Adorateur interdit, craint de l'avoir offenſée, & ignore ſon triomphe. Mais ſon image ſéduiſante ſera toujours préſente aux yeux de la Belle. Quand aux heures du ſoir elle ſera retirée dans ſon appartement ſolitaire; & que la mélancolie, compagne des Amans, viendra la trouver, ou quand elle portera ſes pas errans ſous d'épais feuillages, & qu'elle s'abandonnera à ſes douces rêveries, alors elle s'imaginera voir ſon tendre Amant, & entendre encore les accens ſéduiſans de ſa voix. Son cœur forme enſuite le vœux ſecret d'être entiérement à lui. Le Jeune-homme cependant reſte long-tems incertain de ſon ſort; une longue ſuite de jours, ſert de triſte épreuve à ſa foi & à ſa tendreſſe. L'Amour enfin ſe déclare pour lui & le fait triompher. Le tendre Hymen allume le flambeau nuptial; & tandis que les parens verſent des larmes de joie, les jeunes Amans vont former à l'Autel les

nœuds éternels de leur union. Le Ciel bienfaiſant, verſe ſur les époux ſes bénédictions. Les cris d'allégreſſe retentiſſent de toutes parts, & annoncent leur bonheur à la ville, juſqu'à ce que du haut de l'étoile du ſoir l'Amour donne le ſignal, & que l'épouſe, non ſans quelque larmes & quelque réſiſtance, ſe voie ravir de ſa tête la couronne nuptiale.

LA FEMME.

CHANT TROISIEME.

HEUREUX l'homme, à qui Dieu donne pour récompenſe une Femme vertueuſe! elle remplit ſon cœur de joie; elle amene les richeſſes dans ſa maiſon. Voyez avec quels charmes, avec quel ſérénité, elle marche, ſemblable à une des Immortelles. Ses regards enchanteurs diſſipent les ſoucis, ainſi que les rayons du ſoleil diſſipent les brouillards. D'aimables enfans ſe ſuſpendent aux plis de ſa robe, comme les Amours ſont ſuſpendus à la ceinture de Cypris. La douceur de ſes diſcours pénétre juſqu'au cœur de ſon époux, qui, levant ſes yeux vers le Ciel, exalte ſon bonheur, & rend grâces à la Providence de lui avoir fait trouver les délices d'Eden ſur la terre.

Il eſt beau de demeurer ſur le bord d'un fleuve majeſtueux, d'envoyer ſes propres voiles au-delà de l'Océan, & de faire paître, dans de gras pâturages, de nombreux troupeaux; il eſt beau de voir la troupe des

Moiſſonneurs, ſcier le bled dans ſes propres champs, couverts de richeſſes, ou de voir tirer d'une abondante mine les tréſors de la terre; il eſt beau de vivre dans le ſein de la gloire, de ſe livrer à la gaieté dans un cercle d'amis, d'être exempts des ſoucis d'un Monarque, & de pouvoir en diſpenſer les faveurs.... mais il eſt bien plus beau, de pouvoir rendre des actions de grâces au Ciel dans les bras d'une Femme vertueuſe.

Telle que l'Aurore quitte le ſein des flots, ainſi elle quitte la couche de ſon époux, & ſe leve comme le ſoleil pour répandre la gaieté dans ſa maiſon. Des eaux artificielles ne mouillent pas ſes joues de roſes; elle lave ſon viſage gracieux dans l'onde pure d'une fontaine, & elle eſt belle comme Vénus ſortant du bain. Les heures ne ſe paſſent point à la parure de ſa flottante chevelure. Elle n'étale point une vaine pompe dans l'étoffe du Japon; un vêtement blanc flotte ſur ſa taille avantageuſe, & une fleur à demi-écloſe orne ſon front ouvert. Ainſi parée elle éveille ſon époux par le doux baiſer du matin. Aſſiſe avec lui pour prendre du thé, elle raſſemble autour de la table leurs aimables enfans. Les ſoins de l'état appellent-ils le matin ſon Mari, elle ſe retire ſous les ombres de ſon jardin champêtre, & travaille à l'aiguille ſous le feuillage

des tilleuls, tandis que ſon petit garçon cueille des fleurs ſur le gazon pour former une guirlande à ſa ſœur, ou qu'il pourſuit la grenouille à travers l'herbe humide, & qu'il cherche à attraper le papillon bigaré. Souvent auſſi elle va viſiter ſa baſſe-cour, & pendant qu'elle contemple ſes poules huppées, un eſſaim de colombes ſe précipite avec bruit du haut du toît & aſſiége ſa Maîtreſſe. Puis elle diſpenſe ſes ordres à la cuiſine, où bien elle deſcend elle-même dans les antres du Dieu de la treille, & prend ſoin des tréſors du Rhin & du jus de la grappe de Tockai. Elle inſtruit ſes fils dans les principes de la vertu; elle donne à ſes filles des leçons d'innocence & de modeſtie, éminentes prérogatives de leur ſexe. Loin de s'en rapporter aux ſoins du peuple mercenaire, ou d'une gouvernante ſuperſtitieuſe pour former le cœur ſenſible de ſes enfans, elle emploie le charme de la perſuaſion pour leur eſquiſſer ces belles actions, ces ſublimes hiſtoires qui inſpirent à leurs jeunes ames des ſentimens de vertu.

Ah! qu'elle coule une heureuſe vie! Quelle tendreſſe elle a pour ſon époux, à qui les années ne paroiſſent que des jours, & les heures des minutes! Jamais le flambeau de la jalouſie n'a porté le feu dans ſon cœur; jamais il n'a conçu dans ſon ame le

moindre doute ſur la foi & ſur la chaſteté de ſon épouſe. Jamais le brillant ſuborneur de l'Innocence, le faux bel eſprit, & le babillard écervelé n'entourent ſa table à thé. On ne la voit point fréquenter avec oſtentation des Dévotes qui profanent le matin par la priere & le ſoir par la médiſance. Le deſtin de Zaïre lui arrache des larmes de compaſſion, & le flegme d'Orgon (1) l'amuſe & la fait rire. Quand elle eſt aſſiſe à ſon claveſſin, elle en tire les plus brillans accords, & remplit de joie le cœur de ſon époux. Par de petites hiſtoires, qu'elle ſait orner avec grâce, & relever avec goût, elle ramene ſouvent ſur le viſage de ſon époux la gaieté & l'enjouement. Il la révere, il l'adore, & chaque jour il voit augmenter le charme de ſes yeux & la beauté de ſa vertu. Il la rend heureuſe par ſon amour; elle ne reſpire que pour lui, & ſi elle forme des deſirs dans ſon ame, ce ſont les deſirs de lui plaire. Oh, quel nuage offuſque ſon viſage, lorſque le devoir lui arrache de ſes bras ſon fidele époux. Triſte elle le ſuit des yeux, & ſes tendres regards ſont long-tems attachés ſur le char qui s'éloigne, juſqu'à ce qu'une vallée envieuſe le dérobe, ou qu'une montagne couverte de bois s'éleve entre

(1) Orgon eſt un perſonnage *du lot de la loterie*, Comédie de M. *Gellert*.

elle & lui. Solitaire la ſeule eſpérance hâte alors la lenteur des heures; à peine ſes enfans empreſſés peuvent-ils adoucir l'amertume de ſa douleur. Mais enfin le cor du Poſtillon ſe fait entendre, & la roue bruyante ſuſpend ſa courſe. Auſſi-tôt elle vole à ſa rencontre, elle le preſſe contre ſon cœur palpitant, & le ramene en triomphe aux enfans raſſemblés. Ses tendres regards fixés ſur ſon époux, elle ne peut ſe raſſaſier de le voir & de le contempler. Ainſi les jours s'écoulent, tels que des fêtes de rejouiſſance.

Long-tems elle goûte le céleſte bonheur du plus tendre amour. La fraîcheur de la ſanté couronne ſes jours : le Ciel bienfaiſant verſe ſur elle ſes plus riches bénédictions. Son époux eſt l'appui de l'état reconnoiſſant; & l'éclat des honneurs dont il eſt environné rejaillit auſſi ſur elle. Ses enfans, ſemblables à de jeunes Anges, croiſſent autour d'elle & s'embelliſſent ſans ceſſe. L'ame remplie de juſtes eſpérances, elle promene ſouvent ſes regards dans les riantes perſpectives de l'avenir, & médite le bonheur de ſa famille. Le chœur des Séraphins laiſſe tomber ſur elles des regards de ſatisfaction, car ſouvent ſes prieres s'élevent au trône de l'Etre ſuprême. Son cœur pouſſe des ſoupirs enflâmés, & fait éclore des penſées

divines ; la Toute-puiſſance exauce les vœux de cette mere tendre, & la comble de ſes bénédictions. De quel air reſpectable elle ſe leve de ſa priere ſecrete, & quelle ſérénité régne dans ſes yeux, éclaircis par les larmes de la piété. Avec quelle tendreſſe elle embraſſe ſon Bien-aimé ſur les jours duquel elle vient d'implorer la Divinité ! C'eſt ainſi qu'ils vivent long-tems, & qu'ils donnent à notre ſiecle corrompu l'exemple d'une tendre union, & d'une foi conſtante. La gloire de ſon ſexe, elle emporte les ſuffrages en tous lieux. C'eſt ainſi qu'elle s'approche de plus en plus du ſoir de ſa vie : dans les orages de l'affliction, qui ſe formeront au-deſſus de ſa tête, elle ne perdra point la force ni le courage.

LA FEMME AGÉE.

CHANT QUATRIEME.

TOUCHE, ô Muſe! touche plus foiblement les cordes de ta lyre! Que tes chants ſolitaires reſpirent déſormais une douce mélancolie, la tranquillité de l'ame, & l'éloignement du tourbillon du monde. Ainſi que les jours de l'Automne lorſqu'ils viſitent la terre ne ſont point parés de l'éclat de l'Eté ; cependant le Ciel couvert de nuages grizâtres, qui offuſquent la face de ſoleil, n'eſt point dépourvu d'agrémens; toute la nature pleine de gravité, pleine de réflexion, ſemble ſe concentrer en elle-même: tels s'écoulent les jours de la Femme âgée conſommée dans la ſageſſe. Les larmes d'une douleur récente n'arroſent plus les cendres de ſon époux, mais les nuages d'une mélancolie plus tranquille ſe répandent ſur le reſte de ſes jours. L'âge a couvert de boucles argentées ſa tête vénérable. Le tems, ce deſtructeur de toutes choſes, a laiſſé ſur ſon viſage de brillans débris

d'une rare beauté. L'ordre & la propreté régnent autour d'elle; par-là elle adoucit l'aſpect de la vieilleſſe. Son ajuſtement ſimple & modeſte porte encore en ſecret le deuil de ſon époux. Eloignée du bruit & du tumulte du monde, elle dérobe ſa vie à la troupe des joies inſenſées, aux ſociétés frivoles, & à l'attirail bigaré de la vanité. Jamais la cenſure ne l'a vue préſider à la table du jeux, & dans des aſſemblées nocturnes où tant de viſages flétris deshonorent leur vieilleſſe. Elle coule des jours paiſibles & ſolitaires. Déjà depuis long-tems elle a donné des Maris à ſes dignes filles; déjà depuis long-tems elle a vu les fils de ſes fils. Sa maiſon, comblée de richeſſes, jouit d'une paix profonde. On n'y entend point murmurer la pieuſe calomnie des hypocrites; on n'y entend pas non plus la voix d'une dévotion faſtueuſe reſonner chez elle & faire hommage au Ciel. D'un air grave & majeſtueux elle préſide le ſoir au milieu d'un cercle attentif de petits-enfans, & inſpire à leurs jeunes cœurs des principes de vertu, appuyés par ſon exemple. Inſtruite dans l'hiſtoire de tous les âges, elles ſait l'art de la rendre intéreſſante. A meſure qu'elle raconte, le cercle ſe réſerre autour d'elle, & dévore les paroles qui ſortent de ſa bouche, juſqu'à ce que le ſilence de minuit deſcende

ſur la terre & que le doux ſommeil appeſantiſſe leurs paupieres. Familiariſée avec la mort, & occupée de l'avenir, elle prie ſouvent l'Etre ſuprême, & elle viſite avec un eſprit de piété les temples des Chrétiens. Dans une longue expérience, elle avoit vu s'écouler bien des années, mais toujours elles n'étoient pas marquées par la joie. Toutefois l'infortune même l'a rendue plus ſage : elle eſt l'oracle de ſon voiſinage. Ses prairies ſont tapiſſées de la verdure la plus fraîche, & ſes guérets ſont couverts des moiſſons les plus riches. Sur ſes rians côteaux le ſeps de la vigne plie ſous le poids du raiſin : car comme elle craint le Seigneur, le Ciel exauce ſes prieres. Souvent un tendre époux lui doit la conſervation d'une Compagne chérie, qui, dans la nuit de la triſteſſe, lorſqu'elle ſuccombe ſous la douleur, & qu'elle ne ſent pas le bonheur de porter le doux nom de mere, reçoit d'elle de la conſolation & du ſecours. Elle fait donner de ſages conſeils, à une jeune-femme, inexpérimentée dans les ſoins de menage, & embarraſſée dans les affaires domeſtiques. Cette femme prudente introduit l'ordre dans la maiſon de ſa jeune amie, & bientôt ſon ménage prend une face nouvelle. Maintenant les chevaux partent avec le jour pour les champs. Les mains des

ſervantes laborieuſes rempliſſent de nouveau les fuſeaux poudreux, & couvrent d'une toile éblouiſſante les vergers d'alentour. Les troupeaux reviennent des pâturages portant avec peine l'abondance de leur lait. Le Berger, devenu plus fidele, fait reſonner en chantant le ciſeau, & remplit les magazins d'une toiſon précieuſe. Les greniers gémiſſent ſous le poids du bled doré. C'eſt ainſi qu'elle ramene le travail dans la demeure de l'oiſiveté, & qu'elle y fait régner l'ordre & l'induſtrie.

Ses tréſors ne ſe rouillent point ſous les verroux; elle s'en ſert pour ſoutenir l'indigent. Elle a vu une jeune-fille, douée de modeſtie & de beauté: mais, plongée dans une affreuſe miſere, elle couroit riſque de devenir la proie d'un opulent ſuborneur, lorſqu'elle la prit dans ſa maiſon, &, l'adoptant pour ſa fille, la donna avec une riche dote à un homme de bien, qui déſormais lui rend grâces de ſon bonheur. Elle ſait découvrir l'indigence modeſte, qui ſe cache & qui languit en ſecret dans la miſere, & elle l'arrache à la honte de la mendicité. La vive reconnoiſſance ignore le nom de ſa bienfaitrice. C'eſt ainſi qu'elle couronne ſes jours par des actions de généroſité.

Souvent dans le ſilence de la nuit, lorſ-

que ſon ame divine s'élance au-delà du tombeau, & qu'elle conſidere l'éternité, elle entend, ſaiſie d'un ſaint enthouſiaſme, les voix des Séraphins qui l'appellent dans les Cieux. Souvent auſſi il lui ſemble voir, parée d'un immortel éclat, l'ombre de ſon époux qui l'a précédée dans le chemin de l'éternité, & qui maintenant invite ſa compagne ſous les céleſtes berceaux. Le cœur lui treſſaillit, & bientôt ſa tête s'inclinant ſur le lit de la mort, elle marque d'un eſprit prophétique l'heure de ſon trépas. Ses filles pleurent autour d'elle; au pied du lit funebre ſont aſſis ſes dignes fils, ornemens de l'Etat, & mouillent ſes mains de leurs larmes. Elle voit ſes petits-fils raſſemblés autour de ſon chevet, & de fidels ſerviteurs plongés dans la douleur. Alors, ranimant pour la derniere fois ſes forces, elle leve ſa main & les bénit tous. D'un viſage ſerein elle voit l'Ange de la mort s'approcher. Cet Ange venu pour la chercher, n'a rien de terrible pour elle; ſon ame docile, ſe ſéparant doucement de la matiere, ſuit ſon conducteur au-delà des aſtres, & joint la milice céleſte qui la mene en triomphe au trône de la Toute-puiſſance. Là elle reçoit pour ſa récompenſe le brillant diadême.... Cependant la voix de la triſteſſe retentit dans toute la ville. Les larmes des pauvres,

les larmes des orphelins, ſe mêlant aux larmes des enfans. Le ſon de la cloche gémit à travers les ombres de la nuit. Le char funebre, ſuivi d'un long cortége de dueil, s'achemine lentement vers le lieu de ſa ſépulture. La tombe glacée reçoit enfin ſon corps; mais ſa mémoire ne périra pas. Le marbre ſuperbe n'annonce point ſes louanges, mais les cœurs les annoncent, les cœurs dans leſquels elle vivra à jamais.

LE PRINTEMS,

POÈME;

PAR M. DE KLEIST.

CE Poème fait époque dans la Poésie Allemande. C'eſt un des premiers Ouvrages de réputation, compoſé en vers hexamétres, à l'exemple des vers Grecs & Latins, & M. *de Kleiſt* partage avec M. *Klopſtock*, la gloire d'avoir introduit dans ſa langue un rhythme dont aucune des langues modernes n'eſt ſuſceptible. Le Printems & les premiers chants de la Meſſiade ont paru dans la même année, c'eſt-à-dire, en 1749. Jamais Poème Allemand, malgré les cris des petits eſprits, n'a eu un ſuccès plus prompt ni plus brillant; des éditions multipliées purent à peine ſatisfaire la curioſité des Lecteurs. M. *de Kleiſt* s'étoit propoſé de donner ſucceſſivement les Quatre Saiſons; il avoit même déjà commencé l'Eté dont il avoit lu des fragmens à ſes amis; mais une nouvelle lecrure qu'il fit de Thomſon, le découragea

de ſon entrepriſe, & la lui fit entierement abandonner.

Le Printems, a été traduit dans preſque toutes les langues. La traduction que j'avois donnée de ce Poème dans le Journal étranger (1), ayant été faite ſur une ancienne édition, je l'ai refaite ſur celle que l'Auteur avoit préparée avant ſa mort, & à laquelle il avoit fait des changemens conſidérables. Ainſi la traduction que je donne ici eſt en grande partie nouvelle. Qu'on me permette encore de rapporter un ſeul paſſage des réflexions de M. l'Abbé *Arnaud* ſur ce Poète. « Avec quel » art, dit-il, M. *de Kleiſt* varie ſes deſcrip» tions! Quelle adreſſe & quel bonheur » dans ſes contraſtes! Ici, pour don» ner encore plus de ſaillie & d'effet » aux touches fraîches & brillantes dont » il peint le Printems, il place à côté » l'image triſte & lugubre de l'Hiver. Là, » aux fureurs des Courſiers & des Tau» reaux que l'Amour aiguillonne, il op» poſe les ardeurs paiſibles & innocentes » des Oiſeaux; à la voix impétueuſe des » orages & des torrens, le doux murmure » des ruiſſeaux & du Zéphir. S'il ceſſe un » moment de peindre aux ſens le ſpecta-

(1) V. le volume d'Avril 1760, & les excellentes réflexions dont M. l'Abbé *Arnaud* a accompagné cette traduction.

» cle enchanteur de la nature, c'eſt pour
» intéreſſer encore davantage en peignant
» les mouvemens de ſon cœur : mouve-
» mens ſi naturels, ſi intimement liés aux
» objets qui les ont fait naître, qu'il eſt
» impoſſible de ne les pas partager avec
» lui. Tous ſes Épiſodes ſont agréables,
» & loin de détruire l'unité du ſujet, ils
» l'animent & l'embelliſſent infiniment,
» M. *de Kleiſt* connoiſſoit les Anciens &
» regardoit la Nature ».

LE PRINTEMS,

POÈME.

RECEVEZ-MOI, ombrages ſacrés! voûtes élevées & touffues, aſiles des graves méditations, recevez-moi! inſpirez-moi des accords nouveaux à la gloire de la nature rajeunie!.... Et vous riantes prairies entrecoupées d'un labyrinthe de ruiſſeaux! vallons couverts de roſée & de fleurs! je veux reſpirer le bonheur avec vos doux parfums. Collines charmantes! je veux errer ſur vos ſommets embaumés, & chanter ſur des cordes d'or la joie, qui, du ſein de ces campagnes fortunées, ſourit de toutes parts autour de moi. Ma voix retentira dès l'Aurore, & le brillant Heſpérus entendra encore mes chants.

Le Printems, couronné de fleurs naiſſantes, vient de deſcendre du Ciel ſur une nuée vermeille. Son haleine divine s'eſt fait ſentir dans toute la nature. La neige auſſitôt s'eſt précipitée des montagnes, les torrens ſe ſont échappés de leur rive, les nuages ſe ſont fondus en pluie, la prairie a été battue par

par les vagues, l'habitant des campagnes a été épouvanté..... Le Printems a soufflé encore une fois, & les brouillards se sont retirés & ont rendu à la terre sa riante sérénité; les plaines se sont abreuvées de l'onde, les rivieres ont recommencé à couler dans leurs lits bordés de roseaux. L'Hiver, il est vrai, profitant des nuits sombres, est encore venu visiter nos climats, &, secouant ses aîles redoutables, a répandu sur nos champs les frimats & la gelée. Il appelloit les tempêtes indomptables; elles accouroient avec une voix tonnante des antres du pole septentrional; elles dévastoient les forêts gémissantes, elles soulevoient les mers dans leurs profonds abîmes..... Mais le Printems a fait encore une fois sentir son souffle vivifiant, & l'air est devenu plus doux. Un tapis, tissu de fleurs & d'arbrisseaux a couvert les vallées & les côteaux. Les ombres ont commencé à descendre du hêtre; des chants harmonieux ont rempli le crépuscule des bocages. Le soleil lance ses regards dans les ruisseaux, & les ruisseaux roulent des étincelles. Les parfums rempliſſent l'atmosphere; & les flûtes des Bergers réveillent les échos assoupis.

O vous, dont l'ame abusée, semblable aux nuits sombres de l'Hiver, n'est visitée par aucun rayon de joie, ne passez plus vos

jours fugitifs à gémir dans la triſteſſe & dans la mélancolie. C'eſt à l'ambition rampante, à la vengeance enflâmée, à l'avarice inquiéte, à l'envie blême, à s'affliger & à ſe punir. Vous êtes nés pour la félicité : la douleur outrage l'innocence & la vertu. Savourez la volupté ! C'eſt pour vous qu'elle eſt faite ! voyez les plaiſirs voler & reſonner dans les airs, reverdir & ruiſſeler dans les vallons.... Et vous, images du Printems, jeunes Beautés ! Ah, fuyez la priſon dorée des villes, où vous reſpirez à peine ! Venez ! Écho vous invite, Zéphir attend pour ſe jouer dans les ondes de votre chevelure, que vous traverſiez en danſant les vallées & les bocages, ou que, repoſant au bord du ruiſſeau, vous cueilliez des violettes pour en orner vos ſeins mobiles...,

Là, je vois un roc ſuſpendu & revêtu de ſapins toujours verts ; de ſon ombre il couvre la moitié de la riviere azurée : c'eſt-là que je veux m'aſſeoir ſur la verdure,,,. Ah quelle allégreſſe éclate de toutes parts, & anime ces campagnes ! J'apperçois des villages paiſibles & des troupeaux, des collines & de forêts ! Où mon œil errant ſe repoſera-t-il ? Sera-ce ſur ces moiſſons verdoyantes, qui s'étendent en parterres émaillés de fleurs, & qui ſe perdent dans un vaſte lointain ? Sera-ce ſur cet étang couronné de boſquets,

de roſiers & d'aubépines.... Mais tout-à-coup l'impétueuſe Baltique entraîne mes regards ; elle offre à mes yeux un abîme azuré de vagues bondiſſantes. Le ſoleil radieux y plonge ſon Ciel parſemé d'étoiles. Les Géants des eaux, reprenant une nouvelle exiſtance, parcourent les plaines immenſes.... Vois, Muſe champêtre, vois ces vergers plein de nobles Courſiers ! Ils dreſſent leur col ſuperbe, & frappant la terre de leurs pieds, ils henniſſent tranſportés de volupté, & la forêt de ſapins répéte leur henniſſement. Un troupeau de Geniſſes tachetées, conduites par le grave taureau, traverſe les bruyeres marécageuſes qui entourent la métairie. Une avenue de peupliers & de ſaules, conduit à cette demeure ruſtique, derriere laquelle s'éleve un côteau de vignes, orné de thyrſes. Mais il n'en eſt qu'une partie qui brille aux rayons du ſoleil ; les ombres des nuages couvrent l'autre de leur crêpe lugubre ; cependant les nuages fuient, & les rayons courent d'une extrémité à l'autre. L'Alouette s'éleve dans les airs, & voit déjà bien loin au-deſſous d'elle les vallons fortunés : elle s'arrête en planant & en chantant d'allégreſſe. Les accens de ſon chant varié, charment le Laboureur. Il écoute en élevant ſes regards vers le Ciel ; puis, s'appuyant ſur la vacil-

lante charrue, il trace des ſillons dans le ſein de la terre. Le Semeur que pourſuivent les Pies & les Corneilles, marche après lui d'un pas meſuré & jette la graine dorée que la herſe couvre d'une couche unie.... Ah! puiſſe l'induſtrieux Laboureur, ne répandre la ſemence que pour lui! Puiſſe le fruit de la vigne étancher ſa ſoif! puiſſent les rameaux chargés de fruits ſavoureux ſe courber pour lui offrir ſa nourriture. Mais la guerre impitoyable, accompagnée de la famine dévorante & de ſes légions farouches, ne détruit hélas! que trop ſouvent ſes travaux & ſes eſpérances. Semblable à la grêle, lancée par l'orage, elle écraſe les épis nourriciers, elle arrache les ceps de la vigne, elle embrâſe les villages & les forêts : ſpectacles affreux dont elle fait ſon barbare plaiſir!... Où ſuis-je? des montagnes lointaines, couvertes d'armes meurtrieres, jettent des éclairs & tonnent; des bouches d'airain vomiſſent des nuages de feu, & lancent des carreaux à l'entour. Des cadavres ſanglans couvrent une affreuſe arêne. L'Aſtre du jour ſe couvre d'épais nuages, pour ſe dérober à ce ſpectacle funeſte.... Voyez ce jeune-homme à la fleur de ſon âge! Il appuye ſa tête ſur ſon compagnon, il arrête encore ſon ſang bouillonant & ſon ame fugitive; il eſpere revoir encore l'Amante qui lui fut promiſe, il

eut que ſes levres défaillantes cueillent encore ſur une bouche adorée, le prix de ſa longue fidélité. Cependant un fer meurtrier l'acheve.... Son épouſe future, fondante en larmes, ne lui ſurvivra pas: en eux périra une race nombreuſe, peut-être même un *Socrate* ou un *Virgile*.

O vous à qui des peuples libres ont confié le gouvernail de l'autorité ſuprême & les tréſors de la terre, ah! vous les faites périr par leurs propres armes! Eh quoi, Peres des hommes! ſi vous deſirez d'avoir un plus grand nombre d'enfans pour les rendre heureux! ah du moins ne les achetez pas au prix du ſang des premiers-nés.... Ecoutez-moi, Princes, afin que Dieu vous écoute! Rendez au Moiſſonneur ſa faucille, rendez au Laboureur ſes chevaux. Déployez vos voiles ſur l'Océan, & moiſſonnez les richeſſes des îles de la mer. Formez des pépinieres d'hommes, placez-y de ſages gardiens. Recompenſez par la conſidération, par les honneurs, ceux dont la lampe nocturne éclaire toute la terre Cherchez dans les humbles chaumieres, ſi quelque ſage n'y a pas établi ſa retraite, éloigné des palais des Grands, & donnez-le au peuple pour qu'il ſoit ſon juge, pour qu'il abatte le vice revêtu de la pourpre, & qu'il releve l'innocence éplorée....

Viens, ô Muſe! contemplons dans ce vallon la demeure & les occupations domeſtiques de l'homme champêtre... Là, on ne voit point le marbre de Paros s'élever en colonnes, ni former des Athletes. Les eaux éloignées n'y ſuivent point la voix puiſſante de l'art. Un arbre, ſous lequel ſon maître a vu paſſer trois générations, ombrage une maiſon, tapiſſée de pampres, & protegée d'une haie d'épines & de ſureaux. On apperçoit au milieu de la cour un vivier, dans lequel me reçoit un ſecond Ciel, avec des nuages roulans, tandis que l'autre s'étend au-deſſus de moi, & me préſente un abîme immenſe! La Poule, les plumes hériſſées, ſe déſole autour des bords, & rappelle les canetons qu'elle vient de couver. Ceux-ci fuient la voix de leur mere adoptive, & barbottent dans le vivier dont ils rongent les roſeaux. Les Oies, allongeant leurs cous & pouſſant des ſifflemens aigus, avec les aîles étendues, chaſſent de leurs petits le Barbet au long poil: alors leurs enfans, couverts d'un tendre duvet, commencent leurs jeux, plongent la tête dans l'eau, ſe ſuſpendent en équilibre & font voir leurs pieds qui rament.... Plus loin court une jeune fille affairée, ſa petite corbeille bigarée ſous le bras, pourſuivie par les Poules empreſſées. Elle s'arrête enfin & les attrappe en feignant

malicieuſement de leur jetter quelque choſe : mais tout-à-coup elle les inonde d'une pluie de grains, & les regarde ſe béqueter & ſe battre. Là-bas dans une grotte obſcure, le Lapin blanc eſt aux écoutes; il tourne ſes yeux rougeâtres, s'avance enfin d'un air timide vers la haie, & ſe met à brouter le ſerpolet. La Colombe au plumage doré, ſort en roucoulant de ſa cellule : de ſa patte pourprine elle ſe gratte le cou nuancé, & de ſon bec elle s'épluche la gorge; puis arrangeant ſes aîles, elle prend ſon vol vers ſon amant qui l'attend perché ſur le toît. Celui-ci tranſporté de jalouſie & couroucé de ſon long retardement, ſe retourne avec fierté, & la gronde; mais bientôt touché par les careſſes de la Belle, il s'approche & gémit. Alors ces amants ſe prodiguent mille baiſers! juſqu'à ce qu'ils fendent l'air d'une aîle légere, & qu'ils ſe joignent à leurs compagnes qui planent au-deſſus du jar[illegible]e vous ſuis, où vous voulez me conduire, tendres Colombes! je vous ſuis. Que ce jardin fleuri jette d'éclat! que ce boſquet exhale de parfums. Le Zéphir joyeux folâtre dans les nuées de fleurs qui tombent des arbres; ils les porte vers le Ciel, & il s'abat avec elles comme une douce pluie. Ici le téméraire Navigateur n'a point planté les végéteaux ſauvages de l'Indien; des arbuſtes rares ne ſe mirent pas dans

les fenêtres de la maiſon. Le *beau* qu'accompagne l'*utile*, a ſeul des charmes pour l'homme champêtre. Au travers de cette longue route de noyers, le Ciel ſe montre chargé de nuages fugitifs; & dans le lointain on apperçoit des campagnes coupées par des lacs & par des vallons, couvertes de buiſſons & couronnées par l'azur des montagnes. Mon œil parcourt encore une fois cette ſcene & il eſt obligé de la quitter; il en eſt une plus proche qui attire mes regards.... O Tulipe, qui t'a rempli ton ſein épanoui de toutes les couleurs du ſoleil? Je te ſaluerois du nom de Reine des fleurs, ſi la Roſe divine n'avoit pas pour elle la beauté de ſa forme, la varieté de ſes feuilles, la vivacité de ſon coloris, ſi elle n'avoit pas ſon trône éminent hériſſé d'épines, & ſes parfums conſtans. La voilà qu'elle me ſourit à travers ſon bouton, la Roſe tant célébrée. Là, le Muguet perce ſes feuillages & déploie l'argent de ſon pétale; ici la Jacinte bleue me préſente ſon calice rempli d'odeurs fraîches; plus loin la Girofflée jaune répand ſes exhalaiſons balſamiques & ſes rayons dorés. Cependant la modeſte Violette voit ſans jalouſie les fleurs plus préſomptueuſes, ſes voiſines, exhaler faſtueuſement leurs parfums; elle renferme les ſiens, & les reſerve pour la ſoirée qu'elle veut rendre plus délicieuſe que le jour:

Image des grandes ames, qui n'ont pas beſoin d'être excitées, ainſi que de vils Athletes, par un cercle de ſpectateurs, mais qui, vertueuſes par amour pour la vertu, répandent dans le ſecret les parfums de la bienfaiſance. Voyez le Paon ſe pavaner ſur ce parterre émaillé de fleurs ! Là toutes les eſpeces d'Auricules, couvertes d'une pouſſiere brillante, ſont étalées, ſemblables à des conſtellations nombreuſes : le ſuperbe oiſeau les voit avec jalouſie, & marchant fierement à côté, il déploie le cercle verdâtre de ſa queue, orné d'arc-en-Ciel, & tourne ſon cou nuancé. Les papillons tranſportés de volupté & irréſolus dans leur choix, voltigent à l'entour des fleurs : balancés ſur des aîles bigarées, ils reviennent chercher la fleur des Ceriſiers que le maître du jardin a jadis entés ſur la tige fendue d'un Prunelier, qui s'étonne déſormais des enfans qu'il a produits & nourris.... L'image des Grâces, la Maîtreſſe du logis, aſſiſe ſous un berceau de pampres, fait naître des arbuſtes & des fleurs ſur la toile. La joie paroît ſourire ſur ſon viſage ; un enfant charmant, lui paſſe ſes tendres bras autour du cou, & l'accable de careſſes qui l'empêchent de travailler ; un autre s'amuſe ſur le treffle, réfléchit & eſſaie de balbutier des penſées.

O Peuple trois fois heureux, ſur qui les

ſoucis, ni l'envie, ni l'orgueil, n'ont point d'empire! tes jours s'écoulent dans l'obſcurité, ſemblables aux ruiſſeaux limpides qui coulent à travers les fleurs. Laiſſe à d'autres la gloire frivole de s'étaler faſtueuſement dans des chars de triomphe, traînés par des Eléphans, & de ſe montrer en ſpectacle à la populace étonnée, qui, pour les voir monte ſur les toîts & ſur les arbres: laiſſe à d'autres la vanité de s'admirer dans le marbre, ou dans le bronze, entourés d'eſclaves à genoux. Celui-là ſeul eſt favoriſé du Ciel, qui, loin du tumulte des inſenſés, dort, ſe réveille & chante au bord d'un ruiſſeau. Le ſoleil lui peint l'Orient des couleurs de la pourpre, la prairie lui exhale ſes parfums, & c'eſt pour lui que le Roſſignol fait entendre ſes doux accens. Le repentir ne ſuivra point ſes pas, ſoit qu'il aille viſiter les moiſſons ondoyantes, ſoit qu'il conduiſe ſes troupeaux dans la vallée, où qu'il cherche l'ombre d'un berceau de pampres. Le travail aſſaiſonne ſa nourriture; ſon ſang eſt léger comme l'air, & ſon ſommeil, diſſipé par la fraîcheur du matin, s'envole avec le crépuſcule.

Ah! que ne puis-je auſſi, campagnes délicieuſes, que ne puis-je me coucher à l'ombre mouvante, ſur le bord d'un ruiſſeau gazouillant, vivre enfin pour moi, & aban-

donner aux vents légers mes inquiétudes & mes peines! Puiſſe l'aimable Doris eſſuyer dans vos retraites les larmes dont mes joues ſont baignées! Puiſſe, tantôt la converſation de mes amis adoucir mes maux, tantôt la voix des illuſtres morts m'inſtruire, & tantôt des ruiſſeaux profonds de ſcience & de ſageſſe, appaiſer la ſoif du ſavoir dont mon eſprit eſt dévoré! Alors je n'envierai point au Souverain du Mogol ni ſes mines d'or, ni ſes montagnes de diamans. Alors je verrai ſans jalouſie & ſans deſirs, des Pigmées guerriers, ſe faire ériger des ſtatues coloſſales. O Ciel, océan d'amour, ſource de félicité! quand m'abreuveras-tu des flots émanés de ton ſein? Ma vie paſſera-t-elle toute entiere comme une fleur, étouffée par les ronces? Non, tu rendras ton ouvrage heureux; une douce eſpérance porte la conſolation juſqu'au fond de mon cœur. Le crépuſcule fuit à l'aſpect de l'Aurore, le ſombre voile de l'avenir ſe leve, une ſcene nouvelle, un nouvel ordre de choſes s'offre à mes regards, je découvre des Régions inconnues. Je te vois, céleſte Doris: tu quitte tes boſquets de roſes, pour venir me trouver ſous ces ombrages; tu viens à moi pleine d'éclat & de charmes. C'eſt avec cet air majeſtueux que marche la Vertu; c'eſt ainſi que les Grâces ſont faites. Tu chantes

oin de moi, vains ſoucis! Laiſſez-moi ouir des plaiſirs que le Ciel m'accorde aujourd'hui. Laiſſez-moi m'enfoncer dans l'épaiſſeur des bois, ſuivre les joyeux habitans de la campagne, & mêler mes chants à ceux du Roſſignol. Laiſſez-moi me repoſer & me diſtraire auprès de cette fontaine jaillifſante ou ſiffle le Zéphir. O vous, boſquets touffus, tiſſus par les mains de la nature; allées ſolitaires & ſombres qui appellez & nourriſſez la réflexion; labyrinthes verdoyans, qui inſpirez les tranſports & la joie : je vous ſalue! Quelle délicieuſe langueur, quel calme & quel ſentiment pénétre l'ame dans vos retraites! Le ſoleil répand l'or de ſes rayons ſur les feuillages, à travers le toît élevé des arbres agités par des vents incertains. Je vois ſous ces ombrages rouler la fraîcheur dans des flots de verdure. Les parfums qu'exhalent les haies fleuries, & les Zéphirs en ſecouant leurs aîles, embaument ces ombres agréables. Aſſis au milieu des fleurs ſous la voûte élevée d'un berceau, formé d'arbres touffus, le Berger enfle ſon chalumeau ſonore : il s'interrompt de tems en tems pour entendre ſes airs à travers les hêtres, où ſes ſons ſe perdent enfin par gradation. Autour de lui, les chevres grimpent ſur des rochers eſcarpés, & broutent la feuille amère ſur le bord des

précipices. Une légion de Biches tachetées & de Cerfs couronnés de rameaux, traverſe d'une courſe légere les buiſſons agités, & franchit les ruiſſeaux & les marais, qui ne conſervent pas même l'empreinte de leurs pieds agiles. Excités à l'amour par le Printems, les fiers Courſiers traverſent rapidement la forêt. La terre tremble ſous leurs pieds, leurs veines ſe gonflent, leurs crins s'agitent, leurs narines ſoufflent le feu de la volupté : ils ſe précipitent du rivage dans le fleuve, & fendent l'onde pour ſe rafraîchir; puis, fuyant à travers les vallons, ils graviſſent des montagnes élevées, d'où ils regardent dans les champs éloignés, par-deſſus les bois & les précipices, & font entendre leurs henniſſemens du haut des nuées. Là paſſent hâtivement des Taureaux. Leurs narines brûlantes ne reſpirent que l'ardeur; ils fendent de leurs cornes le ſein de la terre, & s'agitent dans un brouillard de pouſſiere. Les uns s'élancent du haut des montagnes, les autres courent s'enfoncer dans des lieux ſouterreins, d'où ils font entendre leurs longs mugiſſemens.... Plus loin un torrent échappé du ſein d'une haute montagne, tombe avec fracas dans les profondeurs des vallons, entraînant avec ſoi des rochers énormes, & déracinant les arbres qu'on voit s'incliner ſur les collines

fluides de ſa bruyante écume. Les grottes vertes des forêts en retentiſſent & pouſſent des gémiſſemens; les Bêtes fauves fuient épouvantées, les Oiſeaux qui s'approchent de ces lieux, étonnés de ne point entendre leur propre ramage, vont chercher des retraites plus tranquilles. Là, dans des boſquets épais, ils découvrent à leurs compagnes leurs peines amoureuſes; ou bien, perchés ſur des branches de hêtres, ils ſe livrent des défis harmonieux. Ah! je veux les écouter, & jouir du ſpectacle charmant de leurs plaiſirs & de leurs careſſes. Petit ruiſſeau, ſuſpendez le cours impétueux de vos ondes; taiſez-vous, Zéphirs qui ſoupirez dans les feuillages, n'interrompez pas leurs concerts amoureux. Redoublez, habitans des ſommets, redoublez vos chants, & apprenez-les moi. Ils commencent: une ſymphonie mélodieuſe ſort des chênes & des épines, & retentit dans les voutes des ombrages; toute la contrée n'eſt que ſon. Du haut des Hêtres, le Pinçon & la Linotte ſifflent d'un goſier clair; les Chardonnerets voltigent çà & là ſur les brouſſailles, contemplent les chardons fleuris, & charment par leur gazouillement agréable & varié comme leur plumage. Le Serin dans des cellules de verdure, ſoupire ſes feux & ſe plaint à ſa compagne. Perché ſur un ormeau

le Merle chante ſur le ton des flûtes. Mais le Roſſignol, dédaignant de mêler ſes accens à ceux des autres Oiſeaux, ſe retire dans le fond des bois & chante, entouré d'ombrages épais : lieux déſerts, mais charmans qu'habite à jamais la douce mélancolie, & où les ombres de la nuit, forcées de céder aux rayons de l'Aurore, ſemblent s'être concentrées. Ici, un ſombre étang abreuve les ſaules nombreux qui l'environnent : le tendre Oiſeau, ſe berçant ſur les branches, varie en mille manieres différentes ſon ramage, dont retentit toute cette ſolitude. Tel qu'un cœur d'inſtrumens, il parcourt ſucceſſivement mille tons; tantôt il gémit & ſoupire, tantôt il éclate en ſons brillans & rapides. Mais ſi ſa Compagne trop curieuſe, s'eſt laiſſée ſurprendre aux piéges trompeurs que le perfide Oiſeleur lui a tendus dans le bois de Tilleuls, alors ſes accens n'ont plus rien d'enchanteur; il erre déſolé dans tous les environs; il appelle ſa chere Compagne à travers les forêts, les rochers & les précipices, juſqu'à ce qu'enfin, cédant à la douleur, il tombe demi-mort ſur la haie, ou chancelant & la tête panchée, il demeure ſans mouvement. Là il croit voir autour de lui l'ombre de ſa chere Compagne; il croit voir couler ſon ſang & entendre ſes plaintes. Bientôt il re-

commence ſes chants lugubres, qu'il répete pendant la nuit entiere. Il paroît à chaque ſoupir expirer de douleur : les collines prochaines, ſenſibles à ſes plaintes touchantes, y répondent par un tendre gémiſſement.

Mais quels ſons plaintifs & ſourds, ſortent ici près du creux de ce chêne antique, dépouillé de ſes rameaux & que les oiſeaux n'oſent plus habiter ! Me trompé-je, & ſuis-je dans l'illuſion ! Ah ! j'apperçois une colombe au plumage changeant qui s'élance tout-à-coup du tronc profond d'une branche, où reſonnoit ſourdement ſa voix. Elle étend ſes aîles, & plane vers le vallon; elle s'arrête à l'ombre, & dreſſant ſon cou, elle cherche des matériaux pour ſe conſtruire un nid, les prend dans ſon bec, & après avoir regardé tout autour, les rapporte dans ſa demeure. Habitans des arbres, de qui tenez-vous l'art admirable dont vous conſtruiſez vos demeures, & qui vous a appris à les garantir de toute inſulte ? Quel ſouffle ſecret porte l'amour & la ſollicitude au fond de vos cœurs ? C'eſt par toi, Etre infini, Pere & Souverain de l'univers, c'eſt par toi que tout ce qui eſt bon exiſte. Ta magnificence éclate dans l'Oiſeau qui voltige ſur le buiſſon & ſur l'aube-épine, comme dans l'immenſité des Cieux; dans l'in-

ſecte vil & rampant, comme dans le Chérubin tout brillant de lumiere. Océan ſans rivage & ſans fond, tout découle, tout émane de toi; toi ſeul ne reçois rien de rien. Les mers enflâmées des aſtres, ne ſont que les reflets des gouttes de la lumiere dans le ſein de laquelle tu repoſes.... Tu menaces les tempêtes, & les tempêtes ſe taiſent; tu touches les montagnes, & les montagnes ſe diſſipent en fumée. Les mugiſſemens de la mer, lorſque dans ſon courroux, elle entr'ouvre ſon ſein, & laiſſe voir le fond de ſes abîmes, ſont autant de Cantiques de ta grandeur & de ta magnificence. Le tonnerre, porté ſur des aîles de feu, annonce d'une voix formidable ton pouvoir & ta gloire. Les forêts frémiſſent de reſpect, & répétent en tremblant tes louanges. Des armées de Conſtellations célébrent par mille chants harmonieux qui ne ſe font entendre qu'à l'eſprit, & étendent d'un Pôle à l'autre ta gloire & ta puiſſance. Mais qui peut compter le nombre de tes merveilles? Qui pourra jamais pénétrer tes profondeurs, ô Etre! ô Créateur! Eſprits finis, quand même vous emprunteriez les aîles des vents, & les traits des éclairs, pour parcourir à travers mille âges du mondes, l'abîme immenſe de la Divinité, vous ne ſeriez pas d'un ſeul point plus rapprochés à la fin de ce Principe

univerſel & infini. Taiſez-vous donc, lyre trop foible, taiſez-vous, votre ſilence exaltera plus dignement le Seigneur.

Un torrent de parfums agréables, que Zéphir rapporte de la prairie voiſine ſur ſes aîles frémiſſantes, m'invite à m'y repoſer. Là, couché près des roſeaux agités ſur un lit de fleurs, je veux reſpirer à long traits ces exhalaiſons délicieuſes. Venez m'y trouver, amis de la ſageſſe, mon cher *Spalding*, & toi mon fidele *Hirzel*, vous, dont le commerce m'a fait oublier les rigueurs de l'Hiver; vous dont les lévres verſent la joie dans mon ame, venez-vous repoſer un moment avec moi; votre préſence fera de cette contrée une demeure céleſte. Admirons la beauté des enfans de Flore; jettons-nous dans leurs bras, & mépriſons le vil peuple que la pourpre environne. Chantez la beauté de la vertu: que les paroles qui couleront de vos lévres ſoient pour moi comme les parfums des roſes. C'eſt ici le ſéjour favori des Grâces; la paix habite ces jardins ruſtiques: le plaiſir y naît au murmure des clairs ruiſſeaux. Le terrein couvert de Treffle, eſt paré d'une forêt de fleurs. Un Océan de parfums roule inviſiblement ſes flots foulevés par les tiédes Zéphirs dans la plaine tranquille des airs. Mille habitans animent l'émail de ces contrées. Ici la Cigogne aux

hautes jambes agite l'eau bourbeuſe, & parmi les plantes aquatiques cherche avec empreſſement ſa nourriture. Là le Vaneau ſaute & crie autour de la tête de l'enfant oiſif qui s'approche de ſon nid. L'Oiſeau plein d'inquiétude court devant lui, comme s'il ne pouvoit pas voler; il invite ainſi l'enfant à le pourſuivre, & l'attire enfin dans la plaine. Des Inſectes brillans & innombrables voltigent gaiement autour des roſeaux, ou bien courent ſous l'herbe parmi des labyrinthes de fleurs dans un ombrage rougeâtre & doré, & croient errer dans des bois. Des légions éparſes d'Abeilles traverſent l'air en bourdonnant; elles ſe jettent ſur le Treffle & ſur la Fougere fleurie, où, ſe tenant ſuſpendues, elles brillent comme la roſée au clair de la lune; enſuite elles retournent à leurs habitations que l'homme champêtre leur a bâties de joncs dans un coin du verger. Tels les véritables Philoſophes ſortent de leurs cabinets pour parcourir & viſiter les vaſtes champs des actions humaines; puis rentrent dans leurs cellules chargés de butin précieux, pour y travailler, & nous livrer le miel de la ſcience & de la ſageſſe. Un Lac agite ſes flots au milieu de la Prairie; on y voit une île ſortir de l'eau : couronnée d'arbriſſeaux & de haies, elle paroît déta-

chée du fond & nager contre l'onde. Là brillent dans un agréable déſordre l'Eglantier chargé d'étoiles de feux, le Cormier, le Sureau, le Genêvrier & les Palmiers qui s'entrelacent. Le Chevrefeuille ſe range près des Roſiers ſauvages : ſes jeunes branches fleuries s'embraſſent, comme pour s'échauffer & s'embaumer réciproquement de leur haleine. La Ronce ſe traîne lentement dans le Treffle, où croiſant ſes rameaux, elle ſemble tendre autant de réſeaux de verdure. l'Aubépine fleurie s'incline ſur la rive, & ſe mire dans l'onde, où elle regarde avec complaiſance la blancheur vermeille de ſa parure. Objets charmans, objets délicieux qui portez la joie dans le cœur, ah ! puiſſe la chaleur que la pluie n'a point encore tempérée, depuis que l'Hiver s'eſt enfui, puiſſe la chaleur ne pas nuire à la beauté de votre parure, ni tromper les eſpérances du Cultivateur ! Rafraîchis la terre, Ciel bienfaiſant, verſe d'en-haut ta bénédiction ſur elle.... La bénédiction deſcend : portée ſur des nuages, elle va bientôt ſe répandre en torrens. Les Zéphirs bruyans la précédent ; ils agitent le feuillage des arbres, & font ondoyer les moiſſons comme un tournant d'eau. Le Soleil ſe cache derriere les rideaux d'une vapeur épaiſſe, l'éclat du Ciel diſparoît, le voile des ombres parcourt les

vallons & les collines : la ſurface de l'eau, rehauſſée par des cercles argentés qui diſparoiſſent en s'agrandiſſant, annonce la pluie encore inviſible..... Enfin je la vois qui tombe en abondance, en ſe croiſant comme la trame. A peine l'Aune touffu peut-il me garantir de ſes torrens. Les habitans de l'air, qui, du haut des nuées, faiſoient retentir les campagnes de leurs chants, ſe taiſent & ſe cachent dans les bocages. Les Bêtes à laine, couvertes par le toît des branches, ſe rangent en cercle autour de la tige du Tilleul. L'air & les champs ſont déſerts : les ſeules Hirondelles voltigent par légions à travers la pluie & contemplent les étangs.... Cependant les paupieres qui couvroient l'œil de l'univers, les obſcures vapeurs ſe diſſipent tout-à-coup, le théâtre du Ciel ſe r'ouvre. Je vois des mers ſuſpendues, s'écouler en gouttes & diſparoître des airs ; les prairies reprennent une face plus riante ; toute la Nature eſt animée & tranſportée de joie, comme ſi le Ciel s'épanchoit ſur la terre. Mais de nouveaux nuages s'élancent de l'Occident & interceptent la lumiere ; ils verſent des mers ſur les campagnes qu'ils ont ſucées comme des mammelles.

Enfin ces nuages s'épuiſent auſſi ; une pluie dorée de rayons remplit de nouveau la région des airs. La couronne verdoyante

des montagnes, couverte des dépouilles des nuages, joue d'une maniere éblouiſſante avec le ſoleil. L'arc de la pluie ceint les Cieux, & ſe contemple dans la mer; les champs brillans & rajeunis, ornés de guirlandes & de panaches tranſparens, me regardent d'un air riant. Trempe tes pinceaux dans les couleurs de l'Aurore : peins-moi ce payſage, ô toi (1), dont les chants immortels repréſentent à mes yeux les rives de l'Aare, toi qui en chantant les Alpes, ces colonnes du Ciel, t'es élevé un monument de gloire qui ne périra jamais ! Comme ces gouttes, ſemblables aux diamans, font étinceler la prairie panachée ! Quel charme de le voir tomber des buiſſons colorés & des couronnes fleuries des brouſſailles ! Les plantes ſont rafraîchies & répandent des exhalaiſons plus douces. Tout le Ciel n'eſt que parfum. Les Epis abreuvés élevent gaiement leurs têtes, & ſemblent remercier le Ciel.

Reverdiſſez à jamais, Régions délicieuſes, reverdiſſez, Forêts & Prairies, ſoyez les délices du peuple qui vous habite; & ſi jamais la malice & l'orgueil me baniſſent des châteaux & des villes, ſervez alors d'aſile à mon innocence. Que le Zéphir dans vos retraites me ſouffle encore ſouvent, à travers vos fleurs & vos boſquets, le calme &

(1) M *de Haller*.

la paix au fond du cœur! Laiſſez-moi encore adorer & chérir dans votre beauté le Créateur, le Pere de l'univers qui répand ſur vous ſa bénédiction, ſoit qu'il faſſe luire le cercle reſplendiſſant du ſoleil, ſoit qu'il faſſe tomber la roſée & la pluie. Laiſſez-moi annoncer dans un ſaint tranſport ſes louanges aux chœurs des Aſtres; & quand, ſelon ſa promeſſe, le terme de ma vie ſera proche, faites que mon dernier repos me ſoit accordé dans votre ſein.

L'IRRIGATION.

L'IRRIGATION,

OU

L'ART D'ARROSER LES TERRES;

POÈME.

PAR M. TSCHARNER.

Gratum opus Agricolis.

Virgil.

« LA Société économique de Berne » ayant proposé pour sujet du prix de » l'année 1761 d'examiner quelle est *la* » *meilleure méthode d'arroser les Prés*, M. » *Tscharner*, un des principaux membres » de cette Société, & par-là même exclu » du concours, présenta à cette occasion » un Poème en vers Allemands rimés, qui » obtint & méritoit en effet les plus grands » éloges. Ce Poème fait aussi époque dans la » littérature Allemande : elle n'avoit rien » encore fourni dans le genre Géorgique » qui fût digne de quelque attention ». C'est dans ces termes que ce Poème fut

annoncé dans le Journal étranger (1), où l'on en rapporte quelques paſſages.

M. *Tſcharner*, revêtu d'une charge de Magiſtrature à Berne, joint à une connoiſſance profonde dans les Sciences, le goût le plus exquis dans les Belles-Lettres; outre ſa belle traduction des Poéſies de M. *Haller*, il eſt encore Auteur d'une excellente hiſtoire des Suiſſes, dont l'Allemagne ſouhaite la continuation & la France une traduction, & de pluſieurs petits Poèmes Allemands & François qui ſont également honneur à ſon eſprit & à ſon cœur. Il a traduit lui-même ſon Poème en François : il a bien voulu me communiquer ſa traduction, pour en enrichir mon Recueil. La maniere honnête dont il l'a fait, mérite de ma part une reconnoiſſance publique.

(1) Août 1762.

L'IRRIGATION,

OU

L'ART D'ARROSER LES TERRES;

POÈME.

LES Muſes ſe plaiſent à la campagne, au milieu des champs dorés, & des prairies émaillées, ſur le théâtre vaſte & fleuri de la Nature bienfaiſante. Aux ſons libres des chalumeaux, dans des ſiécles plus heureux, elles dictoient des loix aux peuples occupés du ſoin paiſible de leurs troupeaux. Théocrite entendit leurs leçons; & après lui l'ami de Pollion (1) les répéta ſur les rives fertiles du Po. Tu les entendis, ô toi qui nous peignis les bords de la Thamiſe ornés des mains de la liberté (2); toi, dont les champs brillent de toute la pompe ſucceſſive des Saiſons. Inſpiré par elles, le Chantre des Alpes (3) a célébré la gloire de ſa nation & le prix de ſa valeur, dans

(1) *Virgile.*
(2) *Thomſon.*
(3) *Haller.*

la jouiſſance tranquille d'une obſcure indépendance.

Sous leurs auſpices j'enſeigne aujourd'hui au Cultivateur induſtrieux l'art de féconder les vallées & les plaines par le ſecours des eaux rafraîchiſſantes, & de ſe procurer par l'Irrigation un fourage ſalutaire pour le bétail & de riches engrais pour les champs.

Conſultez la Nature. Elle dépoſe dans les vaſtes entrailles des collines, l'humide dépôt des nuages. Ces réſervoirs ſe verſent par les ſources dans les ruiſſeaux, & de chute en chute, des ruiſſeaux dans les fleuves & des fleuves dans l'Océan. Le Cultivateur ſage place de même des réſervoirs ſpatieux ſur des hauteurs commodes, & ſuivant la pente naturelle du terrein, il inſtruit les eaux à ſe répandre par-tout avec une lenteur égale & les diſtribue avec économie.

Fécondé par le retour du Printems couronné de fleurs, quand la terre ouvre de nouveau ſon ſein, les jeunes ſemailles brillent dans les champs, l'amoureux Zéphir réveille les Citoyens des bois, & tous les Etres célébrent l'anniverſaire de la Création. Du triſte Hiver même naiſſent les charmes de la nouvelle ſaiſon; les durs glaçons, fondus par la douce chaleur du Soleil, fourniſſent aux plantes la roſée & les ſucs propres à les nourrir; alors l'herbe couvre

nos prés & les forêts ſe revêtiſſent de feuillages. Mais dès que l'aſtre du jour, prêt à atteindre le haut de ſa carriere, darde ſes rayons brûlans ſur les peuples noirs de l'Afrique : avant que le Berger hâlé par les chaleurs de l'Eté, ramaſſe l'herbe ſéchée, & que dans les champs blanchis, le ſeigle élevant ſes épis commence à meurir, nous voyons déjà, conſumés par une ſoif ardente, les tréſors de la campagne ſe flétrir, & la terre entr'ouverte appeller la pluie trop rare. Enfin les nuées, formées par des vapeurs qui troubloient l'air, verſent ſous la forme d'une humide pouſſiere, les eaux renfermées dans leur ſein; les campagnes s'abreuvent de leurs flots bienfaiſans, & les plantes épuiſées ſe redreſſent avec empreſſement pour recevoir ces goutes rafraîchiſſantes.

C'eſt ainſi qu'un peuple mourant vit avec une joie encore mêlée de douleur, la ſource demandée avec ardeur, & en jouit avidement & à longs traits; lorſque frappé par la main du Prophète le marbre eut reſonné, & que du rocher entr'ouvert ſe furent élancés des flots imprévus.

Mais ce qui fut pour les enfans de Jacob le miracle d'une main toute-puiſſante, eſt pour nous le bienfait conſtant d'une Providence invariable. Sur des montagnes éle-

vées, les marbres les plus durs diſtillent pour nous le ſang de la terre. Les cimes brillantes des glaciers, ces remparts dont le vol des oiſeaux ne peut atteindre la hauteur, tiennent en réſerve dans d'affreux abîmes les immenſes amas de l'Hiver, juſqu'à la ſaiſon où les feux triomphans de l'Eté détruiſent ces digues tranſparentes, & permettent à la neige fondue de ſe précipiter dans les vallons avec un bruit ſemblable au tonnerre. Les Alpes préſentent aux nuées leur front inébranlable, elles forcent les tempêtes à ſe décharger de leurs flots, & reçoivent pour nous le riche tribut des mers éloignées.

D'abord les ondes bruyantes, par des chutes réiterées ſe précipitent dans la vallée déſerte, & couvrent les rochers de leur écume; mais bientôt dans le vaſte contour d'un lac étendu, le torrent dépoſe ſa fureur & ſes tourbillons s'arrêtent. Un fleuve abondant coule enſuite avec un cours tranquille entre des rivages ombragés de hêtres, & féconde la plaine du limon de ſes eaux; ſur une planche légere les Pêcheurs gliſſent ſur la ſurface humide, les ondes baignent doucement le bateau en l'accompagnant de leur murmure.

Heureux ceux à qui le ſort a aſſigné leur héritage près des bords unis d'un fleuve dont

les flots obéiſſans s'élevent ſans efforts entre les digues, ſe ſéparent avec complaiſance dans les canaux preſcrits pour réveiller au Printems les campagnes aſſoupies ! C'eſt ainſi que le Nil antique ſort régulierement de ſes roſeaux, ou ſes ondes diſperſées ſe perdoient dans la mer. Un peuple induſtrieuſement avare lui donne des loix; des canaux errans déchargent partout les vagues ſuperflues : la vaſte plaine s'enrichit du limon des eaux qui la couvrent. Les villes, défendues par des digues ſolides, paroiſſent des îles au milieu des flots, & leurs Citoyens meſurent avec des regards contens le déluge ſubit & univerſel.

Inutilement le fleuve rapide, chargé de glaçons & de gravier, parcourt les montagnes, qu'il fait reſonner du bruit de ſes chutes, & la forêt ravagée; vainement ſon onde dormante dans le golfe qui la reçoit, nourrit les poiſſons frians.

Si vos terres ne ſe trouvent pas dans le voiſinage d'un fleuve accoutumé à les arroſer volontairement, ah ! ne regrettez aucun effort pour amener de loin des eaux rafraîchiſſantes. Que votre patience triomphe des forêts, des montagnes & des rochers; des champs abondans en herbes paieront richement vos efforts courageux & vos ſages dépenſes.

Eſt-il une ſource négligée dans des fonds incultes, où le roc humide couvert de buiſſons ſauvages, n'offre qu'une nourriture précaire à des chevres égarées; les eaux ſuperflues des pluies croupiſſent-elles quelque part dans des marais ſubmergés: obſervez bien la poſition du terrain, pour conduire dans les contours de la vallée ces ſources raſſemblées, en menageant avec art leur chute meſurée. Les eaux elles-mêmes vous fourniront un niveau ſûr pour les guider ſuivant leur pente naturelle.

Tantôt vous éleverez une digue pour ſoutenir ces eaux étrangeres; ici un terrain uni, au pied d'un côteau, les portera ſans frais; ailleurs vous leur ouvrirez, au travers de la montagne, une route abregée. Avec les débris des rocs & de la terre vous comblerez les fonds bas; vous munirez de terre graſſe le lit mal affermi des canaux ſuſpendus, en les étayant de paliſſades enfoncées avec efforts, & de troncs du bois le plus dur. Alors le petit fleuve obéiſſant à vos loix, apportera ſur des champs accoutumés à la charrue, des tréſors inatendus. Bientôt un trefle bien nourri couvrira vos terres abreuvées, & vous promenerez vos regards ſur des prairies nouvelles.

C'eſt ainſi, que peu éloigné du pied des rocs, que couvrent les ramparts menaçans

de la fortereſſe d'Aarbourg, la Mourgen, partageant ſes eaux, arroſe un vallon riche en verdure. Des pâturages abondans y tiennent maintenant la place des bruyeres ſtériles.

Que des voiſins réuniſſent leurs efforts pour s'entr'aider dans des entrepriſes utiles. Souvent par ſon zèle actif, une colonie nombreuſe s'eſt aſſurée l'abondance. Des ruiſſeaux leur amenent de loin des eaux vives, qui croupiſſoient ſous la fange d'une mare dormante; ils fertiliſent leurs campagnes, & font tourner les rapides moulins.

O Suiſſe! ô ma patrie! que le Ciel a bénie, au point que des nations étrangeres ſe nourriſſent de ton ſuperflu; mille ſources baignent le pied de nos vaſtes montagnes, & verſent ſans ceſſe leurs ondes toujours accroiſſantes, tantôt ſur la pente des vallons contournés, tantôt ſur les plaines de ces contrées dont les habitans courageux ſe réuniſſent pour la défenſe de leur liberté; les uns plus riches par leurs moiſſons & leurs haras peuplés de robuſtes Courſiers, ceux-là, contens de la garde tranquille de leurs troupeaux.

N'envions point aux climats plus chauds du ſud leurs ſuperbes jardins, tandis que les champs brûlés y ſont privés de la roſée du matin, & qu'à peine le Berger y puiſe

pour ſes troupeaux dans des citernes impures, une boiſſon mal ſaine dont il compte chaque goute. Vous ne jouiſſez que fort tard des charmes du Printems, de la cime glacée des Alpes, la neige inaltérable menace encore vos moiſſons; mais vous voyez jaillir abondamment de vos rochers ces tréſors formés par les longues pluies de l'Hiver.

Art miſtérieux! qui nous découvre ces tréſors, que la nature avare reſſerre ſouvent profondement dans le roc ſolide. Vainement vous flatterez-vous que la baguette prophétique vous revele ces richeſſes, ſi vous ne portez dans un chaſte ſein une conſcience ſans tache. Ne vous moquez point de la barbe ſombre & du teint blême du fanatique Adepte qu'un Démon favorable honore vers minuit de ſes révélations. Il épie la forme diverſe de ces mines profondes; il devine les veines humides dans la glaiſe épaiſſe; au travers des flancs de la montagne il leur ouvre une route nouvelle; des baſſins ſolides recueillent la ſource fraîche, & l'eau conduite par un aqueduc ſouterrain de pins creuſés, preſſée par ſa longue chute, s'élance enfin à la lumiere à pleins tuyaux au milieu de la cour rurale.

Qu'auprès d'une fontaine tranſparente, protégée par l'ombre des tilleuls, un petit étang reçoive l'onde ſuperflue, autour d'un

tas d'engrais deſtiné pour vos champs. C'eſt aſſez que ce petit réſervoir ſe vide deux fois le jour, le matin au retour du ſoleil & le ſoir avant ſon coucher; afin qu'à la portée de vos hameaux, environnés des vergers, vous puiſſiez faucher pour vos vaches une herbe abondante en lait. Ainſi le repas frugal du Payſan eſt ſervi de mets purs & délicieux que lui fournit ſon bétail bien nourri; on entend autour de ſa table nombreuſe des voix enfantines répéter leur innocente priere, & on voit leurs regards ſéreins & contens, ſaluer la douce bouillie.

Ce n'eſt pas moins pour l'uſage que pour le plaiſir qu'une fontaine tranſparente jaillit avec un bruit cadenſé au milieu d'un riche parterre. Ces gerbes de criſtal élevées juſqu'au haut des voûtes formées par des ormeaux, qui inclinant ſur elles leurs ſuperbes ſommets,, charment les ſens par ces élancemens rapides, ces chutes variées, & cette pluie douce & brillante; pendant que leurs perles voltigeant dans les rayons du ſoleil, réflechiſſent un nouvel éclat ſur l'émail des fleurs, les eaux ſuperflues de leurs vaſtes baſſins, rafraîchiſſent les humbles plantes du potager & arroſent le verger.

Maintenant ſi vous voulez que des flots bienfaiſans ſecondent vos terres arides, apprenez en quel tems & en quels lieux il

eſt le plus utile de les répandre. Ne penſez point qu'une Irrigation toujours abondante convienne à toutes les terres, dans toutes les expoſitions & dans tous les tems.

Souvent ſur des hauteurs expoſées aux frimats, où des rochers élevés, couvrant les terres de leurs vaſtes ombres, les privent des doux tréſors de la moiſſon, le Berger, en rétribution du fourage ramaſſé ſur ces prairies tardives, les couvre avec le fumier abondant de ſes étables long-tems fermées; il détourne prudemment par des foſſés & par des digues, les eaux qui, en lavant les terres, en enleveroient les engrais.

De même lorſque vos fonds s'étendent en plaine dans un vallon fermé, où volontiers une mouſſe humide couvre la tourbe noire, & des eaux pareſſeuſes croupiſſent encore fort avant dans l'été, que ſerviroient des eaux ſuperflues à des prés déjà ſurchargés? Vos ſources ne produiront pas un meilleur effet dans la glaiſe & dans les terres trop fortes; & des ſables mouvans engloutiront les ondes ſans effet.

Un Cultivateur ingénieux examine, avant toute choſe, la nature du terroir. Il releve avec du gravier les fonds humides; il réchauffe avec le ſecours des terres calcinées les terres froides & ingrates; il lie le ſable mobile au moyen de la marne propre à le

ſéconder. Sans doute la vertu ſeule des eaux peut, à la longue, couvrir de la parure des prés des graviers nuds & ſtériles; mais ſi leur douces influences peuvent créer des pâturages abondans au milieu des bruieres incultes & ſur des rivages arides : à plus forte raiſon de bonnes terres fertiliſées par l'Irrigation, porteront-elles des récoltes abondantes d'un fourage odoriférant.

Soyez bien ſur vos gardes pour ne pas donner votre confiance à des ſources perfides ; des eaux corrompues ne feront germer qu'une herbe mal ſaine. Les rudes flots des rapides torrens & les fontaines chargées de graviers ou de tuf, ne ſerviront qu'à dégrader les terres qu'elles auront abreuvées. Ne ſouhaitez point, pour arroſer vos prairies, d'autres eaux que celles qui, dans les tranquilles étangs ſe couvrent d'une ſurface verte. Les ruiſſeaux abondans en pêche, conviennent également à la terre & aux troupeaux, & coulent toujours d'une ſource pure.

Appliquez vous à réveiller par un écoulement plus libre, la vertu long-tems étouffée des eaux qui croupiſſoient au fond d'un marais. Que, battu ſous les rouages multipliés des moulins, & par des chûtes répétées le rapide torrent ſe dépouille de ſes parties rudes & glacées. Que les ſources

graveleuſes ou chargées de tuf, repoſent quelque tems dans des réſervoirs ſpacieux. C'eſt ainſi que par des attentions prudentes on ſoumet les eaux à l'empire de l'Art ; & que l'on corrige le vice intérieur des ſources.

Muſe enſeignez-nous à gouverner les flots afin qu'un large terrein profite de leur liqueur rafraîchiſſante. Ce n'eſt point un art indifférent que celui de conduire les ruiſſeaux ſur la pente des terres, de maniere que leur courant ne creuſe point la ſurface des côteaux ; & que dans les parties baſſes l'herbe tendre ne ſoit point étouffée dans la plaine ſubmergée. Un domeſtique fidele dirigera les fortes écluſes deſtinées à diſtribuer avec égalité les richeſſes des ſources. D'un large canal il conduira, ſur le terrein le plus élevé, des foſſés plus étroits, terminés en ſillons qui errent, en ſerpentant, ſur les prairies couvertes des ondes reſplendiſſantes. C'eſt alors que, du haut de ſon chateau, l'héritage de ſes peres, le noble Cultivateur voit la verdure naiſſante des prés, & la marche des ſources, tracée par une lumiere tremblante, réfléchie au travers d'une gaze humide.

Si vos prairies unies s'étendent dans un contour vaſte & ouvert, il faudra par une forte impulſion, forcer les flots à ſe répandre au loin dans la plaine ; ſur des champs

inclinés, ou ſur la pente rapide des côteaux, les eaux ont moins beſoin d'être preſſées par leur poids ou pouſſées par une force étrangere. Lorſque vos clairs ruiſſeaux arroſent une terre déjà graſſe & fertile, vous pouvez avec uſure lui diſtribuer leurs tréſors; au lieu qu'un fonds ſabloneux & mouvant, abſorbe avec une ſoif inſatiable, la profuſion abondante même d'une riviere.

Auſſi-tôt qu'à des nuits froides ſuccedent des jours allongés, & que des vents plus doux regnent dans l'atmoſphere dévoilée; le Payſan s'empreſſe à lever les lourdes écluſes pour ouvrir à l'onde impatiente un cours long-tems interdit. Alors la couverture blanche des côteaux, ſe fondant aux doux rayons du ſoleil, les rivieres gonflées & rapides roulent, parmi les flots troubles, des glaçons briſés; alors la terre dépouillée, reçoit abondamment par cent canaux ouverts les nouveaux ſels propres à la féconder; les ondes amolliſſantes réveillent la campagne aſſoupie, & invitent le timide Printems à deſcendre ſur le jeune gazon.

On vous blâmera ſi vous baignez par vos Irrigations prématurées le ſein de la terre pendant que la roſée du matin brille encore ſur ſon front; les eaux ne ſont guére plus utiles aux campagnes dans les chaleurs étouffantes de l'Été à l'heure du brûlant midi.

Renfermez prudemment vos larges canaux, quand les terres long-tems abreuvées demandent un relâche, & que bientôt prêtes à ſentir la faulx tranchante, les fleurs s'élevent ſur leur tige au-deſſus de l'herbe devenue plus forte, & vont paroître dans tout leur éclat. Vous verrez alors avec ſatisfaction, vos ouvriers, dévançans l'Aurore, trancher avec ſymmétrie l'herbe baignée dans la roſée, & leurs armes brillantes renverſer le trefle épais, en traçant des ondes vertes ſur la prairie. Le brûlant ſoleil épuiſe les ſucs des plantes flétries; mais l'herbe morte n'a point perdu ſa vertu ſecrete. Un attelage de bœufs accoutumés au joug, ſe fatigue à traîner vers vos granges les charges peſantes du fourage ſéché pour y être dépoſées en ſureté.

Cette premiere dépouille des prés étant recueillie, ne les laiſſez pas long-tems privés de la fraîcheur des ondes. Vous verriez ſans cela les ardeurs de la ſaiſon conſumer vos gazons fanés, & la parure des vallons diſparoître devant les chaleurs accablantes du midi. Rappellez les ondes bienfaiſantes des fleuves obéiſſans; elles créeront pour la ſeconde fois des prairies nouvelles.

Vos terres n'auront pas moins beſoin d'être reſtaurées par les bienfaits des ſources quand l'aproche de l'Automne aura fait

rougir les buiſſons, les boſquets & les bois. Encore dépouillées de toute leur parure, par une moiſſon réitérée, elles demandent de nouveaux ſucs & une nouvelle vie pour donner à vos troupeaux une récréation avant l'hiver. Chaſſé par des brouillards froids & épais du ſéjour des Alpes épuiſées, le bétail fatigué jouit pour la derniere fois dans le vallon reconnu, des rayons du ſoleil & des plaiſirs du pâturage; juſqu'à ce que les frimats, les neiges & les glaces, couvrant la campagne défolée, étouffent les derniers efforts de la nature.

LES SOLITUDES,

POÈME EN DEUX CHANTS;

PAR M. LE BARON DE CRONEGK.

M. le Baron de *Cronegk*, quoique mort dans le Printems de ſes jours, tient un rang trop diſtingué parmi les hommes de génie qui ont illuſtré ce ſiecle de la Poéſie Allemande, pour négliger de faire connoître davantage & ſa perſonne & ſes Ouvrages. Ses Amis, entre leſquels notre célébre Lyrique, M. *Utz*, occupe une des premieres places, ont donné une édition complette de ſes Œuvres, avec quelques particularités de ſa vie, dont je vais rapporter celles qui m'ont paru les plus intéreſſantes, & qui peuvent donner une idée de l'éducation de la nobleſſe Allemande, mais ſeulement de la nobleſſe Proteſtante.

Jean-Frédéric *de Cronegk* naquit à Anſpach le 2 Septembre 1731, de Frédéric-Jean-Charles *de Cronegk*, Feld-Marechal-

Lieutenant du Cercle de Franconie, & de la Baronne de Crailsheim, deux maiſons d'une très-ancienne nobleſſe. Les *Cronegks* ont poſſédé de grands biens en Stirie, en Carinthie & ailleurs, & dès l'année 1400, ils ont été fait Barons. Il ont été long-tems attachés à la maiſon d'Autriche; mais ſous les Empereurs Ferdinand & Léopold, quelques uns d'entr'eux ont abandonné leur patrie pour cauſe de Réligion, & c'eſt de ceux-là que deſcend la ligne d'Anſpach, tandis que les autres poſſédent encore des terres dans l'Archevêché de Salzbourg & ailleurs.

Il fut dès ſon enfance tendrement aimé de ſes parens: il étoit le ſeul fruit de leur mariage. C'eſt aux ſoins de ſa mere qu'il dut ſa premiere éducation; c'eſt elle qui contribua le plus à former ſon eſprit & ſurtout ſon cœur: il s'en glorifia toujours. Il fut confié entre les mains d'habiles maîtres, qui s'appliquerent particulierement à perfectionner les talens naturels de leur Jeune-diſciple; & ils eurent le bonheur de voir leurs travaux couronnés.

La promptitude & la fidélité de ſa mémoire, lui rendirent les études moins difficiles, ſurtout celles des langues. Il ſut de bonne heure le Latin, le François, l'Anglois, l'Italien & l'Eſpagnol. Il parloit

toutes ces langues, & comme il aimoit passionnément les Belles-Lettres, il lut tous les bons Auteurs de l'ancienne Rome & de la plupart des Nations de l'Europe. De ses lectures un peu étendues, il avoit coutume de faire des notes & des extraits; cette méthode avoit beaucoup servi a perfectionner son goût & à étendre ses connoissances.

L'an 1749, il alla à l'Université de Halle, où il prit les leçons des plus fameux Professeurs dans le Droit plublic & dans la Jurisprudence. Le savant M. *Nicolaï* étant alors Professeur en cette ville, fit recevoir M. de *Cronegk* dans la société des Amateurs des Belles-Lettres, société qui fleurit encore à Francfort sur l'Oder. Dès-lors il fit de la Poésie Allemande son occupation chérie, & il ne négligeoit aucune occasion de s'y perfectionner.

L'année suivante il se rendit à Leipzig, où il trouva dans l'excellent M. *Gellert*, un homme qui acheva de former son esprit & son cœur, & qui fut toujours autant son ami que son maître. Là, il fit aussi connoissance avec M^rs^. *Rabener* & *Kæstner*, qui l'aimerent & l'estimerent; la beauté de son génie & la douceur de ses mœurs lui acquirent par-tout l'estime & l'amitié.

Pendant ſon ſéjour à Leipzig, après avoir vu jouer la Comédie Allemande à la troupe de *Koch*, une des meilleures de l'Allemagne, il ſuivit ſon panchant pour la Poéſie dramatique. Il avoit déjà fait quelques Pieces, entre autre un *Cléveland* & un *Mécontent*; mais, n'ayant pas aſſez de connoiſſance du théâtre, ſes premiers eſſais ne furent pas fort heureux. La premiere Piece dont il a été un peu content, eſt celle qu'il a compoſée à Leipzig, & qui porte pour titre le *Méfiant* (1). Ses amis lui ont fait obſerver que le principal caractere de ſa Piece étoit plutôt celui du Soupçoneux que du Méfiant; mais quoiqu'il ait trouvé leur obſervation fondée, il n'a pas voulu changer le titre de ſa Piece.

Avant de quitter la Saxe, il alla voir la Cour de Dreſde, avec le Comte Maurice *de Brühl*, & il lia avec lui une amitié que la mort ſeule a interrompue. Delà il partit pour Brunſwic, où il fit connoiſſance avec les Gens de Lettres qui fleuriſſent dans cette ville, avec les *Gærtner*, les *Œder*, les *Ebert*, les *Gieſeke* & les *Zacharie*; il ne quitta Brunſwic qu'après avoir vu les curioſités du château de Salzdahle.

En 1752, il retourna dans ſa patrie,

(1) Dans le Journal étranger, volume d'Avril 1761, il ſe trouve un extrait étendu de cette Piece.

& arriva au château de *Hohentrudingue*, où ſon pere étoit Grand-Bailli. C'eſt-là qu'il a compoſé ſon Poème des *Solitudes* en ſix chants. Leipzig l'avoit tellement enchanté, que l'éloignement de cette ville lui paroiſſoit preſqu'inſuportable. Son Poème montre partout que l'Amour, l'Amitié & la Mélancolie, ont été les ſeules Muſes, qui l'aient inſpiré. Auſſi en 1755 y alla-t-il encore faire un tour pour voir ſes anciens amis. Ce fut alors qu'il fit connoiſſance avec M. *Gleim*, & qu'il admira en lui autant l'homme de bien que le Poète de génie. Ce fut auſſi dans ce ſecond voyage qu'il lia avec M. *Weiſſe*, qui depuis eſt devenu un des ornemens du Parnaſſe Allemand, une amitié qui n'a été interrompue que par la mort.

Au commencement de l'année 1753, il partit avec quelques amis pour les voyages, après avoir été nommé Gentilhomme de la Chambre, & Conſeiller de Juſtice du Marggrave de Brandebourg-Anſpach.

Il ſe mit d'abord à parcourir l'Italie & à voir tout ce qu'il y a de curieux à Veniſe, à Rome, à Naples, à Florence, à Gênes & à Turin. Quel vaſte ſpectacle s'offrit alors à ſes deſirs brûlans pour les ſciences! Il vit en homme de goût les beaux monumens de l'art anciens & mo-

dernes. Statues, tableaux, bâtimens, tout ce qui eſt beau dans les arts attira ſes regards avides. On peut bien croire, qu'il eut grand ſoin de viſiter le théâtre. A Veniſe il fit connoiſſance avec le *Moliere* Italien, M. *Goldoni*, & après avoir fréquenté cet homme, il admira autant l'agrément de ſes manieres, que le naturel de ſes Pieces. A Vérone il fut bien acceulli par le célébre Marquis *de Maffei ;* à Rome par le Savant P. *Paciaudi*, & à Florence par le fameux Antiquaire le Baron de *Stoſch.* A Rome il fut reçu dans l'Académie des Arcades.

Les Muſes l'accompagnerent dans ſes voyages. Il travailla en Italie à ſa Tragédie de Codrus, qu'il avoit commencée à Leipzig.

Au mois d'Août 1753, il traverſa la Savoie avec ſa compagnie de voyage, vint à Lion & ſe rendit enſuite à Paris. Là, comme Poète dramatique, il ſe trouva dans ſon élement. Il a ſouvent avoué qu'il a beaucoup profité d'avoir fréquenté le théâtre François, parce qu'il trouvoit que les excellentes Pieces Françoiſes ſont preſque toujours repréſentées par d'excellens Acteurs. Il fit connoiſſance avec feue Madame de *Graffigny*, qui l'honora d'une eſtime particuliere ; elle fit traduire une

partie de ſon Codrus, étant curieuſe de connoître cette Piece. Il fit alors le canevas d'une Piece Françoiſe, intitulée : *les Défauts copiés*, Pièce qu'il n'acheva pas, parce que les mœurs des François ne lui étoient pas aſſés connues.

A la fin de la même année il arriva dans ſon pays, enrichi de toutes ſortes de connoiſſances. Il fit ſon ſéjour à Anſpach, où il exerça la charge de Conſeiller de Cour & de Juſtice, dont il étoit revêtu depuis deux ans. Les occupations de ſa charge, ni les diſſipations de la Cour, ne furent pas capables de le détourner de l'exercice de la Poéſie. Il ébaucha pluſieurs Pieces comiques, entre autre une qu'il intitula : *l'honnête-Homme honteux de l'être.* Il n'en finit aucune, parce qu'il avoit pris congé de la ſcene comique. Il crut qu'il étoit impoſſible qu'un Poète reuſsît également dans le comique & dans le tragique : quant à lui, il ſe ſentit plus de goût pour la Tragédie.

Il mit la derniere main à ſon Codrus. Les Auteurs de la *Bibliothéque des Arts & des Sciences*, animés d'un zèle louable pour le progrès des Belles-Lettres, propoſerent pour l'année 1757, un prix de cinquante écus pour la meilleure Tragédie. M. *de Cronegk* leur adreſſa ſa Piece ſans ſe nommer,

nommer, & leur marqua par un billet cacheté que ſi elle remportoit le prix, qu'ils ajoutaſſent la valeur à celui de l'année ſuivante. Codrus fut couronné ; mais l'Auteur n'eût pas même le plaiſir ſecret de jouir de ſa victoire. Les Auteurs du Journal en queſtion, apprirent le nom & en même tems la mort de l'Auteur de Codrus. Cette Piece, malgré ſes défauts, occupera toujours une des premieres places ſur le théâtre Allemand.

Il travailla à pluſieurs autres Tragédies; celle qu'il a pouſſée le plus loin eſt *Olinde & Sophronie*, Tragédie Chrétienne, dont le ſujet eſt tiré de la *Jéruſalem délivrée du Taſſe*, & dans laquelle il a employé des Chœurs pour mettre plus de liaiſon entre les actes. Il a fini les quatre premiers actes, dans leſquels il ſe trouve de grandes beautés.

Indépendamment de tous ces Ouvrages dramatiques, il compoſa des Satyres, des Poèmes moraux, des Odes & des Chanſons. Pendant les années 1754, 1755 & 1756, il avoit travaillé, de concert avec quelques Gens de Lettres de ſes amis, à un Ouvrage périodique, intitulé : *L'Ami*. dans les dernieres années de ſa vie, il s'étoit propoſé d'écrire un autre Ouvrage périodique ſous le titre du *Vieillard*.

Rien ne fait mieux connoître ſon caractere que les vers qu'il écrivit à un de ſes amis, quelques jours avant ſa mort. Voici ſes paroles.

« Si quelque Rimeur à l'inſolence d'in-» ſulter aux cendres de ton cher *Cronegk*, » l'amitié t'ordonne de défendre ſon cœur. » Là repoſe, pourras-tu dire, un Jeune-» homme qui a conſacré le petit nombre » de ſes jours au badinage innocent des » Muſes. Si le ſort lui eût laiſſé une vie » plus longue & moins diſſipée, ſes écrits » auroient été plus châtiés: il les auroit » épurés au creuſet de la critique. La Poſ-» térité ſans doute ne le nommera pas, » & il s'en conſole : mais ceux qui connoî-» tront ſon cœur ne pourront lui refuſer » leur eſtime ».

La Poéſie de M. le Baron de *Cronegk*, reſpire en général la tendreſſe & la ſenſibilité qui faiſoient le fond de ſon caractere. Ces qualités, que la teinte voluptueuſe d'une douce mélancolie rend encore plus intéreſſantes, brillent ſurtout dans ſon Poème des Solitudes, où il peint les ſentimens de ſon ame, lors de la mort de ſa mere à qui il donne le nom de Séréna. Porté naturellement à la mélancolie, il a été ſi ſenſible à la perte de cette mere vertueuſe, qu'il ne s'en eſt jamais conſolé,

& qu'il ne lui a guére ſurvécu. La douleur de M. *de Cronegk* eſt douce & tendre, & il la peint avec des couleurs convenables ; il ne faut donc pas chercher dans les Solitudes de ces touches hardies qui caractériſent les Nuits de *Young*. Le premier chant a déjà paru dans le Journal étranger (1), mais avec beaucoup de retranchemens. Je donne ici une traduction complette de ce Poème, perſuadé que les ames ſenſibles la liront avec quelque plaiſir.

(1) V. Juin. 1762.

LES SOLITUDES.

CHANT PREMIER.

CAMPAGNES ſolitaires où la nature ſe tait, enſevelie dans une morne horreur! plaines arides qu'habite la ſeule mélancolie! rochers effrayans! cachez le monde à mes regards; mon ame accablée ſoupire après le repos. L'univers, mon cœur, tout eſt déſert, tout eſt calme comme le tombeau.....

O toi, qui par tes ſons harmonieux ſais rendre la paix à l'ame, ô ma lyre! toi qui dans d'autres tems chantas les peines douces & paſſageres de ma jeuneſſe! te voilà maintenant muette & abandonnée ſur la pouſſiere: fais retentir encore ces lieux ſauvages de tes tendres plaintes!..... Et toi, étincelle de l'éternelle lumiere, ô Soleil! cache tes triſtes rayons: ici tout eſt affreux.

Quelle Divinité majeſtueuſe deſcend lentement de la colline, les yeux baiſſés, & plongée dans une rêverie profonde; ſa beauté éclate à travers ſa triſteſſe; ſon front eſt

couronné de cyprès ; le Zéphir agite mollement ſes cheveux épars : elle s'avance paiſiblement avec une ſérénité céleſte ; les déſerts mêmes s'embelliſſent à ſon approche. Elle reſſemble aux habitans de l'Olympe, ou à toi, belle Amélie. Jeune-homme, reconnois la Muſe, deſtinée par le Ciel à conſoler les cœurs tendres : non celle qui ſoupiroit autrefois les foibles plaintes d'Ovide & les molles douleurs de Tibulle, mais celle qui, pleine d'une gravité ſublime, animoit les *Nuits* immortelles du Chantre Britannique.

Viens, ô Muſe, m'animer à mon tour. Mais hélas ! tu me fuis.... Erreur agréable ! reviens.... Je me trouve encore ſeul au milieu de ces campagnes lugubres. La Muſe a diſparu ; mais auroit-elle pu me conſoler, moi que la Sageſſe ne conſole pas ?

Sageſſe terreſtre, qu'es-tu ? Une illuſion de quelques inſtans ; un rêve pompeux où le famélique Irus eſt aſſis ſur le trône des Rois ; mais quand l'Aurore, du ſein vermeil des nuages, deſcend ſur les côteaux rians ; lorſque les ombres ſe diſſipent, le ſonge fuit & ne laiſſe à la place du Roi qu'un gueux, & à la place du ſage qu'un fou.

Semblable à ces lâches Guerriers qui avant le combat inſultent aux fuyards & menacent de loin l'ennemi, mais qui, lorſqu'il

eſt proche, ne ſavent que trembler & fuir, tu oſes affronter les maux à venir, & dans ton orgueil tu te vantes de dompter la douleur. Mais hélas! tu fuis à l'aſpect du malheur préſent. Le Sage montre alors ce qu'il eſt.... un homme; ce qu'il ſera.... de la cendre.

De la cendre!... Tu n'es donc plus que cendre, ô Séréna!.... Les tendres pleurs de l'amitié ne peuvent plus te réveiller; ton ſommeil durera juſqu'au jour où la trompette doit de nouveau nous raſſembler. Tu dors.... Mais non, tu ne dors pas: élevée au-deſſus des nuages lumineux, tu regardes cette terre, tu entends mes plaintes; elles te touchent, mais ta compaſſion n'a rien de douloureux; elle eſt toute céleſte. Oui tu vis.... c'eſt moi qui ſuis mort.... Mort aux attraits du plaiſir, mort à l'amour de la gloire qui m'excitoit autrefois à veiller dans le ſilence à la clarté des lampes nocturnes, entouré, des écrits de ces Sages immortels, qui, même après leur trépas, inſtruiſent encore la terre. Ils vivent encore, & je ne vis plus. Quand viendra l'heure terrible, l'heure de la vérité, qui affranchira mon ame des liens du corps. Vaſte Solitude! alors je repoſerai doucement dans ton ſein, oublié dans la terre paiſible. Qu'aucune épitaphe n'apprenne au voyageur qui j'étois; mais qu'un jeune-homme

tendre & ſenſible, répande un jour ſur moi quelques larmes.... Que le reſte des Mortels ignore le prix de mon cœur, l'ame enflâmée prendra ſon eſſort dans les cieux.

Habitans des ſpheres céleſtes, inviſibles compagnons des hommes, vous que le Ciel a deſtinés à veiller ſur la vertu, Anges! Génies! quel nom dois-je vous donner? Peut-être en ce moment, touchés de ma douleur, vous m'environnez, vous comptez mes larmes, vous vous communiquez l'un à l'autre l'émotion qu'elles vous inſpirent. Subſtances éthérées! parlez, Séréna n'eſt-elle pas parmi vous? Cette tendre amie que la mort vient de m'enlever, n'eſt-elle par chargée maintenant par le Ciel d'être mon Ange tutelaire? Eſprit céleſte, Séréna, ne te refuſe plus à mes deſirs impatiens. Cet œil terreſtre & mortel ne peut, il eſt vrai, appercevoir ton corps aérien. Viens cependant, rend ta beauté viſible à mes regards, parois dans ce déſert, & que ta préſence en faſſe le Ciel même.

O mon ame! ceſſe de t'égarer; qu'un vol téméraire ne te porte plus dans les arides régions du délire; c'eſt aſſez t'agiter & te tromper toi-même. Inutiles deſirs, diſparoiſſez: que la ſageſſe paiſible deſcende & prenne votre place dans mon cœur affligé.... Le repos accompagne la ſageſſe.

Toi que les cœurs des Eſprits céleſtes appellent d'un nom inconnu à la terre, mais que les hommes appelloient autrefois Séréna! Ame heureuſe! tu ne reſſens plus les chagrins de l'humanité. Séparée de nous par un intervalle immenſe, placée au-deſſus des ſcenes inconſtantes de cette vie, tu habites maintenant dans un monde où les limites de la joie & de la douleur ne ſe pénétrent pas, où le vice & la vertu ne ſe confondent jamais, où les larmes ne ſe mêlent point au plaiſir, où l'excès de la volupté ne devient plus une douleur brûlante.

O monde, qu'es-tu? Un théâtre trompeur. Que ſont les différens états de l'homme? Des rôles que la Providence lui a diſtribués comme pour l'éprouver. Heureux celui qui a ſu s'acquitter du ſien! La mort tire le rideau; un nouveau théâtre nous attend, où joueront les plus grands rôles, ceux qui ſur la ſcene de ce monde ont rempli dignement les plus petits. Le monde ne t'a pas connue, ô Séréna! quelle doit être la grandeur de ton rôle actuel.

Créés pour la triſteſſe & pour les larmes, nous errons ici-bas au milieu des ombres, dans une nuit ſans étoiles. C'eſt au-delà du tombeau que le jour luit. A quoi donnes-tu le nom de plaiſir, ô malheureux mortel? Obſerve de près les ſcenes éblouiſſantes de

la vie, tu ne verras qu'une toile ſur laquelle l'erreur a jetté des couleurs ſans éclat: l'Inſenſé l'admire, le Sage la conſidere de ſens-froid; quelquefois elle l'amuſe, mais elle ne le trompe jamais....

Ici un jeune-homme coule, exempt de chagrin, les jours rians de ſa jeuneſſe; les plaiſirs ſeuls ſont ſa gloire; couronné de roſes au milieu des danſes folâtres, ou panché ſur le ſein languiſſant d'une jeune fille, qui, aſſiſe à l'hombre d'un berceau myſtérieux, ne reſpire que la volupté, il oublie les leçons de la ſageſſe & les ſoucis brillans de l'ambition. Bacchus l'invite, l'Amour, avec un ſourire perfide, orne ſa tête de guirlandes de myrthes: il ſe croit au ſein du bonheur, le tendre hymen lui paroît trop ſérieux. Il redoute ces douleurs qui ſeules élevent & agrandiſſent l'ame: ces larmes tendres & reſpectables de la vertu qui combat & qui ſouffre, lui ſemblent romaneſques. Le luxe & les plaiſirs ſont à ſes yeux l'unique charme de l'exiſtance humaine. Il inſulte en riant à la vieilleſſe, & la vieilleſſe s'approche de lui pas-à-pas.

Là eſt aſſis un Tyran environné d'une troupe d'eſclaves qui regnent ſur lui; cependant il croit regner ſur tout & il s'efforce de paroître heureux. On reſpecte ſes paroles, & ſe croyant ſage, il donne des loix,

en abolit d'autres ; il mépriſe l'humble vertu, il inſulte à la ſageſſe, & contant de lui-même, il croit trouver le plaiſir dans le bruit qui l'environne. Il fait un ſigne & il eſt obéi. On donne le nom de généroſité à ſes diſſipations, & de connoiſſance du monde à ſes attentats. Mais il eſt heureux! C'eſt ainſi du moins que le monde l'appelle. Il nage dans les plaiſirs, il égorge ſes peuples & dévore ſes Provinces.... Cependant le pauvre oprimé pouſſe des gémiſſemens vers le Ciel.... Le Ciel l'entend, & déjà le tonnerre gronde dans le lointain. Et voilà donc la félicité humaine! Infortuné jeune-homme ! ton corps énervé avant le tems s'affoiblit, le trouble te ſuit de près ; ton cœur eſt trop petit pour contenir la joie que tu cherches; la vraie joie eſt fille de la ſageſſe. De la débauche pour de l'amour, du bruit pour du plaiſir, de l'orgueil pour du mérite, voila ce qui te paroît un bonheur.... Écoute au ſein de tes plaiſirs, ton cœur qui murmure & ſe ſouleve.... Regarde dans la pouſſiere cette feuille de roſe qui ce matin couronnoit ton front.... La mort n'a qu'à faire un ſigne ; & ta jeuneſſe flétrie va tomber à côté de la roſe expirante.

Accompagnée de toutes ſes terreurs, la mort t'apparoît, à toi, qui du haut du trône mépriſes les loix & la vertu. Le ſang,

le ſang répandu de l'innocence crie, & ſes cris ſont entendus du Ciel & de ta conſcience. Accoutumé à l'éclat qui éblouit les autres, tes remords, infortuné Monarque, te tourmentent pendant le jour, & des ſpectres t'effraient pendant la nuit.

Mais l'humanité n'offre-t-elle pas des plaiſirs plus éminens? ſont-ils tous ſemblables à ceux du jeune-homme frivole, & du Prince ſans mérite? Non, les doux plaiſirs, confidens de la vertu, accourent ſur les pas du Sage retiré, qui, trop grand pour les embarras de la terre, coule ſes jours au fond des vallées paiſibles, loin du tumulte des villes, dans les bras d'une tendre épouſe. Tranſporté de joie, quand le matin ranime les prairies, il traverſe à pas lents les bocages joyeux: animé d'une gaieté ſecrete, il contemple les fleurs qui ſemblent lui ſourire: inſenſiblement les créatures, le conduiſent juſqu'au trône du Créateur. Dans ſa contemplation religieuſe & profonde, ſon ame s'élance au-delà de ce globe criminel. Bientôt ſa tendre épouſe vient au-devant de ſes pas; ils s'embraſſent tendrement; des larmes de joie coulent le long de leurs joues brûlantes. Les Anges inviſibles qui les environnent, voient avec une joie céleſte, que l'Eternel ait permis aux hommes de goûter une félicité preſqu'égale à la leur.... Le

ſoir, quand la féconde roſée humecte les campagnes, il erre dans le vallon, ſes yeux s'élevent vers l'Aſtre de la nuit, qui, tranquille & calme comme ſon cœur, jette ſur lui ſes doux rayons. Enſuite il prend ſa lyre, il chante les louanges du Très-haut, & ſes accens retentiſſent au loin, à travers les ténébres & le ſilence des forêts. Une ſeconde fois Doris vient le trouver dans le vallon: tranquilles comme une belle ſoirée, & ſereins comme les nuits d'Été, ils retournent dans leur demeure champêtre & ils s'endorment dans le ſein du repos. Ainſi dormoit Adam dans les bras de ſon innocente épouſe, lorſque gardé par les Anges, il habitoit le délicieux Eden.... Où trouverai-je les plaiſirs dont je viens de tracer le tableau? Où le Sage eſt-il heureux? & quelle eſt la durée de ſon bonheur? Hélas! peut-être le verra-t-on bientôt arroſer de ſes larmes le tombeau de ſa tendre épouſe. Le Printems ne fleurit plus pour lui; ſa lyre eſt devenue muette: il déteſte la lumiere du jour, les ombres de la nuit augmentent ſa douleur; il gémit, il appelle l'inſtant qui réunira ſes cendres aux cendres de ſa chere Doris.

Mais quand le Ciel l'épargneroit, quand les larmes de la triſteſſe n'auroient jamais trempé ſes yeux, ſera-t-il inſenſible aux

malheurs de ſes ſemblables, aux malheurs de ſes amis? Verra-t-il d'un œil indifférent la vertu flétrie & gémiſſante? Ah! s'il eſt ſenſible, comment peut il être heureux ici bas? & s'il ne l'eſt pas, comment peut-il prendre la qualité de Sage, la qualité d'homme? Hélas! pour un incident heureux, que de ſcenes douloureuſes dans le drame de la vie! Ici le Guerrier furieux détruit les chefs-dœuvres d'un Artiſte qui croyoit veiller pour l'immortalité: le villageois voit toutes ſes eſpérances s'élever en fumée; vainement dans ſon déſeſpoir il leve vers le Ciel ſes innocentes mains. La Vierge timide eſt arrachée cruellement d'entre les bras de ſa mere par des Soldats effrénés; elle implore le ſecours de ſon amant, mais ſon amant n'eſt plus; il l'a quittée pour aller chercher la gloire dans les champs de la guerre; il y eſt tombé, & en mourant il a encore prononcé le nom chéri de ſon amante. Elle ſent ſon cœur enflâmé d'un ſublime déſeſpoir: un poignard ſouſtrait ſon ame à la terre, & ſon corps à l'infamie; l'ame s'élance dans le Ciel, le corps tombe ſans être profané, un tombeau paiſible le couvre.... Dans de meilleurs mondes, ſon ame trouvera celle de ſon jeune amant.

Là une tendre mere pleure auprès de ſon fils unique qui, plein d'ardeur, ne reſpire

que les combats : terrible & déjà tout couvert de ſes armes éclatantes, il embraſſe ſa mere & la quitte bruſquement : elle admire la majeſté de ſa taille & la fierté de ſa démarche ; ſa douleur s'en augmente, les larmes de la tendreſſe coulent lentement ſur ſes joues : Puiſſances céleſtes, s'écrie-t-elle au fond de ſon cœur, protégez mon fils ! Ses gémiſſemens & ſes pleurs maudiſſent l'humaine ambition des Monarques... Ah ; que ces pleurs & ces gémiſſemens ſeront terribles au jour du jugement, au jour de la vengeance, pour les Maîtres de la terre... Ici la contagion exerce ſes funeſtes ravages : l'Ange de la mort deſcend du ſombre Olympe ; déjà tout eſt déſert.... Ailleurs la famine dévorante conſume des Provinces entieres ; le Vieillard accablé de langueur, trouve enfin pour toute nourriture, un morceau de pain dur qu'il porte avidement à ſa bouche, quand tout-à-coup il apperçoit ſon enfant qui tend vers lui ſes défaillantes mains ; il le conſole, il joint ſes larmes aux ſiennes ; il baiſe ſes joues flétries, il le preſſe contre ſon cœur, lui préſente ſon pain & tombe mourant. Quel eſt ce malheureux qui brûlé de ſoif, ouvre ſes veines pour s'abreuver de ſon propre ſang ?.... O Soleil, cache-toi ! pour ne pas voir tant d'horreur. Animée d'une férocité encore plus inhu-

maine, une femme atroce plonge le poignard dans le cœur de ſon enfant. O Soleil, cache-toi, pour ne pas voir plus long-tems la honte de l'humanité!

Mais quel plaiſir prends-tu, infortuné jeune-homme, à tracer ce tableau de crimes & de douleurs? Hélas! n'as-tu pas aſſez de tes propres maux? Pourquoi les augmenter par des maux étrangers que ton imagination groſſit encore? Que ſont devenues les images douces & riantes que la jeuneſſe & l'eſpérance te montroient dans un agréable lointain! Ces nuages brillans d'un heureux avenir ont diſparu.... Les idées qui faiſoient ton bonheur ſe ſont diſſipées comme les ſonges des nuits d'Été: ta jeuneſſe paſſe, bientôt le tems en aura dévoré tous les inſtans. Déjà tes jours de maladie & de travail ſont arrivés. Tu paſſeras le reſte de ta vie à gémir dans une triſte ſervitude, & tu mourras inconnu. Des Sots affairés paſſeront ſans émotion près de la tombe où tu repoſeras. Mais quand repoſeras-tu? Que de jours empoiſonnés par le chagrin & par la mélancolie t'attendent encore! qui ſait même ſi le ſort en courroux ne t'arrachera pas ta lyre? ta lyre, la derniere & la plus douce conſolation de ta vie.... Adieu, mes Amis! ne me refuſez pas les dernieres marques de l'amitié, accordez-moi quelques larmes.

Eſpérance douce & trompeuſe ! liberté que j'ai perdue & qui m'as couté tant de pleurs ! Adieu ....

Boſquets qui entendez mes plaintes, ſi quelque jour un jeune-homme ſenſible vient errer ſous vos ombrages, dites-lui, (lorſque votre ſilence l'aura jetté dans des rêveries poétiques, & qu'un treſſaillement ſecret ſe ſera emparé de ſon cœur), dites-lui qu'un jeune-homme venoit auſſi ſe repoſer & pleurer en ces lieux.... O toi qui te promenes d'un pas grave, abſorbé dans des penſées profondes, écoute la voix baſſe qui te parle de loin : Sur cette tendre mouſſe que tu foules à préſent de ton pied, repoſoit, penſoit & gémiſſoit un jeune-homme à qui la nature avoit accordé, comme à toi, une ame droite, tendre & ſuſceptible du plus ſublime enthouſiaſme. Si tu aimes la vertu, tu es ſon ami : donne lui des regrets. Sa vie s'écouloit ici dans le ſilence & dans l'obſcurité, comme tu vois s'écouler ce ruiſſeau. Maintenant ſon eſprit habite des mondes plus heureux. Ah ! quand tu t'occuperas de ces penſées, qu'une larme religieuſe & compatiſſante coule lentement ſur tes joues ! que ton cœur ſenſible & gros de ſoupirs, s'éleve ! Ah, puiſſes-tu poſſéder ſa lyre & une meilleure fortune !

Cependant coulez dans une douce lan-

gueur, ô mes heures! conduiſez bientôt cette ame vers le ſéjour des Eſprits bienheureux, parmi leſquels Séréna eſt prête à me recevoir. O mort, terme deſiré des miſeres humaines, approche!

Mais quelle voix s'éleve au fond de mon cœur? quel friſſon me ſaiſit?... Bannis les vœux criminels de l'impatience des Mortels: tu te plains, infortuné, tu appelles la mort, & pourquoi? Quels deſirs téméraires formes-tu? D'être heureux!... c'eſt le deſir de la nature.... Il eſt trop grand pour la terre. Mortel! au-delà du tombeau, ſois heureux, mais en-deça, ſois ſage. Tu vois des milliers de tes ſemblables ſouffrir, & tu te crois ſeul digne d'être heureux? Tu le ſeras. Attens avec patience. Que l'affliction corrige ton cœur, les ſoucis ſont pour le vice. Souffre, Séréna te voit & bénit tes ſouffrances:

Immortelle voix de ma conſcience! je veux t'obéir; je veux ſentir & ſouffrir mon infortune. La ſervitude regne ici-bas, la liberté habite dans le ſéjour de Séréna.... Je veux me repoſer ici où le bruit d'un peuple profane ne vient point me troubler: ô Solitudes, recevez-moi dans votre ſein, que votre calme profond paſſe dans mon ame! Ici la nature ſommeille; tout eſt tranquille, hors cette ſource qui deſcend en murmurant du ſommet de ce rocher ſauvage. Je ne trou-

blerai point ce vaſte repos par des plaintes criminelles ; je me tairai, mais je répandrai des larmes : eh, ſans les larmes, où trouverois-je un adouciſſement à mes maux ? Ainſi la Patience religieuſe, paiſible dans ſa triſteſſe, eſt aſſiſe ſur un tombeau de marbre, & ſupporte le poids de la douleur.

LES SOLITUDES.

CHANT SECOND.

REPOS! don le plus précieux de l'éternelle Providence : hélas ! qu'eſt-tu devenu ? Compagnon des heures folâtres de la jeuneſſe, eſt-tu à jamais diſparu ? O repos ! où es-tu ? où ſont ces années que j'ai paſſées ſans m'en appercevoir ! Momens perdus ! mes pleurs amers ne peuvent plus vous rappeller d'au-delà de l'éternité : plongés dans les mers immenſes du ſombre infini, vous vous êtes même effacés de ma mémoire. Mais, ô repos ! je te trouverai un jour..... tu habites dans le tombeau. Momens perdus, faites-le moi retrouver, & au jour terrible ne vous montrez point à moi ſous un appareil effrayant.... Une ſainte terreur ſaiſit mon ame.... Bientôt peut-être elle prendra ſon eſſor vers cette demeure paiſible, où déſormais Séréna, dégagée des liens du corps, jette un regard de compaſſion ſur ce bas monde: bientôt peut-être cette enveloppe

terreſtre, dont je ſuis revêtu, ſera diſſipée. Peut-être ce friſſon que j'éprouve annonce à mon ame tremblante de quitter le corps... Eſprit inviſible qui voltiges autour de moi, ombre de l'auguſte Séréna, me vois-tu? Si tu peux encore être ſenſible aux ſoupirs de mon cœur agité.... ſi tu me vois, fortifie mon ame, inſpire-moi le repos, communique-moi une parcelle de ton bonheur actuel!... Eſt-ce une illuſion? eſt-ce un ſonge?.. Non, je la connois encore, j'entens la voix de ma Séréna : un ſaint treſſaillement remplit mon ame:

« O Jeune-homme! la Providence, pour » me recompenſer, m'a tirée de la triſte » demeure des mortels, m'a enlevée de ce » monde bruyant. Dieu ne ſauroit rejetter » un cœur droit & ſenſible. Non, le ſuprême » Arbitre qui t'attend dans l'avenir, n'eſt » point tel que la crainte ſervile le dépeint, » n'eſt point un Deſpote irrité, qui châtie » par des tourmens ſans fin les tranſgreſ- » ſions flatteuſes & légeres de quelques mi- » nutes.... Celui qu'il abhorre, c'eſt l'en- » nemi de l'humanité, c'eſt le méchant qui » n'a pas été touché par les larmes des Or- » phelins, ni par les cris de déſeſpoir des » Veuves, ni par les gémiſſemens des Pau- » vres opprimés. Celui qu'il punit, c'eſt le » coupable, que l'avarice ou la volupté

» ont pouſſé à enfreindre les loix de la na-
» ture. S'il eſt un juge ſévere, c'eſt pour
» celui qui a jugé ſon prochain avec ſévé-
» rité, qui l'a traité avec hauteur ou avec
» mépris. Mais c'eſt un pere indulgent
» pour les cœurs tendres, & il pardonne à
» ceux qui pardonnent à leurs freres.

» Je fus enlevée de bonne heure de la
» terre : trop heureuſe ! je ne devois pas voir
» davantage les dangers qui menacent
» la Germanie, ni les jours du terrible
» avenir. Tel on voit en Eté des nuages
» menaçans s'avancer lentement de l'hori-
» ſon, pour dérober au jour ſa lumiere, &
» aux campagnes leurs couleurs ;... à leur
» approche le ſoleil ſe cache, & déjà on
» entend au loin gronder le tonnerre....
» l'armée légere des chantres aîlés ſe taît
» & s'épouvante à l'arrivée inattendue de la
» nuit ; la roſe ſe ferme plutôt, & perdant
» ſa couleur, elle panche vers la terre con-
» triſtée ſa tête couverte de la roſée ; les
» troupeaux conſternés s'arrêtent ; la nature
» tremble à l'approche de l'orage : telle on
» voit aujourd'hui la Germanie conſternée,
» remplie d'armées ennemies prêtes à la dé-
» vaſter. O ma patrie ! dans la demeure
» même des Eſprits heureux mon cœur
» tremble encore pour toi. Juſqu'à quand,
» Germanie infortunée, tourneras-tu contre

» toi-même ton bras victorieux ? Le repos,
» la sagesse & les Muses qui, presqu'en-
» core étrangeres pour toi, pensoient s'éta-
» blir dans ton sein, sont remontées dans
» l'Empyrée. O heureux celui qui, à l'abri
» sur les Alpes inaccessibles, loin du tu-
» multe pompeux des superbes Guerriers,
» mépriſe hautement cette gloire, achetée
» par le sang & par les larmes, & qui
» considere d'un œil tranquille, les peines
» du monde servile, les embarras des Mo-
» narques, & des bas honneurs des Grands...
» Il jette un regard compatissant, mais tran-
» quille: tels, du haut des mondes resplen-
» dissans, les Anges jettent des regards pai-
» sibles sur cette terre, lorsque le tonnerre
» fait voler en éclats ses rochers. Heureux le
» vieillard, qui, déjà près du cercueil, en-
» tend la voix de la mort tardive! heureux,
» car il a vécu: elles se sont écoulées, ses an-
» nées de peines, mêlées à des plaisirs courts
» & trompeurs. Il ne verra plus la vertu
» souffrante, la méchanceté victorieuse &
» le malheur de son pays; il meurt avant
» l'arrivée des tems funestes, des jours de
» guerre, des nuits de terreur. Plus heureux
» encore le Jeune-homme florissant, que
» l'éternelle sagesse a de bonne heure sous-
» trait à la terre! Telle une Jeune-fille,
» parmi plusieurs fleurs d'un beau coloris,

» cueille la roſe modeſte, que la lumiere
» du ſoleil n'a pas encore entiérement déve-
» loppée. Heureux Jeune-homme! les vœux
» de l'inſatiable ambition, les trompeuſes
» eſpérances ne t'ont pas encore abuſé; les
» ſoucis de la cupidité ſont encore trop
» petits pour ton cœur.... Tu éprouves la
» Nature & le Printems; tout te paroît encore
» raviſſant & nouveau. Une prairie émaillée
» de fleurs eſt un tréſor à tes yeux; le monde
» te paroît encore un Ciel de plaiſirs. Heu-
» reux, ſi une mort binfaiſante te tranſporte
» ſoudain dans de meilleurs mondes! tu
» paſſeras doucement d'un Ciel à l'autre.
» Celui là meurt heureux, qui meurt aſſez-
» tôt, pour ne pas voir ta deſtruction, ô
» mon pays!... O Germanie.... déjà on
» entend le bruit des armes formidables.... Là
» haut, dans cet eſpace immenſe, où des
» mondes brillans, (vous autres Mortels
» leur donnez le nom d'aſtres,) gravitent
» dans des orbites permanentes avec une
» harmonie incompréhenſible, ſe meut auſſi
» une étoile. La Providence éternelle limitant
» les connoiſſances des Mortels, ne veut pas
» que j'en révele le nom: il eſt défendu aux
» eſprits plus éclairés d'enſeigner aux fils de
» la terre les voies dans leſquelles la mort
» les inſtruira.... C'eſt là que le Créateur
» a placé les ames des hommes qui ont
» menés

» menés une vie vertueuſe; c'eſt-là qu'elles
» attendent le jour du jugement, pour être
» entiérement glorifiées, pour devenir des
» Anges parfaits; c'eſt-là que j'habite & que
» j'attens, parmi un nombre infini d'eſprits
» fortunés, que la terrible trompète reten-
» tiſſe; que ta demeure, le globe de la
» terre, ſoit ébranlée, & s'entrouvre juſque
» dans ſes fondemens; que les flâmes ven-
» gereſſes dévorent les palais habités par les
» méchans, & que des Rois tremblans s'é-
» crient: Montagnes tombés ſur nous, cou-
» vrez-nous! que les collines & les vallons
» ſe conſument dans les flâmes, & qu'au
» haut des airs embrâſés on voie au milieu
» d'un éclat redoutable, le ſigne du Fils de
» l'homme. O jour, pour lequel ce globe a
» été créé, jour après lequel les juſtes ſoupi-
» rent, quand arriveras-tu! Vois! les Mar-
» tyrs te deſirent avec ardeur; leur ſang crie
» vers le Ciel. Ne tarde pas plus long-tems,
» ô jour ſolemnel.... Ames auguſtes, atten-
» dez, attendez! le tems rapide amenera
» bientôt l'inſtant, qui détruira ce globe
» coupable, & qui raſſemblera auprès de
» vous tous les juſtes, deſtinés comme vous
» à ſouffrir. C'eſt un de ces mondes qu'ha-
» bite maintenant ta Séréna. Dans cette de-
» meure des Eſprits bienheureux, j'ai ap-
» perçu l'ombre de Guſtave-Adolphe: ce

» génie belliqueux a jetté ſes regards ſur la
» terre, & j'ai vu des larmes éthérées couler
» ſur les joues du Héros. C'eſt donc envain,
» a-t-il dit, que Guſtave a combattu & qu'il
» a ſacrifié ſa vie pour la foi & pour la li-
» berté.... O Germanie! tu cours à ta pro-
» pre deſtruction? Dieu! il n'eſt donc plus
» de cœurs enflâmés de l'amour de la liber-
» té?... Il n'eſt donc plus d'ames qui éprou-
» vent des ſentimens de Religion?... Ac-
» coutumés à la ſervitude, vous ne ſentez
» donc plus, ô Germains, la peſanteur de
» vos fers? Vous fûtes les ſeuls que Rome,
» la Dominatrice du monde, ne mit pas
» entiérement ſous le joug. Helas! qu'eſt
» devenu votre courage! Vous avez des Tar-
» quin, mais vous n'avez point de Brutus....
» Excité par le Ciel pour la Foi & pour la
» Religion, je vins des régions de l'Our-
» ſe, je dépoſai la couronne pour couvrir
» ma tête du caſque terrible, pour mourir
» victorieux; & pour qui? pour vous, Ger-
» mains ingrats; c'eſt pour vous qu'a coulé
» mon ſang conſacré à l'immortalité?... O
» Lutzen, Lutzen! champs heureux! c'eſt
» dans votre ſein que j'ai trouvé le repos, &
» que j'ai triomphé en mourant. Lutzen! je
» te contemple en répandant des larmes;
» c'eſt-là que la mort pour la liberté fut ma
» récompenſe; c'eſt-là que des palmes im-

» mortelles couvrirent ma tête victorieuſe;
» j'ai vu, en quittant mon corps, des Intelli-
» gences céleſtes m'environner, & j'ai entendu
» leurs ſublimes chants de triomphe entonnés
» pour moi : que la mort de la vertu pa-
» tiente eſt douce !... Mais, ô Lutzen (1) !
» quel Héros vois-je dans ces campagnes
» où j'ai trouvé le trépas ?... Ah je te ſalue !
» Que mon Eſprit ne peut-il voltiger autour
» de toi ! Tu conſideres d'un œil ſérieux la
» place où Guſtave a expiré. Oh, que ne
» puis-je, inviſible, m'approcher de toi,
» t'accompagner dans les dangers, & diſ-
» perſer tes ennemis ! Je te ſalue, ô Héros !
» Ainſi parla Guſtave, & d'un air de ré-
» flexion, il regarda fixement la terre. Mais
» je vis le Génie, protecteur de la Germanie,
» Séraphin puiſſant, qu'on ne peut nommer
» dans la langue des Mortels, s'élancer du
» trône du Très-haut, & rabattant ſes aîles
» éthérées, deſcendre ſur le monde que nous
» habitons; il s'approcha de Guſtave. Ne
» t'allarme pas, lui dit-il, d'une voix céleſ-
» te, des choſes que tu vois. Il n'eſt pas
» donné aux Subſtances immortelles mêmes
» de connoître ce que l'éternelle Providence
» a réſolu ſur la Germanie tremblante. Peut-

(1) Lutzen, petite ville de la haute-Saxe, près de Roſbach. C'eſt auprès de cette ville que les Suédois défirent les Impériaux le 6 Novembre 1732, mais *Guſtave-Adolphe* perdit la vie dans la bataille.

» être deſtine-t-elle pour la liberté ou pour
» la plus affreuſe ſervitude ce pays que tu
» chéris. Mais le ſage n'eſt jamais eſclave;
» les ames éminentes conſervent leur gran-
» deur, quelque révolution qu'il arrive. L'E-
» ternel fait un ſigne, & un empire périt:
» il fait un nouveau ſigne, & une autre
» empire ſe forme. Comme la fumée s'éva-
» nouit dans les nues, ainſi paſſe le mé-
» chant; quand il eſt mort, il n'eſt plus
» fait mention de ſon orgueil, & le voya-
» geur cherche au milieu des ruines ſes ſu-
» perbes palais. Dieu prononce ſes décrets,
» & la terre tremble juſque dans ſes fonde-
» mens, Lisbonne eſt précipitée dans les
» abîmes; le riche Tage, gonflé par les
» cadavres, & couvert par les cendres,
» roule triſtement ſes flots. Envain dans ſa
» témérité le Citoyen de la terre croit que
» la vengeance du Seigneur repoſe: le Sei-
» gneur eſt encore le Dieu qui diſſipe les ar-
» mées, & qui terraſſa la puiſſance de
» l'Egypte; il le ſera.... Ah, ne tremble pas,
» ô Germanie! ému de compaſſion, je jette
» ſur toi mes regards. Troupe innocente!
» pourquoi ces pleurs! La Providence eſt
» toujours juſte... Voile ta face, ô Guſtave,
» & adore avec moi: Loué ſoit celui qui
» étoit, qui eſt, & qui ſera!... Ainſi parla
» le Séraphin. Jeune-homme! voilà tout ce

» que je puis t'apprendre dans le langage
» terreſtre. Cherche le repos, il ne fuit pas
» celui qui le ſollicite d'un cœur droit &
» d'une ame innocente. La Religion ſeule
» peut te le procurer : ne verſe point de
» pleurs ſur moi. La mort d'un ſage devroit
» encourager les ſages de la terre, s'il en eſt
» encore parmi vous. Mener une vie ſans
» reproche eſt un devoir : vivre une longue
» ſuite d'années, n'eſt ſouvent qu'un mal-
» heur. Heureux celui qui parvient de bonne
» heure à la maturité de la perfection ! L'in-
» ſenſé voit, il eſt vrai, la fin du ſage,
» mais il n'y fait point d'attention, & il ſe
» croit heureux. Ne te fie pas, ô mon ami,
» au tumulte du monde : bientôt il diſpa-
» roît : fie-toi à la Providence !...»

Où ſuis-je ? Où es tu, Séréna ! Etoit-ce ton ombre ? Tu fuis. Ah, étoit-ce un ſonge ?... Revenez, douces inſpirations, tranſportez mon eſprit, livré à lui-même, tranſportez-le plus long-tems hors de ce monde obſcurci ! Mon ſang eſt encore en efferveſcence : mon cœur palpite encore du ſublime raviſſement. O Séréna, où es-tu ? Où eſt l'immortelle Guſtave, & l'habitation de la paix ?... Ame empriſonnée, c'eſt envain que tu y aſpires : tu es encore attachée trop fortement aux liens du corps.... Ah, tâche de nouveau de te dégager de ces liens ; que le feu de l'ó-

minente piété t'éleve aux Cantiques de louanges : Je te loue, ô Eternel ! tu es Dieu, Seigneur, toi qui as créé, avec une ſageſſe incompréhenſible, le globe de la terre : crée maintenant la ſageſſe dans mon ame.... Du haut de ton trône, tu envoies le repos dans les cœurs affligés : il vient & il eſt mon reſtaurateur. Pere des Anges & des hommes ! Protecteur de la Germanie déſolée ! Envoie la paix parmi nous ! Mais, Seigneur, que ta volonté ſoit faite ! Si nous devons triompher, donne-nous de l'humilité : ſi nous devons ſouffrir, donne nous de la patience. Reçois ce Cantique d'une Créature, qui, proſternée dans la pouſſiere, te révere en tremblant. Tu es le Dieu, que les Séraphins exaltent par des chants d'allégreſſe, que les légions reſplendiſſantes réverent, inclinées ſur leurs faces, que le Ciel & la terre s'accordent de célébrer, que la Nature adore, que la mer orageuſe loue en mugiſſant, que la lumiere du jour & que les ombres de la nuit glorifient. Des *myriades* de créatures éminentes, dont je ſuis encore plus éloigné que du vermiſſeau qui rampe dans la pouſſiere, te louent, ô Seigneur ! Cependant je ſuis auſſi-bien ta créature que le Séraphin reſplendiſſant, que les myriades d'Eſprits, que le ciel & la terre.

ESSAI
SUR L'ART
D'ETRE HEUREUX.
POÈME EN QUATRE ÉPITRES;
PAR M. UTZ.

Crede mihi, res ſevera eſt verum gaudium

Seneca.

M. *Utz*, quand il donna ſon Poème didactique ſur l'Art d'être Heureux, avoit déjà montré dans ſes Odes Philoſophiques, qu'il avoit le talent de revêtir les idées les plus abſtraites de la Métaphyſique, des couleurs les plus riantes de la Poéſie. Rien de plus intéreſſant que le ſujet qu'il traite : tous les hommes aſpirent au bonheur & deſirent d'être heureux. Le ſyſtême de ce Poète eſt un épicuriſme épuré réduit à la ſaine morale. Il regarde le plaiſir comme l'eſſence de la félicité : celui donc qui veut être heureux doit chercher à augmenter la ſomme de

ſes plaiſirs, & à diminuer la ſomme de ſes peines & de ſes ſenſations douloureuſes. Le premier il ne peut pas le faire ſans pratiquer la ſageſſe & la vertu ; le ſecond il ne peut pas le faire ſans mettre un frein à ſes deſirs, ſans les détourner des biens ſpécieux & ſans les ramener aux biens eſſenciels. Rien ne nous tranquilliſe davantage dans les calamités de cette vie que la penſée, qu'il y a un Dieu très-ſage qui régit notre deſtinée & qui gouverne tout pour le bien de l'univers. Voilà juſqu'où la raiſon, par ſes conjectures, peut nous mener. C'eſt dans l'Epitre quatrieme, que M. *Utz* démontre, qu'il eſt impoſſible, par les principes de la Philoſophie, reſtreints à la vie préſente, d'effectuer l'état d'un plaiſir durable dans toutes ſortes de maux. La Raiſon ne reconnoît que d'une maniere probable l'immortalité de l'ame. La révélation met cette immortalité hors de doute & agrandit nos vues. Elle nous apprend que cette vie n'eſt qu'un état d'épreuve, & qu'un meilleur état nous attend : elle nous fait ſupporter les adverſités de cette vie, la perte de nos biens & de nos amis, & elle nous empêche de craindre la mort. Telles ſont les vérités que ce Poète a chantées.

M. *Utz* eſt d'ailleurs un des Ecrivains

Allemands qui écrit le plus purement ſa langue & qui poſſéde le mieux le méca-niſme de la Poéſie ; cependant on lui a reproché ici des tournures lâches & des vers proſaïques, & il faut convenir que ce n'eſt pas ſans quelque fondement. Dans ce genre de Poèſie, M. *de Haller* nous a accoutumé à une verſification ſerrée & conciſe.

Je dois la traduction de ce Poème à l'Auteur du petit drame inſéré dans le premier volume. Mes Lecteurs euſſent deſiré ſans doute que la même perſonne eût encore augmenté mes obligations.

ESSAI
SUR L'ART
D'ÊTRE HEUREUX.

ÉPITRE PREMIERE.

To enjoy, is our Wiſdom and our Duty; it
Is the great Leſſon of human life.

Young.

Savoir jouir, c'eſt-là notre Sageſſe & notre Devoir; c'eſt la grande Leçon de la vie.

RAPPELLE-TOI, cher H*, les agréables ſoirées que nous paſsâmes enſemble dans ce jardin, tes délices, créé ſur les hauteurs incultes & déſertes de Weil (1), où régnoit le ruſtique Silvain, où Flore étoit ſtérile. La volupté s'y eſt bâti une demeure enchantereſſe; de ſon trône de fleurs, elle contemple la Cité voiſine; le goût ſeul

(1) Weil eſt un très-beau château, ſitué ſur les hauteurs de Weilbourg, petite ville de la Wétravie, appartenante aux Comtes *de Naſſau-Weilbourg*.

y domine, la ſplendeur en eſt bannie. A chaque pas, l'on éprouve un charme nouveau; ſi l'art y paroît, ce n'eſt que pour orner modeſtement la nature. L'on voit au-bas, dans des allées fleuries, les oranges dorées, relevées encore par le verd éclatant de leurs feuilles, tandis que des noyers antiques couvrent de leur vaſte ombrage les lieux plus élevés, & ſemblent les aider à cacher leurs beautés à tous les yeux avides. Dans cet aſile ſolitaire, refuge heureux de l'Amour & des Muſes, autour d'un tapis de verdure, des hêtres majeſtueux agitent leur tête élevée : ſouvent Apollon lui-même, vient errer dans ces allées touffues, & quand le jour commence à diſparoître, il prend ſa lyre dorée, & fait répéter aux échos ſes accens mélodieux. Sa ſtatue élevée ſur le marbre, couronne chaque allée, & fixe notre vue. Souvent enivrés d'enthouſiaſme nous croyons entrevoir le Dieu. Souvent échauffé d'une divine ardeur, heureux t'écriois-tu, heureux le Mortel qui, connu de lui ſeul, peut vivre ici pour lui-même; qui par mépris, & non par inconſtance, abandonne la Cour & ce bonheur illuſoire, où réſide l'ambition toujours triſte, & toujours mécontente, & qui, dans cette douce ſolitude, couché ſur des fleurs, eſt riche des vrais biens, & ne goûte que des joies vraies.

Le repos de l'ame, ce repos, le plus grand bien de la vie, voilà le but de ſes ſouhaits. Ici, ce n'eſt point envain qu'il deſire; ici le joug de l'eſclavage ne contraint point ſa volonté : la vertu, voilà l'objet de ſon orgueil, la liberté, voilà ſa récompenſe. Sa vie n'eſt point une alternative continue de pleurs, & de joie, de ſombre inquiétude, & de ſcenes brillantes. Ici aucun Inſenſé, malheureux objet des caprices de l'orgueil, ou de ceux de la fortune, ne viendra troubler ſon repos; il ne craindra point que l'œil louche de la jalouſie empoiſonne ſes plaiſirs : les Sots le fuient, ils devroient l'envier. Le cours de ſa vie reſſemble au cours d'un ruiſſeau, qui, bordé d'arbuſtes, eſt toujours calme, toujours clair, & ne coule jamais que dans l'ombre.

C'eſt ainſi que tu parlois, c'eſt ainſi que penſoient tous les Sages; ton cher Horace t'apprenoit à priſer le repos, & moi qui ſus toujours le goûter, moi à qui jamais la fortune favorable n'a donné de riante demeure, combien doit être heureux, m'écriois-je avec toi, le Sage qui peut habiter des lieux, où la liberté, où la nature embellie de tous ſes charmes, s'offrent à lui ſous l'aſpect le plus enchanteur! Ma timide approbation ne tomboit que ſur le Sage; dans quelle Tempé, l'extravagance & la

Folie peuvent-elles jouir du bonheur ? Imagine un ſéjour orné par la main des Fées, qui réuniſſe tout ce qui peut enchanter & ravir les ſens : pourquoi Sélimor porte-t-il l'ennui dans cette région de volupté ! Sa parure fait ſon ſeul mérite, perſonne ici ne peut la remarquer. Garguile ce mépriſable uſurier, voit ces Beautés ſans en être touché ; il a tout à contempler, mais il n'y trouve perſonne à tromper. Dans des boſquets de jaſmin, au chant du roſſignol, celui-ci ſoupire après la Cour, celle-ci après des plaiſirs plus bruyans. Par tout où la Folie porte ſes pas, les plaiſirs effrénés chaſſent le Printems devant elle ; tout ſe fane, tout devient déſert : par-tout où paroît la ſageſſe, les landes les plus arides ſe couvrent de verdure ; elle ne trouve que des roſes, où la Folie ne rencontroit que des épines.

Le vrai bonheur du Sage eſt indépendant du lieu ; toujours content, ſans être toujours où il deſireroit être, lui ſeul, il eſt toujours heureux : la ſource de ſes plaiſirs les plus purs ne vient point de dehors, elle coule dans ſon ſein.

Loin des plaiſirs immortels, Apollon eſt condamné à garder les troupeaux d'Admete avec des Bergers. Il quitte avec joie l'Olimpe où l'on le perſécute ; ſa cabane devient pour lui le Palais de Jupiter. Aucune

colonnade n'y mène à des appartemens ſomptueux, où l'or couvre les lambris, où le pied gliſſe ſur le marbre, où des lits voluptueux étalent leurs couvertures de pourpre, où le luxe ſemble avoir épuiſé l'immenſité des deſirs : mais ici la nature ſimple & belle s'offre à lui avec ſes tréſors les plus précieux, des plaiſirs purs & vrais, une jouiſſance tranquille. Le ſommeil fuit les lits de duvet, où ſouvent le Monarque le cherche envain, & le vient trouver couché ſur des fleurs. Il voit de vaſtes campagnes s'étendre autour de lui, de nombreux troupeaux paître en ſureté, & ſuivis de la joie, tandis qu'il rêve, aſſis à l'ombre d'un chêne antique agité par le vent frais du matin. Il chante, ſa lyre retentit des louanges de la vertu; la jeuneſſe légere s'aſſemble autour de lui : le ruſtre étonné ne ſait point ce qu'il ſent, il entend Apollon, & devient moins ſauvage. Les vertus les plus douces s'emparent des cœurs, elles regnent au milieu des danſes, & les jeux folâtres de la tendre jeuneſſe. Les pâturages paroiſſent plus rians, & parés d'une verdure plus belle: depuis les leçons de Phœbus, tout reſpire la douceur & l'humanité. La plus belle des Bergeres cueille pour lui les roſes du matin; tous les habitans du canton s'empreſſent par leurs careſſes à lui marquer leur

reconnoiſſance. Il ſourit, content lui-même, lorſque tout rit autour de lui. Eh! celui-là peut-il être malheureux qui rend les autres heureux! Le ſage fils de Latone eſt toujours ſage, même en gardant ſes troupeaux; il eſt heureux dans l'Olimpe, il eſt heureux ſur la terre; le Ciel eſt en lui! Inſenſés, c'eſt vous que l'adverſité doit abattre! Fortune, le cœur du Sage peut être ſatisfait ſans toi!

Là, un généreux Lord céde au torrent de la corruption, il ſe bannit de la Cour après avoir combattu ſes injuſtices. Trop grand pour la Cour, trop grand pour la Ville, il eſt un monde à lui-même, & ſe retire ſans chagrin dans ſes bois; l'eſclave de l'aveugle faveur lui tourne le dos; les Muſes vénales, qui ſemblables à ces mouches d'Été, ſont attirées par la chaleur du ſoleil, ne bourdonnent plus autour de ſa tête: il eſt dépouillé de cet éclat étranger qui fait des flatteurs. Conſolation ſublime pour lui! il a conſervé ſon honneur dans toute ſa pureté. Son grand cœur lui reſte, quand tout eſt conjuré pour l'abaiſſer: libre enfin, il jouit, dans les champs de ſes peres, des richeſſes de la nature, il erre ſans être troublé dans ſes rians bocages, rien ne peut le diſtraire des devoirs de l'homme & du citoyen: alors il bénit la fortune qui a fa-

voriſé ſa fuite, & qui ne lui enlevant que les ſoucis, lui laiſſe les vrais plaiſirs.

Un tel homme ne peut-il point ſe nommer heureux entre mille? Eh! qu'eſt ce que c'eſt que le bonheur (cet être ſi peu connu), ſi ce n'eſt lorſqu'un mortel, qui ne ſe ſent tourmenté par aucune douleur, qui n'eſt privé d'aucun plaiſir, ne deſire rien, parce que rien ne lui manque? La vérité eſt plus pour moi, que tous les ſyſtêmes des Savans. Les connoiſſances, la vertu même, toute divine qu'elle me paroiſſe, tout ce que l'on décore dans les écoles du nom de ſouverain-bien, bien qu'elles décrivent avec pompe, & dont ſouvent elles ignorent l'eſſence; ces biens, ô mon ami, nous rendent heureux tant qu'ils nous contentent; ce ſont des ſources de notre bonheur qui ne nous trompent jamais; mais le bonheur, objet du Sage, & celui que pourſuivent envain les deſirs avides de l'Inſenſé, différent encore entr'eux. Nous éprouvons de la ſatisfaction lorſque nous nous ſentons heureux, & cependant de nos ſévéres tribunaux, nous condamnons la volupté d'Epicure, cette volupté dont le nom ſemble enhardir les Inſenſés, mais qui n'eſt pas faite pour eux. Satisfaction, plaiſir, volupté, ces noms différent, mais leur eſſence eſt la même; l'équivoque diſparoît dès qu'on approfon-

dit. Non, mon ami, non, la volupté dont parle le Sage, ne ſe borne point aux ſeuls plaiſirs des ſens.

Eh! comment le Sage pourroit-il mettre dans ces plaiſirs le bonheur ſuprême de l'humanité? Comment en pourroit-il faire le but de la vie? Malheureux le mortel qui, avili au rang des animaux, ne connoît que les mêmes deſirs, & les ſuit auſſi aveuglément! Voyez ce jeune Inſenſé, qui, le front couronné de roſes au milieu de Bacchus & de ſa ſuite effrénée, trouble le repos de la nuit par ſes chants déréglés, par ces indignes amuſemens, compagnons inſéparables de l'ivreſſe; voyez-le, dis-je, au lever de l'Aurore, les yeux inanimés, le teint flétri, l'air pâle & défait, ſemblable à un malade, à peine échappé des portes du trépas, trainant à peine ſon corps foible, & épuiſé des débauches de la nuit! Voyez, ce favori de Plutus, vieillard avant le tems, ſoutenir par artifice les reſtes languiſſans d'une ſanté dont il a abuſé. Squelete décharné, il doit exciter notre compaſſion & nous faire conclure: Qu'un bonheur que nous payons ſi cher n'eſt pas un véritable bonheur! Ce n'eſt qu'à l'Inſenſé à ſe liver ſans réſerve au plaiſir paſſager d'une vaine jouiſſance, puiſqu'à ce foible plaiſir ſuccede un mal long & réel.

Non, nous ne ſommes point ſeulement doués d'un corps deſtructible & périſſable ; il exiſte en nous un eſprit plus noble & plus élevé, l'ame, ce ſouffle de la divinité. Mortels, ne nous occuperons-nous donc jamais que de ce corps, cette partie de nous la plus mépriſable ? Pouvons-nous être heureux lorſque nous oublierons que nous avons une ame ? Non, le bonheur ſuprême n'eſt point de ne contenter les paſſions qu'à demi, ce n'eſt point lorſqu'un deſir permis, accordé par la nature, ne ſe ſentant point ſatisfait, ſe voit forcé de ſe taire.

Tu ſouris, tu demandes à connoître un mortel qui peut n'avoir jamais à ſe plaindre?... Mais mon ami..... cette terre que nous habitons, eſt une mer toujours orageuſe ; il ſera difficile d'y trouver un mortel pour qui les vents aient toujours été favorables. Il ne peut ſe rencontrer que dans des êtres qui n'exiſtent pas, dans le Roman de Chryſippe, dans les ſonges de Zénon, qui tourmenté par une goutte cruelle, ſourit à ſes douleurs, & qui, lorſque tout lui manque ; ſe dit maître & poſſeſſeur de tout.

Non, mon ami, non, je ne me ſuis jamais forgé un bonheur tout parfait : ce bonheur n'exiſte point ſur la terre, tous les biens de la vie ne ſont pas diſtribués à un

ſeul: les beſoins mutuels produiſent le bien univerſel. Eh! ſi la fortune favorable nous accordoit tous nos deſirs, un ſouhait rempli, n'en formerions-nous pas de nouveaux? Quel eſt le mortel parfaitement ſage? Le Sage lui-même l'eſt-il toujours? Ne ſe laiſſera-t-il jamais vaincre par la puiſſante illuſion des ſens? Le mécontentement, cette maigre furie, qui veille ſans ceſſe autour de nous, & qui ſeule augmente encore notre propre miſere, le mécontentement ſe gliſſe auprès du Sage, dans les heures où il n'eſt plus ſur ſes gardes. Mais le Stoïcien n'en doit pas moins, dans des peintures ſublimes, eſquiſſer le bonheur ſuperbe du Sage? Ses coups de maître étonnent & confondent l'orgueilleuſe illuſion: n'en pas approcher, c'eſt n'avoir point fait aſſez.

Autant que l'homme peut jouir du bonheur, celui-là peut s'appeller heureux, qui ſans être tout-à-fait debarraſſé des épines qui déchirent ſes pieds, les ſent plus rarement, marche plus ſouvent ſur les roſes, & jouit avec autant de plaiſir, qu'il a ſouffert avec conſtance. Toujours la jouiſſance du plaiſir l'emporte en lui ſur le ſentiment de la douleur. La Sageſſe prend de ſes propres tréſors pour reparer ce qui lui manque: elle lui donne pour compagne éternelle, la Satisfaction, la plus belle de ſes filles, & ſa

fille chérie, qui marche toujours à ſes côtés ſuivie des vrais plaiſirs.

Un pur contentement, c'eſt le but de la vie, c'eſt la leçon de la nature : la nature peut-elle nous tromper? elle nous verſe à pleine coupe des plaiſirs ſans mélange: eh! pourquoi renoncer aux biens qui nous ſont offerts?.... Levons nos yeux vers la voûte azurée! milles brillantes étoiles, éclairent l'obſcurité de la nuit; bientôt, dès que l'aube du matin commence à percer à travers les ombres grisâtres, l'on voit la belle Aurore, qui de ſon char de roſes, ſourit aux rayons dorés de Titan. Les Saiſons changent, & varient nos plaiſirs; tantôt la terre couvre ſon ſein de fleurs & de verdure, tantôt elle couronne ſa tête d'épis ou de fruits mûrs, tantôt enfin ſon corps fatigué ſe revêt d'un habit d'une blancheur éclatante. La nature varie ſans ceſſe, & ſa parure & nos plaiſirs; en elle, tout eſt attraits; de tous côtés, nous voyons les gras pâturages ornés d'un vert charmant; les montagnes s'offrent à nous ſous un aſpect magnifique; les vallées ſont tapiſſées de fleurs, de nombreux troupeaux, par leurs mouvemens joyeux égayent les prairies, les chants harmonieux des oiſeaux font retentir les boccages & interrompent le ſilence des bois; ici un lac, là, un payſage couronné de

rochers, fixe notre vue errante ; plus loin, du fond d'un ſombre boccage, l'on voit un ruiſſeau s'échapper en murmurant, & groſſi dans ſa courſe, former enfin un fleuve majeſtueux.

Tous ces objet qui nous enchantent, ne ſont-ils pas créés pour nous ? N'entrons-nous pas dans le monde avec toutes les facultés pour ſentir ? Lorſqu'un frais Zéphir rafraîchit un jour d'Été, ta joue brûlante n'en reſſent-elle pas l'impreſſion avec délices ? Crois-tu que la nature ait agi ſans deſſein, lorſqu'elle a formé notre œil pour être frappé dans des campagnes riantes de l'éclat varié de l'œillet bigarré ; lorſqu'elle nous a donné l'odorat pour ſentir la douce exhalaiſon de leur haleine embaumée, l'ouie pour être ſenſible aux accens du roſſignol, le goût pour ſavourer la chair ſuave de la pêche ? C'eſt-elle qui a paré le corps d'une jeune beauté des attraits des Grâces ; c'eſt-elle qui a formé nos yeux, ces yeux qui ſe raniment à l'aſpect de ſes attraits, & c'eſt-elle qui nous a inſpiré les deſirs de poſſéder l'objet charmant qui a ſu nous enflâmer ? Peut-on voir & douter encore, que la nature bienfaiſante ait voulu nous ſatisfaire ? Eh ! quoi, ſes ſoins maternels n'ont-ils pas attaché des plaiſirs à ce qui doit nous conſerver ? L'aliment qui nous nourrit flatte notre

palais; le mouvement néceſſaire à notre ſanté devient pour nous une diſtraction agréable.

L'art crée de nouveaux plaiſirs; il fait revivre par des couleurs enchantereſſes ce qui étoit jadis, & ce qui a ceſſé d'être: ſa main créatrice & hardie, donne la vie à l'airain inanimé, elle tire l'harmonie des cordes ſavamment pincées. Le Connoiſſeur ravi, ſe taît lorſque les Muſes lui font entendre leurs concerts; mais la voix d'un ami, porte des ſons encore plus doux dans l'oreille de ſon ami! Et quels accens plus enchanteurs que ceux de la vérité, que ceux de la vertu, lorſqu'elle parle hautement à notre ame! Eh! quoi, mille ſources de plaiſirs permis couleroient-elles pour nous, & nous ſeroit-il défendu d'en jouir? C'eſt par nous, par nous ſeuls que l'ennui, le chagrin, l'impatience regnent en tyrans ſur la terre, & non par la volonté de notre Créateur.

Si ma Muſe oſe encore faire entendre ſes ſons à ton oreille fatiguée, elle te racontera ce qu'a vu Mirza. Tu ſais que les Muſes de notre ſiecle s'uniſſent avec plaiſir au goût oriental & ſe revêtent avec joie de ſa parure fleurie. Mirza voyoit la Créature conteſter avec ſon Auteur; il voyoit la miſere de l'homme, une épaiſſe nuée de noirs ſoucis s'élevoit devant lui, comme la pouſſiere

s'éleve dans les airs ſur les rives de la mer rouge ; des pins agités autour de ſa grotte obſcure, le murmure d'un ruiſſeau, tout nourriſſoit l'amertume de ſon ame. Le verre terni de la triſteſſe raccourciſſoit ſa vue ; lorſqu'une voix lui crie ; Regarde, & ne juge point ! Il apperçoit une prairie agréable, entourée de boſquets, traverſée par des ruiſſeaux argentés, ſemblable enfin aux jardins d'Eden. Une vapeur balſamique rempliſſoit ce court eſpace ; un mortel enfoncé dans une rêverie profonde, ſe promenoit à l'abri des cédres. Envain le lis éclatant cherchoit à captiver ſes regards, envain les fruits les plus délicieux ſembloient l'inviter à les cueillir ; il ne les voyoit point. Son œil reſtoit fixé ſur le ſable, occupé à chercher un vil gravier, qui brilloit & s'éclipſoit tout-à-coup. Il arrive auprès d'un arbuſte de roſes ; ſes doigts empreſſés ſemblent voler pour les cueillir, leurs épines les enſanglantent. Il voit le ſerpent bigarré fuir à travers le gazon ; il veut le ſuivre, le reptile pourſuivi le bleſſe. Ah ! s'écrie-t-il en pouſſant un ſoupir, pourquoi faut-il que je ſois né ! Eh ! quoi, tout l'univers eſt donc conjuré contre moi ! O ! ſéjour de tourment !.... Arrête,... lui crie la voix, pourquoi t'emportes-tu, lorſque toi-même

tu cauſes ton malheur. Le bonheur te cherche, tu le fuis; tu pourrois être heureux ſi tu ſavois borner tes deſirs: jouis des biens qui s'offrent à toi! L'art de jouir, pour les mortels, c'eſt l'Art d'être heureux!

ESSAI

ESSAI
SUR L'ART
D'ÊTRE HEUREUX.

ÉPITRE SECONDE.

.....Id fateor, ſummamque bonorum
Eſſe voluptatem, modo ſcilicet inde petatur,
Unde petenda venit, ſitque inconcuſſa voluptas,
Sincera & vera & nullis obnoxia damnis.

Anti-Lucretius.

Oui, je l'avoue, la volupté, voilà le ſouverain bien, mais j'entens cette volupté permiſe, qui naît d'une ſource pure, & dont la jouiſſance n'entraîne point de dangers après elle.

O TOI! dont la ſombre mélancolie n'oſe rider le front ſerein; toi, dont l'ame eſt rarement troublée par des nuages paſſagers, parle, mon cher Cronegk, cet art d'être toujours content, ne te coûte-t-il aucune peine? hélas! il me paroît bien rare. Par-

cours tous les états, tu ne vois que mécontentement, tu ne vois qu'un rire forcé, s'échapper des lévres trompeuſes. Envain la bouche s'efforce à taire une douleur que l'œil décele, & que trahiſſent des ſoupirs qu'elle cherche inutilement à retenir. Je prête à tes diſcours une oreille attentive; ce que ton air riant ſemble m'apprendre, que tes lévres me l'enſeignent. Ou ſi tu l'aimes mieux, écoute ce qu'une Muſe me dicta jadis dans une nuit miſtérieuſe:

Depuis la Gange juſqu'au Nil, depuis la belliqueuſe Scithie juſque dans la ſavante Gréce, où fleuriſſoient autrefois les beaux Arts, enfin même juſqu'à la ſublime Rome qui, ſe repoſant toujours ſur de nouveaux lauriers, avoit ſu dans ſon fertile ſein attirer la ſageſſe des pays les plus reculés, dans toutes les contrées où jamais il exiſta des Sages, ils ont tous enſeigné à l'univers, que la joie devenoit fureur entre les bras du vice, & qu'il ne peut y avoir de plaiſir durable ſans ſageſſe. Ils diſoient vrai, & parloient hautement; mais ils n'étoient point écoutés. Nos peres étoient inſenſés, leurs neveux ne le ſont pas moins; un bandeau immobile couvre encore les yeux des humains, & ne leur laiſſe entrevoir que des objets toujours relatifs à l'enfance de leur ame. D'une main incertaine, ils courent en tâ-

ſonnant après le plaiſir, ſemblables à de jeunes enfans ranimés par le retour du Printems, qui, à l'ombre des verds tilleuls, ſe mettent un bandeau pour commencer leurs jeux, & ſans voir ce que leur main agile cherche avec avidité, ſouvent ſont prêts de l'objet qu'ils veulent toucher, & le paſſent. Eh bien ! ces jeux de l'enfance, & ceux de la vieilleſſe, ne ſont-ils pas les mêmes; ne conviennent-ils pas au Berger, comme à celui qui tient les rênes de l'Etat? Cette foule inſenſée ſoupire après des chimeres brillantes, & les a-t-elle obtenues, elle n'en ſait jamais jouir. Elle veut, & ne veut plus; elle échange ſans ceſſe ſon fardeau; ſon ame eſt toujours dévorée par mille deſirs oppoſés. Une goutte de plaiſir tombe ſur un cœur ardent: le plaiſir s'évapore, & laiſſe après lui la douleur.

C'eſt ainſi que dans tous les ſiécles les Inſenſés ſe ſont rendus miſérables. C'eſt à la ſageſſe à préparer le cœur à la joie; tendre & compatiſſante, elle guérit l'imagination malade, perfectionne le goût, affranchit notre ame, l'enrichit inſenſiblement de nobles paſſions, lui apprend à connoître le vrai bien, à aimer le vrai beau; elle ente en elle cette réſolution divine, de n'être point injuſte, d'être toujours bienfaiſant, & toujours vertueux. Chaque vertu

eſt la ſource d'un torrent de joies pures; ſemblable à la roſée qui hûmecte des campagnes deſſéchées, ſon onde nous rafraîchit dans nos maux. La foule étonnée, voit le viſage du Sage, elle voit ſa ſérénité, elle en ignore la ſource; mais cette ſource coule ſans jamais tarir; une ſatisfaction divine ſuit chaque action honnête, elle luit ſur nos cœurs avec la clarté la plus pure, & peint ſur notre front ſa raviſſante image.

Le plaiſir intérieur de Scipion, lorſqu'il renonça à ſa belle captive, ne fut-il point preſqu'égal à la joie que reſſentit le jeune-homme qui la reçut de lui, & dont les regards enflâmés étoient attachés ſur ceux de ſon Amante? Camille, dont l'ame généreuſe vint briſer les fers que l'on préparoit à Rome ſon ingrate patrie, ne goûta-t-il pas dans la victoire une joie plus pure & plus vraie que Céſar, lorſqu'il élevoit un trône ſur les cadavres de ſes Concitoyens? La vraie joie peut-elle naître auprès de l'infamie des vices, lorſque les déchiremens d'un remord intérieur vengent la vertu mépriſée dans une ame inquiéte, où gémit le tardif repentir, dont l'envie toujours mécontente r'ouvre ſans ceſſe les bleſſures, & ronge ſans relâche le cœur ſanglant & déchiré?

Non, le cœur du Sage ne ſaigne point

de pareilles morſures : non ; ſemblable à la divinité bienfaiſante, il ſe plaît également à faire lui-même, & à voir faire le bien : Savoir les autres heureux, pour lui, c'eſt recevoir un bienfait.

Que de plaiſirs dont il trouve la ſource dans ſon propre cœur ! Quelles nouvelles ſatisfactions la vérité ne lui offre-t-elle pas lorſqu'il la trouve pour fin de ſes ardentes recherches ! Guidé par ſa main, éclairé par ſa vive lumiere, il pénétre la nature, parcourt ſon vaſte empire, atteint juſqu'à ces ſoleils que la nuit nous découvre ; il ne trouve point de bornes, & s'elançant toujours de monde en monde, étonné & ravi, il découvre par-tout l'Etre éternel & créateur. Fatigué de ſa courſe, il ſuit la deſcente rapide d'une comète errante, & revient ſur notre hémiſphere, habiter notre planète ombragée. Delà il porte un regard hardi dans l'attelier terrible du tonnerre, il ſurprend l'éclair dans le ſein d'un nuage de ſouffre; tranſporté d'un ſaint enthouſiaſme & d'une joie divine, à la honte de ces aveugles orgueilleux, il voit partout l'ordre de la nature, & trouve Dieu dans cet ordre. Il voit Dieu planant ſur la plaine immenſe de l'Océan ; il le découvre dans le vermiſſeau rampant, & couvert de pouſſiere; il le voit dans l'herbe mollement agitée, & dans l'ouragan

furieux; il le trouve enfin dans les ligamens cachés qui joignent les ſenſations animales, à cette portion de la divinité, à cet eſprit immortel, qui voit les choſes hors de lui-même, qui voudroit ſe connoître, qui ſe cherche, & qui fuit devant ſoi.

Traverſe, généreux ami, ſur les aîles de la penſée, la carriere des Sciences, meſure l'étendue de leurs limites, va juſqu'où le plus grand Génie ne fait que douter ou ſe taire; parviens juſqu'où l'humanité ſe montre dans toute ſa grandeur. Semblable à une mer ſans fond, inépuiſable en richeſſes, les Connoiſſances, les Sciences, les Arts, donnent ſans ceſſe, & peuvent toujours donner: & pour le Sage, pour le Mortel qui ſait ſe contenter, leurs dons peuvent être la ſource des plaiſirs les plus enchanteurs.

Que la ſphere des vrais plaiſirs s'agrandit, qu'ils ſe diſtinguent avec éclat, ces plaiſirs, de ceux du commun des humains! ainſi reſplendiſſent les aſtres, lorſqu'au milieu de la nuit, un azur ſans nuage, ſourit au haût de l'Olympe!

Heureux le Mortel qui s'accoutume à penſer, à diriger ſon eſprit pénétrant, vers la nature & vers Dieu. La joie que ſe crée l'ame du Sage, eſt pure & ſans mélange; elle eſt tranquille & durable, elle n'eſt point bannie des devoirs que la Divinité

nous impose à remplir; elle nous accompagne dans les champs émaillés de fleurs, elle annoblit nos heures de loisir, elle ne nous quitte point dans l'infortune; & du sein des honneurs, elle nous suit dans la retraite. Tous les plaisirs de nos sens sont toujours passagers, toujours trop courts, souvent dangereux, & cependant toujours couteux à acquérir. Lâche & vil Mortel, ô! toi qui indigne d'avoir une ame, ne connois que les plaisirs que partage avec toi la brute! Comment le pesant Phax ose-t-il se glorifier d'une ame, lui qui, dénué de tous sentimens dignes d'un esprit immortel, n'est que matiere, & toujours dans l'ivresse & dans les plaisirs de la table, chancelle entre les bras de Bacchus pour retomber entre ceux de Cypris! Métius s'efforce de chasser l'ennui qui l'accable pendant la moitié du jour qu'il ne consacre point au sommeil; que cherche-t-il pour se distraire? des jeux insipides, des sociétés de gens qu'il hait, & malgré ses efforts, lui-même & son tems, voilà ses deux plus lourds fardeau. C'est envain qu'il s'étourdit par des plaisirs qui le fatiguent, son ame reste toujours vide; & toujours mécontente, elle sent combien elle est avilie, elle qui est immortelle, & oublie bientôt son rang élevé & son bonheur véritable.

Je crois entendre les Jeux & les Plaiſirs ſe plaindre, je crois entendre l'Amour irrité battre des aîles; il les conduit au combat, & contre qui, contre leur Partiſan. Ne les ai-je pas chantés moi-même, ſuis-je leur ennemi? Non, ami de l'humanité, je cherche à l'élever par mes leçons, & non à la détruire. Un tendre ſentiment ne deshonore point notre ame; celui qui nous donna des ſens, ne nous en interdit point les plaiſirs. Le Créateur ne veut point que nous les eſtimions au-deſſus, ni au-deſſous de leur vraie valeur; il ne veut point que pour de moindres biens, nous fuyions ceux d'un plus haut prix. Eh! à quoi ſerviroit que ton ami voulût ſonger à une morale plus ſévere? Tromperois-je la nature? elle connoît ſes droits, elle demande impérieuſement ce que la raiſon permet, & reprend par force ce que la fantaiſie lui enléve.

Qu'un dévot atrabilaire s'exile dans les bois avant d'avoir connu les plaiſirs, avant de connoître les hommes & lui-même; mais qu'il reſte conſtamment dans ſon déſert ſauvage. S'il reparoît dans le monde, tout lui paroît nouveau; il ſe jette avec avidité au milieu des plaiſirs qui l'invitent, il s'enivre à longs traits de volupté; un objet qui pourroit à peine émouvoir l'homme du monde, conſume d'un feu dévorant

le cœur de notre ſauvage. La vertu s'aſſoupit, ſa conſcience révoltée cherche envain à la réveiller par l'aiguillon répété du remords ; ſouvent un jour ſeul détruit l'ouvrage d'un grand nombre d'années, comme un orage ſoudain renverſe ſouvent les fruits de pluſieurs mois.

Tu le ſais, Annibal, Carthage ne l'a que trop éprouvé ! tu triomphois à Cannes, & Rome étoit vaincue, lorſque ſemblable à un torrent d'hiver qui ſe deborde avec un bruit effrayant, ton armée affamée ſe répandit dans la Campanie. L'Africain bazané, après avoir ſouffert pendant longtems, après avoir combattu la diſette, & réſiſté aux chaleurs les plus brûlantes, aux froids les plus rigoureux, ſe trouve tout-à-coup dans l'abondance ; il pouſſe des cris d'allégreſſe, il reſpire un air frais & pur ; le parfum des orangers flatte ſon odorat, il voit le vin de Falerne petiller dans des coupes d'or ; il voit les Citoyens couronnés de roſes, la jeuneſſe parée des attraits les plus ſéduiſans, & la molle tendreſſe qui brille dans leurs yeux pleins de charmes : il voit, & brûle auſſi-tôt de deſirs inconnus. Tel un lion fatigué, après avoir traverſé les déſerts Cyrrhéniens, rencontre une ſource d'eau fraîche qui coule lentement du haut d'un rocher ; il étanche ſa ſoif, s'ou-

blie, & rugit de plaiſir; cependant le Maure perfide, le Maure élevé dans la rapine, & dans le ſang eſt aux aguets autour des monts arides; il tend ſon arc, & d'une main ſûre, il lance un trait accompagné de la mort, ſur le malheureux animal que ſa ſécurité perd : de même, le ſoldat ſatisfait ſes brûlans deſirs; il n'écoute plus rien, rien ne peut l'arrêter; ainſi toute une armée fut affoiblie par la diſſolution, ainſi chaque bras fut énervé, & le Latium fut vengé.

Voilà ce que peut la Volupté, lorſque ſes doux accens ſont étrangers à notre oreille; cette Syrene vient folâtrer & chanter autour de nous ſur une mer environnée d'écueils; nous l'écoutons avec plaiſir, & notre plaiſir ſe tourne en fureur.

Les ſens peuvent nous procurer des plaiſirs permis : jouis en avec goût, mais apprens à t'en paſſer. Malheur au Mortel qui ſe les rendra néceſſaires! Il n'eſt point d'abondance qui le garantiſſe du mécontentement. La liberté de l'eſprit fait notre vrai mérite : que la raiſon gouverne en toi les plaiſirs ſenſuels, autrement ils exerceront ſur toi leur pouvoir tyrannique! La plus cruelle ſervitude eſt celle des ſens; ſoyons ſages, évitons, dans leur jouiſſance, l'abus, l'excès & le faux jugement : c'eſt alors qu'ils ſemeront de fleurs le ſentier de la vie, qu'ils

ſeront dignes de la vertu, & ſeront eux-mêmes des vraies joies.

Mais cet art difficile, de nous arrêter avec prudence, & de ſavoir jouir, Ami, Epicure va nous l'apprendre; on peut blâmer ſa morale, mais perſonne ne lui conteſtera la connoiſſance du plaiſir. Voulons-nous courir après ſon ombre dans des jardins voluptueux, peut-être erre-t-il ſur ces gazons, ou dans ces bocages touffus, peut-être.... Eh! quoi je m'égare: ici ce n'eſt plus à Epicure à nous inſtruire, c'eſt à ſa riante déeſſe, à la Nature. Elle nous invite à la ſuivre dans des routes fleuries, elle parle, & mon cœur enflâmé ſemble voler au-devant de ſes pas.

Vous cherchez dans les écoles & dans les livres, de quels moyens doit ſe ſervir le Sage pour jouir de la vie, & moi vous ne me conſultez pas! les loix que je vous impoſe ſont-elles donc ſi ſéveres? Jouiſſez avec modération des plaiſirs des ſens, mes amis, voilà mes loix! une jouiſſance trop fréquente rend les plaiſirs trop communs, & bientôt vous punit par la ſatiété. A quoi ſert la Raiſon quand les paſſions l'emportent? La joie d'aujourd'hui ne doit pas mettre obſtacle à celle de demain; l'inſenſé achete bien cher une heure de plaiſir pour pluſieurs années de peine. Le repentir le

réſerve pour des jours de déſeſpoir; également incapable, & de goûter des plaiſirs, & de remplir des devoirs, il ſe dégoûte bientôt des foibles reſtes d'une vie que lui laiſſe la Parque ingénieuſe dans ſes cruautés. Le moindre vent d'Automne ébranle ſon corps affoibli, l'harmonie la plus raviſſante ne réjouit plus ſes ſens émouſſés, le déſeſpoir vient l'arracher des bras de ſon amante qui le ſuit d'un œil inquiet, il la quitte, & devant lui voit fuir la volupté. Les épines des douleurs aiguës le percent ſans relâche. Un repentir, hélas trop tardif, fait entendre ſa voix dans ſon cœur déchiré, ſemblable à des harpies dévorantes, il l'aſſaillit dans ſes repas, il empoiſonne ſes mets, & ſes vins les plus délicieux.

Apprenez donc à économiſer de bonne heure avec vos plaiſirs! la plupart des Mortels, depuis le jeune-homme juſqu'au vieillard, l'acquierent à peine cet art, dans l'école même de leurs propres tourmens; ils ſe trompent dans l'emploi, ils s'abuſent dans le choix: combien ſe ſont laiſſés ſéduire par les plaiſirs bruyans, & ont préféré aux plaiſirs tranquilles & ſimples, ces joies altieres, & faſtueuſes! Pour un œil gâté par la vanité, une fleur n'eſt rien, quoique l'éclat de ſon habit coloré ſoit encore relevé par les diverſes réflexions de la lumiere.

Une ſuperbe fête dans des appartemens ſomptueux, éclairés de flambeaux ſans nombre, le frappera mille fois davantage que tous les aſtres reſplendiſſans dans la voûte azurée, que le ſoleil lui-même panché vers l'Occident, & montrant ſa tête radieuſe à travers de verdoyans bocages. Combien ne cherchent que les plaiſirs coûteux, & ne peuvent goûter ceux qu'ils auroient acquis ſans peine! Le beau monde dédaigne les biens que l'homme du peuple a auſſi en partage; il ne priſe que ceux dont il peut jouir ſeul.

O Mortels! tout ce qui peut vous manquer, vous le trouverez dans la Nature. Ce qui ſera vraiment néceſſaire pour vous faire mener une vie heureuſe vous coûtera peu de peine à acquérir; vous ſongez ſans ceſſe à vous procurer un ſuperflu que vous vous êtes rendu néceſſaire. Le joug de l'opinion eſt appeſanti ſur vos ames, tant que vous ſerez ſes eſclaves, toujours il vous manquera quelque choſe; le but de l'opinion n'eſt jamais fixe: elle corrompt le goût, & gâte le ſentiment. Arrachez, ſi vous voulez voir, arrachez de deſſus vos yeux ſon épais bandeau; vous me trouverez alors; mes plaiſirs ſans fard, & ſans éclat étranger, ſeront pour vous les ſeuls agréables. Ils ſont plus ſenſibles que tous les raffinemens;

fait le bien, si vous avez été l'honneur de l'humanité, & que vous le soyiez encore; ce souvenir, accompagné d'une joie tranquille & douce, satisfera votre cœur, & réparera vos pertes. Dans le sein de la vertu, une volupté pure occupera tous les instans de votre vie; envain la vieillesse vous menace, envain vous serre-t-elle de ses bras pesans & effarouche-t-elle, avec ses cheveux gris, l'essaim des jeux folâtres; les plaisirs couronnés de roses qui voltigent autour de la jeunesse, fuient devant elle: la joie douce au visage modeste, la fille charmante de la vertu, reste seule auprès de vous, & ne vous quitte jamais.

C'est ainsi que parle la Nature; écouterons-nous sa voix? Ami, ses leçons sont celles de la sagesse; pour goûter une joie vraie & pure, évitons la sombre austérité, & ne nous livrons jamais qu'à des plaisirs modérés & tranquilles.

ESSAI
SUR L'ART
D'ÊTRE HEUREUX.

ÉPITRE TROISIEME.

Permittes ipſis expendere Numinibus, quid
Conveniat nobis, rebuſque ſit utile noſtris :
Nam pro jucundis aptiſſima quæque dabunt Di ;
Charior eſt illis homo, quàm ſibi.

Juvenal.

Laiſſons aux Dieux le ſoin de veiller à ce qui peut nous être utile ; ils nous ont donné tous les moyens de jouir de la vie : l'homme eſt plus cher à la Divinité, qu'il ne l'eſt à lui-même.

DE même qu'un Voyageur eſt ravi, lorſqu'en traverſant, pendant l'ardeur du midi, de landes arides & ſtériles que jamais n'ont égayés les concerts des oiſeaux, où jamais les troupeaux bondiſſans ne ſont venus prendre leur pâture, il s'entend appeller par le

doux murmure d'une ſource fraîche qui jaillit du creux d'un rocher voiſin : ainſi un Mortel reſſent les plaiſirs les plus purs, lorſqu'au milieu des maux qui accablent l'humanité, (& dont le Sage même ne peut être exempt) la Sageſſe lui tend une main ſecourable, lorſqu'il boit à longs traits, & à la ſource même, ſes conſolations & ſes contentemens divins, comme toi, ſavant Ch. *** ; ô toi, mon Maître & mon ami, toi qui chéris la Sageſſe, & ne te pares pas ſeulement de ſon nom. Son onde ſalutaire, a ſa ſource dans un bois retiré ; une ſainte terreur veille à l'entour pour en éloigner les profânes. Un ſeul chemin y mene ; des opinions diverſes en éloignent les Inſenſés & les conduiſent dans des ſentiers ſauvages. Celui qui puiſe dans la ſource, voit d'un œil diſtinct, ce que c'eſt que la vraie joie, & ce qui nous procure un bonheur durable. L'écaille qui couvroit ſa vue tombe, les ſéduiſantes apparences d'un bien qui n'eſt pas réel n'en impoſent plus à ſes ſens éclairés. Plein de ſagacité, il ſait diminuer & adoucir les maux que la raiſon ne peut empêcher. Quiconque eſt maître de ſoi-même, peut triompher auſſi de la douleur : c'eſt toujours notre cœur qui nous rend miſérables.

Je vois des yeux remplis de larmes, j'entens des plaintes amères, mon ame s'émeut ;

pas encore appris à commander à tes paſſions ? Va, livre-toi à ta fureur, ſois malheureux ; mais n'exige pas qu'on te plaigne ; renonce aux vrais plaiſirs, ils ne ſont point faits pour un eſclave tel que toi.

O mon ami ! tu reconnoîtras l'homme dans cette image ; ce qu'il nomme malheur, tu le nommeras folie. Son cœur s'eſt attaché à mille petiteſſes, à mille extravagances ; il deſire toujours, toujours change, toujours ſe trompe, ou ſe repent. Il gouteroit le repos s'il vouloit être ſage : qu'il aſſujétiſſe une fois ſes deſirs déréglés, aux ſoins économes de la Nature ; elle ne choiſira jamais que ſuivant ſes beſoins véritables ; ſon eſprit inquiet ne ſe tourmentera plus ſans relâche. Qui n'a pas de beſoins, manque de peu de choſe ! Cherchons notre bonheur en nous-mêmes, ne le faiſons point dépendre des circonſtances étrangeres, ne le fondons point ſur l'opinion, nous ſerons aiſément ſatisfaits.

Médecin préſomptueux, je ne prétens point cependant guérir tous les maux de notre ame ; docteur emphatique, je ne me vante point d'avoir trouvé cette panacée univerſelle. Moi-même, je ſuis homme, & je ſens que je le ſuis ; nier ce que l'on éprouve, c'eſt un entêtement orgueilleux. Le Sage comme l'Inſenſé, a ſa meſure de

ſouffrances; mais ce dernier en éprouve davantage, il goute moins de joies. Mon ami, j'ai parcouru d'un œil attentif ce monde où nous vivons; j'y ai trouvé la ſomme des maux bien moindre que je ne me l'étois imaginé.

Jette les yeux ſur mon calcul, vois ſi je me ſuis trompé! Retranchons d'abord de cette ſomme, les maux qui ne tirent leur ſource que du préjugé, que le vulgaire fuit avec crainte, & que les Sages dédaignent. Diſons plus: ce qui ne peut détruire les principes élevés de mes devoirs, ce qui ne peut anéantir par un choc violent le but de mon être, ce peut-être un mal, mais c'eſt un mal douteux, un mal dont ſouvent la Sageſſe peut faire un bien réel.

En calculant ainſi, le nombre des maux eſt bien diminué. Parle: de quoi ſe plaignent la plupart des hommes? Eſt ce de ce que leur ame ne peut diſſiper la nuit de la folie? de ce que toujours attaché aux petites choſes, leur eſprit ne penſe jamais juſte? Mais qui jamais a entendu ces plaintes ſortir de la bouche des Mortels? Enleve à un vieillard encore dans l'enfance de ſon ame, enleve-lui (fût-ce le dernier de ſes jours), ſa poupée brillante, ſon or & ſon argent, ôte-lui ce que le Sage appelle fumée, que l'Inſenſé nomme gloire, il fera retentir les

airs de ſes cris forcenés ; & cependant ces hommes bas ſoupirent & demandent des conſolations : celles de la raiſon ne ſont-elles pas trop nobles pour leur ame avilie ?

Celui qui s'accoutume de bonne-heure à aimer le vrai bien, ne s'afflige point ſans diſtinction de toutes les pertes légeres ; celui qui connoît des biens plus grands que ceux que nous offre la Fortune (cette déeſſe perfide qui trahit avec joie l'ambitieux qui la recherche) mépriſe ce que l'Inſenſé deſire avec paſſion, & ſe prive ſans douleur de ce qu'il dédaigne. Souvent l'apparence du bien nous trompe ; ſouvent ce qui nous a paru un mal, plus mûrement examiné, ſe préſente à nous ſous un autre aſpect ; ſouvent ce qui nous ſembloit être une chaîne des plus rudes montagnes, nous découvre, en approchant de plus près, des routes ſûres, des chemins jonchés de fleurs, une molle verdure, & des ombrages frais.

Eh ! pourquoi la timide prévoyance du Sage, lui feroit-elle enviſager l'avenir avec crainte ? Le tems nous aide à ſupporter ce qui nous paroît le plus inſoutenable. Ninon elle-même, cette célébre Prêtreſſe de Cithère, s'accoutume à être vieille, & badine avec ſon âge (1).

(1) Qui m'auroit propoſé, écrit *Ninon-de-l'Enclos à Saint-Evremont*, une telle vie, je me ſerois pendue. Cepen-

La crainte agrandit les objets, tout l'inquiéte & l'effarouche; elle veut fuir, elle s'embarraſſe dans ſes propres filets, & chancele à chaque pas. Combien de fois notre imagination ſaiſie par de vaines frayeurs, ne nous fait-elle point accuſer la Nature & la Divinité! Semblables à une Bergere, qui, pleine de la douce eſpérance de réjoindre ſon Thyrſis, ſe hâte d'accourir vers le vallon ombragé; mais ſon Berger n'eſt point au rendez-vous, lui qui toujours s'y trouvoit le premier: elle l'appelle, l'écho de la forêt répond ſeul à ſa voix, ſon cœur amoureux eſt agité de mille ſoupçons divers, elle ſe plaint, elle ſe déſeſpere, elle pleure, & ſon Berger eſt à ſes pieds que ſes larmes coulent encore. Elle le gronde d'un air plus calme, il lui ramene ſon mouton chéri qui s'étoit égaré, & qu'il vient de retrouver après une longue recherche; elle ſourit enfin, elle l'embraſſe, & avoue qu'elle a pleuré ſans ſujet.

Laiſſons aux amans ces craintes frivoles & paſſageres; l'amour a ſes caprices, il pleure & ſourit tour-à-tour: mais nous, rougiſſons d'être ſi peu affermis, & de nous laiſſer ébranler à la moindre attaque.

dant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable! on aime à ſentir l'aiſe & le repos, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.

Qu'il eſt rare de trouver un Mortel qui ne tremble jamais ſans ſujet, qui ne friſſonne pas lorſqu'il voit le malheur s'avancer ſur lui; qui, libre de toute crainte, le fixe d'un œil intrépide, qui cherche à s'éviter, & ne va point au-devant de lui; qui, loin de s'exhaler en plaintes inutiles, ſouffre avec patience, & ſoutient avec fermeté les événemens qu'il ne peut empêcher. Une réſolution courageuſe roidit nos nerfs, elle donne de la force à notre ame, & la force conſtitue l'homme. Quiconque porte ſon fardeau ave joie, le trouve léger. La colere, l'impatience des enfans ne diminuent pas leurs petites douleurs. L'Eſclave, qui dans ſa furie ſe meurtrit avec ſes chaînes, n'en eſt pas plus libre. Envain un malade fait retentir ſa chambre de ſes cris plaintifs, envain il ſe roule ſur ſon lit de douleurs, il augmente encore ſes maux; aux tourmens qu'il éprouve, il ajoute encore les peines de l'ame; il ſouffre parce qu'il le faut, il ſouffre encore par choix.

Les Sages de l'antiquité viennent frapper mes yeux, ces Sages qui, endurcis par la patience, ont ſu braver les coups de la fortune; l'éclat de leur brillant exemple perce tous les nuages, il pénétre dans mon eſprit encore ſombre & puſillanime. Que ne puis-je, comme eux, vaincre auſſi la fortune &

me vaincre moi-même ? Oui, je veux oſer être grand !.... Tu me demandes ſur quels fondemens j'établis mes principes quand la Sageſſe me rend content au milieu de la douleur. — Ami, je ſais qu'il y a un Dieu ; un Dieu qui régit l'univers.

Oui, cet Etre auguſte, n'eſt que ſageſſe & que bonté ! Quand mon ame tranquille contemple ſon univers, j'y vois autant ſa grâce, que ſa puiſſance. Je vois que tel eſt l'effet, telle doit être la cauſe. C'eſt lui qui regle la courſe du brillant Diſtributeur de la lumiere ; c'eſt lui qui lui preſcrit le tems où il doit laiſſer repoſer la terre, & celui où l'éclairant de ſa lumiere & la fécondant de ſes rayons, il fait renaître le doux Printems dans ſon ſein, & renouvelle ſa parure. Alors, rajeunie par ſes feux, elle ſourit à l'homme ; rien ne manque à ſon ornement, elle lui offre partout de quoi ſatisfaire ſes deſirs lorſqu'il ſait les modérer. L'herbe & les fleurs qui naiſſent dans les pâturages charment les yeux de l'homme, & nourriſſent les troupeaux deſtinés à ſon uſage. Qui pourroit calculer le nombre infini des animaux de toute eſpece ? Ceux qui marchent ſur la terre, qui rampent ſous le ſable, qui nagent dans les eaux, ou volent dans les airs ?.... Leur diverſe nourriture, à tous, leur étoit diſtribuée avant même qu'ils exiſtaſſent. Le

plus

plus petit insecte trouve une table richement servie ; conduit par un instinct qui ne le trompe jamais, il trouve de quoi appaiser sa faim sur des broussailles, sur des plantes, sur la verte feuille, où lui-même il s'est donné le jour, en brisant l'œuf qui le retenoit captif. La Nature n'a pas voulu que l'homme, cet être si foible en naissant, demeurât sans secours ; elle l'a confié à l'amour vigilant de ceux qui lui ont donné la lumiere. C'est de cet amour que ce tendre rejetton reçoit sa premiere culture, jusqu'à ce que dans un âge plus mûr, la prudente raison daigne en prendre soin elle-même.

Telle est la grandeur de l'amour qui éclate dans le plan de la Divinité ! Certainement celui-là n'est pas Dieu, qui, souverainement heureux pour lui-même, néglige ce bas univers, & ne s'inquiéte nullement de son bonheur. Eh ! quoi il verroit donc avec indifférence l'anéantissement de sa création ? Elle qui, s'il l'abandonnoit, ne pourroit se soutenir elle-même ? La pénétrante raison ne conçoit point un monde qui, ne s'étant point fait lui-même, puisse subsister par sa propre puissance. Ce qui reconnoît un Auteur ne peut dépendre de soi seul, la création ne peut en même-tems être créatrice. Si la durée du monde dépendoit de son être propre, le monde seroit la Divi

nité même qui l'a créé. Dieu ſeul eſt, parce qu'il eſt, l'univers n'eſt, que parce que Dieu a voulu qu'il fût; il dure, parce qu'il le veut, il durera autant qu'il doit durer; que Dieu lui retire ſa main toute puiſſante, auſſitôt le néant regnera où l'univers aura diſparu. Les humains compoſent une république d'êtres libres, ils ſont faits pour être heureux, ils n'ont qu'à choiſir eux-mêmes leur véritable bonheur. C'eſt envain que les paſſions offuſquent la raiſon; envain l'aveugle volonté ſe mutine, & s'emporte pour des cauſes frivoles. Que n'arriveroit-il point ſi nos deſirs déréglés n'étoient reſtraints par une puiſſance ſupérieure? Entraînés par nos funeſtes paſſions, nous aurions dévaſté la terre.

Parle, penſes-tu qu'un ſage Légiſlateur raſſemblât une multitude de peuples, & formât un état, pour le quitter dès qu'il l'auroit formé?..... Non, lui-même, il anime & maintient les loix qu'il a données; il leve les obſtacles, il réprime les abus, il ne laiſſe point la méchanceté audacieuſe gouverner à ſon gré; ce qu'il a fait de bien, il veut le conſerver bien; ſon œil ſe porte partout, il ne regarde pas avec indifférence la durée de ce qu'il a une fois établi. Et Dieu, cet Etre infiniment ſage, négligeroit ce qu'il a créé! Ce n'eſt qu'au vice audacieux à croire

de ſemblables abſurdités; faut-il s'en étonner, dans l'anarchie ſouvent le crime demeure impuni, mais jamais dans un état ſagement gouverné. La paiſible vertu ſe plaît à répéter cette penſée ſublime: Les mondes ont beau chanceler, Dieu eſt, & Dieu ſera toujours! O mon ami! je ne deſirerois point d'exiſter dans un monde où l'aveugle fortune regneroit ſeule ſans un Dieu! Là, pourſuivis ſans ceſſe par les doutes & par la crainte, jamais nous ne ſuivrions, tranquilles, les ſentiers de la vie, toujours entrecoupés d'ombres épaiſſes & de labyrinthes fréquens, où l'on s'égare à chaque pas: tel un jeune-homme, qui au milieu des ténébres d'une nuit effrayante, erre ſans guide dans des bois déſerts infectés de brigands & d'animaux féroces; le ſouffle du Zéphir le fait friſſonner, il tremble au ſeul bruit d'une feuille agitée, un buiſſon vu de loin l'inquiéte & le trouble; trop heureux s'il peut ſortir de ce dangereux pas, s'il eſt frappé de l'éclat des premiers rayons du ſoleil, & s'il revoit la face riante de Flore.

Le deſtin de l'homme, où nous trouvons tant de confuſion, eſt un tiſſu merveilleux de principes & de conſéquences. Une circonſtance qui s'évanouit opére inſenſiblement, & ſouvent amene, ſoit un bonheur ſouriant couronné de roſes, ſoit un malheur

cruel qui s'étend juſques ſur nos neveux; elle s'engraine ſans obſtacle dans la ſuite des ſiecles, elle nous ſurvit & ſe recrée ſans ceſſe elle-même. Un projet brillant conçu par la Sageſſe, eſt ſouvent anéanti par la main de la Folie; & ſouvent l'héroïſme échoue contre le plus petit écueil.

O toi, dont la vue eſt ſi courte, & ſi bornée, Mortel, comment peux-tu choiſir, toi qui vois à peine ce qui t'environne, & qui ſouvent le vois ſi mal? Le ſentier nébuleux de la vie nous conduit ſur des écueils: je ne vois point de jour, je ne ſais où je ſuis, le Ciel eſt environné de ténèbres, les noires vagues de cette mer d'inquiétudes mugiſſent au loin.... qui peut en appercevoir l'extrémité? L'on ne voit point la moindre lueur percer du fond de cette obſcurité ténébreuſe, la ſeule confuſion mugit à notre oreille étonnée. Dieu parle, le cahos l'entend, la confuſion ſe taît, lui, l'Etre de tous les êtres, il veut, & ſa volonté enfante la lumiere dans le ſein des ténèbres; ce que nous appellons hazard, pour lui eſt certitude; ce qui devoit arriver un jour, il l'a vu de toute éternité; rien n'eſt, que ce qu'il veut qui ſoit, rien ne ſera que ce qu'il voudra qui ſoit. La moindre action de la vie, la moindre circonſtance eſt rangée dans ſon plan, eſt un chaînon de cette

chaîne qui entoure les aſtres, la terre, la mer, & tout ce qu'elle contient de créatures & de productions, qui lie le bien & le mal. Dieu la parcourt d'un ſeul regard. Eh! comment pourroit-il gouverner ſans cette pénétration divine, comment veilleroit-il en Dieu ſur un auſſi vaſte empire?... Mais il régne ce Dieu, eh! bien.... j'entre donc ſans crainte, j'entre donc avec joie dans ma carriere; un brouillard obſcur empêche mes yeux avides de parcourir toute ſon étendue, n'importe.... j'y marche avec confiance!

Eh! pourquoi ſerois-je mécontent de mon ſort? comment peut-il être malheureux! Je le tiens d'un Etre bienfaiſant, je le tiens de Dieu même. Dans cet univers, ſon vaſte empire, j'occupe le lieu qu'il a voulu que j'occupaſſe; ſouvent, juſqu'à nos folies mêmes, deviennent les inſtrumens de ſes decrets. Rien n'eſt l'effet du hazard, il n'eſt point de circonſtance inutile; toutes coopérent au deſtin de ma vie. Je devois être ce que je ſuis; mon bonheur particulier rentre dans le bonheur du tout. Suis-je plus qu'une petite partie de ce tout, pour le réformer, pour le changer en ma faveur?.... Une extravagance préſomptueuſe peut ſeule enfanter de tels ſouhaits. Qui ne ſe croiroit en droit d'en

exiger autant? Quoi! faut-il que des nuages pluvieux ſe diſſipent, & pour moi, faſſent place au ſoleil, parce que je me promene à l'ombre des berceaux verdoyans, tandis que toute une contrée, brûlée par l'ardeur de la canicule, languit après une pluie rafraîchiſſante? Le Ciel s'obſcurcit, une grêle épaiſſe détruit les épis murs. Hélas!... s'écrie un payſan pauvre, pourquoi mes grains ſont-ils les ſeuls abattus?... Le nuage s'étoit auſſi étendu ſur le champ de mon voiſin. Eh bien!.... dédaignes-tu ce raiſonnement, ou crois-tu que pour le bien être ſeul de ce malheureux, la pluie ne doit plus ſe congeler lorſque le fougueux Aquilon la chaſſe loin de lui par un ſouffle plus froid.... Va, mon ami, un autre que toi ne ſera pas moins affecté que tu l'as été, s'il lui arrive demain ce qui t'arrive aujourd'hui!...

La création eſt gouvernée par des loix éternelles. Nous contemplons le cours des aſtres, avec un raviſſement mêlé de ſurpriſe; ils ſe meuvent aujourd'hui comme ils ſe ſont mus toujours; le plan univerſel déſigne à chaque ſoleil quel doit être ſon emploi, il fixe les bornes de ſon empire. Les pluies fécondes & les neiges éclatantes ont chacune leur tems & leurs ſaiſons; les aîles mêmes des vents ne s'agitent que

d'après des régles fixes; une loi puiſſante arrête, ou fait ſortir du ſein de la nue, la foudre redoutable. La jeune Flore ſe laiſſe auſſi diriger par des loix, les roſes dont ſe couronnoit Anacréon reſſemblent à celles de nos jours; la plante reproduit ſon eſpéce, comme elle l'a toujours réproduite depuis la création. Le roſeau humide ne naît point dans les lieux où croît le buis; les animaux d'une même eſpéce, depuis des années innombrables, ſont toujours ce qu'ils étoient; le lion quitte toujours les ſombres forêts pour aller chercher ſa proie, & l'hirondelle bâtit toujours ſa maiſon d'argille.

N'en doutons point, oui, la nature ſuit des loix éternelles, la ſageſſe les a preſcrites... Doit-elle les enfreindre, parce que l'inſecte ou l'homme en demandent audacieuſement l'exception; l'inſenſé ne croit-il pas toujours mériter qu'il ſe faſſe un prodige pour lui ſeul?

Si j'obéis aux préceptes de la nature, content de mon ſort, mes inſtances fatigueront rarement l'oreille de la divinité! L'amour-propre ſeul, nourrit de flatteuſes illuſions dans nos ames; il croit toujours avoir plus mérité qu'il ne reçoit; pourvu qu'il ſe ſatisfaſſe, il s'inquiète peu de voir mille autres ſouffrir à ſes yeux. Il n'envi-

ſage point le tout, il blâme ce qui lui déplaît, il déſapprouve les mutations dans un monde corporel. Il ne veut trouver qu'une nature riante, qu'un printems éternel; il ne veut point que dans les nuages d'Eté, le tonnerre s'enflâme, & s'il conſent que le ſoleil étincele dans la voute azurée; il voudroit qu'il ne pompât que les eaux de la terre, & qu'il n'attirât point le ſouffre qu'elle contient!

Comment prétendre qu'une créature bornée, que l'homme ne faſſe jamais de fautes? Si la nature nous forçoit à choiſir toujours le mieux, nous ne ſerions plus libres, il n'y auroit plus de devoirs.... Non, ce n'eſt point une vertu machinale qui plaît à la Divinité; qui veut des vertus libres, doit ſouffrir des vices libres. Mais quoi! la méchanceté pille, elle égorge, elle entaſſe crime ſur crime, & exerce impunément ſa fureur!... Il eſt vrai; mais la vertu libre orne plus le plan de cet univers, que le vice ne le défigure: les méchans me nuiſent.... dois-je pour cela m'irriter, & me plaindre?... Non, c'eſt la nature du méchant, de chercher à nuire. Un ſage s'emporte-t-il lorſqu'une ortie le pique! non; c'eſt la nature de l'ortie, qui la connoît, l'évite.

Mon découragement, mon impatience

ne peuvent rien changer à l'ordre des choſes. Cet ordre vient de Dieu, il ſuffit : Dieu, comme créateur & comme ſouverain, eſt un Dieu de ſageſſe & de bonté : tout ce qu'il fait eſt juſte & bien ; tout ce qui eſt, eſt bien, mais ſeulement dans la connexion que je ne puis connoître, & que je ne cherche pas même à pénétrer. L'Auteur, le Créateur d'un monde, connoît le plan de ce monde ; il connoît le but de toutes ſes parties, il ſait tourner au bien tout ce qui ſembloit mal ; il dirige les événemens ſelon ſes vues, quand même ces événemens les combattent, & par un amour plein de ſageſſe, quelquefois il mêle de l'abſinthe dans notre coupe, lorſqu'il croit que ſon amertume nous eſt ſalutaire. Le cœur qui nage dans un bonheur continuel, s'amollit aiſément, mais la vertu s'affermit, elle acquiert de la force au milieu des ſouffrances. Elle lance ſon éclat divin à travers les ténèbres épaiſſes ; alors elle éclaire le monde, elle ſurvit aux tems : quelle ſeroit ma ridicule délicateſſe ſi je deſirois que l'âpreté de l'air épargnât mon ſeul individu ? Puis-je ne pas ſoutenir ce qui me rend plus parfait ?... Non, la vertu eſt plus pour moi que toute la pompe, toute la majeſté qui environne le trône !

Loin de moi toute crainte puſillanime !

La Divinité veut me conduire ; tranquille, je veux lui laiſſer gouverner mon navire fugitif. N'attendons point pour goûter le repos que le calme ait appaiſé les flots impétueux de cet océan de la vie, nous ne le trouverions jamais ; la tempête mugit ſur ſes vagues irritées ; je contemple d'un œil ſerein les flots qui ſe ſoulevent ; la main d'un ſage Pilote conduit le gouvernail : je ne crains rien, il ſaura me mener ſûrement à bord.

ESSAI
SUR L'ART
D'ÊTRE HEUREUX.

ÉPITRE QUATRIEME.

Religion! Providence! An after-ſtate!
Here is firm footing; here is ſolid rock;
This can ſupport us; all is ſea beſides;
Sink under us; beſtorms and then devours.
Young.

La Religion, la Providence, un avenir certain; voilà le ſol ſur lequel nous devons marcher, voilà le roc ſolide qui peut ſeul nous ſoutenir: au-de-là, c'eſt une mer ſans fond, un abîme qui bientôt nous engloutit & nous dévore.

SAVOIR jouir de la vie quand le bonheur ſourit ſur nos têtes, ô mon cher Jéruſalem (1), cet art n'eſt difficile que pour les inſenſés qui profanent tous les plaiſirs.

(1) M. *Jéruſalem*, eſt Prédicateur du Duc de Brunſwic; c'eſt un de nos meilleurs Orateurs de la Chaire.

Il eſt encore des Mortels qui ne ſe plaignent point ſans ceſſe, il en eſt qui ſans ſe laiſſer accabler, ſouffrent un mal léger, & ſupportent une perte peu conſidérable. La ſageſſe nous arme encore contre de plus grandes calamités ; elle nous apprend à diſtinguer le mal véritable de celui qui n'eſt qu'apparent ; elle juſtifie la nature, elle ſait diriger nos ſens des ſouffrances d'une partie au bien-être du tout.

Un vénérable vieillard languit de miſere dans les bras de la vertu ; ſes cris ne lui attirent qu'une compaſſion paſſagere ; le monde le mépriſe ; le corps infirme que lui donna la Nature le fait ſouffrir juſque dans le tombeau. Pourquoi voit-on régner ſur ſon viſage le calme, & le repos ?.... La Sageſſe le conſole par ſes leçons, & peut-être même ſans efforts : ſouvent cette tranquillité eſt une vertu de tempérament, & nous fait triompher ſans combat.

Mais le ſort nous porte des coups plus ſûrs ; il attaque notre cœur par des traits plus aigus ; la Sageſſe nous guérira-t-elle ? La Diſcorde farouche rompt ſans réſiſtance les portes d'airain des enfers, & entraîne la guerre ſur notre hémiſphere. La Nature déchirée, frémit à l'aſpect de ce monſtre ; les ténèbres le précédent, un feu dévorant le ſuit. La déſolation inonde la

patrie du Sage ; ſon petit héritage gémit entre les mains du ſoldat barbare. Dépouillé de ſes propres vêtemens, il eſt chaſſé ſans pitié de ſa demeure : il marche dans un morne ſilence, il ſe retourne encore ; il y jette un dernier regard qui ſe fait jour à travers ſes larmes ; il voit la maiſon de ſes peres conſumée par les flâmes. Il voit (ô ! ſpectacle cruel) il voit la fumée s'élever du tombeau de ſon épouſe chérie ; il le voit réduit en cendres. Son ombre plaintive le ſuit par-tout où il porte ſes pas ; il croit toujours la voir, il croit toujours l'entendre, ou plutôt, il l'entend, il la voit ſans ceſſe.

Va, dis-lui, pour adoucir l'amertume de ſon ame, dis-lui que le mal de l'individu, peut ne pas nuire au bien du tout : vois s'il ſentira le calme renaître en lui, s'il ſe croira ſoulagé, enfin ſi, préférant le bien du tout à ſon propre bien-être, il ſe croira moins infortuné.

Mais lorſqu'il réfléchit qu'un Dieu gouverne le monde, que le régne de ce Dieu eſt toujours bon & toujours ſage, la lumiere, il eſt vrai, pénétre dans ſon ame. Telle que dans une nuit ſombre, la lune dans ſon plein ſourit à la terre, & s'avance ſur l'horiſon ; devant ſa clarté pure, les ombres fuient des collines, des bocages,

des prairies humides de roſée, juſqu'à ce que ſa douce lumiere pénétre juſqu'au fond des creux vallons, & que le voyageur charmé, les faſſe retentir de chants de reconnoiſſance; mais ſi la lune ſe cache derriere des nuages dont un vent humide a tout-à-coup voilé les cieux, les premieres ténèbres recommencent à régner, & ſemblent plus effrayantes, les ſentiers deviennent une ſeconde fois obſcurs & incertains: auſſi rapidement ſe change l'ame de l'infortuné qui ſe repréſente ſon Créateur comme un Dieu plein de bonté. Son eſprit eſt éclairé tant que la vérité parle, mais dès que la ſenſation ſe réveille, la lumiere s'eclipſe; il chancele, comme éveillé d'un ſonge agréable; il ne peut accorder ſes maux avec une bonté ſage, &, dans l'obſcurité qui l'environne, il n'apperçoit plus Dieu, ce Dieu qui le chérit, mais qui pour lui ne veut point troubler l'ordre général.

Mais quoi! me demandes-tu: dans cette vie de douleurs, rien ne peut donc nous procurer un repos durable, une joie ſûre? Non, mon ami, rien! ſi dans ce court intervalle, que nous nommons la vie, il n'exiſte point d'autre vie pour la plus noble partie de moi, pour mon ame.

Quoi!.... mon ame mourroit!.... je

friſſonne!..... Inſenſé!.... j'aurai donc employé la meilleure partie de ma vie à donner mes ſoins à cette ame, qui, ſemblable à une vapeur légére, s'exhale de mon corps, lorſqu'elle commence à peine à penſer, lorſqu'elle commence à faire uſage de ſes nobles facultés? Envain donc je m'efforçois à lui donner la parure de la vertu, à lui donner cette élévation qui ne peut venir que du Sage. Accablé de douleur, ému de compaſſion pour mon propre individu, je vois les ſouffrances de la vertu; les circonſtances de la fortune ſont indépendantes de cette vertu, & peut-être après la mort, renfermé dans des tombes voiſines, l'eſprit du vertueux, & l'ame du vicieux ſe détruiront également, & tomberont en pouſſiere. Si la vertu ne m'eſt d'aucun ſecours, pourquoi la révérer? pourquoi vivre comme homme ſelon ſes principes, pour mourir tout entier comme la brute?

Celui qui ſe ſent immortel peut hazarder de grandes actions; armé d'un noble orgueil, il peut renoncer à ſa moindre partie: celui qui croit mourir tout entier penſe rarement en héros; il meurt comme un vil eſclave, il ne meurt point pour illuſtrer ſon nom. Le voluptueux plein d'orgueil, réfléchit qu'il eſt mortel; il tremble, il remplit d'amertume la coupe de ſes plaiſirs.

Où peut-il être en ſûreté?... Hélas la mort eſt par-tout, elle nous attend ſouvent, couchés à l'ombre des myrthes.

C'eſt pourquoi, mon cher Jéruſalem, nous voyons les Sages de tous les ſiécles diſputer à notre eſprit la dette du trépas. Cette noble querelle ſubſiſte encore: la victoire donne plus que la gloire, elle donne l'immortalité. La Vertu ſuivie de tous ſes Partiſans, combat pour elle; le Vice voit le conflit & ſe jette dans le parti ennemi. Des deux côtés l'on emploie des armes diverſes: tantôt l'on établit des principes, tantôt l'on donne carriere à l'eſprit, & à des railleries légeres. Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas approuvé, démontré, réfuté, ou démontré encore? La raiſon ſentencieuſe, impérieuſement fiere de ſa ſcience, ne parle ici qu'avec doute.

Elle argumente ainſi: Ce qui penſe en nous, & ce que nous nommons ame, ſuivant l'étendue de nos connoiſſances, n'eſt point ce que nous entendons par matiere; ce qui eſt un, & ſimple, peut-il mourir? Non, il vit éternellement juſqu'à ce qu'il ſoit anéanti par la parole du Créateur. Il peut l'anéantir; mais le veut-il? Ici, c'eſt à la Sageſſe à prononcer. Quel motif Dieu pourroit-il avoir pour anéantir un être doué de ſi nobles facultés, de facultés qui ſont à peine

apperçues dans l'enfant, qui ne commencent qu'à mûrir dans le jeune-homme, & qui ne ſont utiles que dans un âge plus avancé, mais qui, fortifiées par le tems, glorifient dès cette vie même ce Dieu qui les a données à l'homme pour la gloire, & qui, dans l'ame des Mortels, imprima ſon image auguſte. Cet être pourroit ſans ceſſe ſe rendre plus parfait, & Dieu l'anéantiroit comme une choſe vile! & cependant il lui auroit donné une impulſion vers une meilleure exiſtance, vers l'immortalité, à cet être, qui, malgré les plus grands efforts, ne pourroit jamais être ce qu'il voudroit être, & finiroit par mourir? Il l'auroit créé volontairement pour un inſtant, il voudroit qu'il fût heureux, & il lui refuſeroit le bonheur éternel.... Ah! ſi ſon ſort eût été reſtraint ſur la terre, ce Dieu de bonté lui auroit donné des plaiſirs plus parfaits: le ſonge de la vie, dans ce court eſpace, eût été du moins le ſonge agréable de la vertu. L'innocence, ô mon ami, ſeroit-elle ſans appui? La droiture ſeroit-elle dans les fers? La tirannie, l'exécration des peuples auroit-elle levé ſa tête altiere? La foudre vengereſſe n'auroit-elle pas délivré Rome & le monde d'un Néron, avant que ſes cruautés euſſent enſanglanté l'univers? Mais ce monſtre peut ſans obſtacle exercer

ſa rage ; ſon ame corrompue peut toujours fomenter de nouveaux forfaits ; ſa mere eſt égorgée après de longues menaces ; un fratricide eſt ſuivi du meurtre d'une épouſe ; le ſang des nobles ruiſſelle ; le Prince, & plus ſouvent encore les eſclaves du Prince ſont altérés de ſang & de tréſors. Ici un Sage nage dans ſon ſang ; là, expire un héros blanchi ſous les armes ; il n'eſt point de réduit qui mette le patriote à l'abri de ſa fureur barbare ; ils meurent à peine pleurés ; les pleurs ſont des crimes, les plaintes ſont des trahiſons, que l'on punit par le fer & par le poiſon ; la pâle terreur eſt imprimée ſur tous les viſages : celui qui montre de la ſatisfaction, eſt lui-même un ſcélérat ... O Rome, malheureuſe Rome, trop tard hélas, & envain une mort méritée, venge ſur lui les horreurs de ſa vie ! d'autres, après lui, ſuivent encore la route ſanglante frayée par lui : ce qu'un Néron a fait, un Domitien l'imite. Si Dieu n'eſt point injuſte, s'il régne dans ſes decrets cette ſage bonté que nous devons honorer, nous ne mourons point tout-entiers, notre corps ſeul & non notre eſprit devient la proie du tombeau, & dans une autre vie, notre Créateur donnera à la vertu ſa récompenſe & ſa couronne.... Tout cela n'eſt-ce que chimere, n'eſt-ce qu'une illuſion préſomp-

tueuſe?... Parle, mon ami, tout ce raiſonnement ne te ſemble-t-il pas du moins vraiſemblable?

Oui, me répons-tu, il eſt probable, mais le doute toujours inquiet ne demandera-t-il pas: Qui connoît l'Eternel? Nous rougiſſons de dire que l'entendement humain modifié par le corps, combine la ſageſſe d'un Dieu dans toute ſon étendue, mais nous oſons aſſurer que pour que des eſprits de notre nature ayent une durée immortelle, il faut que Dieu le veuille.... Eh! quoi? une créature qui ne fait que traverſer le monde, qui ne voit qu'imparfaitement encore le plan de ce monde, oſe-t-elle former une aſſertion auſſi hardie?.. Eh quoi! je ne puis donc jouir d'une tranquillité parfaite... Oh! mon ami, un peut-être flatteur doit-il me calmer ſur l'affaire qui me paroît être la plus importante pour l'homme?... Faut-il traverſer d'abord des routes obſcures, des ſentiers hériſſés d'épines, pour percer ſeulement juſqu'à l'apparence de la vérité? La ſimple direction de l'eſprit peut-elle nous conduire dans cette marche difficile?... Si ſeule, elle ne peut nous guider, le repos de l'ame eſt-il donc un bien qui ſoit donné à tous les Mortels?... Hélas!.... l'eſprit même le plus éclairé, s'égare dans les raiſonnemens, lorſque par

un ciel ſerein, il ſe ſent tout-à-coup environné des ténèbres ſubites de l'affliction: il cherche une lumiere conſolante; l'inſtructive raiſon, ſouvent conſultée à la hâte, ſemble lui en promettre. Ce que ſes penſées plus calmes avoient pris pour des vérités démontrées, il commence à les croire douteuſes; les argumens les plus forts chancelent, l'incertitude l'aſſaillit de toutes parts; le vrai courage peut-il être dans ſon ame? Le déſeſpoir l'entraîne, tandis que tremblant, il veut s'attacher à de frêles ſoutiens. Tel, lorſque au milieu d'une tempête un vaiſſeau, privé de ſon gouvernail, court ſe briſer contre les écueils, un homme ſaiſit d'une main forte les branchages les plus voiſins; expirant, il y demeure ſuſpendu, la mer mugit au-deſſous de lui & ſemble menacer encore ſa foible vie; les rameaux ſe plient, la racine ſe détache, il retombe dans la mer; les ténèbres de la mort couvrent ſes yeux éteints!

Tout ce que nous ſavons, c'eſt que la durée permanente des eſprits dépend de la volonté du Créateur. Notre unique ſoin doit donc être de ſavoir s'il la veut, cette durée; ſes décrets ſuprêmes ſont-ils encore voilés d'une ſainte obſcurité! Dieu ne s'eſt-il point déclaré ſur l'eſſence de notre eſprit? n'a-t-il point dit qu'il ne devoit pas périr avec notre corps groſſier, tandis que des

mondes s'anéantiſſoient. Nous n'avons plus lieu de douter ſi Dieu lui-même a confirmé ce que la vertu eſpére!.. Oui, il l'a fait, il a parlé au Genre-humain par la bouche de ces ſages, qui, meſſagers de la Divinité, prépoſés à l'univers par des prodiges ſans nombre & par elle oints de ſa ſainteté (ſi l'on peut s'exprimer ainſi) ont été ordonnés pour être les inſtituteurs d'un monde. Comme nos Philoſophes, ils n'ont point promis l'immortalité ſur de ſimples conjectures, mais ſur la parole de Dieu même. Pour toi, ſoleil, ont-ils dit, Dieu te créa pour le tems; mais toi, eſprit noble de l'homme, il te créa pour le tems & pour l'éternité! Ils diſoient; une lumiere divine brilloit ſur les Meſſagers de Dieu, & s'étendoit au loin. Les princes de la terre menacent, les tyrans égorgent, & malgré toutes les réſiſtances, les ténèbres ſont diſſipées de la moitié de l'hémiſphere.

Cependant je vois des Mortels fiers de leurs propres forces, s'éloigner de la lumiere, trop orgueilleux pour apprendre de la Divinité. Souvent encore nous voyons le Sage, mais plus ſouvent l'Inſenſé, préférer le crépuſcule de la raiſon au jour le plus clair, & le plus beau.

Socrate, il eſt vrai, a penſé qu'un poiſon mortel ne privoit point l'ame de la vie, que

le tombeau ne la renfermoit point dans ſon ſein; ce qu'il a ſouhaité, ce qu'il a eſpéré, plein d'une joie éloquente, il l'a enſeigné en mourant; mais il ne le ſavoit pas avec aſſurance. Il parle comme inſpiré dans ſes heures dernieres; tout ce qu'il dit prouve combien vivement il l'a ſenti; l'on voit qu'il cherche les preuves d'une vérité qui lui eſt chere, & qu'il embellit des conjectures qu'il donne pour des principes.

Si le Ciel eût fait briller à ſes yeux une lumiere plus pure, avec quelle joie reconnoiſſante l'auroit-il reçue, lui qui ſe perſuadoit que nul autre que Dieu même ne pouvoit nous apprendre comment Dieu vouloit être honoré! Il eſpéroit.... (mais qu'on me pardonne cette queſtion hardie!).. le fondement de ſon eſpérance, ne pouvoit-ce pas être quelqu'ancienne tradition? Le Créateur n'a t-il point dans les commencemens manifeſté à la créature, ce qui n'a été que tranſmis dans la ſuite de génération, en génération par les Sages? Comment un Mortel pouvoit-il préſumer l'immortalité, lui qui voyoit la mort moiſſonner tout autour de lui, & faire également ſa proie du juſte, du méchant ou de la brute?... La raiſon ne ſe révolte-t-elle pas, lorſqu'on avance une propoſition qui contredit les ſens!

Souvent la raiſon ſe pare de principes empruntés; le Philoſophe orgueilleux prend des tréſors du Chrétien ce qui lui plaît, ce qui lui eſt utile, & s'en ſervant comme de ſon appanage, il fonde ſa gloire ſur un vol qu'il nie. Peut-être même hélas, dans ces tems corrompus aura-t-il l'audace de combattre avec ingratitude cette religion ſon inſtructrice, notre unique eſpérance, qui ſe cache aux yeux de la curioſité, mais ne ſe voile jamais à ceux de la ſageſſe!

Qu'elle me paroît divine dans ces inſtructions ſublimes que nous entendons de ta bouche, ô mon cher Jéruſalem, lorſque le peuple Chrétien, s'empreſſant dans le lieu ſaint, ſemble attacher ſur tes lévres ſon oreille attentive! Je ſoupire, lorſqu'elle ſe plaint que l'homme ſorti parfait des mains du Créateur, ſe trouve dégradé par l'opinion & par le vice. Je tremble, lorſqu'elle me montre Dieu, devant qui la terre eſt en ſilence, aſſis ſur ſon tribunal redoutable pour me juger, environné de ſa gloire. Mais lorſque d'un front plus ſerein, couronnée d'un éclat céleſte, elle me conduit au ſacrifice qui ſeul a reconcilié & appaiſé ce Dieu, (ſacrifice que l'eſprit humain a cherché long-tems à pénétrer par ſes propres lumieres, ſans pouvoir le comprendre) mon eſprit devient plus calme, mon ame ſe

réjouit d'une immortalité qui ne lui offre plus d'objets de terreur; car la vie éternelle ne peut être un ſupplice éternel pour la vertu, quelqu'imparfaite qu'elle ſoit toujours aux yeux de la Divinité. C'eſt pour nous éprouver que Dieu nous fait vivre ſur cette terre, où la joie nous ſourit ſi rarement, où les maux nous environnent de toutes parts. Cette vie n'eſt qu'un point dans le plan général; une meilleure vie ne commence qu'après la mort, la vie immortelle qui doit être un jour mon partage éclaire de loin celle que je mene ſur la terre. La nuit qui couvre le deſtin dont elle cache le ſanctuaire à la raiſon curieuſe, s'éclaircit peu-à-peu; l'univers me ſourit ſans une forme plus belle, les roſes brillent ſur les ſentiers qui n'étoient hériſſés que d'épines. Le ſombre cachot n'eſt pas auſſi effrayant pour la vertu qu'il ſemble l'être; une douce lueur perce à travers l'obſcurité qui y régne. Des ſuites heureuſes annobliſſent ce qui nous paroiſſoit vil. Téméraire, & miſérable pouſſiere, qui oſe blâmer ſon Créateur! ce que le plus ſage des Mortels voit de ſa deſtinée, n'eſt qu'un chaînon détaché de la grande chaîne. Le ſort de l'éternité détermine les événemens qui ſe combattent ſur notre terre; Dieu régle ce qui eſt maintenant ſur ce qui ſera; & Dieu eſt

un Dieu ſage, un Dieu bon ; puis-je encore n'être pas tranquille?... me deſtine t-il un avenir malheureux, rebute-t-il mes vœux, me refuſe-t-il des plaiſirs? Le vertueux ſait que les ſouffrances les plus rudes, les maux, tant redoutés par l'humanité ne ſont pas toujours auſſi nuiſibles qu'ils ſemblent l'être, & ſont ſouvent des châtimens néceſſaires pour ramener un enfant égaré.

Oui, Dieu gouverne le monde! Nos principes nous l'apprennent! Dieu a fait annoncer avec certitude ce que la raiſon ne faiſoit qu'entrevoir; il nous conduit par la main dans le ſentier qu'il nous a montré; je l'adore avec humilité, je le ſuis. Que le ciel ſe couvre de ſombres nuages, que le feu des éclairs les entr'ouvre, que le tonnerre gronde avec un bruit affreux du ſein des ténèbres effroyables, que dans ma courſe à travers ce bas univers, la terre ſur laquelle je marche, ſoit un champ hériſſé de pierres! le plus grand voyage eſt court, ce n'eſt que le voyage d'une journée. Que la différence eſt petite entre le jeune-homme, & le vieillard! Nous ſommes tous également près de la tombe; à travers ſa nuit paiſible un rayon de l'éternité s'échappe, & vient frapper nos yeux de ſon éclat; ce rayon qui me remplit d'eſpérance, me conſole dans mes maux; il étouffe en moi toute lâche douleur, tout

desir bas & vil, & lorsque mon ame s'oublie dans les plaisirs des sens, il l'éleve & la rappelle à sa premiere noblesse. Eclairé par sa vive lumiere, il m'apprend à vous mépriser, vous phantômes brillans dont l'illusion, & l'imbécillité ont fait des idoles! Vous richesse, vous gloire, songe d'une ame élevée, & vous plaisirs, douce ivresse des sens, vous dont les appas séduisent jusqu'au Sage, vous semblez me fuir, & vous comblez des Insensés de vos bienfaits! Le Créateur le veut! fuyez, je suis privé sans regret, d'un bien qui doit me quitter au tombeau.

O vous mes amis, vous, que la tombe a reçus dans son sein; je rougis devant vous d'avoir mes yeux noyés de larmes! Immortel aussi bien que vous, je vous reverrai; je vous rejoindrai un peu plus tard où vous êtes déjà parvenus! O mon cher Cronegk, toi dont la mort a couté tant de pleurs à tes amis, toi, aimable jeune-homme qui en expirant m'aimois encore! toi, qui joignois le cœur le plus noble à l'esprit le plus élevé! toi, dont le mérite n'a pas été assez universellement reconnu! tu vis, je me console, mes pleurs sont inutiles! la mort n'a changé que la scene de ta vie; tu vis dans des régions où la vertu nous conduit, où elle est constamment heureuse, où

l'immortalité régne. Dépouillé par la mort de ton vêtement mortel, tout eſprit, tu parcours avec une intelligence plus éclairée, les demeures de la lumiere; tu vois d'un œil plus pénétrant le plan de la création, & tu adores en ſilence. Un feu divin t'inſpire des cantiques de louange! Ah! Cronegk, quels ſons raviſſans dois-tu tirer de ta lyre d'or, lorſque tu l'emploies ſans partage à célébrer ton Créateur?... Tu le vois, tu es heureux, & tu l'es pour toujours. Et nous oſons deſirer que tu reviennes t'occuper de ces vils objets de la terre! O Muſe, vous qu'il a tant chéries, d'une main arroſée de vos larmes, venez, venez planter autour de ſon tombeau des lauriers qui ne ſe fanent jamais, & à l'ombre deſquels la poſtérité vienne rendre hommage à ſa cendre!

Ami, ſi tu conſidéres la Mort ſous ce point de vue ſublime, tu verras la bonté ſourire ſur ſon front. Cette meſſagere de la Nature nous prend par la main; amie bienfaiſante, elle nous conduit dans une terre heureuſe. La lâche Senſualité frémit à l'idée de ce dernier voyage. L'Inſenſé meurt parce qu'il faut mourir, le Sage meurt avec joie: le Sage, la pâleur de la mort ſur le front, eſt ſoutenu par la Religion & la Vertu: il

ne profane point par une crainte vulgaire ce moment, ce grand moment qui dégage notre ame, & qui prononce une juſte ſentence ſur la vraie valeur de nos actions, & ſur la félicité éternelle. Plein de confiance, il ſort de cette courte vie, ſans être effrayé par les ombres qui ſemblent encore lui voiler ſa route; il ſait où il va, ſon but eſt l'éternité, & ſa caution eſt un Dieu qui pardonne.

Son ame ne peut être émue à l'aſpect du tombeau, comment ſe laiſſeroit-il ébranler par un mal paſſager? Les aſſauts de la calomnie, les orages excités par la fortune, rien ne peut troubler ſon courage; toujours grand dans l'affliction même, il ſouffre ſans ſe deshonorer. Il ſait que toutes les douleurs ne durent qu'un inſtant, il ſupporte ſes maux avec patience, ſûr qu'ils lui viennent d'un Dieu qui ne deſire que ſa perfection. Il n'eſt point eſclave aveugle des deſirs des ſens; il jouit avec un noble orgueil que lui donne la conſcience de ſon propre mérite, il jouit, dis-je, en paſſant, des légers plaiſirs de la vie; il les ſacrifie ſans regrets à des biens plus grands & plus réels. Aucun chemin de fleurs ne peut l'obliger à s'arrêter près du vice, aucun faux éclat ne peut l'exciter à courir au-devant de la folie. D'un

regard fixe, il s'avance vers ſon but : ſa vie n'eſt point bornée au tems, il en mépriſe les hazards.

Il faut ſavoir mourir pour vivre heureux & content ! C'eſt la ſeule vraie joie recherchée par le Sage : elle ſeule adoucit ſon pénible voyage, elle ſeule, immortelle elle-même, le ſuit à l'immortalité.

LE VÉSUVE,

POÈME.

PAR MARTIN OPITZ DE BOBERFELD.

IL manqueroit quelque choſe à mon recueil, ſi je ne donnois rien au Public de notre illuſtre *Opitz* qui a mérité à ſi juſte titre d'être appellé le pere de la Poéſie Allemande. Avant de parler de ſon Véſuve, l'on me permetra de dire un mot de ſa perſonne.

Martin *Opitz* nâquit à Bunzlau en Siléſie le 23 Septembre 1579. Ses parens ne négligerent rien pour ſon éducation, & à l'age de vingt-un ans il alla ſucceſſivement aux Univerſités de Francfort ſur l'Oder, de Strasbourg & de Tubingue. Enſuite il fit un voyage dans la Hollande, où il vit le fameux Heinſius avec qui il fut en liaiſon pendant toute ſa vie. De retour dans ſon pays, il fut fait Conſeiller de *George Rudolphe*, Duc de Lignitz & de Brieg (1). Peu de tems après il alla à Vienne

(1) C'eſt ce Prince qu'*Opitz* loue ſi magnifiquement dans

où il fut préſenté à l'Empereur Ferdinand ſecond, qui lui donna la couronne poétique & des lettres de nobleſſe avec le titre de Seigneur de Boberfeld. Ce fut-là qu'il trouva un *Mecene* dans le Bourggraf Charles-Annibal de Dohna, qui aima beaucoup notre *Opitz*, & qui lui donna des apointemens en qualité de ſon Secrétaire, en lui permettant de vivre à Lignitz & de ſe livrer entiérement à ſon génie poétique. La guerre de trente ans qui déſoloit alors l'Allemagne, obligeoit ſouvent *Opitz* à quitter ſon pays; c'eſt par ce motif qu'en 1630 il fit un voyage à Paris au frais de ſon Protecteur. Peu de tems après ſon retour dans ſa patrie, la mort lui enleva ſon *Mécene*, qu'il a immortaliſé par ſes Poéſies. Enſuite ayant été appellé à Dantzig par le Roi de Pologne en qualité de Secrétaire & d'Hiſtoriographe, il mourut de la peſte en cette ville le 20 Août 1639.

Opitz avoit pour deviſe : *Et quantum reſtat!* Que de choſes il nous reſtent encore à apprendre! Génie fécond, il nous a laiſſé des Ouvrages dans tous les genres de Poéſie, où le beau, le naturel, le grand & le ſublime ſe trouvent repandus avec

le debut de ſon Véſuve. La maiſon des Piaſtes fut éteinte en 1675, par la mort de George-Guillaume, dernier Duc de Lignitz, & par cette mort, cette partie de la Siléſie tomba ſous la domination de la maiſon d'Autriche.

profuſion. Il a créé la Poéſie Allemande, & c'eſt bien de lui que l'on peut dire que les fautes contre le goût qui ſe remarquent dans ſes Ouvrages, ne ſont pas les ſiennes, mais celles de ſon ſiécle.

Le Véſuve parut pour la premiere fois à Brieg en 1631. Ce Poème peut donner une idée du génie d'*Opitz*. La traduction, à quelques changemens près, eſt de M. le Baron de *Bielefeld*, qui a déjà cherché à faire connoître notre Littérature aux François dans un petit Ouvrage intitulé: *Progrès des Allemands dans les Sciences & les Arts, particuliérement dans la Poéſie & l'Eloquence.* Amſterdam 1752.

LE VÉSUVE.

NATURE, dont la vertu fit éclorre les élémens, toi qui es le premier ouvrage & le chef-d'œuvre du Tout-puiſſant, ſœur de tous les tems & mere des êtres d'ici-bas, déeſſe, permets à mon eſprit de pénétrer dans ton empire, qu'il oſe raconter tes merveilles dont, avant moi, nul Germain n'a parlé en langage des Dieux. Guidé par la vérité, je vais développer la cauſe qui fait lancer des pierres au Véſuve, d'où naît ſon embrâſement, quelle matiere nourrit ſes flâmes.

Viens Apollon, viens à mon ſecours ſuivi de la troupe ſacrée des Muſes. Que leur main me guide dans cette carriere nouvelle. Je marcherai d'un pas ſûr, où leur eſprit me conduira.

Et toi, Héros, digne rejetton des illuſtres Piaſtes, image de l'ancien tems, lumiere de ce ſiécle, Prince par ta valeur, plus encore que par ta haute naiſſance, toi qui es doué de tous les talens & d'une ame inébranlable, délices de la patrie, toi qui fais la plus douce conſolation de tes peuples, que ta clémence pardonne aux

tranſports de mon cœur, qui oſe te conſacrer des Vers ſi peu dignes de tes regards.

Pour offrir des préſens à un grand Prince, je ſens qu'il faut poſſéder des tréſors qui me manquent. Supplée à ce défaut; jette ſur moi quelques rayons de cette grâce, de cette protection que tu accordes toujours aux ſciences. Daigne recevoir mon ouvrage avec plaiſir; & puiſſe ce léger plaiſir être bientôt ſuivi de la douce ſatisfaction de voir finir les horreurs de cette guerre cruelle! Oui Prince, tu poſeras, par la bénédiction du Ciel qui te chérit, les fondemens d'une nouvelle félicité : ton bras formidable frappera ceux qui pourroient former le deſſein de répandre de nouveau le feu dans notre patrie & de la couvrir de ſang : les villes & les habitans de la campagne ſe réjouiront de ton bonheur, & tu ſeras ici le témoin de la liberté de tes ſujets & de la gloire de tes enfans!

L'homme ſage ſe fait une habitude d'employer à mille travaux le tems, ce court eſpace de la vie; & ſon eſprit s'applique aux plus beaux arts. Mais il ne trouve rien qui ſoit plus propre à prouver ſa ſupériorité ſur les autres êtres qui habitent ce *monde* qui le nourrit, que lorſqu'il emploie les facultés de ſon ame à contempler ce vaſte édifice depuis le faîte juſqu'à ſes fondemens; lorſ-

qu'il occupe les yeux de ſon eſprit, lorſqu'il promene ſes regards ſur les ouvrages de ſon Créateur, dans leſquels la ſageſſe & la bonté éclatent par-tout ; & lorſqu'il examine & l'eſſence & les mœurs de la Nature. D'abord il remonte vers les lieux d'où il eſt deſcendu, il s'éleve juſqu'au Ciel, d'où il tient cette particule de la Divinité qui eſt en lui. Il obſerve que tout eſt uniforme dans cette voûte immenſe, ſi ſimple en ſa ſtructure. Il n'y trouve ni grandeur, ni meſure de compas, relative à aucune autre. Tout y eſt ſans mélange, entier, parfait & immuable. Tout ce que les Cieux renferment eſt orbiculaire & lumineux, aſſervi au mouvement, rapide par ſa nature, riche & puiſſant par ſes effets. Il y voit ces ſpheres où les étoiles, ces ornemens de la nuit, font leur courſe éternelle, au-deſſus deſquelles brille le trône du Très-haut.

Après avoir examiné ces corps céleſtes, il enviſage les êtres qui ſont au deſſous. L'air, le feu, l'eau & la terre deviennent les objets de ſon attention. Il voit ce qu'ils ſont & ce qu'ils deviennent, lorſque le froid, le chaud, l'humide & le ſec les uniſſent enſemble. Il connoît par quel mélange admirable les couleurs ſe peignent à nos yeux ; quelles ſont les cauſes du goût, des ſons, de l'odeur, du ſentiment. Il diſtingue les

créatures qui ſont douées d'une ame & de la vie. Parmi tous ces êtres différens, l'homme ne ſauroit rien trouver de plus noble que l'homme même. Il ſent la prééminence naturelle qu'il a ſur tout ce qui habite la terre, ſur tout ce que nourrit l'air, ou que la mer enferme dans ſon ſein.

Oui, le grand livre du monde, qui nous parle à chaque pas de Celui qui créa l'univers & qui verſe encore ſi abondamment ſur lui ſes divines influences, contient la plus belle étude! Eh! ſans ces connoiſſances à quoi nous ſerviroit notre exiſtance? Sommes-nous ſur la terre pour chercher avidement l'or & l'argent, les honneurs & la pompe; pour paſſer les jours & les nuits dans les feſtins, ou pour ſatisfaire à tant d'autres beſoins honteux?

Non, l'homme n'eſt véritablement homme que quand la noble ardeur de connoître l'éleve au-deſſus de lui-même; quand il pénetre dans le ſein de la Nature. Tantôt porté juſqu'au firmament, il y rit des palais que nous élevons, de l'or que nous tirons des entrailles de la terre, & de toute la terre même. Lorſque d'en-haut il contemple ce petit globe que la mer couvre en partie & qui en partie eſt déſert, inhabité, tantôt ſable aride, tantôt vaſte ſolitude, & nulle part tout-à-fait cultivé, couvert ici

de neiges éternelles, & là embrâſé d'un ſoleil dévorant; ah! (dit-il en ſoi-même) eſt-ce là ce point où ne régne jamais le repos, ſi le fer & le feu n'en ſont le partage? où l'on ne reſpire que la guerre? Inſenſés que nous ſommes! voici juſqu'où vont les limites des Germains; n'allons pas plus avant uſurper ſur l'empire des François. C'eſt ici qu'eſt tracée la frontiere de l'Heſpérie. Le ſage regarde d'un œil ſerein & tranquille tout ce qu'on prend aujourd'hui pour le rendre demain. Il eſt content, lorſque les ſciences qui le conduiſent à connoître la cauſe de toutes choſes, le font en même-tems triompher de la mort & de l'envie.

Qu'eſt-ce donc qui peut m'empêcher plus long-tems de méditer à mon ſujet? Déjà mon eſprit s'éleve dans les airs, & ſon vol rapide m'emporte.

Mais comment puis-je, ô délicieuſe Campanie, ceſſer de te contempler? Chaque bourg, chaque hameau a ſes charmes. Si la fertile Italie eſt le jardin du monde, tu es le jardin de l'Italie. Le Ciel te rit ſans ceſſe. Les zéphirs qui ſoufflent chez toi, ſont toujours ſalutaires. Bacchus & Cérès s'y diſputent le prix. Celle-ci vante ſes épis dorés, celui-là ſon jus divin. Flore y fait naître un double Printems, & les fleurs y couvrent deux fois les champs. Nulle mer

n'a sur ses bords d'aussi beaux édifices. Nulle part on n'a vu de port aussi superbe que *Cajette*, près du *Cap de Misene*, où le fils d'Anchise, conduit par la Sybille à travers les ténèbres, trouva le chemin des enfers; où le peuple Romain, profitant des bains salubres, passa ses plus beaux jours dans les bras de la molleſſe; où la volupté, plus que la guerre, fit perdre à Annibal même sa puissance. Ici les montagnes couvertes de buissons, sont riches en gibier; là l'œil découvre des vignobles fertiles, la délicieuse *Falerne*, l'abondante *Sorrento*, le *Gaure* que Pan connoît mieux que tous les autres côteaux, où jadis la tendre Néréide se promena dans le calme de la nuit, où sur une feuille de vigne elle recueillit les larmes que lui fit verser l'Amour; où près du *lac de Lucrin* Galathée par son adresse échappa aux Satyres effrontés.

L'on convient cependant que le Vésuve l'emporte sur tous les autres monts: Vésuve, l'objet de mes chants! il voit devant lui la mer de Tyrrhene, qui en baigne le pied. C'est dans cette mer que s'élevent les îles de *Prochyta* & de *Pythécuse*, & *Nésita*, fameuse par son air souvent infecté? ainsi que la célébre *Caprée* qui servit de retraite au farouche Tibere, lorsque ce maître de la terre, rongé par les remords, n'y vivoit

que dans les cruelles inquiétudes qui accompagnent le crime. Exemple terrible pour les tyrans, qui, commençant par proſcrire les gens de bien, finiſſent par ſe proſcrire eux-mêmes; qui deviennent l'horreur du Genre-humain, & qui, après une cruauté de courte durée, ſont obligés de deſcendre tout ſanglans chez le gendre de Cérès!

Plus près du Véſuve eſt ſitué la belle *Naples*, appellée *Parthénope* du tombeau de ſa Nymphe. C'eſt-là que coule le *Sébethe*, qui arroſe cette charmante contrée que Pollion choiſit autrefois pour y bâtir ſa maiſon de plaiſance, qui s'appella *Pauſilippe*. Virgile, le divin Virgile choiſit même le pied de cette montagne pour y faire ſon tombeau. De fertiles prairies, de vaſtes plaines, abondantes en fruits & en troupeaux, environnent le mont. Il reçoit de ſes vignobles de l'ombre & des plaiſirs. Ils eurent de tout tems la réputation de produire le nectar le plus délicieux de la terre. Ainſi que le Parnaſſe, ce riant ſéjour des Muſes, il préſente une double colline dont la cime s'éleve dans les nues.

Hélas! pourquoi faut-il que les dons les plus rares de la généreuſe Nature ſoient accompagnés de tant d'imperfections, de tant de défauts; & qu'ils portent avec eux leurs propres poiſons? Les plus beaux plaiſirs de

la terre s'envolent; le malheur eſt éveillé avant même que le bonheur ſoit endormi; l'abeille qui diſtille le miel, malgré ſa douceur, eſt armée de l'aiguillon; & là où l'on trouve la roſe, l'épine eſt à craindre

La ſavante antiquité ne détermine point le tems où cette montagne fit la premiere fois ſes ravages, ni quand ſon embrâſement commença d'éclater. Je ne veux point rappeller ici l'horrible incendie qui arriva ſous le fortuné régne de Titus, lorſqu'Eole en porta les cendres juſqu'en Afrique & en Egypte. L'hiſtoire a marqué combien de fois, & avec quelle fureur ce torrent embrâſé eſt ſorti de ſon goufre: je deſcens à une époque plus récente. On n'a vu qu'onze fois décroître la lune pâle & mourante, depuis que l'antre enflâmé ouvrit de nouveau ſa bouche terrible pour vomir des feux dévorans.

La moitié du monde étoit enſevelie dans un doux & tranquille ſommeil, quand tout-à-coup la contrée qui environne le Véſuve s'éleva avec tout ce qu'elle porte; & bientôt après, cédant à ſon énorme poids, s'abaiſſa en tremblant. Le peuple effaré pâlit, les voutes des maiſons s'ébranlent, la mer eſt agitée. L'Aurore paroît, mais plus pâle que jamais. Elle trouve toute la montagne environnée d'un épais nuage, que l'éclat

de ſes rayons brillans ne ſauroit percer; elle ſe voit incapable de donner des couleurs à la triſte & ſombre campagne; elle laiſſe ſes Courſiers blancs en arriere, ils la ſuivent de loin.

Jamais les prairies ne parurent ſi noires, quand au milieu de la nuit les étoiles perdent leur éclat dans un épais brouillard qui vient les cacher. La fumée monte droit comme un énorme pin deſſus ſa racine; & s'étant élevée juſqu'au Ciel, elle ſe partage de tout côté & forme de longs rameaux. Le prodigieux amas de cendres qui accompagnoit cette vapeur, creve & ſe répand dans les airs. Bientôt un épouvantable fracas ſe fait entendre : on croit que Jupiter fait gronder ſon tonnerre, qu'il lance ſes foudres ſur les ouvrages des hommes pervers, & que les fondemens de la terre en ſont ébranlés. Tel un héros intrépide, qui combat pour la liberté & qui juſtifie tous ſes exploits par la bonté de ſa cauſe, fait pleuvoir autour de lui des grenades enflâmées, foudroie par ces globes d'airain qui portent dans leurs flancs le feu & la mort, une ville obſtinée qui doute de la juſtice de ſes armes, & méconnoît ce qui lui eſt ſalutaire.

L'embrâſement juſqu'alors renfermé, ſe fait des routes nouvelles pour jetter au-dehors ſes flâmes dévorantes; il vomit les

entrailles de la terre ſous des formes hideuſes; il pouſſe vers le Ciel avec un bruit affreux des monceaux d'une fange infecte & d'un ſable noir tout rempli de ſoufre & de bitume, contre leſquels il n'eſt point d'abri aſſuré.

De ce goufre fatal on voit ſortir en même-tems un fleuve brûlant, à qui tout eſt contraint de céder; il ſe partage en ſept rivieres ardentes qui mugiſſent & précipitent leur cours vers le rivage où leurs flots embrâſés conſument & les plaines & les côteaux. A l'inſtant les campagnes ſont déſolées, & les troupeaux dévorés par les flâmes. L'herbe ſe ſéche tout-à-coup. Les arbres tout en feu ſont entraînés avec leurs racines. Les forêts & les plaines de *Phlégrée* ſont couvertes de flâme. Ici l'ancienne *Héraclée*, là, l'agréable château nommé *Octavien*, là mille bourgs, mille villages, mille hameaux remplis des fruits de la terre ſont embrâſés. Les eaux épouvantées fuient le rivage.

Une partie du peuple, triſtes reſtes de ceux qui ſont étouffes par les cendres & la fumée ou emportés par les flots ardens, court, s'éloigne, revient ſans haleine & ſans forces, nud, bleſſé, meurtri, à demi-mort, & rempliſſant de ſes cris, de ſes plaintes, le Ciel qui en eſt attendri & qui ſemble gémir avec lui.

Tel qu'un ſoldat dans l'ardeur de la bataille, lorſque l'ennemi & la mort ſe trouvent a ſes cotés & que la fumée & la pouſſiere l'ont aveuglé, lance le feu, combat, & croyant ſe faire un paſſage au travers du danger, s'y précipite de plus en plus; tel ce peuple effrayé & enveloppé dans les cendres qui volent, court à travers les rochers & ſe jette dans les précipices.

L'un dit adieu à ſes murailles fumantes; l'autre tend les bras à ſon triſte pere, qui, courbé ſous le poids de la vieilleſſe & de l'infirmité, ſuit à peine ce fils qui s'efforce à l'entraîner. Le péril cependant ſemble hâter ſes pas, & lui faire oublier le bâton qui lui ſert d'appui. Un autre ne ſauroit ſe réſoudre à abandonner une épouſe malade, & de foibles enfans. Chacun s'empreſſe à ſe ſaiſir de ce qu'il a de plus précieux; & cependant tout ce qu'on emporte n'eſt pas ſauvé. L'avarice en jette pluſieurs dans le danger : plus d'un périt avec ſon argent. Mais que vois-je ? les flâmes ſont contraintes de céder à celui qui eſt aimé de Dieu ? Le Ciel donne des ſignes preſque viſibles de ſon amour pour la piété. C'eſt ainſi qu'on vit autrefois deux freres vertueux préſervés des fureurs de l'Etna, qui, tandis que leurs compagnons ſauvoient leur or & leur argent, ſe chargerent d'un plus doux fardeau : ils emporterent ceux qui leur avoient donné

le jour. C'étoit pour eux la plus grande richeſſe; ils rempliſſoient leur devoir. Quel tréſor pour ces généreux fils, que les cheveux blancs d'un pere & d'une mere! Auſſi l'ardeur de cet amour fidele les garantit-elle des flâmes menaçantes, qui s'écartent à leur approche, leur laiſſent un libre paſſage, & ſemblent les reſpecter. O que la piété eſt un puiſſant bouclier contre les infortunes!

Mais tandis que les champs ſont tout fumans de ſoufre & de bitume, que les arbres & les buiſſons ſe conſument, & que la mer étonnée rappelle ſes flots, que les aſtres ſont obſcurcis durant la nuit & le ſoleil pendant le jour, le peuple palpitant, interdit, immobile, ne ſait quel eſt le ſort qui l'attend. Les uns croient que le grand jour eſt venu, où le ſouverain Maître du monde jugera les humains; d'autres penſent que c'eſt le même feu que le Ciel irrité fit pleuvoir autrefois pour conſumer des villes criminelles, dans les contrées où la corruption du lac aſphaltite ſe fait ſentir encore; eaux maudites que les bêtes & les oiſeaux, fuient, qu'aucun air ne purifie, qui ne nourriſſent point de poiſſons, qui n'enfantent que le bitume, dont les bords ne portent aucun fruit, & qui ſervent de preuve écla-

tante à quel point de ſévérité l'Eternel punit des vices abominables!

Tout inſpire la crainte & l'inquiétude à ce peuple infortuné. Il voit ce qui n'eſt pas. Le repos & le ſommeil ſont bannis des villes de *Stabie*, de *Salerne* & de *Nole*. *Capoue* tremble. *Parthénope* la reine de la mer, la gloire & l'ornement de la Sicile, appréhende de ſe voir abîmée par le tonnerre & les éclairs. Les animaux s'épouvantent, les hommes frémiſſent. Celui-ci gémit de ſon malheur particulier, celui-là de la calamité générale. Pluſieurs dans leurs craintes mortelles ſouhaitent la mort. Le plus grand nombre court plein d'ardeur vers les Temples, pleure ſes crimes. Quelques-uns invoquent le ſecours d'un objet impuiſſant, qui, étant lui-même expoſé aux flâmes, ne ſauroit les aider. D'autres ſavent mieux élever leur cœur vers celui qui ſeul peut les ſecourir. Tel eſt la foibleſſe des humains, lorſque les fléaux viennent fondre ſur eux; ils ont recours à Dieu. Mais dans les lieux où la joie & la proſpérité habitent, rarement on voit l'encens fumer ſur les Autels.

Muſe, ne tarde plus à développer la cauſe qui produit l'embrâſement du Véſuve, ſon tonnerre & ſes feux ſouterreins. N'en croyons

point les imaginations des Poètes; ne nous figurons pas que Vulcain ait établi là ſes forges, qui vomiſſent les éclairs & les flâmes, lorſque, dans le calme de la nuit, ce Dieu, aidé de Bronte, de Stérope & de Pyracmon, fabrique les armes de Jupiter & fait retentir l'air du bruit des métaux & de l'enclume. Ne nous perſuadons point que ce ſoit là que gémiſſent ces Géans, qui, étant animés d'un vain courroux contre les habitans de l'Olympe, furent enfin, mais difficilement terraſſés. Ils prétendent que quand Typhon, renfermé dans ce profond cachot, s'agite & qu'il ramaſſe ſes forces pour lever ſa tête altiere ſur laquelle repoſe l'énorme poids du Véſuve, alors toute la contrée d'alentour tremble, & de ſa bouche affreuſe il vomit les pierres, le bitume & le feu. Accordons cette liberté aux Poètes peu inſtruits des ſecrets de la Nature; il leur eſt permis de rendre les pierres vivantes, & les Dieux mortels.

Pour moi je tâcherai de ne rapporter que ce que l'évidence rend indubitable. Cependant je ne veux point ici réfuter l'opinion de ceux qui, accoutumés à attribuer au Ciel l'origine & la cauſe de tout ce qui ſe meut & s'agite ſur la terre, prétendent que ce phénomene dérive des aſtres, & ſur-tout de Mars, de Saturne & de Jupiter. Mais il y

à un ſiſtême qui approche plus de la vérité.

Soit que la terre dans toute ſa vaſte enceinte ſoit creuſe & remplie de vides immenſes. Compoſée comme elle l'eſt de diverſes matieres dont les élémens ne ſe reſſemblent point, qui reſtent ſans mélange, & ne ſe confondent jamais, elle enfante ou détruit à chaque inſtant quelque partie de ſon être & change la matiere en différentes formes; ſoit auſſi comme l'ont cru quelques-uns qui en avoient ſondé toutes les profondeurs, que la terre vive elle-même, & que l'ame du monde qui lui donne en partie l'exiſtance, la rempliſſe & la pénétre, de façon que cet énorme animal reſpire & fait circuler ſon ſang dans ſes veines (1). Toujours eſt-il certain qu'elle n'eſt nulle part auſſi creuſe, que dans les endroits où la mer baigne le rivage, & bat ſes fondemens avec autant de bruit que d'impétuoſité. Elle creuſe & s'ouvre un paſſage partout où le terrein eſt foible & léger. Dans quelque lieu qu'elle s'introduiſe, & quelque partie de la terre que ſes ſels puiſſent ronger, elle y porte avec ſoi le vent qui l'accompagne toujours. Quand donc tous les creux en ſont entiérement remplis, & que l'air refuſe de céder à l'air, elle uſe de violence &

(1) Ovide liv. 15. de ſes métamorphoſe dit : *Nam ſive eſt animal tellus, & vivit habetque ſpiramenta &c.*

pouſſe ſes efforts vers le Ciel. Mais comme l'eau tient bouchés les mêmes paſſages par leſquels elle s'étoit d'abord ouvert l'entrée, on la voit recourir aux plus violens moyens pour trouver d'autres iſſues. C'eſt alors qu'elle s'agite, qu'elle fait trembler la terre, fend, rompt à droite à gauche, entrouvre les montagnes, crévaſſe les valons auſſi loin que ſes vents engoufrés peuvent aller. Tout céde à la force de ces vents, & le monde n'a rien de ſemblable à leur violence. Sans le vent nulle force ne ſauroit avoir de mouvement. C'eſt lui qui attiſe le feu, qui donne l'activité à Thétis & la vie à Nérée. Il fait enfler les voiles; le vaiſſeau eſt en péril lorſqu'Eole le lâche de ſon antre pour ſouleyer les ondes, & qu'il lui permet d'agiter le liquide élément.

Les pays les plus voiſins de la mer étant plus ſujets aux tremblemens que les contrées éloignées du rivage, prouvent aſſez que ces mouvemens ſont cauſés par les vents & les eaux qui pénétrent dans le ſein de la terre. C'eſt ainſi que Paphos & Nicopolis ont été plus d'une fois renverſés. L'île de Chypre a ſenti les mêmes ſecouſſes. Tyr & Sydon, les reines des villes, ont été ébranlées juſques dans leurs fondemens. Comme l'on voit l'homme ſain, frais & tranquille auſſi long-tems que l'air & le ſang conſervent un

cours

cours égal dans les différens canaux de ſon corps ; & qu'aucontraire dès que le moindre dérangement les preſſe & les tient renfermés, l'angoiſſe le tourmente & la tout éclate : de même ici lorſque les flots & les vents ne ſauroient s'ouvrir les paſſages qui leur ſont deſtinés par la nature, ils s'élevent avec violence & briſent les obſtacles avec fureur. Mais au-lieu que dans le corps humain le tremblement ſe fait ſentir depuis la tête juſqu'aux pieds, les tremblemens de la terre ne s'étendent pas plus loin qu'à ces endroits creux où l'air eſt enfermé. Ainſi lorſque Chalcis fut preſque entiérement renverſée, Thébes reſta immobile ſur ſes fondemens ; quand Egée éprouva des tremblemens, Patras ſa proche voiſine n'en reſſentit rien : Hélice & Buris près de la mer de Corinthe tomberent en ruines, tandis que le reſte de l'Achaïe fut épargnée.

Mais, dira-t-on, le tremblement dont nous parlons s'eſt fait ſentir fort au loin, un grand nombre de villes en ont été ébranlées. La raiſon en eſt, que dans ces contrées la terre eſt comme parſemée de toutes côtés de ces profondes concavités. Le vent y pénétre, le ſoufre s'y engendre, il s'enflâme, le feu éclate. Ne le voyons-nous pas à *Baies* ainſi qu'au noir *Averne*, par où l'on

dit que les ames font le fatal voyage des enfers; de même qu'à *Puteoles* dont les eaux rendent la ſanté perdue, où l'Orateur romain ſe délaſſoit quelquefois des ſoins qu'il avoit donnés à la république : à cette ſource ſalutaire qui guérit les maladies des yeux; à la caverne de Vulcain, qui nourrit dans ſes entrailles un feu ſi violent, que les flots indomptables en ſortent tout bouillans, s'élancent en l'air, & répandent de tout côté cette fumée que ſon bitume réſineux produit? Le fleuve de *Leucogée* dont les eaux provoquent l'appétit & font de ſi merveilleuſes cures, ne prouve-t-il pas la même choſe? Paſſerai-je auſſi ſous ſilence l'antre de *Charon*, dont les vapeurs étouffent ſoudain les hommes & les animaux? Si l'on veut porter plus loin ſes regards, ne découvre-t-on pas *Enaria* bâtie entiérement ſur des flâmes au milieu de la mer? N'y voit-on point l'*Epopéus*, Volcan tout auſſi terrible que ce Véſuve? Venez en Sicile; là s'éleve l'*Etna* qui ſouvent fait pleuvoir ſes cendres ſur toute la contrée, qui lance des pierres, vomit des flâmes de bitume, imite le tonnerre, & fait ſortir de ſes flâmes une mer embrâſée. Non loin delà eſt ſituée l'île de *Lipare* avec ſix de ſes ſœurs, qui toutes ſont ardentes & dont les feux ſe font quelquefois une route au travers des flots.

Or ſi dans cette vaſte étendue de pays le ſein de la terre eſt comme impreigné de ſoufre, ſe peut-il faire autrement qu'il ne produiſe des effets qui lui ſont naturels? Ainſi tout s'enflâme, tout s'embrâſe dans les endroits où l'air preſſé s'agite & pouſſe avec violence les pierres contre les pierres, qui ſont par-tout environnées de matieres ſulfureuſes & combuſtibles.

Tels dans les ſombres forêts, lorſque les vents en furie excitent l'ouragan, on voit les arbres pouſſés les uns contre les autres, ſe choquer, frotter tête contre tête, branche contre branche, avec tant de force que ce mouvement continuel, joint à l'ardeur du ſoleil, cauſe un ſubit embrâſement, qui ne ceſſe ſes ravages qu'après avoir mis en cendres les plus hauts chênes & les plus épais buiſſons qui ornent la campagne, & avoir conſumé juſqu'au tendre gazon des prés d'alentour. S'il eſt donc poſſible qu'une forêt d'arbres verts puiſſe s'allumer en plein air, qu'eſt-ce que le vent ne fera point dans les lieux où il eſt enfermé & où il ſent ſa captivité? Car ce n'eſt pas la ſuperficie de la terre, mais ſes profondeurs qui ſervent à l'air de priſon; de même que l'haleine que nous reſpirons ne prend point ſa ſource dans la ſuperficie de la peau, mais dans le fond de nos entrailles. Cette vérité eſt claire; &

nous en voyons la preuve en ce que cette force peut élever le lit de la mer & l'en faire ſortir, engloutir des villes, contraindre des peuples entiers à abandonner le ſiege de leur habitation, créer des campagnes dans des contrées où les flots s'agitoient auparavant, & placer la mer au même endroit où juſqu'alors on voyoit la terre ferme.

C'eſt ainſi que ma Muſe a tâché d'expliquer en partie comment le mont s'allume, & pourquoi les contrées d'alentour ſont ſujettes à trembler auſſi long-tems que dure ſon embrâſement. Mais comment eſt-il poſſible qu'une flâme toute terreſtre ſoit ſi durable & qu'elle ne ſe diſſipe qu'après avoir conſumé tout ce qu'elle a pu envahir? Je conviens que depuis long-tems ce feu ſeroit éteint, ſi par les loix de ſa propre nature il n'enfantoit lui même au milieu de ſes ravages, les alimens dont il ſe nourrit. L'humidité & l'air l'entretiennent en l'occupant ſans ceſſe. De la terre & de la fange que la chaleur fait ſuer, il naît de l'alun, du ſoufre & un bitume qui lui eſt ſemblable, brunâtre, huileux, combuſtible, qui brûle dans les flots & ſe nourrit de l'eau même. Auſſi l'embrâſement ne dure-t-il que juſqu'à ce que le feu ait épuiſé cette matiere onctueuſe, qui ſouvent s'élance du fond de l'antre comme un fleuve & enduit d'une eſpéce de

poix les champs & les forêts. Mais tandis que ce volcan brûle, il eſt ſans ceſſe arroſé par les eaux; & lors même que le ſoufre, le bitume & l'alun ſont conſumés, leur germe cependant ne l'eſt jamais; il trouve toujours une nouvelle nourriture. Se peut-il donc que le feu s'éteigne à un point qu'il ne reparoiſſe de tems à autre avec une nouvelle ardeur, ſur-tout quand le vent l'attiſe & lui donne l'ame.

Mais avant que la flâme perce au-dehors, ce même vent fait gémir les profondeurs de la terre & ſes flancs. Tel qu'à l'approche d'une horrible tempête de tout côté on entend au loin un bruit ſourd qui engage le prudent Pilote à caler de bonne-heure les voiles, pour ne pas ſuccomber à l'impétuoſité des vents quand la mer courroucée attaque le fragile vaiſſeau, & que ſa fureur pouſſe ſes vagues juſqu'aux nues.

Il nous reſte encore à développer la cauſe d'un autre phénomene, & à approfondir l'origine de ces pierres-ponces & de ces cailloux ferrugineux que la montagne vomit ſans ceſſe. Eſt-ce là, dit-on, ſimplement le ſoufre, le bitume & l'alun? Non: mais quand l'embrâſement cauſé par les vents, eſt obligé de s'attiſer & de ſe nourrir ſoi-même par des alimens convenables à la

nature du feu, il ne lui ſuffit pas d'attaquer les plus foibles parties de la terre, il en déchire les veines métalliques, il perce les voutes des antres les plus profonds; & s'élançant enſuite du centre même de la terre, il rompt tout ce qui eſt au-deſſus de lui & vomit de ſa bouche enflâmée avec un mugiſſement qui remplit les airs des morceaux de rochers fondus; il couvre la contrée d'alentour de ces minéraux à demi-formés, & il la change en un triſte déſert. Veut-on ſavoir pourquoi cette mouelle & ces os de la montagne, ces pierres & ces métaux n'ont pas été conſumés depuis longtems, les campagnes en ayant été ſi ſouvent inondées? Cela vient de la nature même de la terre, qui jamais ne peut être épuiſée à tel point, qu'elle ne végéte de nouveau & ne reproduiſe toujours ce que l'inſtant d'auparavant paroiſſoit détruire.

Le monde en eſt encore étonné, & le peuple qui jamais n'approfondit la nature & les propriétés des choſes dont il eſt environné, qui ſe ſert plus des yeux du corps que des facultés de ſon eſprit; le peuple prend pour miracle tout ce qu'il ne voit pas arriver journellement, quoique la force & l'artifice de la nature ſe manifeſtent ſi bien dans mille ouvrages qui ſont autour de nous & ſur nos têtes.

Celui qui voit d'un œil d'indifférence & ſans que ſon cœur ſoit ému, comment Phébus par ſes rayons brillans fait peindre chaque jour tout le globe du monde, ce grand livre qui nous montre la ſageſſe du Tout-puiſſant; comment après lui, Cynthia de ſon croiſſant d'or éclaire la voute azurée, quand Heſpérus a déployé ſon voile ſur la terre; comment Perſée brille & court, tandis que Caſſiope demeure aſſiſe & que Bootès marche d'un pas lent; comment pendant l'Hiver la neige, cette eau réduite en une pouſſiere volatile & écumeuſe, ſert de couverture aux champs qui ſe repoſent; comment le Printems rafraîchit, anime, vivifie la campagne engourdie; comment cette terre qui nous porte aujourd'hui & nous couvre après la mort, produit le bled & l'herbe, nourrit les animaux & le peuple des airs; comment ce monde, cette créature admirable, ce grand & ſuperbe palais eſt ſi parfait dans ſon ordonnance, dans ſa ſtructure & ſes ornemens; celui, dis-je, qui ne ſent pas que tous ces objets ſont autant de merveilles, comment le Véſuve pourroit-il l'étonner?

Si ce n'en eſt pas encore aſſez, que ſon eſprit s'exerce à découvrir la cauſe qui fait qu'un fleuve, tel que l'Eraſinus ou le Lycus, eſt englouti par la terre qui le dégorge à une

diſtance fort éloignée ; que dira-t-il en voyant une ſource riche en eaux, couler tantôt avec abondance & tantôt tarir & ſe deſſécher ? En voyant les cheveux des ondes claires de Crathis, pour parler le langage des Poètes, reſſembler à l'or le plus pur ? En voyant le Lynceſte enivrer & faire chanceler celui qui boit de ſes eaux ? Un autre abreuvé du Clitor, quitter pour jamais le jus de Bacchus ? La chair corrompue d'un taureau reproduire des abeilles ? Le noir eſcarbot renaître dans les entrailles d'un cheval mort, dans l'écreviſſe le ſcorpion, & dans la fange les grenouilles ? le phénix conſumé par le feu ſortir vivant de ſes cendres ? & le corail, l'ornement des belles, n'être qu'une plante aquatique avant que l'air l'ait endurci ?

Tout cela n'eſt que pure nature. Mais il ſemble que les humains ſoient ſi aveuglés, ſi endurcis, qu'ils méconnoiſſent la puiſſance & la ſageſſe du Créateur dans tous ſes ouvrages, à moins que quelque nouveauté, peu digne même d'attention, ne vienne frapper leurs yeux & les éblouir. Que le ſoleil a d'éclat & de majeſté ! cependant nous ne levons que rarement les yeux vers lui. Mais lorſqu'un autre corps ſe range devant lui & obſcurcit ſa lumiere, le peuple accourt, admire & tremble. Foibles eſprits que nous ſommes ! ce qui eſt rare

du étranger nous frappe plus que ce qui eſt véritablement grand. Toutes les fois que nous voyons quelque choſe ſe détruire dans la nature nous pâliſſons, comme ſi tout ce qui eſt ſous le Ciel, n'étoit pas aſſervi à la même loi!

Avouons néanmoins qu'il n'eſt guères de ſpectacle plus terrible que le Véſuve brûlant, les rivieres embrâſées qu'il répand, & les tremblemens de terre qui ſe font ſentir aux environs. Muſe, c'eſt à toi de conſoler les cœurs abattus par des motifs plus grands & plus puiſſans que jamais. Eh! quel mortel peut faire avec aſſurance, avec tranquillité, un ſeul pas où la nature même ne ſauroit conſerver ſa proprieté ordinaire, la ſtabilité? Lorſque ſous un toît qui tombe en ruine on entend le moindre fracas, auſſitôt on en déſerte, on fuit, on laiſſe après ſoi juſqu'à ſes plus précieux effets; mais où trouver un aſile lorſque ce vaſte édifice ſur lequel nous fondons des villes, qui ſoutient & qui porte tout, eſt lui-même ſur le point d'écrouler? Quel eſpoir, quel conſeil peut-on donner quand la fuite n'offre nulle part une retraite aſſurée? Lorſqu'un ennemi furieux m'attaque, mon bras me défend, je lui oppoſe des ramparts; pour être à l'abri du tonnerre, je vais chercher les antres profonds. Si l'orage ſe forme, le ſage Pilote

gagne promptement le port, quoiqu'il ne ſoit qu'étranger ſur la terre. Quand un incendie éclate, on peut ſauver ce qu'on a de plus précieux: ni les pluies douces qui font la fécondité des champs, ni celles qui inondent les vallons, ne percent pas les toîts; & lorſque la peſte fait des ravages, on peut s'en garantir par la fuite. Mais le Véſuve embrâſé eſt d'autant plus terrible, qu'il enveloppe tout ce qui eſt à ſa portée, que ſes feux s'allument ſous nos pas, qu'ils nous ſurprennent avec une véhémence qui fait tout trembler, qu'ils renverſent des pays entiers; & que loin d'être évités par la fuite, tel qui cherche à ſauver ſa vie par ce moyen eſt ſouvent le premier englouti.

Mais que m'importe, ſi je ſuis inhumé par un homme ou par la nature? ſi mon corps eſt enſeveli ſous un peu de terre, ou ſous une grande maſſe qui le couvre? Croyez-vous que la Campanie ſeule ſoit un lieu de déſolation? Non: auſſi loin que votre œil porte, la mort y habite. Là partout eſt le Véſuve. Ce char de votre ame, cette priſon que vous êtes obligés de traîner, votre corps n'eſt nulle part en ſûreté. Oui, l'homme, ce balon de la fortune, ce jouet du caprice des tems, n'a pas à attendre pour périr que l'Etna vomiſſe des flâmes, que l'éclair paroiſſe, que le tonnerre gronde,

que les villes s'abîment. Hélas! nous craignons la mer, tandis qu'une ſeule goutte d'eau détournée dans le goſier peut nous étouffer. Pourquoi appréhendons-nous la terre? nous y rentrerons indubitablement, quelque fortunés que nous ſoyions ſur ſa ſurface. Dois-je m'embarraſſer ſi c'eſt elle-même qui s'entaſſe ſur moi, ou ſi c'eſt un autre qui m'en couvre? O qu'heureux eſt celui qui reçoit tout ce qui lui arrive comme venant de la main du Très-haut, avec conſtance & fermeté; & qui, tandis que le cœur du vulgaire eſt accablé par la douleur, implore le ſecours de la raiſon, qui lui met devant les yeux la vraie cauſe de toutes les choſes qui ſont ſujettes aux loix du monde! Heureux qui reconnoît que tout ici-bas commence & périt, périt & recommence!

On dit que l'Eternel nous envoie quelquefois les cométes, les débordemens, le tonnerre, les éclairs, les tremblemens de terre, comme des Prophétes & des Meſſagers pour nous avertir que ſa vengeance eſt prête d'éclater. Les interprêtes des ſonges aſſuroient jadis qu'un pareil tremblement préſageoit aux hommes quelque grande révolution, des Rois morts ou détrônés, les guerres allumées par des peuples barbares ou étrangers, des fléaux & des malheurs

prochains. Mais faut-il que le Tout-puiſſant, pour faire entendre ſa parole ou nous annoncer ſa colere, forme des ruiſſeaux de bitume pareils à celui-ci ? Pour prédire que le pays va être changé en déſert, faut-il que le ſoufre pleuve & que la flâme dévore tout ce qu'il contient ? D'autres encore ont obſervé que jamais ce volcan ne s'eſt embrâſé envain, & que ſes ravages ont toujours été ſuivis de la peſte, de la guerre ou de la famine.

Laiſſant-là toutes ces opinions, je n'en chercherai pas les preuves dans les annales. Je ne citerai point les événemens paſſés : mais, demande-t-on, quels ſont les malheurs que nous annonce ce nouvel embrâſement ? la réponſe ne ſera pas difficile à trouver.

Les tems de l'accompliſſement ſont déjà arrivés. L'Allemagne eſt preſque conſumée par la guerre civile. Le Rhin, le ſuperbe Rhin ne porte plus à la mer qu'une onde captive. L'orgueilleux Danube eſt entraîné ſous un nouveau joug. L'Elbe eſt teint du ſang répandu ſur ſes bords. Quel cœur ne pleureroit pas le triſte ſort de la fameuſe cité qui eſt aſſiſe ſur ſa rive (1) ? L'Océan même

(1) *Opitz* parle de la deſtruction de Magdebourg. Cette ville fut emportée d'aſſaut par le Comte de Tilly, Général de l'Empereur Ferdinand II. le 10 Mai 1631 à ſept heures du matin, lorſque les Bourgeois qui ſe fioient à une négociation, goûtoient les douceurs du ſommeil. Le pillage &

a été menacé. L'ancienne liberté eſt dans les fers: cette liberté qui peut à peine d'une voix mourante appeller à ſon ſecours. L'Orient, l'Occident, le Septentrion ſe ſont armés pour & contre nous, ils nous ont fait la guerre, ils ſe la ſont à eux-mêmes. Les Dieux tutelaires ſont remontés dans les nues. La juſtice s'eſt perdue. La fidélité au front ſerein, eſt morte de vieilleſſe. L'union s'enfuit. La paix ſur-tout s'eſt cachée dans un lieu où il eſt impoſſible de la trouver. Où eſt ce tems, ce vieux ſiécle d'or, où perſonne n'étoit chaſſé de l'héritage de ſes peres, où l'on ignoroit juſqu'aux mots de *mien* & de *tien*, où tout étoit en ſûreté? Maintenant nous nous retranchons, nous élevons autour de nous des ramparts & des murailles; & quand ils ſont élevés, la ruſe ennemie les mine & nous livre des aſſauts ſouterreins. Jupiter ne lança jamais des foudres ſi terribles. Jamais le Véſuve en fureur ne fait un fracas ſi épouvantable, lorſque ſes ondes enflâmées commencent à bouillonner; jamais il ne vomit ſes entrailles avec des coups de tonnerre auſſi affreux, que ſont ceux de cent bouches d'airain dont les farouches humains font retentir la

maſſacre durerent trois jours; de quara. te mille hal itans, il ne s'en ſauva que quatorze cens, tous les autres furent égorgés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, la ville fut réduite en cendres, & les cadavres jettés dans l'Elbe,

voûte des Cieux, ni jamais ils ne ſont précédés d'éclairs auſſi terribles que ceux dont la cruelle induſtrie des mortels effraie la terre & la mer. Il eſt à croire que ce fut Alecton, qui, du fond des enfers, ſouffla la premiere le braſier par lequel la méchanceté des hommes a changé le métal en un liquide ardent, & fondu cette artillerie meurtriere, qui rend inutile le plus noble courage & fait tomber le plus grand Héros avant que ſon bras ait pu montrer ce qu'il auroit oſé pour la Religion ou pour la patrie.

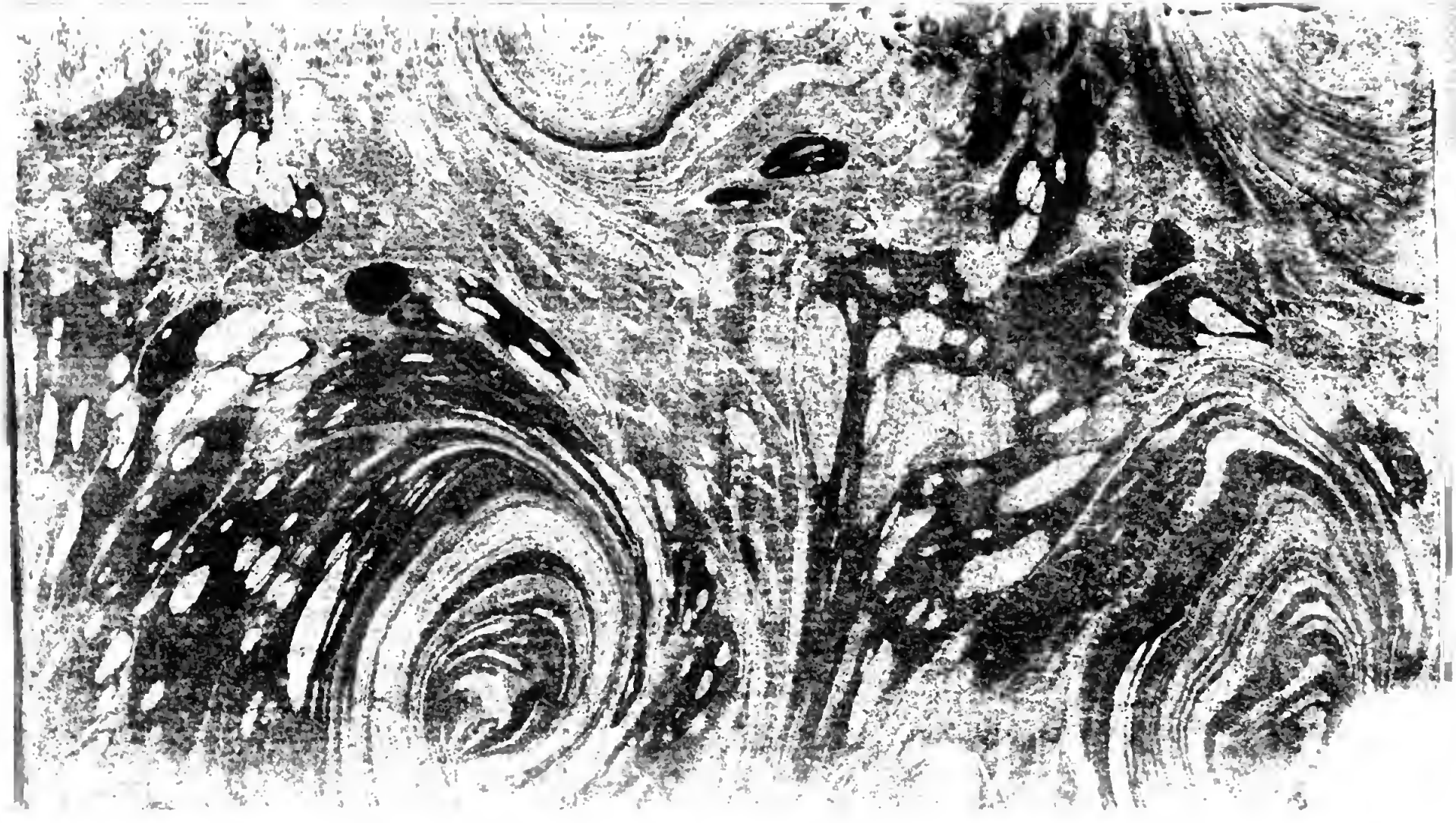
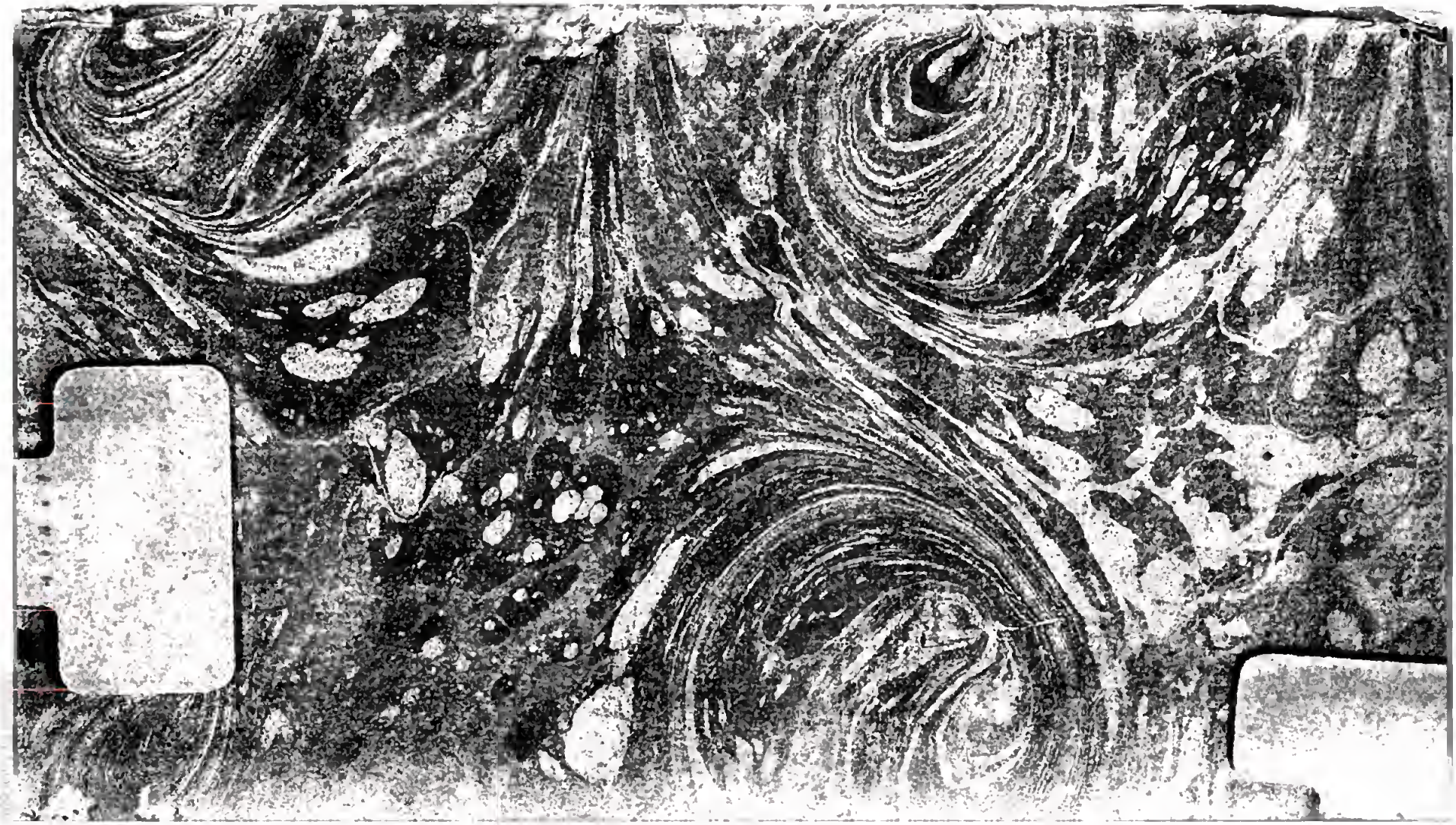
Dans les tems où l'homme combattoit corps à corps, la vertu ſeule donnant tout l'avantage, le grand cœur & la noble audace obtenoient la couronne de la victoire; mais aujoud'hui le plus vil des Mortels, que le terrein favoriſe, immole le plus intrépide Héros. Un Achille dont le nom ſeul terraſſe l'ennemi, ſera mis à mort par la main d'un Therſite. Indignes humains! qui réduiſez la méchanceté en ſyſtême & le meurtre en art, vous ne penſez nuit & jour qu'à inventer de nouvelles armes; vous vous couvrez le corps de cuiraſſes & la tête de caſques; vous déſolez le monde, vous y faites des ſolitudes nouvelles par les incendies, le meurtre & le pillage; vous le rempliſſez de crimes & de forfaits juſqu'alors

inconnus; vous faites taire les loix & la juſtice; vous épuiſez les tréſors publics: vous n'épargnez ni l'âge tendre de l'enfance, ni les cheveux blancs d'un reſpectable vieillard; vous déterrez les morts, vous troublez leur repos; & vous faites voir qu'avec le nom de Chrétiens vous avez des ames de barbares.

Ah! ſi jamais la liberté d'oſer dire la vérité reparoît ſur la terre, quelles expreſſions inventera un eſprit vrai & hardi, pour peindre aſſez vivement notre tyrannie & nos mœurs ſauvages, ſemblables à celles des Cyclopes? Pour quelle génération perverſe la poſtérité nous prendra-t elle? Le Ciel nous fait entendre ſa voix formidable, il nous parle par des phénomenes: la terre ſe meut & vomit des flâmes de ſon ſein; l'air enfante la contagion: la nature menace; mais tout cela ne fait ſur nous que de foibles impreſſions; & nous ſommes ſemblables aux rochers, qui s'élevent dans la mer & qui ſont affermis contre les vents & les vagues.

Mes freres, mes concitoyens! ſi déſormais nous devons encore aiguiſer le glaive, réuniſſons tous nos efforts pour l'intérêt commun. N'ayons pour objet que la liberté. Embraſſons la cauſe de Dieu. Ecartons tout intérêt particulier. Si vous êtes ſuſceptibles

de compaſſion, faites-la éclater envers ceux dont les biens ſont livrés à votre diſcrétion. Songez que le but de la guerre eſt la paix, & que la fin des combats eſt la réconciliation. Oui, la guerre ne doit être que l'eſclave de la paix; celui qui s'y propoſe un autre but n'eſt qu'un lâche ennemi de l'équité & du repos; il ne mérite point que la fortune l'accompagne. Contemplez ces villes ſuperbes. Elles ſont ruinées. Voyez ces Temples autrefois conſacrés aux prieres, ils ſont ou détruits ou profanés. Jettez les yeux ſur ces livres qui renferment des tréſors de ſageſſe, que votre barbarie ne produira jamais. Ces livres ſacrés, vous les réduiſez en poudre & en cendres. Ici les loix ſe taiſent; & tandis que Mars fait éclater le bruit des armes, Thémis n'eſt point écoutée; là reſtent incultes les champs, qui auroient beſoin du ſoc de la charrue, de ce fer qu'on n'emploie qu'à la deſtruction du Genre-humain.

FIN du Tome troiſieme.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI
627413